

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

MONTAIGNE

ET

L'AMITIÉ

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Maurice RIVELINE

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, Boulevard Saint-Germain VI^e

—
1939

MONTAIGNE

ET

L'AMITIÉ



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

MONTAIGNE

ET

L'AMITIÉ

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Maurice RIVELINE



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI^e

—
1939



*Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation
réservés pour tous pays.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — L'Essai sur l'amitié.....	7
PREMIÈRE PARTIE. — <i>L'amitié dans la vie de Montaigne :</i>	
<i>Chapitre I.</i> — Sentiments divers	15
<i>Chapitre II.</i> — L'amitié de Montaigne pour La Boétie :	
I. Rapports avec La Boétie	40
<i>Chapitre III.</i> — L'amitié de Montaigne pour La Boétie :	
II. Après la mort de La Boétie	71
DEUXIÈME PARTIE. — <i>La conception de l'amitié chez Montaigne</i>	125
TROISIÈME PARTIE. — <i>Influence de l'amitié sur les Essais :</i>	
<i>Chapitre I.</i> — Influence de l'amitié sur leur forme et sur leur lettre	175
<i>Chapitre II.</i> — Influence de l'amitié sur le fond des Essais	199
Table des auteurs modernes cités.....	206

NOTE PRÉLIMINAIRE

Les Essais seront cités d'après l'édition P. Villey, conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux avec les additions de l'édition posthume, Paris (Alcan), 1922-1923 (1) en trois volumes (A = texte de l'édition de 1580; B = additions de 1588; C = additions de 1595 ou de l'exemplaire de Bordeaux. Ainsi : « I, xxviii, 238 A » renvoie au livre I, chapitre xxviii, page 238, et indique que le texte est de 1580).

Pour celles des citations latines qui sont tirées des Essais, les traductions de P. Villey seront généralement conservées. Les explications de P. Villey et celles de M. W. Simpson (2) seront souvent utilisées pour les termes vieillis. Les Lettres de Montaigne seront citées d'après le t. IV de l'édition E. Courbet et Ch. Royer des Essais, Paris (A. Lemerre, P., 1877) en cinq volumes (1872-1900). Les œuvres de La Boétie seront citées d'après l'édition Paul Bonnefon des Œuvres de La Boétie, Bordeaux et Paris, 1892, in-4°. Enfin, dans les passages que nous citerons de Montaigne, c'est nous, et non lui, qui aurons souligné, à l'occasion.

Je remercie vivement M. Auguste Salles, secrétaire de la Société des amis de Montaigne, pour ses aimables attentions et pour plusieurs livres qu'il a bien voulu me prêter et que je n'aurais sans doute pu connaître sans son obligeance.

(1) L'édition de 1930-1931 contient une table de concordance.

(2) Dans *Montaigne, Essais, du Pédanisme, de l'Amitié*, I, xxv, xxviii (rédaction de cours). P., 1934, dactyl., in-4° (Centre de Docum. Univ.).

INTRODUCTION

L'ESSAI SUR L'AMITIÉ

Montaigne n'est peut-être pas un philosophe, au sens le plus sévèrement traditionnel de ce terme (1); il n'a pas de doctrine générale ordonnée; il n'est pas un constructeur de théorie; il n'est pas un disciple. Il échappe à tous les cadres où l'on voudrait l'enfermer. En faisant de lui tour à tour (en mille réjouissantes polémiques) un chrétien, un païen, un sceptique, un stoïcien, un épicurien, un indifférent, un fidéiste, un rationaliste, un positiviste, un partisan de la « Nature », un pessimiste, un optimiste, un éclectique... et j'en passe, on a seulement mis en lumière des aspects divers d'un esprit particulièrement irréductible à ses aspects (2).

Cependant, les amateurs de philosophie peuvent avoir intérêt à lire et à cultiver Montaigne. Par son extraordinaire diversité, par ses contradictions mêmes, par ses évasions continuelles hors de la rigide tranchée philosophique, la pensée de Montaigne vient représenter celle de l'humanité tout entière, à la condition de laquelle n'échappent pas les philosophes.

Peut-être n'est-il pas trop hasardé de prétendre que les neuf ou dix hommes qui d'Héraclite d'Ephèse à Hegel et à M. Bergson ont laissé des conceptions universelles originales, n'ont au fond jamais eu de disciples véritables qu'eux-mêmes; et que leurs systèmes, jaillis d'une affir-

(1) Cf. p. ex. P. Valéry : « L'existence visible d'un certain ordre des idées est caractéristique du philosophe qualifié admis à figurer *ès qualité* dans l'histoire de la philosophie (histoire qui ne peut être faite que moyennant quelques conventions, dont la principale est une définition *nécessairement arbitraire* du philosophe et de la philosophie. » (*Revue « Commerce »*, XVII, P., 1928, p. 179).

(2) Même, les *Essais* sont pour certains un livre aussi joyeux que pour d'autres il est triste.

mation intérieure éperdue qu'ils ont tenté d'expliciter, ne sont guère accessibles à la connaissance d'autrui que par de lentes approximations; mais, sans doute, y a-t-il lieu d'ajouter qu'eux-mêmes ne se sentaient pas constamment au niveau de leurs œuvres écrites; que même, pour se maintenir à leur point de vue original, il leur fallait sans cesse le reconquérir par des efforts immenses; que toujours ils avaient à chasser des éléments étrangers de leur position nouvelle; que leur œuvre est plutôt la partie la plus nette et la plus chérie de leur pensée que leur pensée même.

Montaigne ne se classe assurément pas parmi ces doctrinaires; du moins son œuvre est-elle l'image émouvante des champs de bataille où ils combattirent, avec toutes leurs incertitudes et tous leurs enthousiasmes (1). S'il n'est pas de ceux qui nous donnèrent des systèmes, du moins nous enseigne-t-il que toujours quelque côté de l'âme humaine échappe aux vues systématiques.

Mais la diversité, qui est peut-être un des charmes de Montaigne, nous le rend aussi presque insaisissable. Il est facile de prêter à Montaigne toutes les doctrines (2), mais c'est pour cela même qu'il ne l'est guère de lui en assigner précisément une.

« En un tel cas, le rôle de la critique, qui a pour obligation essentielle de définir et de préciser, est à la fois très délicat et très difficile. Elle ne peut pas se contenter de cet état d'inachèvement; il faut qu'elle développe jusqu'au bout dans le sens même de ces tendances, se gardant scrupuleusement de rien dénaturer, de rien altérer, de rien exagérer. » (3).

Cette considération de M. Tavéra nous paraît tout à fait juste; nous pensons même qu'il est sans importance si

(1) G. VINET : « Dans la plupart des auteurs, on voit l'homme qui écrit, dans M., l'homme qui pense. » (*Les Moralistes français*, P., 1859, p. 238.) Même opinion chez F. BRUNETTÈRE, *Hist. de la Litt. franç. class.*, P., 1905, t. I, p. 695.

(2) « On couche volontiers le sens des écrits d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi. » (I, XII, 159 C).

M. André Lamandé dit très bien de M. : « Son œuvre est une fricassée de textes qui s'opposent. On peut se battre autour de lui pendant des journées entières à coup de phrases prises dans les *Essais* et rester à la fin chacun sur ses positions. » (M., IV^e Centenaire. Conférences organisées par la ville de Bordeaux. Bordeaux, in-16, 1933, pp. 30-31.

(3) F. TAVÉRA. *Le Problème humain. L'idée d'Humanité dans M.*, P., 1932, p. 118.

des travaux relatifs à divers côtés de Montaigne s'opposent dans l'interprétation de tel ou tel fait : il ne peut être question, ici et ailleurs, de déterminer quel fut le Montaigne réel, mais de montrer l'un des Montaigne possibles. Les conditions de la connaissance historique font de ses problèmes, par excellence, des serrures que bien souvent des clefs différentes peuvent ouvrir ou paraître ouvrir, mais cela est rarement aussi vrai que dans le cas de Montaigne et de son œuvre, à la fois si diverse et si caractéristique, si franche et si polyvalente, si ouverte et si enveloppée (1).

*
* *

Développer les tendances..., mais, si l'on veut se borner, quelles tendances choisir ? Elles sont nombreuses, elles sont variables. La difficulté n'aura-t-elle que reculé d'un pas, et faudra-t-il se contenter de l'aspect superficiel et ondoyant, ou de l'aspect littéraire de Montaigne ?

Prenons conseil de Montaigne lui-même :

A « Les actions humaines... se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique (2)... Tout est si plein de tels exemples, voire (3), chacun en peut tant fournir à soy-mesme, que je trouve estrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces...

B « Il y a quelque apparence (4) de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniastres à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel (5), et suyvant cette image, vont regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation. » (II, I, 4 AB).

(1) Telles de ces clefs ont été : que M. est Gascon; que M. est Périgourdin; que M. est humaniste; que M. est artiste; que M. a traduit certain théologien; que M. exprime surtout les sentiments convenables au gentilhomme d'épée qu'il se pique d'être, etc.; dans un récent ouvrage, fort concis, M. F.-J. Billeskov Jansen nous présente, par une analyse de caractère, les *Sources vives de la Pensée de M.* (Copenhague et P., 1935).

(2) Tout lieu où l'on exerce une profession, un métier.

(3) Et même.

(4) Raison apparente, sujet.

(5) Général.

Voici donc le double parti que nous avons résolu de suivre : chercher, à la fois dans la vie et dans la pensée de Montaigne, un noyau diffus d'idées et de sentiments, car

« ...il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie. » (1).

mais nous bien garder de « tordre » ses actions suivant cet « air universel ». Encore une fois, nous ne donnons pas une explication de Montaigne, mais une des explications; et nous sommes loin de vouloir exclure les autres; quoique le développement suivi de notre étude risque fatalement de donner au lecteur l'impression opposée.

*
* *

Ainsi, il nous faut faire appel, si nous voulons nous guider sur quelque chose d'assez net, à ce que furent les impressions les plus vives de la vie de Montaigne, et les relier, dans la saine mesure du possible, aux idées qui sous-tendent son œuvre le plus constamment.

Le fil conducteur qui nous a paru s'indiquer surtout, c'est l'amitié de Montaigne pour La Boétie.

Ce choix peut d'abord surprendre, si l'on juge que la place qu'elle tient dans les *Essais* est matériellement minime. Mais nous verrons ce qu'il faut penser de cette affirmation.

En tout cas, par un côté déjà, notre attitude se défend sans conteste : le côté esthétique. Il est sûr que la fougue de Montaigne n'est jamais aussi impétueuse que dans le chapitre de *l'Amitié*. Plusieurs des *Essais* nous révèlent un Montaigne enthousiaste. Beaucoup nous révèlent un Montaigne fin observateur. Mais il n'est jamais l'un et l'autre autant que dans ce chapitre. La clarté de l'analyse et la

(1) Montaigne cite aussi ces vers de Lucrèce :

*Verum animo satis haec vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.*

(De Nat. Rer., I, 403; ap. M., III, ix, 267 B).

(« Mais ces brèves indications suffisent à un esprit pénétrant, à leur lumière tu pourras découvrir le reste par toi-même. »)

force du sentiment se rencontrent, se marient soudain dans ce « livre si froid » (1), et on a pu dire de ces pages, presque sans exagération, qu'elles sont

« les seules notes émues qui vibrent dans les *Essais* » et qu'« elles suffiraient à immortaliser leur auteur. » (2).

Le style vigoureux de Montaigne, si dru, si simplement éloquent, s'est surpassé ici, soutenu par une admiration, une ferveur, un regret éperdus; ses paroles senties (3) ont gravé leur marque profonde jusque dans notre temps; dès qu'on parle de l'amitié, c'est lui qu'on cite inévitablement, comme on cite un poète, sans pouvoir changer un seul mot: et quand on voudrait le commenter, on ne sait guère que le répéter, saisi par la pensée, le sentiment, l'art qui s'y fondent. Aussi de nombreuses personnes se rallient-elles au jugement de Sainte-Beuve:

« La Boétie... a inspiré à Montaigne son plus beau chapitre, ou du moins le plus touchant. » (4).

et même à celui, moins timide, de Prévost-Paradol:

« Le chapitre sur l'amitié ne pouvait périr, et le nom de La Boétie ne pouvait plus en être arraché; il est pour ainsi dire la sève de ce bel arbre, le plus gracieux peut-être de cette riche et capricieuse forêt des *Essais*, au milieu de laquelle il s'élève; ... on croit voir, en l'approchant, un de ces lauriers ou de ces cyprès dans lesquels les dieux de l'Olympe enveloppaient doucement, à leur dernière heure, les mortels aimés qu'ils ne pouvaient empêcher de mourir. » (5).

Le chapitre sur l'amitié, c'est le chapitre des anthologies, c'est le « centre lumineux et le tableau capital » (6),

(1) J. MICHELET : *Histoire de France*, nv. éd., P., 1879, t. XII, p. 316.

(2) F. HABASQUE : *Un Magistrat au XVI^e siècle*. Agen, 1876.

(3) M. a enrichi son expression en citant de très beaux vers antiques, mais ses propres phrases, ses traits bien connus, arrivent à les égaler et à les dépasser, tout comme son exposé dépasse, en les utilisant, les exemples d'amitié anciens. Où trouvera-t-on cette image des deux âmes qui

« se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel (a), « qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes » ? (I, xxviii, 242 A).

(4) *Causeries du Lundi* : « Etienne de La Boétie ».

(5) *Etudes sur les Moralistes français*, P., 1865, pp. 44-45.

(6) P. GAUTHIEZ : *Etudes sur le XVI^e siècle*, P., 1893, p. 283.

(a) total.

c'est le « fameux chapitre » (1), celui « où », selon la parole de Paul Bonnefon,

« Montaigne renfermait tout son génie et tout son cœur. » (2).

et un autre connaisseur fervent de Montaigne, le D^r Armaingaud, écrivait :

« C'est en lisant ce chapitre que le lecteur pourra pénétrer les replis les plus intimes et les plus profonds du cœur de Montaigne. » (3).

Et, comme Pierre Villey le remarque, alors que d'autres des *Essais* n'ont pas été du tout mis d'emblée à la place que leur donnera le XVIII^e siècle, celui de *l'Amitié*

« est célèbre... déjà en 1595, à ce que nous apprennent Mlle de Gournay et La Motte-Messemé. Tout de suite, Montaigne a été reconnu comme un maître incomparable en cette matière. De Thou, dans *l'Histoire de son temps*, célèbre l'ami autant que l'écrivain, et Sainte-Marthe, dans ses *Eloges des Hommes illustres*, l'ami plus que l'écrivain...

Et l'évêque Camus écrit :

« Cette parfaite amitié que nostre homme, cet esprit incomparable en ses *Essais*, dit avoir pratiquée avec La Boétie, pièce à mon gré la plus délicate de ses ouvrages, et où il se surmonte soy-mesme, voire à mon jugement tout autre qui écrivit onc (4) de ce sujet. » (5).

A deux siècles de distance, Lamartine ne sera pas moins enthousiaste :

« Je lis l'*ami* Montaigne que j'apprends tous les jours à mieux connaître et par conséquent à aimer davantage. Nous ne nous

(1) *Ib.*, p. 253; et P. VILLEY : *Les Sources et l'Evolution des Essais*, P., 1908, I, p. 16.

(2) *Montaigne et ses amis*, P., 1898, t. 1, p. 224.

(3) *Les Essais de Montaigne*, *reprod. typogr. de l'exemplaire de Bordeaux*. P. (Impr. Nat.), in-f°, t. 2, 1927, p. 11.

(4) Jamais.

(5) *M. devant la postérité*, P., 1935, in-16, pp. 287-288. Référence du texte de Camus : *Diversitez*, t. 8, ép. cvi, p. 406 (éd. 1613).

M^{lle} de Gournay disait dans sa préface à l'éd. posthume des *Essais*, en citant le chapitre de l'*Amitié* parmi les plus beaux du livre, que

« sur ce sujet l'auteur a rencontré ce que les autres semblaient avoir seulement cherché jusques ici. »

Et M^{lle} de Scudéry, dans son éloquente appréciation de M., met aussi son idée de l'*amitié* au premier plan. (*Histoire du Comte d'Albe*; voir le texte cité par Miss Grace Norton, *The influence of M.*, Boston and New-York, 1908, p. 27).

quittons pas... Il n'y a pas de chapitre dans son livre que j'aime autant que celui où il nous parle avec tant de chaleur et de vivacité de cet heureux Etienne de La Boétie. » (1).

Nous sommes donc vraiment amenés à distinguer cet essai parmi tous les autres. Mais un autre trait extérieur le caractérise encore : c'est la cohérence. Montaigne ne se préoccupe guère, ailleurs, de maintenir des proportions, ou même un lien, dans ce qu'il écrit; il s'étend de ci, de là, selon sa fantaisie. C'est à l'essai *De l'Amitié* lui-même qu'on peut en appliquer le préambule, où Montaigne vise le *Discours de la Servitude volontaire* qu'il se propose, dit-il, d'y publier :

« Considerant la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroy, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance (2); et le vuide tout au tour, il le remplit de crottesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grâce qu'en la variété et estrangeté. Que sont-ce icy aussi, à la verité, que (3) crottesques et corps monstrueux (4), rappez de divers membres, sans certaine figure (5), n'ayants ordre, suite ny proportion que fortuite ... Je vay bien jusques à ce second point avec mon peintre (6), mais je demeure court en l'autre et meilleure partie : car ma suffisance (7) ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de La Boitie (8), qui honorerà tout le reste de cette besongne (9)... » (I, xxviii, 235-236 A).

La cohérence, et aussi la symétrie, dont nous parlons (qui contrastent encore avec le désordre des écrits anciens sur le même sujet), il est facile de la mettre en évidence en dégagant le plan analytique du chapitre, plan que, contrairement aux habitudes de Montaigne, les modifications successives de son livre, de 1580 à 1592, modifica-

(1) Lettre à Aymon de Virieu (26-7-1810). *Correspondance*, P., 2^e éd., 1881, t. 1, p. 139; cf. *ib.*, p. 169.

(2) Exécuté avec tout son talent.

(3) Sinon.

(4) Non conformes à la nature.

(5) Sans forme déterminable.

(6) J'agis bien en conformité avec cette partie du plan suivi par mon peintre.

(7) Talent.

(8) « La Boitie » (avec t dur) était la prononciation authentique du nom de La Boétie ou La Boëtie. (Cf. ses *Œuvres*, éd. Bonnefon, appendice.)

(9) Travail.

tions ici aussi très nombreuses, n'ont pas altéré, ont même développé et mis encore davantage au point.

Le voici donc, si l'on veut bien nous pardonner d'y dessécher ces pages de Montaigne, « que », a-t-on dit,

« l'on ne peut décomposer sans nuire à leur perfection » (1).

Analyse de l'Essai *De l'Amitié* (I, xxviii, 235-251):

235-237 I. — INTRODUCTION :

235-236 a) Le plus bel endroit de son « tableau » sera le « *Contre Un* » que Montaigne va y placer;

236-237 b) et qui fut « le moyen de sa première accointance » (2) avec La Boétie, entre lequel et lui il y eut une amitié extraordinaire.

237 II. — Cette *amitié extraordinaire* est « le dernier (3) point de la perfection des relations sociales »; les autres amitiés « meslent autre cause et but et fruit en l'amitié qu'elle-mesme » :

Telles sont les « quatre espèces anciennes (4) : naturelle, sociale, hospitalière (5), venerienne (6) ». (7)

237-238 III. — Premièrement, *l'amitié naturelle*.

237 a) « des enfans aux pères (8), c'est plutost respect »;

237-238 b) les frères se heurtent dans leurs intérêts (9);

238 c) « le père et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnée (10) et les frères aussi »;

(1) J. DUTENS. *Eloge de Michel de Montaigne*, P., 1818, p. 48.

(2) Liaison.

(3) Suprême.

(4) Décrites par les Anciens.

(5) Entre hôte et invité.

(6) Amoureuse.

(7) On voit que chez Montaigne *amitié* a non seulement son sens actuel, mais encore celui d'« affection » en général.

(8) Parents.

(9) Le droit d'aînesse renforçait ces conflits.

(10) De tempérament tout à fait différent.

- 238 d) il y a ici moins de place à notre choix, à notre « liberté volontaire », essentielle à l'amitié.
- 238-241 IV. — Deuxièmement, *l'amitié* « *venérienne* ».
- 238-239 A) Entre homme et femme :
- 1° Amants :
- a) le feu de l'amour est plus « cuisant » (1), mais moins constant que l'amitié;
- b) « la jouyssance le perd »; « l'amitié est jouye à mesure qu'elle est désirée »;
- c) l'amitié parfaite de Montaigne et de La Boétie n'a rien eu à craindre de la concurrence de leurs amours.
- 239 2° Epoux :
- a) le mariage, « c'est un marché... à autres fins », et dont la durée ne dépend plus de nous, alors qu'« en l'amitié il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme ».
- b) les femmes n'ont pas ordinairement assez de capacité (intellectuelle), ni de « fermeté » (2);
- c) et c'est regrettable, car une amitié de corps et d'âme « en serait plus pleine (3) et plus comble ».
- 240-242 B) Entre êtres du même sexe, amour grec, « justement abhorré par nos meurs »:
- a) il demande une trop grande disparité d'âges et de rôles entre les deux amants;
- 240-241 b) la « société mentale » et la communauté d'aspirations ne sont pas de son essence;
- c) tout au plus pouvait-ce être « un amour se terminant en amitié ».

(1) Brûlant.

(2) De constance.

(3) Accomplie, parfaite, achevée.

- 242-248 V. — Troisièmement, les *amitiés* « *sociales* » (1) ou amitiés « communes ». « Ce que nous appellons ordinairement amitié, ce ne sont qu'accointances » superficielles ; alors que dans l'amitié véritable, dans l'amitié de Montaigne et de La Boétie, les âmes se « confondent » :
- a) ces amitiés sont « nouées par quelque occasion ou commodité » ; dans la nôtre, « il y a ne sçay quelle force inexplicable et fatale (2), mediatrice de cette union » ;
- 243 b) « ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ..., ny mille » qui la créent, c'est une « quinte essence de tout ce meslange » qui a fondu les deux volontés. Exemple de Blossius et Gracchus. Cas de Montaigne et de La Boétie.
- 243-244 c) Ici chaque ami est sûr de l'autre et le connaît « jusques au fin fond des entrailles ».
- 244-246 d) Tandis que les « amitiés communes » sont précautionneuses, ici aucune défiance, aucune restriction au don de soi, au double don total où celui qui donne ne se discerne pas d'avec celui qui reçoit. Exemple d'Eudamidas et de ses amis Charixène et Aréthée.
- 246-247 e) Tandis que la multitude d'amis est possible dans l'amitié ordinaire, « cette parfaite amitié dequoy je parle est indivisible : chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs ». L'exemple d'Eudamidas, qui présentait une pluralité d'amis, confirme au fond ce point en même temps que le précédent.
- 247-248 f) Du reste, l'« amitié parfaite » a des traits « inimaginables à qui n'en a gousté (3) » ; déjà entre deux êtres elle est infiniment plus rare que les amitiés « sociales », parce que ce

(1) Dans lesquelles sont comprises les amitiés « hospitalières » (cf. p. 8).

(2) Mise en œuvre par le Destin.

(3) Fait l'expérience.

n'est pas une de ces « confédérations (1) qui ne tiennent que par un bout » et ne demandent qu'une sorte de convenance. En elle, « on négocie du fin fons de son courage (2) ».

(Tout en suivant ainsi la division introduite, Montaigne, après nous avoir surtout dit ce que l'amitié n'est pas — éclaircissant ce qu'elle est par comparaison — entre, dans toute cette partie, plus abondamment et plus essentiellement dans la description de la véritable amitié, fusion des volontés, connaissance intime, don mutuel, et nous offre en même temps avec quelque détail l'histoire de son amitié avec Etienne, laquelle se confond avec celle-ci.)

248-250

VI. — Bonheur de l'amitié véritable. Depuis que Montaigne a perdu La Boétie, « il ne fait que trainer languissant », il n'est plus que la moitié de lui-même.

VII. — « Mais oyons (3) un peu parler ce garçon de seize ans ». Mise au point du véritable caractère du « *Contre un* » ; apologie de La Boétie, et motifs de Montaigne pour substituer à ce *Discours* vingt-neuf sonnets inédits du même auteur.

Ce plan nous paraît d'autant plus cohérent (4) que l'examen poussé des détails montre des transitions très doucement ménagées (5). Tout vient à point; la méthode est parfaite; et cela est d'autant plus rare dans les *Essais*, et méritoire à Montaigne, que le sujet particulier de l'amitié parfaite et le souvenir de La Boétie ne sont perdus

(1) Alliances.

(2) C'est du plus profond des cœurs qu'en partent les échanges.

(3) Ecoutons.

(4) C'est dans la même édition (1580) que M. annonce, au début du chapitre, qu'il va le faire suivre du *Contre Un*, et, à la fin, qu'il ne l'y insère décidément pas. Mais même si M. s'est réellement repris d'une première intention, comme il le dit, il ne faut pas voir une négligence dans le fait qu'il nous ait laissé la trace de son revirement. Il s'est donné l'occasion de faire l'éloge de La Boétie, en même temps que de parler de ce *Discours*, lié à l'histoire de leur amitié. Cf. *infra*, pp. 91 sqq.

(5) Sauf p. 250, § 1; mais le brusque passage des plaintes émouvantes de Catulle, dont M. se fait l'écho, à la réalité présente, peut être considéré comme une dénivellation voulue ou nécessaire qui les fait ressortir davantage et leur donne une arête plus vive.

de vue, l'un ou l'autre, en aucune des divisions et des subdivisions de l'exposé, qui possède, par là, une belle et riche unité (1).

Ainsi ce chapitre de *l'Amitié* se recommande à l'attention particulière de qui veut connaître Montaigne, par le caractère de sa composition, par le ton ému, emporté même de ses pages, par la beauté de ses expressions. Il se recommande aussi par la constance d'opinion et d'accent de son assez inconstant auteur, sur ce sujet de l'amitié, constance qu'attestent déjà les retouches précises qu'il fit vers 1588 et surtout vers 1592 (date de sa mort) (2). Mais constance que devra vérifier d'abord une étude du rôle de l'amitié dans la vie de Montaigne.

Car avant de parler du rôle intellectuel trop méconnu qu'a ou qu'aurait joué chez lui tel ou tel sentiment, ou avant même seulement de faire de son expérience la source principale de sa conception de l'amitié, il faut être bien sûr que ce sentiment ait effectivement (3) été solide hors des brillantes pages où Montaigne l'exalte. Et pour cela, un texte isolé, si chaleureux soit-il (4), ne peut suffire.

Un érudit du talent de M. Tavéra n'a-t-il pas écrit :

« S'il était permis d'user d'insinuations malveillantes et de soulever des doutes au sujet d'une amitié qui fut si intime et si

(1) Il n'est pas jusqu'à la partie consacrée à l'amour grec, qui ne soit liée au souvenir du *Discours de la Servitude volontaire* par ce que rapporte M. des « salutaires amours de Hermodius et d'Aristogiton » et de leur action contre la violence des tyrans et la lâcheté des peuples. De plus, l'objection qu'il fait à l'amour grec, sous la forme d'une citation de Cicéron, de ne jamais s'attacher à un jeune homme laid, nous rappelle — rappelait en tout cas pour M. — la laideur physique de son ami (cf. *infra*, p. 41, n. 3); comme la citation où Cicéron nous dit qu'« on ne peut pleinement juger d'une amitié que quand avec l'âge les caractères se sont formés et affermis » rappelle les vers de La Boétie (cf. *infra*, p. 45) sur celle qui entre M. et lui avait « si tard commencé ». (I, xxviii, 242 C).

(2) Ainsi, en 1580, le texte des *Essais* portait :

« Si on me presse de dire pourquoi je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer ». C'est une addition manuscrite postérieure à 1588 qui l'a heureusement complété ainsi : « qu'en respondant : Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » (I, xxviii, 242 AC).

Et cette addition même a été faite en deux fois ! (cf. *infra*, p. 59, n. 3 a).

(3) C'est-à-dire très probablement.

(4) Sheffield écrit, au xvii^e siècle, dans son essai sur l'amitié :

« Un lecteur judicieux peut être aussi assuré de la sincérité de M. que des artistes habiles le sont, qu'une peinture est faite d'après nature quand on y voit des traits d'un naturel et d'une vie tels qu'aucune imagination humaine n'y peut atteindre. » (*Essay*, I : On Friendship, cité par P. Villey dans sa deuxième éd. des *Essais* de M., P., 1930-1931, t. 3, pp. 735-736).

forte; que la postérité a acceptée, consacrée, imposée comme un modèle de parfaite amitié, on pourrait se demander si, dans ses rapports avec La Boétie, Montaigne est tout à fait ce qu'il paraît être, non au point de vue de la sincérité qui n'a dû rien laisser à désirer; mais sous le rapport de la chaleur, cette chaleur émue et véhémence qui anime les paroles de Montaigne toutes les fois qu'il parle de son ami; chaleur sensible surtout et contagieuse dans le chapitre de l'amitié. Il peut se faire que la sensibilité de Montaigne, qui partout ailleurs se retient, se maîtrise et s'assourdit, mais qui est plutôt contenue que nulle; il peut se faire que, dans ce cas particulier, elle se soit abandonnée sans mesure et sans frein; il peut se faire encore que l'excellence de La Boétie ait forcé Montaigne dans ses derniers retranchements et provoqué une véritable éruption de sensibilité... Montaigne est gascon, écrivain de verve... » (1).

Et Montaigne lui-même n'insiste-t-il pas souvent sur le caractère « ondoyant et divers » de l'homme ? Ne nous avertit-il pas (à propos de certaines vengeances ou de certaines victoires dont on est content et dont l'on pleure pourtant), que

« la parenté, les anciennes accointances et amitez saisissent notre imagination et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous échappe... Et à cette cause, voulant de toute cette suite continuer un corps (2), nous nous trompons ? » (3) (I, xxxviii, 304 A).

Une phrase aussi topique nous commande impérieusement de rechercher tout ce qui dans la vie de Montaigne confirme ou infirme l'importance que nous pourrions attribuer à son amitié pour La Boétie.

Et ne croyons pas, en rassemblant des données biographiques, nous écarter tout à fait du domaine des idées : surtout dans le cas de Montaigne, dans le cas de cet homme pour qui la philosophie est surtout une sagesse; en cela fidèle disciple de Socrate. La connaissance de sa vie enrichira toujours notre compréhension de sa pensée. (4).

(1) *Le Problème humain...*, P., 1932, p. 175. Cf. III, xi, 328, § 2.

(2) Faire un corps continu, un tout.

(3) Mais en sens inverse : « Si (a) faut-il qu'il y ait un sentiment à qui le champ demeure » (I, xxxviii, 302 A).

(4) « Le vrai miroir de nos discours (b) est le cours de nos vies. » (I, xxvi, 216 C).

(a) Pourtant.

(b) Idées, réflexions, raisonnements.

D'ailleurs, en ce qui concerne plus particulièrement ce qui nous occupe,

« Montaigne nous peint d'un même trait, dans ce chapitre [de l'Amitié], l'amitié la plus parfaite que les hommes puissent concevoir et l'amitié qui l'unissait à La Boétie... c'est pour lui qui écrit et pour nous qui le lisons une seule et même chose. » (1).

Nous ne pourrions donc bien comprendre l'une que par l'autre.

Enfin, parmi les problèmes qu'a soulevés l'amitié, le moindre n'est pas celui de savoir si elle s'est jamais trouvée réalisée véritablement. Nombreux sont les auteurs pour qui

« elle ressemble au grand serpent de mer, dont on ne sait pas s'il appartient à la fable ou s'il existe quelque part. » (2).

et qui jugent que les conditions en sont incompatibles avec la nature humaine. Or Montaigne (qui ne contribue guère à les y accorder) (3) prétend catégoriquement avoir connu l'amitié de la manière la plus directe en même temps que la plus parfaite. Il n'est donc pas indifférent d'éprouver son témoignage sur ce point capital (4).

(1) PRÉVOST-PARADOL. *Etude sur les Moralistes français*. P., 1865, p. 45.

(2) A. SCHOPENHAUER. *Aphorismen... zur Lebensweisheit*.

Cf. EMERSON : « Les amis, ce sont des fictions reposant sur quelque expérience isolée et momentanée » (*Journals*, vol. x, p. 11. Londres, 1914).

(3) « Tout ce qu'il nous dit de l'amitié s'élève tellement au-dessus de nos conceptions ordinaires qu'il semble se perdre pour nous dans les régions de l'idéal. » (J. DUTENS. *Eloge de Michel de M.*, P., 1818, p. 45).

(4) Nous ne disons pas : « de le vérifier », car sur la profondeur intime d'un sentiment, on ne peut trouver de témoignage meilleur que les paroles et l'accent de celui qui les ressent; mais on n'en peut aussi trouver de pire.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMITIÉ DANS LA VIE DE MONTAIGNE

CHAPITRE PREMIER

SENTIMENTS DIVERS

Le meilleur moyen de savoir d'abord si quelque sentiment ou quelque passion a pu jouer dans la vie de Montaigne un rôle comparable à celui que nous attribuons à son amitié pour La Boétie, nous paraît être de rechercher dans les *Essais* — dont le sujet même est essentiellement la peinture complète des « conditions et humeurs » de leur auteur — la façon dont Montaigne s'est comporté à l'égard des principaux événements de son existence et des objets ordinaires de la vie affective.

Si nous réservons ses rapports avec La Boétie, les faits connus de la vie de Montaigne (1533-1592) se répartissent ainsi : études (à Bordeaux : de 1539 à 1546, puis peut-être à Toulouse); magistrature (à Périgueux, puis à Bordeaux, 1554-1570); mariage (1565); vie politique et un peu militaire, et vie de cour (1559, 1561-1562, 1574, 1588); mairie de Bordeaux (1581-1595); éditions de son œuvre (1580, 1582, 1588); maladies (goutte, névralgies, etc. (1), et surtout la pierre, depuis 1578 environ); voyages divers en rapport avec les faits (surtout en Allemagne et en Italie, 1580-1581); vie de famille, avec relations de voisinage, surtout à partir de 1571 lorsqu'il se retire au château de son père, dont il a hérité, et où, par inter-

(1) Cf. II, xxxvii, 584, § 3, l. 1 B.

valles, il entreprend des lectures et la rédaction de ses *Essais*.

Or les *Essais* nous apprennent que Montaigne n'a guère aimé le genre d'études et l'érudition en honneur de son temps (1), qu'il n'a eu que répugnance pour les pratiques et la procédure des tribunaux — les archives judiciaires de Bordeaux gardent d'ailleurs bien peu de ses traces (2) —; que s'il a eu parfois quelque ambition, il l'a de plus en plus étouffée par effet et de son expérience et de son jugement (3); qu'il ne s'est guère mêlé à la vie publique que lorsqu'il en a été requis, et qu'il s'est toujours gardé de servir avec trop d'ardeur soit un parti, soit Bordeaux, soit le Prince, soit l'Etat (4); que, s'il nous donne beaucoup de détails sur les maux de sa vieillesse et sur sa douloureuse maladie, du moins n'en parle-t-il pas en hypochondre, bien au contraire (5); que s'il a aimé les voyages, ç'a été en grande partie par dégoût de ce qui se passait chez lui (6) (aussi bien n'a-t-il guère voyagé pour voyager (7), et même sa grande randonnée de 1580-1581 a-t-elle, entre autres, un motif médical) et qu'en effet il a peu apprécié les plaisirs de la vie retirée (8), et, dit-il aussi, peu soigneusement administré ses affaires (9).

Quant à la curiosité de Montaigne, quant à ses lectures, quant à son œuvre elle-même, si elles ont assurément tenu une place importante dans sa vie et dans son esprit, ce n'est pas néanmoins qu'il ne se soit exprimé diversement à ce sujet, et quelquefois même de façon nettement négative.

N'est-il pas l'auteur de ce cri fameux :

« O que c'est un doux et mol chevet (10), et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte. »

(III, XIII, 391 C).

(1) I, xxv et xxvi *passim*; III, viii, 191, et xiii, 382 sqq.; etc.

(2) I, xxiii, 149 sqq.; III, i, 8 et 15; III, xiii, 387-388; III, ix, 218, § 2; III, x, 314 B et 317, l. 6; etc.

(3) II, xvii, 427; III, vii, 175 sqq.; III, ix, 279-280 BC; III, x, 318 B; etc.

(4) III, x, 297 sqq.; III, i, 9 et 13; III, i, 11; III, ix, 225-226; III, x, 313, 318-319 et 307. Cf. *infra*, p. 96. Mais il exprime aussi des sentiments patriotiques : cf. p. ex. III, vii, 176, dern. l.

(5) I, xx, 112; II, vi, 57; II, xxxvii, 574; III, xiii, 425, etc.; II, ix, 262.

(6) III, ix, 219 sqq. (p. ex. 222 B), et 252, 256; etc.

(7) Malgré III, ix, 260 B.

(8) III, ix, 224, 228, 229, 230.

(9) I, xiv, 80; I, xxxv, 289; I, xxxix, 314; II, xvii, 436; III, ix, 220-230.

(10) Oreiller.

Et n'est-ce pas lui qui de mille façons rabaisse la science humaine (qu'il dit ignorer même dans les choses les plus banales, et être heureux d'ignorer) (1), en dénonce l'incertitude, la vanité, l'inutilité pour le bonheur ? Montaigne a certainement passé une partie de son temps à recueillir des observations (2); mais il en a passé une autre à se dire que les observations ne peuvent jamais mener à des conclusions fermes. Sa nonchalance naturelle limite d'ailleurs par elle-même l'effet de sa curiosité :

« Je souhaiterois bien avoir plus parfaite intelligence des choses, mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand pris qu'elle soit. Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement. » (II, x, 107 A).

La lecture a bien été une de ses « occupations favorites et particulières » (3), et placées parfois très haut; mais, dit-il aussi :

« Je feuillette les livres, je ne les estudie pas. »

(II, xvii, 435 A).

« Il y a vint ans que je ne mis en livre une heure de suite. »

(III, viii, 209, § 2 B).

« Je m'en sers... quasi non plus que ceux qui ne les cognoissent point... Je ne voyage sans livres ny en paix ny en guerre.

(1) I, xxvi, 187; III, ix, 224, § 2 en bas, 225, § 1.

(2) Au reste, tandis qu' « avant lui la curiosité trop en éveil se répand en tous sens avec une volupté qu'anime le désir de tout connaître », avec M. la curiosité n'est certes point calmée, mais elle a réduit son cercle d'action... et si elle prend encore de toutes mains, elle examine cependant et ne s'approprie guère que le butin qui lui paraît de bon aloi. Ce ne sont plus les énumérations à la Rabelais, s'amusant à dresser la liste de cent-quatorze jeux : c'est un pas en avant vers le discernement consciencieux... » (P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. 1, p. 321).

Sur les bornes nécessaires de notre « curiosité de sçavoir », cf. M., III, xii, 342-343 BC.

Comme le remarque F.-J. Billeskov Jansen, « sa curiosité est au service de sa vie, et reçoit de cette fin tout son caractère. » (*Sources vives de la pensée de M.*, Copenhague et P., 1935, p. 14). La curiosité de M. est aussi une curiosité de tout ce qui touche à l'homme : mais surtout parce que ce qui touche à l'homme le touche lui. (Cf. II, viii, 88 C, § 3). Et il nous dit de lui-même :

« Jamais homme ne s'enquist moins et ne fureta moins ès affaires d'autrui. » (II, iv, 46, § 3).

Quant aux mille détails de son *Journal de Voyage*, M. F. Strowski pense que « c'est une bien grosse injustice que de prêter à Michel de M. les curiosités naïves et puériles de son secrétaire. » (*M., sa vie publique et privée*, P., 1938, p. 194).

(3) III, iii, 60 B et 58.

Toutesfois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les employe. » (III, III, 58 B).

Et « ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prens guiere aux nouveaux... » (II, x, 107-108 A).

Et Montaigne nous parle de leur inconvénient pour le corps comme de leur danger pour le jugement (1); il leur oppose le livre du monde (2).

Le livre même des *Essais*, que ces deux sortes de livres ont formé en traversant Montaigne, n'a très probablement pas occupé d'autres années de sa vie que les vingt dernières; et il n'est pas sûr qu'au début il y attachât autant d'importance que peut-être plus tard (3), ni que soit fausse la parfaite humilité de certaines de ses déclarations touchant « cette sotte entreprise » (4). Il ne s'est pas retiré chez lui pour écrire les *Essais* : c'est parce qu'il s'est retiré, qu'à la faveur de sa solitude et de son oisiveté relatives (5), lui est venue en tête

« cette resverie (6) de se mesler d'escire » (II, VIII, 74 A).

ce

« dessein farouche et extravagant » (*ib.*, 75 A),

à lui qui est et reste

« moins faiseur de livres que de nulle autre besoigne. »

(II, xxxvii, 608 A).

Encore Montaigne nous prévient-il, en tête du dernier

(1) I, xxv, 174 sqq. et xxvi, 196 C.

(2) I, xxvi, 203 A.

(3) La première éd., faite à Bordeaux (chez son ancien professeur Milanges), dans ce « climat de Gascogne où l'on tient

« pour drôlerie de le voir imprimé » (III, II, 32 C),

n'est guère soignée, et présente diverses fautes d'homogénéité et d'impression. (Cf. J. F. PAYEN, *Notice biographique sur M.*, P., 1837, p. 5). Et M. dira (comme plus tard Francis Bacon) :

« J'escris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eust esté une matière de durée, il l'eust fallu commettre (a) à un langage plus ferme (b). Selon la variation continuelle qui a suivi le (c) nostre jusques à cette heure, qui peut espérer que sa forme presente soit en usage, d'icy à cinquante ans ? » (III, ix, 256 B).

(4) II, VIII, 74 A.

(5) Cf. I, VIII, 37 A et II, VIII, 74 A.

(6) Folie.

(a) confier. — (b) le latin. — (c) qui s'est attaché au.

chapitre de la première édition, qu'il ne s'est pas appliqué étroitement à son œuvre :

A « Ce fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition (1), que je n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oisiveté me presse, et non ailleurs que chez moy. Ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs parfois plusieurs moys. Au demeurant, je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes;

C « ouy à l'aventure (2) quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster. » (II, xxxvii, 573-574 AC).

« Je n'ay point d'autre sergent de bande (3) à ranger mes pieces (4) que la fortune. A mesure que mes resveries se presentent, je les entasse... Je me laisse aller comme je me trouve. » (II, x, 106-107 A).

Se laissant ainsi aller comme il se trouve, Montaigne nous révèle-t-il des centres d'intérêt dont on puisse faire dépendre en grande partie le déroulement de sa vie affective et mentale ? Examiner cette question pourrait être soulever déjà tout le problème de la pensée de Montaigne, c'est-à-dire le problème d'interprétation qui a fait naître tant de controverses (et jusque sur le point de savoir s'il y a eu chez Montaigne évolution plutôt que constance ou constance plutôt qu'évolution ou que diversité ondoyante (5). Il suffit de signaler que selon les endroits de son livre, Montaigne nous apprend que mille fois ses croyances et opinions ont varié (6), ou qu'il n'en a guère essentiellement changé depuis sa première jeunesse (7); que pour lui la philosophie doit diriger pensée et conduite (8), ou qu'elle est parfaitement vaine et méprisable (9); que raison et jugement sont des autorités suprêmes (10) ou qu'ils sont sans valeur (11); que la vie

(1) Manière.

(2) Peut-être.

(3) Sergent de bataille (chargé de ranger les troupes).

(4) Morceaux (formant chacun déjà un tout).

(5) Même s'il y a eu évolution, il est à noter que M., en tout cas, n'a pas supprimé, dans ses éd. successives, les opinions qu'il aurait abandonnées.

(6) II, xii, 316.

(7) II, xii, 324; II, xvii, 443 fin-444 § 1; III, ii, 37 B § 2.

(8) I, xxvi, 209, 211.

(9) II, xii, 279, 282 C, 286 A; 217; II, iii, 26; II, xii, 219 B; III, ix, 275; III, xiii, 391.

(10) I, xiv, 58-59 A; II, xvi, 398 fin B; II, viii, 76 A-77; II, xii, 285 § 2, l. 8; III, i, 13, § 2; III, xiii, 393, § 2.

(11) II, xii, *passim*; III, viii, 200.

doit préparer la mort et en faire son *but* (1), ou qu'au contraire celle-ci n'en est que le *bout*, d'autant meilleur que moins « prémédité » (2); que vie et mort réclament la tension de notre volonté (3), ou son relâchement au contraire (4); que sont surtout admirables les hommes qui surpassent les autres (5), ou au contraire ceux qui se contentent de ne pas les surpasser (6); qu'il faut savoir se libérer de la coutume (7), ou au contraire la suivre en tout point (8)... Montaigne nous donne aussi sur tout cela des opinions balancées ou intermédiaires (9).

Des renseignements que son œuvre nous fournit sur ses habitudes et sur ses goûts, on ne peut pas non plus conclure facilement à l'existence chez lui de quelque préoccupation dominatrice en ce qui concerne l'attachement à ses biens (10), la nourriture et la boisson (11), les jeux (12), les exercices du corps (13), les parures (14), le sommeil (15). Il est sujet à la crainte, non à l'effroi (16), etc.

« J'ay », dit-il, « des inclinations plus propres (17) et ordinaires et plus agreables que d'autres; mais avec bien peu d'effort je m'en destourne et me coule aisément à la façon contraire. » (III, XIII, 404 B).

« J'ay la complexion du corps libre (18) et le goust commun autant qu'homme du monde (19). » (III, IX, 270 B)

(1) I, XIX, 98 A; I, XX; II, VI, 55-56.

(2) II, XIII, 376 AB; III, XII, 359-360.

(3) I, XIV, 67, 68, 69; I, XX, 113 A; I, XXI, 273 A; II, I, 5; II, VI, 54 sqq.

(4) II, XXXVII, 576-578; II, XII, 217-218; III, IX, 221 C; *ib.* 251; III, XII, 345 et 356-362; III, XIII, 391 et 447-448.

(5) II, XXXVI.

(6) III, XIII, 450 (fin); III, II, 33; III, VII, 176-177; III, IX, 278 B.

(7) II, XVII, 409, § 2; II, XXVII, 492; II, XXX, 514 C; III, I, 15; III, V, 138, I, 3; *ib.* 85; III, IX, 253, § 2; III, XIII, 404-405.

(8) I, XXVI, 198; II, XVII, 440; III, XIII, 434, etc.

(9) P. ex. II, XVII, 438-439; I, XXX, 255 C; II, XII, 246 A; III, V, 76.

(10) I, XIV, 75 sqq; III, IX, 227, 229; III, XII, 351.

(11) I, XXVI, 214 A; II, II, 17 et 20; III, V, 78-79-B; III, XIII, 409, 426-427, 429-431, 434, 436.

(12) I, XXIII, 140 C; II, XVII, 435 fin; III, VII, 178; III, VIII, 207, § 2; III, X, 310 fin.

(13) II, XVII, 423; II, XI, 134 A, § 2; III, VIII, 207, § 2 B.

(14) III, VI, 156 fin-157 C.

(15) III, XIII, 422 B.

(16) III, VI, 153 B.

(17) Qui me sont plus propres.

(18) Qui se plie à tout.

(19) Mes goûts ne se distinguent aucunement des goûts ordinaires.

« J'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoy je veuille ronger mes ongles et que je veuille acheter au pris du tourment d'esprit et de la contrainte. » (II, xvii, 425 AC).

« Au pris (1) du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieux dire, me tiennent; car c'est raison qu'elles nous touchent, pourveu qu'elles ne nous possèdent. J'ay grand soin d'augmenter pas estude et par discours (2) ce privilege d'insensibilité, qui est naturellement bien avancé en moy. J'espouse, et me passionne par consequent, de peu de choses. » (III, x, 294 B).

Seule est notable la part que Montaigne avoue avoir faite, et jeune et vieux, aux plaisirs les plus nettement corporels de l'amour (3), l'âme de ses maîtresses ne le préoccupant que secondairement (4); il nous a laissé en divers endroits des détails sur son expérience des « estroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants » (5) et de « toutes les rages que les poètes disent advenir. » (6) Mais il déclare avoir lutté contre l'entraînement total de la volupté, du moins jusqu'à ce que l'âge l'ait enfin par lui-même sensiblement ralenti (7). Ses confidences nous montrent un voluptueux beaucoup plus ardent que constant, cherchant souvent même à affaiblir la « tyrannie » de son désir par une inconstance voulue (8). En définitive, on ne peut dire que Montaigne ait été pris tout entier, et lui-même le nie expressément :

« Au demeurant, en ce marché (9), je ne me laissois pas tout aller; je m'y plaisois, mais je ne m'y oublois pas : je reservois en son entier ce peu de sens et de discretion (10) que nature m'a donné, pour leur service (11); un peu d'esmotion, mais point de resverie (12)... Je n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout pris, et me contentois de son simple et propre coust... L'amour est une agitation esveillée, vive et gaye; je n'en estois ny troublé ny affligé, mais j'en estois eschauffé et encores altéré : il s'en faut arrester là; elle n'est nuisible qu'aux fols. » (III, v, 142 B).

(1) En comparaison.

(2) Raison.

(3) II, II, 20, II. 4-5.

(4) III, v, 141 B, 123 fin-124 § 1, 93 fin, 148 B fin-149; III, III, 56 B fin.

(5) I, LV, 400 B.

(6) III, III, 54 B.

(7) II, XII, 324-325 A; III, x, 309 B.

(8) III, IV, 68 B, § 2 et citations latines.

(9) Convention.

(10) Jugement.

(11) Le service des dames.

(12) Folie.

« Comme, étant jeune, je m'opposois au progres de l'amour que je sentoy trop avancer sur moy, et estudiois (1) qu'il ne me fut si agreable qu'il vint à me forcer en fin et captiver du tout (2) à sa mercy, j'en use de mesme à toutes autres occasions où ma volonté se prend avec trop d'appétit... » (III, x, 309 B).

« Je ne me sens guere agiter par secousse, je me trouve quasi tousjours en ma place, comme font les corps lourds et poisons. Si je ne suis chez moy, j'en suis tousjours bien pres. Mes desbauches ne m'emportent pas fort loing... » (III, II, 35 B) (3).

Du reste, Montaigne nous dit d'une façon générale qu'
« il n'a point autre passion qui le tienne en haleine
(III, v, 145 B).
et qu'il

« essaie à tenir son ame et ses pensées en repos. »

C « *Cum semper natura, tum etiam ætate jam quietus* (4) »
(III, x, 318 BC).

A défaut d'émotions entières et violentes, ou de passions durables, « d'avarice, d'ambition, de querelles, de procès... de vacation (5) assignées » (6), trouvons-nous du moins chez Montaigne des sentiments d'affection caractérisés ?

Si, quoiqu'il ne se représente pas la nature humaine sous un jour fort sympathique, et encore moins celle de son époque, lui-même est bienveillant pour les hommes (7) (comme aussi pour les bêtes) (8); cette bienveillance est générale et vague (9); il combat éloquentement toutes les cruautés (10), mais comme le dit M. A. Jeanroy :

« A en juger par certaines de ses confidences, sa bonté était peut-être faite surtout du désir de ménager sa sensibilité (11). »

(1) Tâchais.

(2) Entièrement.

(3) Cf. *infra*, pp. 126 sqq.

(4) De tout temps calme par nature, et plus encore à présent par l'effet de l'âge. (Q. CIRCÉRON. *De pet. cons.*, ch. II fin.) Cf. aussi III, vi, 154, §§ 2 et 3.

(5) Occupation.

(6) Cf. III, v, 145 B.

(7) I, I, 6-7; I, v, 30; III, III, 49, § 3 C; III, ix, 226-227 BC; III, XII, 376 C; III, XIII, 428 B; etc.

(8) N'aime pas la cruauté de la chasse (II, xi, 134 A, § 2); cf. *infra*, p. 118.

(9) III, XII, 354 C.

(10) II, VIII, 80; II, v, 52 et II, xi, 39 et 138; III, vi, 186 sqq. et 171-172; III, VIII, 180 fin; III, XII, 376 C; etc. Mais il ne hait pas Montluc (v. *infra*, p. 172).

(11) *Principaux chapitres et extraits des Essais*, P., 1897, p. XIII; cf. *infra*, p. 66; cf. I, ix, 121 A; et F. J. Billeskov Jansen : « La nature sensible de cet homme lui a donné une sentimentalité non pas attendrie et active, mais

Il se reconnaît nonchalant au service des particuliers (1), et de sa patrie (tous les hommes sont d'ailleurs ses compatriotes) (2) et ne le regrette pas (3). Nous verrons plus loin ce qu'on peut penser de ses rapports privés avec d'autres êtres (4). En tout cas, il ne faut pas non plus exagérer l'égoïsme de cet homme (5) « si hospitalier » (6), ni oublier les regrets touchants de ceux qui l'approchèrent et dont les lettres se rapportant à sa mort nous sont parvenues (7). Son épitaphe latine le dit « cher à tous », et lui-même ne se connaît pas d'ennemis (8).

Envers sa famille enfin, qui était nombreuse, et dont divers membres vécurent longtemps ou continuellement avec lui en son château, Montaigne semble avoir eu une affection plutôt tiède (9), dont il n'a pas hésité à publier la tiédeur du vivant des siens, lui qui « s'ouvre à eux — tant qu'il peut » et qui « se hâte de se produire (10) et de se présenter » parce qu'il ne veut pas qu'on s'y mesconte (11), à quelque part que ce soit » (12).

réflexe et passive... M. n'a aimé personne par simple tendresse. » (*Sources vives de la pensée de M.*, Copenhague et P., 1935, pp. 52 et 53; cf. *ib.*, p. 11).

(1) II, xvii, 424; III, ii, 40, § 2.

(2) « Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, et à l'avanture (a) non sans quelque excez, j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonois comme un François, postposant (b) cette lyaison nationale à l'universelle et commune. » (III, ix, 253, § 2 B).

(3) III, x, 312 fin.

(4) *Infra*, pp. 35 sqq; 99 sqq; 112, n. 1.

(5) Egoïsme que M. avoue (II, xvii, 423-424) et sur lequel J.-F. Biot s'appuie pour mettre en doute sa tendresse pour La Boétie (*Montaigne*, P., 1812, pp. 56 sqq.). D'autres auteurs se sont appuyés sur elle pour mettre en doute son égoïsme, ou pour faire de celui-ci la conséquence de l'interruption forcée de celle-là. (Cf. p. ex. Dr. PAVEN, *Notice bio-bibliographique sur La Boétie*, P., 1853, p. 28.) Notons que des passages tels que le suivant ne sont pas exceptionnels chez M. « Cil (c) n'a rien de genereux (d) qui peut recevoir plaisir où il n'en donne point : c'est une vile ame qui veut tout devoir, et qui se plaist de nourrir de la conference (e) avec les personnes auxquelles il est en charge (f). Il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deût désirer à ce prix. » (III, v, 146 B).

(6) Dit M., III, xii, 355, § 3 B.

(7) Cf. *Bulletin du Bibliophile*, P., 1862, pp. 1291 sqq.

(8) III, ix, 243 fin; *ib.*, 269 C; III, x, 323 B fin; II, xvii, 445 BC; II, vii, 603 B § 2; III, iv fin; III, xii, 376 B; III, x, 298, l. 8 et 307.

(9) M. Tavera n'hésite pas à dire : « Pour sa famille même il est d'une correction presque absolue, il se pique d'être correct, il se borne peut-être à cela. » (*Le Problème humain...*, P., 1932, p. 172.)

(10) Faire connaître.

(11) Méprenne.

(12) En bien comme en mal.

(a) peut-être; (b) subordonnant; (c) celui-là; (d) noble; (e) relations; (f) à qui il pèse.

Pour se plaire beaucoup avec eux, nous apprend-il, il a besoin de s'en séparer de temps à autre (malgré certaines plaintes) :

B « Quant aux devoirs de l'amitié (1) maritale qu'on pense être intéressés (2) par cette absence, je ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence (3) qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance (4), et que l'assiduité blesse. Toute femme étrangère nous semble honnête (5) femme. Et chacun sent par expérience que la continuation de se voir ne peut représenter (6) le plaisir que l'on sent à se desprendre et reprendre à secousses. »

C « Ces interruptions me remplissent d'une amour récente (7) envers les miens et me redonnent l'usage de ma maison plus doux; la vicissitude (8) eschauffe mon appetit vers l'un et puis vers l'autre party (9). » (III, ix, 256 BC) (10).

Et peu lui importe, âgé, le risque de ne pas revenir d'un long voyage (11). D'ailleurs, il ne voudrait pas mourir dans sa famille,

« bien piteusement assiégué de tout ce train » et « estouffé de cette presse ». « S'il avoit à choisir, ce seroit, croit-il, plus tost à cheval que dans un lict, hors de sa maison et esloigné des siens. » (III, ix, 260).

Au sein même de sa famille il se sent de plus en plus isolé, sinon étranger, nous dit-il parfois (12).

Et il passe au deuxième (13) étage de sa tour, dans sa « librairie » (14), ou dans la chambre du dessous (15), « et la plus part des jours de sa vie et la plus part des heures du jour. » (III, iii, 58 C.)

« C'est là mon siege (16) », nous dit-il, « J'essaie à m'en rendre

(1) Affection.

(2) Lésés.

(3) Commerce.

(4) Présence.

(5) Agréable et distinguée.

(6) Imiter, égaler.

(7) Fraîche, nouvelle.

(8) Alternance.

(9) Mon plaisir de voyager et mon plaisir d'être chez moi.

(10) Dans les deux pages suivantes, M. paraît répondre, parfois d'une façon assez piquante, à des objections de M^{me} de M. à ses départs.

(11) *Ib.*, 259, dern. l. B.

(12) III, ix, 269 C, § 2; III, iii, 53; II, xvii, 425, § 3 B.

(13) C'est-à-dire pour lui au « troisième ».

(14) Bibliothèque.

(15) « où je me couche souvent pour estre seul ». (III, iii, 58 C.)

(16) Résidence.

la domination pure, et à soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale, et filiale, et civile (1), » (III, III, 59 C).

A propos de ce dernier texte, il est à noter que le mot « filial » — et peu filial — qu'il renferme, est la seule allusion que fassent les *Essais* à la mère de leur auteur, qui pourtant nous y parle si volontiers de tout et de rien, et pour qui elle ne se réduisait ni à un souvenir ni à une image : elle demeura avec lui au château et survécut à son fils. Un document notarié un peu postérieur à la mort de son mari nous garde même la trace d'une certaine incompatibilité d'humeurs entre elle et Montaigne.

Il ne faudrait cependant pas tirer les sentiments familiaux de Montaigne vers l'inimitié ou vers l'indifférence complète (2). Une allusion nous le montre jouant plus d'une fois aux cartes avec sa femme et sa fille (3). Son *Journal de voyage* nous montre plus encore (4). Il a eu d'excellentes dispositions envers ses frères et ses sœurs. Et, dit-il,

« qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse (5) envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot. » (I, xxxviii, 303, § 3 B.)

A vrai dire, de paroles affectueuses envers sa femme, nous n'en trouvons que dans une page placée en tête de la traduction par La Boétie de la *Lettre consolatrice de Plutarque à sa femme* (6). Montaigne la dédie à sa femme, qui elle aussi a perdu un enfant. Montaigne dit qu'il ne suit pas la mode nouvelle de ne pas manifester publiquement l'affection conjugale.

« Et de vray, la nouvelleté couste si cher jusqu'à ceste heure à ce pauvre estat... Vivons ma femme, vous et moy à la vieille François... » Montaigne ne veut pas « chichement user luy seul » des papiers de La Boétie. « A cette cause, il m'a pris envie d'en faire part à mes amis. Et parce que n'en ay, ce

(1) Voir *infra*, p. 118, n. 2.

(2) Pour Brunetière, M. ne nous insinue qu'il n'a pas aimé les siens, que « par la vanité de n'être pas comme tout le monde ». (*Hist. de la Litt. franç. class.* P., 1905, t. I, p. 625).

(3) I, xxiii, 140 C.

(4) *Infra*, p. 231, n. 1.

(5) Affectueuse.

(6) Voir peut-être aussi II, vi, 63, l. 3.

croy-je, nul plus privé que vous, je vous envoie la Lettre consolatrice de Plutarque à sa femme, traduite par luy en François, bien marry (1) dequoy la fortune vous a rendu ce present si propre... De Paris, 10 septembre 1570,

« Votre bon mary (2),

« Michel DE MONTAIGNE (3). »

Ailleurs, Montaigne ne fait allusion à sa femme que d'une façon qui ne devait guère la réjouir (4). Il ne cache pas qu'il a été marié sans amour et sans illusion (5); et que l'expérience n'a pas transformé ses sentiments — quoiqu'il nous dise, avec une spirituelle ambiguïté, que « tout licentieux qu'on le tient, il a en verité plus severement observé les loix de mariage qu'il n'avoit ny promis ny espéré. » (III, v, 92 B).

Plusieurs fois, il met en doute l'existence de bons mariages (6); affirme l'incompatibilité absolue du mariage et de l'amour (7); parle de la « froideur maritale » (8) comme d'un fait non seulement naturel mais presque nécessaire (9), particulièrement sur certain point (10). Au reste, « ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgouté de sa femme tant qu'elle fut sienne et la desira quand elle fut à un autre. » (II, xv, 384 B).

Montaigne nous dit expressément que son mariage lui est une chaîne et une entrave dont il se passerait bien (11); mais nombreux sont de plus les passages dont la géné-

(1) Désolé.

(2) Notons pourtant que le savant J.-B. Biot n'était guère satisfait par cette lettre : « Comment pourrais-je aimer celui qui... apprenant la mort de sa fille unique envoie à sa femme une lettre badine, avec un traité de Plutarque pour la consoler ? » (*M.*, P., 1812, pp. 62-63). D'autre part, comme l'a remarqué le Dr. Payen (*Recherches sur M.*, n° 4, P., 1856, p. 14), d'après la lettre, cette enfant serait morte « dans le deuxième an de sa vie », alors que c'est dans le deuxième mois. Voir les éphémérides de M., souvent reproduites.

(3) *Lettres*, 305-306.

(4) Il parle cependant de son indulgence de mère (*infra*, p. 30) et de ses capacités ménagères (III, ix, 256, § 1). Cf. *infra*, p. 27, n. 6.

(5) III, v, 91 B.

(6) III, v, 90 B § 2, l. 1; III, v, 114 B, ll. 9-10.

(7) III, v, 88-90.

(8) I, xxix, 253 A et III, v, 139 B en bas.

(9) III, v. 92.

(10) en cela mesme qui est l'action fondamentale du mariage » (III, v, 95 B, l. 1).

(11) « *Et mihi dulce magis resolutio vivere collo* » (A moi aussi il m'est plus agréable de vivre sans cette chaîne au cou. Pseudo-Gall. I, 61). III, v, 91 B; et 92, ll. 4-5.

ralité et aussi le ton indiquent assez probablement ou assez clairement (1) de malheureuses expériences conjugales : sur les difficultés épineuses et les discordes de la vie commune (2), sur l'utilité pour les épouses d'espacer et de modérer leurs ardeurs (3), sur la jalousie dont les femmes sont principalement « confites » (4), sur l'universalité, les désagréments et les consolations du cocuage (5), etc. (6).

Quant aux enfants, Montaigne

« ne sçait s'il n'aimeroit pas mieux beaucoup en avoir produit ung, parfaitement bien formé, de l'accointance (7) des muses, que de l'accointance de sa femme. » (II, VIII, 97 B.)

et il consacre quatre pages à cette comparaison. Plus tard, il dira même :

« La plus commune et la plus saine part (8) des hommes tient à grand heur (9) l'abondance des enfans; moy et quelques autres à pareil heur le defaut (10). » (I, XIV, 75 C.)

Or Montaigne a eu des enfants, et il ne semble pas, en effet, leur avoir témoigné une affection exagérée :

« Qui ne couve point ses enfans ou ses honneurs d'une propension (11) esclave, ne laisse pas de vivre commodément après leur perte. » (III, X, 313, § 2 B.)

« Je disois en mes jours de quelqu'un en gossant (12) qu'il avoit choué (13) la divine justice : car la mort violente de trois grands enfans luy ayant esté envoyée en un jour pour (14) un aspre coup de verge, comme il est à croire : peu s'en fallut qu'il ne l'a print à gratification (15). Et j'en ay perdu, mais en nourrice,

(1) Cf. III, v, 113 C.

(2) II, XI, 127 A mil.; II, XXXIII, 542; II, XXXV, 554-555; II, VIII, 87, § 2 BC; et cf. II, XXXI, 522 B.

(3) III, v, 88 B; 90 B fin; I, XXX, 256; cf. III, v, 94 fin.

(4) III, v, 115 B; I, XXXI, 275-276; cf. III, v, 108.

(5) III, v, 113-117 et surtout 115; cf. I, XXX, 256, ll. 19-20.

(6) M. Paul Laumonier met même en doute que, comme on l'a dit, M. soit satisfait des qualités ménagères de sa femme. (Cf. *Mélanges Abel Lefranc*, P., 1936, gr. in-8, pp. 403-404.)

(7) Commerce, rapports avec.

(8) Partie.

(9) Voit un grand bonheur dans.

(10) Le manque (d'enfants).

(11) Inclination.

(12) Raillant.

(13) Trompé.

(14) Comme par.

(15) Print pour une faveur.

deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie (1). » (I, XIV, 73 C.)

Mais l'édition posthume des *Essais* intercale quelques mots avant cette dernière et curieuse phrase :

« ...faveur et gratification singulière. Je n'ensuis pas ces humeurs monstrueuses (2); mais j'en ay perdu..., etc. »

et cette addition ne nous paraît pas trahir les sentiments de Montaigne (3). Car, dans le chapitre qu'il consacre à « l'affection des peres (4) aux enfans » (5), il se montre capable de goûter dans une certaine mesure les joies de la paternité et d'en pratiquer les devoirs. Sans doute il déclare qu'

« il ne peut recevoir cette passion dequoy on embrasse les enfans à peine encore nez, n'ayant ny mouvement en l'ame, ny forme reconnoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables. » (II, VIII, 77 A.)

et quant à lui,

« il ne les a pas souffert volontiers nourris pres de lui (6). » (*ib.*, C),

n'aimant pas leurs

« trepignemens, jeux et niaiseres pueriles »;

sans doute il ne pense pas que, grandis, les enfants aient droit à plus d'amour de la part de leur père que ce que la connaissance de leur valeur personnelle lui permet raisonnablement d'en avoir pour eux (7). Mais il attaque vivement et longuement les pères dont l'avarice, ou une inconsciente caducité, ou au contraire une concurrence due à leur mariage prématuré, s'opposent à l'avancement et à l'établissement de leurs fils, ou qui veulent

« maintenir en leur endroit une morgue austere et dedaigneuse. » (II, VIII, 85 A.)

(1) Chagrin profond.

(2) Extraordinaires. M. a donné, dans les phrases précédant le passage cité, d'autres exemples de pères supportant avec fermeté la perte de leurs fils.

(3) Malgré II, VIII, 97 A § 2, assez vif. Et, cf. III, IX, 289 B § 1.

(4) Parents.

(5) II, VIII.

(6) Il n'a pas volontiers admis de les voir élever chez lui.

(7) II, VIII, 85 A. Cf. *infra*, p. 79, n. 3.

Et il montre que cela va contre leur propre intérêt. Quant à lui, nous dit l'édition de 1595,

« il a réformé cette erreur en sa famille », « d'interdire aux enfans l'appellation paternelle et leur en enjoindre un'estrangere, comme plus reverentiale. » (II, viii, 85 C, ll. 1-3 et n. 3.)

Néanmoins, il y a lieu de noter que les rares passages où Montaigne parle de ce qu'il lui est resté d'enfants, c'est-à-dire de sa fille Léonor, ne marquent à son égard aucune sympathie particulière, et parfois peut-être une certaine déception. Le plus long est froidement objectif et vient servir à illustrer l'opinion de Montaigne sur l'erreur d'exiger une trop grande chasteté des femmes. La page commence ainsi :

« Leurs gouvernantes ne leur impriment autre chose que le visage de l'amour, ne fut (1) qu'en le leur représentant continuellement pour les en desgouter. Ma fille (c'est tout ce que j'ay d'enfans) est en l'aage auquel les loix excusent les plus eschauffées de se marier; elle est d'une complexion (2) tardive, mince et molle, et a esté par sa mere eslevée de mesme d'une forme (3) retirée et particuliere : si qu' (4) elle ne commence encore qu'à se desniaiser de la nayfveté de l'enfance... » (III, v, 97 B.)

Puis Montaigne, à propos de l'incident qu'il rapporte et dont il prend occasion pour blâmer la façon dont on entend l'éducation des femmes, déclare qu'

« il laissa faire pour ne troubler leurs reigles, car il ne s'empesche (5) aucunement de ce gouvernement : la police feminine (6) a un trein (7) mystereux, il faut le leur quitter (8) » (*ib.*),

lui qui nous a donné comme un petit traité de l'Education ! (9) Il dit pourtant ailleurs :

(1) Ne fût-ce.

(2) Constitution, tempérament et caractère.

(3) Façon.

(4) C'est pourquoi.

(5) Occupe, embarrasse.

(6) Le gouvernement des femmes. «

(7) Manière d'être.

(8) Abandonner.

(9) Le chapitre I, xxvi, « de l'Institution des enfans », ou plutôt, il est vrai, des garçons; mais M. ne compte pas pour un malheur de ne pas avoir d'enfants mâles, au moins à ce qu'il dit (III, ix, 288 B; mais voir II, viii, 80, fin B).

« J'accuse (1) toute violence en l'éducation d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté... On m'a ainsin eslevé... J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu; ils me meurent tous en nourrisse; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a atteint six ans et plus, sans qu'on ait employé à sa conduite et pour le chastiment de ses fautes pueriles, l'indulgence de sa mere s'y appliquant aysément, autre chose que parolles, et bien douces. Et quant mon desir (2) y seroit frustré (3), il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline (4), que je sçay estre juste et naturelle... » (II, VIII, 80 B.)

Mais Léonor étant née en 1571 et le texte précédent ayant probablement été écrit entre 1585 et 1588 (5), il faut peut-être voir une allusion dans la restriction conditionnelle de la dernière phrase. D'autant que le même tour et la même mate sonorité se retrouvent en d'autres passages, tels que celui-ci :

« La Fortune m'a aydé en cecy que... elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses pour pourvoir à la multitude de mes heritiers. Pour un (6), s'il n'a assez de ce dequoy j'ay eu si plantureusement assez, à son dam (7); son imprudence (8) ne merite pas que je luy en desire davantage. Et chascun, selon l'exemple de Phocion, pourvoid suffisamment à ses enfans, qui leur pourvoid en tant qu'ils ne luy sont dissemblables. » (III, IX, 221-222 C.) (9).

Plus nette et plus directe est la déception qu'exprime une autre page du troisième livre, sans se limiter précisément à l'affection paternelle de Montaigne :

B. « J'ay par fois compté à profit les ingratitude, offences et indignitez que j'avoy receu de ceux à qui, ou par nature ou par accident, j'avois quelque devoir d'amitié (10), prenant cette occasion de leur faute à autant d'acquit et descharge de ma dette. Encore que je continue à leur payer les offices apparens de la raison publique (11), je trouve grande espargne pourtant

(1) Condamne.

(2) Espoir, attente.

(3) Trompé.

(4) Méthode d'éducation.

(5) A l'époque où M., rentré dans son château après la peste, prépare sa nouvelle édition des *Essais* avec de nombreuses additions.

(6) Quant à certain héritier.

(7) Tant pis pour lui.

(8) Manque de sagesse.

(9) Cf. aussi II, VIII, 91 C.

(10) Affection.

(11) Les devoirs communément admis.

C. « à faire par justice ce que je faisoy par affection et

B. « à me soulager un peu de l'attention (1) et sollicitude de ma volonté au dedans... laquelle j'ay un peu bien urgente et pressante, où (2) je m'adonne, au moins pour un homme qui ne veut aucunement estre en presse; et me sert cette mesnagerie (3) de quelque consolation aux imperfections de ceux qui me touchent. Je suis bien desplaisant (4) qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que j'en espargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eux. *J'approuve celui qui ayme moins son enfant* d'autant qu'il est ou teigneux ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabbatu cela de son pris et estimation naturelle), pourveu qu'il se porte en ce refroidissement avec moderation et exacte justice. En moy, la proximité n'allege pas les defaults, elle les aggrave plustost. » (III, ix, 246, § 2 B C.)

Un jour, Montaigne s'écrie même :

« Mais quoy ? Nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfans est inconnue. » (III, ix, 226 B.)

Cependant, les *Essais* nous apprennent qu'il y a dans sa famille quelqu'un qu'il a certainement beaucoup aimé : c'est son père. Dix-huit ans après la mort de Pierre Eyquem, Montaigne déclare qu'

« il ne laisse pas d'en embrasser et pratiquer (5) la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et tres-vive. » (III, ix, 285 B.)

Il l'imite, ou regrette de ne pouvoir l'imiter dans de nombreux détails de la vie matérielle (6); en particulier dans l'administration de ses affaires, dont il avait été par lui « longtemps déchargé » (7), « ply plus selon sa complexion » (8) :

« Mon pere... en toute cette police (9) d'affaires domestiques, j'ayme à me servir de son exemple et de ses reigles, et y atta-

(1) Tension.

(2) Lorsque.

(3) Economie, manière d'administrer, d'épargner.

(4) Chagrin.

(5) Avoir commerce avec.

(6) I, xxv, 289 C; I, xxxvi, 293 A; II, II, 19; II, xviii, 452 C; III, (x, 225 B fin; III, xiii, 434 B. Mais par contre : III, x, 298 B § 2; III, x, 314 (P. Eyquem était grand plaideur).

(7) III, x, 220 B § 3. P. Eyquem est mort en 1568, M. ayant 35 ans.

(8) *Ib.* cf. III, ix, 226 B § 2 et 227 B en bas.

(9) Administration, organisation.

cheray mes successeurs autant que je pourray. Si je pouvois mieux pour luy, je le feroys. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. Jà (1), à Dieu ne plaise que je laisse faillir (2) entre mes mains aucune image de vie que je puisse rendre à un si bon pere. » (III, ix, 224 B.)

Et son fils nous a laissé de lui un portrait détaillé, élogieux sous tous les rapports (3); s'est plu à nous dire son adresse et sa vigueur, la douceur et la loyauté de son caractère (4), la solidité de son jugement (5); nous a cité de ses paroles (6).

Surtout, Montaigne nous rapporte avec quel soin extrême et avec quelle libéralité Pierre Eyquem a dirigé son éducation, après avoir

« fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmi les gens sçavans et d'entendement, d'une forme d'institution (7) exquise. » (I, xxvi, 222 A),

faisant par exemple apprendre à Montaigne le latin comme langue maternelle, et le grec comme jeu (8).

« Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire goustier la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre desir, et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte. Je dis jusques à telle superstition que, par ce que aucuns (9) tiennent (10) que cela trouble la cervelle tendre des enfans de les esveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et avoit un joüeur d'espinnette (11) pour cet effect.

« Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence (12) et l'affection d'un si bon pere... » (I, xxvi, 224 A.)

(1) Certes.

(2) S'évanouir, faire défaut.

(3) II, II, 18-19 C.

(4) *Ib.*; cf. III, x, 298 B.

(5) I, xxxv, 288 A : « Feu mon père, homme, pour n'estre aydé que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict autrefois... »

(6) II, II, 18-19 C; I, xxxv, 288 A.

(7) Education.

(8) I, xxvi, 222-224; cf. 225-226 et III, xiii, 428 B.

(9) Certains.

(10) Soutiennent.

(11) Petit clavecin. Le texte définitif est ici : « et ne fus jamais sans homme qui m'en servit ».

(12) Faire apprécier la sagesse.

« Un si bon père », « le meilleur père qui fut oncques » (1), voilà les mots qui viennent le plus volontiers sous la plume de Montaigne lorsqu'il nous parle de Pierre Eyquem.

Aussi nous semble-t-il que le sentiment de Montaigne envers lui soit plutôt fait d'un respect et d'une reconnaissance très compréhensibles que d'un attachement plus direct à l'homme même. Et cette opinion se confirmerait d'abord par le passage suivant, quoiqu'il n'en faille peut-être pas prendre les particules trop à la lettre :

« Le bon pere que Dieu me donna (qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde)... » (III, XIII, 428 B.)

Surtout, dans le chapitre même de l'amitié, Montaigne nous a laissé, sur la comparaison de toutes ses affections diverses avec l'amitié qu'il portait à La Boétie, un document détaillé, motivé, décisif (2), qui place celle-ci au-dessus d'elles toutes. De même qu'elle surpasse l'affection fraternelle (3), l'affection amoureuse (4), l'affection conjugale (5) et les amitiés ordinaires (6),

(1) Jamais. II, XII, 148 A § 2; et I, XXVIII, 238 A.

(2) I, XXVIII, 237-240 et 244.

(3) A « C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection (a) que le nom de frere, et à cette cause (b) en fismes-nous, luy (c) et moy, nostre alliance (d). Mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela détrampe (e) merueilleusement (f) et relasche cette soudure fraternelle. Les freres ayant à conduire le progrez de leur avancement (g) en mesme sentier et mesme train (h), il est force (i) qu'ils se hurent et choquent souvent. D'avantage (j), la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitez, pourquoy se trouvera elle en ceuxcy ? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnee (k), et les freres aussi. C'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. » Et M. ajoute qu'il est d'ailleurs « d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire, en cette partie de la concorde fraternelle.

B

« et ipse

Notus in fratres animi paterni (1). » (238 AB).

(4) « D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle (m). » (*ib.*; cf. *infra*, p. 127).

(5) 239-240. Cf. *infra*, pp. 78-80.

(6) 242, 244, 246, 247, 248. Cf. *infra*, p. 36.

(a) tendresse; (b) à cause de cela; (c) La B.; (d) notre titre d'alliance; (e) amollit, affaiblit; (f) extraordinairement; (g) à s'occuper de l'amélioration de leurs positions respectives; (h) forme; (i) forcé; (j) de plus; (k) absolument différente; (1) « et moi-même connu pour mon affection paternelle envers mes frères. » (*Horace, Odes*, II, II, 6); (m) le rôle de l'amitié.

« des enfants aux peres, c'est plutost respect », etc. (I, xxviii, 237 A.)

« ...Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de notre choix et liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé (1) de ce costé-là (2) tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut oncques, et le plus indulgent, jusques à son extreme vieillesse... » (*Ib.*, 238 A.)

Remarquons que Montaigne avait pu jouir de la société de son père cinq ans après la mort de La Boétie, et que, par conséquent, des deux souvenirs, le plus éloigné par le temps de l'écrivain était celui de son ami.

Or, quelques pages plus loin, il écrit encore :

« ...tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aisée, et *sauf la perte d'un tel amy, exemple d'affliction poissante...*, ce n'est que fumée... » (*Ib.*, 248 A, § 3.)

passage qui suggère que la mort de son père ne fut pas pour lui un chagrin aussi lourd que celle de La Boétie (3).

Enfin, en ce qui concerne particulièrement le rôle des amitiés elles-mêmes dans la vie de Montaigne, divers passages des *Essais* nous confirment qu'il était et se jugeait prédisposé à l'amitié, et à la plus complète :

« Je suis... nay à la société et à l'amitié. » (III, iii, 52 B.)

« Je suis tres-capable d'acquérir et maintenir des amitiés rares et exquisés. » (*Ib.*, 48 B.)

(et aucun des liens de hasard où les hommes sont pris, ne peuvent, dit-il, le retenir de se lier par l'union volontaire qu'il croit pouvoir y opposer) (4).

Bien plus, il est plus propre à l'amitié qu'à toute autre chose :

(1) Epruvé.

(2) Du côté des affections de famille.

(3) Cf. *infra*, p. 73, n. 8.

(4) « Les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces autres communes et fortuites cognoissances du voisinage. Les amitez pures de nostre acquist (a) emportent (b) ordinairement celles ausquelles la communication (c) du climat ou du sang nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez : nous nous emprisonnons en certains destroits... » (III, ix, 253, § 2 B).

(a) acquises par nous; (b) l'emportent sur; (c) communauté.

« [Moi] qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy. » (I, ix, 38 B fin.)

Et lui que nous savons si enclin aux plaisirs de l'amour, y compte, et parmi les plus grands, celui de s'en entretenir avec un ami unique et fidèle (1).

Chose remarquable aussi, Montaigne, dont l'œuvre nous montre (aussi bien que l'inverse)

« qu'il se trouve des deffauts en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soyent » (III, vii, 175 B),

et qui, nous aurons l'occasion de le voir, a souvent parlé de l'amitié avec chaleur, en dehors même du « fameux chapitre », ne nous cite jamais d'inconvénients de l'amitié, de l'amitié véritable. Ou plutôt si, il nous en cite un : l'amitié est un commerce

« ennuyeux par sa rareté (2). » (III, iii, 37 B, § 3.)

Voilà un blâme qui loue plus que tous les éloges !

Il est vrai qu'il écrira à la fin de sa vie :

« Les plaintes qui me cornent aux oreilles sont comme cela : oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté et aux offices publiques... » (I, xxvi, 226 C.)

Mais, outre que

« s'il estoit grand enlumineur de ses actions, à l'adventure (3) rembarreroit-il bien ces reproches » (*Ib.*, 227, § 1),

ne nous dit-il pas ailleurs, après avoir signalé son extraordinaire manque de mémoire :

« Certes je puis aisément oublier, mais de mettre à non-challoir (4) la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fay pas. » (I, ix, 39 B, § 1.)

Et puis ces relations où il n'aime pas à s'engager solidement ni à s'obliger (5), n'ont de l'amitié que le nom.

(1) Cf. *infra*, p. 56, n. 9.

(2) Dont la rareté peine et pèse.

Dans le passage que nous citons, M. parle proprement du commerce des « hommes de la société et familiarité desquels il est en queste, ...ceux qu'on appelle honnestes et habiles hommes » (c.-à-d. distingués par les manières, le goût, le jugement, le talent).

(3) Peut-être.

(4) De négliger.

(5) Cf. III, ix, 249 B.

Les *Essais* nous montrent que Montaigne n'a jamais eu de commerce qui entrât en concurrence avec celui qu'il entretenait avec La Boétie, ou qui dépassât les bornes de ces « autres amitiés communes » qu'il demande « qu'on ne lui mette pas en ce rang », et dont il dit :

A. « J'en ay autant de connoissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre »,

B. « mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles : on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitez la bride à la main, avec prudence et precaution; la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en deffier... », etc. (I, xxviii, 244 AB.)

« Les amitez communes, on les peut departir; on peut aymer en cettuy-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses meurs (1), en l'autre la liberalité, en celuy-là la paternité (2), en cet autre la fraternité (3), ainsi du reste; mais cette amitié qui possède l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. » (*Ib.*, 246 A.)

Montaigne fait allusion souvent (4) à « ses amis », à « ses privés amis », à « tous ses amis », à « ses intimes amis », à « la visitation et assemblée de ses amis », à tel ou tel « sien ami », mais toujours d'une façon cursive qui ne permet guère, par elle-même, de leur faire jouer un très grand rôle dans sa vie (5).

« Il ne m'est oncques (6) advenu », nous dit-il, de trouver la bource de mes amis close : m'estant enjoint au delà de toute autre nécessité de ne faillir (7) au terme que j'avoys prins à m'acquitter. Lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que je me faisoy pour leur satisfaire : en maniere que j'en rendoy une loyauté mesnagere et aucunement piperesse (8). Je sens naturellement quelque volupté à payer, comme si je deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poix, et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste, et contenter autrui. » (I, xiv, 76 B.)

Nous sommes donc loin de « ce noble commerce » où « les offices et les bienfaits nourrissiers des (9) autres amitez,

(1) Son humeur facile.

(2) Ses qualités de père.

(3) Ses qualités de frère.

(4) I, ix, 39 B, II, 5, 28 et 32; I, xiv, 64 B; III, II, 39; III, III, 186; III, IX, 249 C.

(5) Sur les amitiés de la fin de sa vie, cf. *infra*, pp. 99 sqq.

(6) Jamais.

(7) Faire défaut, manquer.

(8) Econome et quelque peu trompeuse.

(9) Qui activent et sustentent les.

ne meritent pas seulement (1) d'estre mis en compte... » (I, xxviii, 224 A fin),

de cette « union véritablement parfaite » qui « fait perdre » aux amis

« le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de difference (2) : bien faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. »

(Ib., 245 A.)

Au reste, Montaigne renouvelle lui-même dans un texte du Livre III, la comparaison qu'il avait faite dans le chapitre *de l'Amitié* :

« Je me harpe (3) avec si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust; je m'y produis (4), je m'y jette, si avidement, que je ne faux (5) pas aysément de m'y attacher et de faire impression où je donne (6). J'en ay faict souvant heureuse preuve (7). Aux amitez communes je suis aucunement (8) sterile et froid, car mon aller n'est pas naturel s'il n'est à pleine voile : *oultre ce que ma fortune* (9), *m'ayant duit* (10) *et affriandé des jeunesse à une amitié seule et parfaite, m'a à la verité aucunement* (8) *desgouté des autres et trop imprimé* en la fantasie (11) qu'elle est beste de compaignie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien. Aussi que j'ay naturellement peine à me communiquer à demy et avec modification, et cette servile prudence et soupçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation (12) de ces amitiés nombreuses et imparfaites; et nous l'ordonne l'on principalement en ce temps, qu'il ne se peut parler du monde (13) que dangereusement ou faucement. » (III, iii, 48-49 B.)

Et à propos des guerres civiles, Montaigne nous dit dans l'édition de 1588 :

« Mille diverses sortes de maux accoururent à moy à la file...

(1) Pas même.

(2) Ces mots qui expriment division et désaccord.

(3) J'agrippe.

(4) Manifeste.

(5) Manque.

(6) M'applique, m'emploie.

(7) Expérience.

(8) En quelque manière, assez.

(9) Outre que ma destinée.

(10) Instruit, habitué, formé.

(11) Imagination.

(12) Commerce.

(13) Le moins du monde.

Je pensoy desjà, entre mes amys, à qui je pourrois commettre (1) une vieillesse necessiteuse et disgratiée (2); apres avoir rodé les yeux partout, je me trouvoy en pourpoint (3). » (III, XII, 352 B.)

Le *Journal* nous montre aussi que dans ses voyages

« partout Montaigne se fit ou rencontra des amis mais passagers et non intimes. » (4).

On peut dire que

« son commerce était libre et ouvert, son amitié rarement dispensée. » (5).

Ce n'était pas un homme « taciturne et incommunicable » (6) et un curieux de l'âme humaine devait en effet l'être moins que tout autre.

*
* *

Montaigne a

« aymé plus que tout autre chose feu M. de La Boétie. » (7).

Au terme de ce chapitre, il ne semble pas que nous ayons à retenir quoi que ce soit qui s'inscrive contre cette confirmation si nette et si générale, que nous donne Montaigne dans une lettre à M. de Mesmes, en lui dédiant une œuvre de son ami.

Car, nous pourrons le voir, ce ne sont pas seulement les passages déjà cités des *Essais*, ou d'autres passages, qui viennent corroborer, sur l'importance de l'amitié et de La Boétie dans la vie de Montaigne, le chapitre qu'il leur a consacré dans son livre. Outre les éditions successives des *Essais*, il subsiste sur cette amitié plusieurs documents : une lettre de Montaigne à son père sur la mort de La Boétie (s'il faut admettre la date donnée par Montaigne, c'est le premier écrit que nous possédions de

(1) Confler.

(2) Malheureuse.

(3) Sans « manteau », sans ressources.

(4) Miss Grace NORTON. *Early writings of M. and other papers*. New-York, 1904, p. 154. Cf. toute la p. et pp. 122 sqq.

(5) Ch. WHIBLEY. *Literary Portraits*. Londres, 1904, p. 205.

(6) III, IX, 271, § 2 fin B.

(7) *Lettres*, p. 294.

lui) (1), les lettres dédicaces dont Montaigne a accompagné les œuvres de La Boétie; des épîtres de La Boétie lui-même et son testament; enfin un passage du *Journal de Voyage*. Ajoutons que tous ces documents se confirment les uns les autres, et confirment aussi bien l'intensité que l'existence du sentiment qui a uni ces deux hommes; que leurs contemporains ont accepté l'une et l'autre, et qu'aucun, que nous sachions, ne les a démenties.

Nous voici décidément amenés à voir de façon directe ce qu'a pu être cette amitié exceptionnelle.

(1) Cf. *infra*, p. 76, n. 1.

CHAPITRE II

L'AMITIÉ DE MONTAIGNE POUR LA BOÉTIE

I. — Rapports avec La Boétie

La rencontre de Montaigne avec La Boétie, avec ce La Boétie

« envers qui il entretint une amitié indissoluble durant sa vie, un culte extrême après sa mort »,

— phrase de De Thou (1), leur contemporain, qui pourrait être l'épigraphe de ces chapitres — eut lieu vers 1557 ou 1558 (2), c'est-à-dire après l'entrée de Montaigne au Parlement de Bordeaux.

« A nostre premiere rencontre, qui fut par hazard en une grande feste et compagnie (3) de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cognus, si obligez (4) entre nous que rien des lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. » (I, xxviii, 242 C.)

(1) *Thuani Historiarum...* Liber 104, Ad an. 1592.

(2) M. écrit : « aux quatre ou cinq années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie et société de ce personnage » (I, xxviii, 248, fin); l'édition posthume dit : « quatre ». P. Villey remarque : « Leur intimité qui devait être interrompue dès le mois d'août 1563 par la mort prématurée de La B., dura quatre années au témoignage de l'auteur des *Essais*. Faut-il admettre qu'ils restèrent un an l'un près de l'autre sans se connaître et qu'ils ne se lièrent qu'en 1559 ? ou bien que M., qui a aimé La B. dès son arrivée à Bordeaux, dans son chagrin de n'avoir pas joui pleinement du temps que le destin accordait à La B., décompte de leurs six années d'amitié les longues absences qui les privèrent l'un de l'autre ? » (Les *Essais* de M., éd. Villey, 1930, t. I, p. xxiii). Cette seconde conjecture de P. Villey est très fortement confirmée par l'Avertissement de M. dans son édition d'œuvres de La B., en 1571 :

« Nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort. » (*Œuvres* de La B., p. 61). Le Dr J.-F. Payen avait déjà écrit : « ...Six ans... quatre ans... Dans un cas, M. calculait avec le calendrier, dans l'autre avec son cœur. » (*Notice biobibliographique sur La B.*, P., 1853, p. 18).

(3) Réunion mondaine.

(4) Liés.

Divers auteurs sont d'accord pour appeler cela le « coup de foudre » de leur amitié (1), jugement que plusieurs passages de Montaigne nous paraissent contredire, et en particulier celui-là même. Sous l'expression « coup de foudre », n'y a-t-il pas l'idée d'une surprise extraordinaire, en même temps que d'un sentiment de prodigieuse disproportion entre l'être aimé et l'être aimant, dont l'imagination même se trouve dépassée par la révélation de son idéal réalisé ? (2). Or ici le fait caractéristique est au contraire l'absence de surprise comme de distance : ils se trouvèrent pris, connus, liés entre eux, et rien dès lors ne leur fut si proche que l'un à l'autre, nous dit Montaigne.

Sans doute faut-il laisser le « coup de foudre » au vocabulaire du sentiment amoureux, qui dépend davantage de la beauté et de l'immédiatement visible. (A ce propos, il convient de noter, en ce qui concerne Montaigne et La Boétie, que

« cet attrait intérieur qui les porta ainsi tout d'abord à une mutuelle rencontre était bien celui d'un être à un être, d'une âme à une âme. Et le physique de La Boétie n'avait rien d'ailleurs, à ce qu'il semble, de particulièrement attrayant, et son premier aspect, si on juge par une parole de Montaigne, offrait plutôt quelque mésavenance et quelque rudesse. » (3).

(1) P. BONNEFON. *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, p. 75; MOTHEAU, *infra*, p. 44; DREANO. *La Pensée religieuse de M.*, P., 1936, p. 65; F. STROWSKI, *M.*, P., 1938, p. 74; ...

(2) Cf. ces vers de La B. pour une dame de ses pensées :

J'ai vu ses yeux perçants, j'ai vu sa face claire (a),

Nul jamais sans son dam (b) *ne regarde les dieux,*

Froid sans cœur me laissa son coup victorieux,

Tout étourdi du coup de sa forte lumière. »

(Œuvres, p. 290).

Suit la comparaison de la foudre.

(3) SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi*, IX. Le passage auquel il fait allusion est le suivant : M. distingue

« d'une laideur desaturée et difformité de membres... une mesavenance (c) au premier regard, qui loge principalement au visage, et souvent nous desgoute par bien legeres causes : du teint, d'une tache, d'une rude contenance, de quelque cause inexplicable sur des membres bien ordonnez et entiers (d). La laideur qui revestoit une ame tres belle en La Boetie estoit de ce predicament (e). Cette laideur superficielle, qui est pourtant tres imperieuse, est de moindre prejudice à l'estat de l'esprit et a peu de certitude en l'opinion des hommes... » (III, XII, 369 C).

(a) son visage éclatant de beauté; (b) sans dommage; (c) aspect désagréable; (d) intacts; (e) de cette sorte.

Et Montaigne n'est pas non plus satisfait de son apparence personnelle) (1).

L'amitié véritable, elle, prétend pénétrer dans le « naturel interne » (2) et profond, et caché, de l'être; on y

« negotie (3) du fin fons de son courage (4);

elle

« ne fait rien de reste (5) » (I, xxviii, 247 C)

et cette structure intime ne se révèle pas (6). On la pressent, on la devine quelquefois, et c'est bien plus rarement encore que cette intuition réciproque se vérifie peu à peu, s'assure et se stabilise, par une progression sans à-coups, en une amitié étroite (7).

Celle de Montaigne et de La Boétie n'est pas passée en un instant de son néant à sa perfection. Ils ont entendu parler l'un de l'autre avant de se connaître; d'autant plus que, suivant une tradition des biographes — que rien, il est vrai, ne confirme ni n'infirme — ils avaient tous deux étudié au collège de Guyenne à Bordeaux, et dû avoir des maîtres et des camarades communs; et qu'un Montaigne sieur de Bussagnet et oncle de notre auteur était déjà lié avec La Boétie, son jeune collègue au Parlement de Bordeaux (8), où d'ailleurs la famille Eyquem avait un grand nombre d'attaches et d'affaires (9).

Et Montaigne nous dit lui-même que le *Discours sur la Servitude volontaire*

(1) Cf. II, xvii, 420-422.

(2) Intermédiaire.

(3) On y a affaire.

(4) A partir de l'extrême fond de son cœur.

(5) Ne laisse rien en dehors d'elle.

(6) « Pour juger d'un homme, il faut suivre longtemps et curieusement (a) sa trace. » (II, I, 10 A fin).

(7) Cf. E. MONTIER : « Rien n'est plus risqué et ne prête aux désillusions comme une amitié d'âmes, née de rapports ou de correspondance... Souvent la rencontre, sinon tout de suite, mais bientôt rompt le charme... Il y suffit d'un geste, d'une intonation de la voix... » (*Des amis pour le cœur et pour l'esprit*, P., 1937, pp. 92-93).

(8) Cf. *infra*, p. 56, n. 1.

(9) Cf. certaines paroles de M., rapportées par un registre du Parlement, et reproduites par J.-F. PAVEN, *Recherches sur M.*, n° 4, P., 1856, p. 20.

(a) avec soin.

« a servy de moyen (1) à leur premiere accointance. Car il lui fut montré longue piece (2) avant qu'il eût vu La Boétie, et lui donna la premiere connoissance de son nom, acheminant (3) ainsi cette amitié... si entiere et si parfaite... » (I, xxviii, 236 A fin.)

et plus loin :

« Nous nous chérchions », écrit Montaigne, « avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre (4), *qui faisoient en nostre affection (5) plus d'effort (6) que ne porte (7) la raison des rapports (8)*, je croy, par quelque ordonnance du ciel : nous nous embrassions par nos noms (9). » (*Ib.*, 242 C, § 3.)

Nous avons tenu à associer ces deux textes, parce qu'ils corrigent certaines impressions que pourrait en faire naître la lecture séparée. D'après la parole que nous soulignons, ce n'est pas le prestige de l'éloquence, fût-elle celle de son *Discours* — ni son talent de poète et de philologue, ni la jeune autorité de La Boétie dans ce Parlement où il était pourtant exceptionnellement entré plusieurs années avant l'âge, ni ses relations avec les personnages politiques et intellectuels les plus éminents — qui poussa surtout Montaigne vers son futur ami. Déjà, dans ce qui les attirait l'un vers l'autre, il y avait le sentiment obscur de leur convenance mutuelle et intime ; à travers les paroles et les jeux d'expression de ceux qui leur parlaient à l'un de l'autre, leur venait insensiblement comme un message subtil, scellé pour les messagers et peut-être pour leur propre raison.

Alors ne disons point, avec A. Motheau (et des dates incertaines), que Montaigne ayant lu (10) le *Discours de la Servitude volontaire*,

(1) D'intermédiaire.

(2) Longtemps.

(3) Ouvrant le chemin de.

(4) Des choses que nous entendions rapporter l'un de l'autre.

(5) Sympathie ou sensibilité.

(6) Effet.

(7) Comporte.

(8) Plus d'effet que le pouvoir ordinaire de tels récits, ou selon la raison, des rapports n'eussent dû faire.

(9) Nous étions unis par une étreinte amicale, rien qu'à entendre prononcer le nom l'un de l'autre (Simpson).

(10) Notons que M. nous dit seulement qu'on lui avait montré ce *Discours*, et non pas qu'il l'ait alors lu ou non.

« se sentit emporté du coup à quinze ans d'un invincible élan de sympathie vers le jeune écrivain de dix-huit qui venait de traiter si railleusement, à la manière antique, de la liberté contre la tyrannie »

et que lorsque,

« cette force d'aspiration vers l'ami pressenti, qui devait fatalement aboutir, eut son effet, dix ans plus tard », « ce fut, au premier contact, comme un foudroiement, comme la détonation de victoire de deux électricités disjointes et longtemps errantes qui se retrouvent enfin. » (1).

Il y avait en eux une telle aspiration, mais elle n'était ni si précisément motivée, ni si consciente, ni si violente, ni si impatiente. (Il ne leur eût pas été difficile de se connaître s'ils l'avaient voulu.) En tout cas, elle a suffi à vaincre les effets de la « mésavenance » de La Boétie, et de la réserve naturelle de Montaigne (2), dans ce premier entretien qui les rapprocha « dès lors » l'un de l'autre plus près que de tous et de tout.

Pourtant ne croyons pas que, même si forte, leur amitié ait atteint tout de suite son intensité la plus grande.

« Le désir d'être amis peut certes être rapide », remarquait Aristote, « mais l'amitié ne l'est point. » (3).

C'est en tenant compte de cette distinction qu'il faut probablement entendre les paroles de Montaigne. Si vite que se soit développée son amitié exceptionnelle avec La Boétie, elle s'est développée, elle a eu un développement.

La Boétie

« escrivit une Satyre (4) Latine excellente, qui est publiée (5), par laquelle il excuse (6) et explique la precipitation de nostre

(1) *Essais* de M., éd. A. Motheau et Jouaust, P., 1886, t. I, p. xxiv.

(2) « La froideur de ma conversation m'a desrobé, avec raison, la bienveillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à autre et pire sens.

« Je hay à mort de sentir au (a) flateur : qui faict que je me jette naturellement à un parler sec, rond (b), et cru qui tire, à qui ne me cognoit d'ailleurs, un peu vers le dedaigneux... » (I, XL, 325 B).

(3) *Ethique à Nicomaque*, VIII, III fin.

(4) Sorte de poésie familière.

(5) Par M.

(6) Justifie.

(a) avoir l'air d'un; (b) sans façon.

intelligence (1), si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer (2) et ayant si tard commencé, car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque année (3), elle n'avoit point à perdre temps (4), et à se regler au patron des amitez molles et regulieres ausquelles il faut tant de precautions de longue et prealable conversation (5). » (I. xxviii, 242-243 C.)

Or au début de la pièce de vers à laquelle Montaigne fait allusion, Etienne de La Boétie nous apprend que leur amitié est âgée de plus d'un an et qu'elle est arrivée à sa perfection dans ce délai, dont il se plaît à signaler la brièveté :

*Prudentium bona pars, vulgo male credula, nulli
Fidit amicitiae, nisi quam exploraverit ætas
Et vario casus luctantem exercuit usu,
At nos jungit amor paulo magis annuus, et qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem... (6).*

D'autres vers de La Boétie, relatifs aux troubles politiques, vers probablement antérieurs aux précédents, sinon contemporains des tout premiers temps de sa liaison avec Montaigne, sont également adressés à celui-ci, mais, en même temps, au sieur de Belot, autre collègue de La Boétie. Déjà le nom de Montaigne vient en tête (7) :

*Montane, ingenii judex æquissime nostri
Tuque, ornat quem prisca fides, candorque, Beloti,
O socii, o dulces, gratissima cura, sodales... (8).*

Il faut remarquer à ce propos que l'élan qui porta Montaigne et La Boétie l'un vers l'autre n'est pas celui d'êtres déshérités et seuls, avides d'une tendresse qui leur

(1) Liaison, entente.

(2) Destinée à être si brève.

(3) Plus âgé de quelques années (deux ans et trois mois).

(4) Il fallait qu'elle ne perdît point de temps.

(5) Fréquentation.

(6) « Une bonne part des sages est méfiante et ne se fie à une amitié que lorsque la vie l'a soumise aux épreuves et trempée aux mille luttes qu'en entraîne le hasard. Mais, quant à nous, l'affection qui nous joint n'est vieille que d'un peu plus d'une année; et pourtant, il ne manque rien à sa perfection, elle en a atteint le comble. » (*Œuvres*, p. 225).

(7) Sauf dans le titre (« *Ad Belotium et Montanum* »), sans doute par courtoise compensation.

(8) « Montaigne, toi le juge le plus équitable de mon esprit, et toi, Belot, qu'honorent la bonne foi et la candeur antiques, vous mes aimables compagnons, vous mes plus agréables pensées... » (*Ib.*, p. 207).

manque, ni la poussée de forces affectives adolescentes cherchant de toutes parts leur issue, non encore exercées, façonnées, instruites, par l'expérience des hommes et d'eux-mêmes (1). Lorsqu'ils se rencontrent, l'un a vingt-cinq ans, l'autre plus de vingt-sept. Ni leurs esprits ni leurs corps n'en sont plus à chercher leur propre forme (2).

La Boétie avait été assez tôt orphelin avec ses deux « aimées sœurs », mais un oncle l'avait élevé avec une grande affection et leur tendresse mutuelle est comparable à celle de Montaigne et de son père (3). Nous savons qu'à l'Université de Poitiers, La Boétie avait noué des relations avec ses condisciples, qu'il avait connu de près plusieurs des poètes de la « Pléiade », par exemple Baïf et Dorat, qu'au Parlement de Bordeaux il était déjà lié non seulement avec Belot, mais avec Brassac et Ferron (qu'il aida dans ses traductions de Plutarque). Son *Discours*, ses vers latins contiennent les noms d'autres amis encore, tels Longa, dont il acquit la charge au Parlement (4). Enfin, pas plus que Montaigne, La Boétie n'était

« inconnu à la déesse qui mêle aux pensées une douce amertume. » (5).

Comme Montaigne nous le dit, son ami nous en témoigne bien évidemment dans ses vers (6), dans ceux mêmes qu'il fit

(1) M. rappellera lui aussi la parole de Cicéron, suivant laquelle on ne doit juger d'une amitié que quand avec l'âge les caractères se sont formés et affermis (I, xxviii, 242, § 1 C).

(2) Cf. M., *infra*, p. 162, § 2.

(3) « ...ses tres amées sœurs Clemence et Anne de La Boetie... a nommé son heritier universel... son oncle et parrin Estienne de La Boetie, vraiment son autre pere, à qui il est tenu de son institution (a) et de tout ce qu'il est et pouvoit estre... » (*Testament de La B.*, in *Œuvres*, pp. 427-428). Cf. M. *Lettres*, p. 313.

(4) Cf. *infra*, pp. 67 et 135, n. b, et P. BONNEFON, in *Œuvres de La B.*, pp. xviii et xxii sqq.

(5)

*...neque enim est dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiem.*

(CATULLE, cité par M., I, xxviii, 238 fin).

(6) « ...ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, affin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop (b) par ces vers. » (I, xxviii, 239 A, § 2). Cf. *infra*, p. 135, n. 3.

(a) éducation.

(b) qui en fait un aveu évident.

« en sa plus verte jeunesse... eschaufé d'une belle et noble ardeur... » (I, xxix, 252 A.)

Et les premières amours, non moins ardentes, de Montaigne avaient été, nous dit-il, particulièrement précoces (1). (Son amitié ne les éteignit d'ailleurs pas :

« Ces deux passions (2) », nous dit-il (après nous avoir fait comprendre que le cas de La Boétie n'était pas différent du sien), « sont entrées chez moy en connoissance l'une de l'autre; mais en comparaison jamais : la première (3) maintenant sa route d'un vol hautain (4) et superbe (5), et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes (6) bien loing au dessous d'elle. » (I, xxviii, 239 A, § 2.)

Bien plus, chose à noter — puisque le mariage est souvent regardé, avec assez d'apparence, comme une cause d'affaiblissement des amitiés —, La Boétie était probablement marié depuis deux ou trois ans déjà avec une jeune veuve qu'il aima fort tendrement (7).

Nous sommes donc conduits à penser que cette amitié s'enracinait vraiment dans l'individualité des deux êtres.

Mais voulons-nous discerner la façon dont ces racines se forment et se rejoignent ? C'est peut-être demander beaucoup. Il a été dit excellemment (8) :

« Voici, je crois, la raison qui rend si rare la véritable amitié. Pour qu'elle existe en germe, il faut d'abord que deux cœurs capables de la comprendre et de l'éprouver s'en soient fait une conception identique. Ensuite, pour qu'elle éclore, il faut qu'ils se soient trouvés sur le même chemin, que, s'étant rencontrés, ils se soient devinés, que s'étant devinés, ils aient osé s'aborder et prendre contact. Enfin pour qu'elle illumine à jamais leurs deux vies, il faut que chacun pouvant dire désormais, non seulement *mon* affection, mais encore *notre* affection, ils unissent leurs deux bonheurs en l'allégresse d'une idéale communion. » (9).

(1) Cf. III, xiii, 409 B.

(2) Mouvements de l'âme.

(3) L'amitié.

(4) Haut, élevé.

(5) Fier, orgueilleux.

(6) S'avancer, faire son chemin (terme d'escrime).

(7) Cf. P. BONNEFON in *Œuvres de La B.*, p. xx; *Lettres de M.*, p. 314; et vers latins et français de La B. à Marguerite de Carle : s'absentant ou mourant, il ne fait pas allusion à la brièveté de leur vie commune, dans les regrets qu'il lui exprime.

(8) Mais avec peut-être trop d'insistance sur l'idéal et l'idéal.

(9) M^{me} L. BARBIER-JUSSY, *La Vie de l'Amitié*, P., 2^e éd., 1913, pp. 22-23.

Or de tout cela les seuls points dont on puisse ici amorcer l'explication, ce sont les premiers : on peut déceler des germes d'amitié, pour ainsi dire, dans chacun des deux hommes pris à part. Car si, comme nous le verrons, il est à peu près impossible de rendre compte avec précision de ce qui fonda l'amitié des deux hommes ensemble, il y a des circonstances historiques et sociales auxquelles il est permis, ou commode, de la rattacher, et qui expliquent un peu qu'ils l'aient si fort voulue.

D'abord des circonstances politiques extraordinairement troubles et malheureuses. La lutte des partis et des religions provoquait une crise de confiance entre les hommes : Montaigne lui-même s'en est plaint assez :

« En matiere de guerres intestines, vostre valet peut estre du party que vous craignez. Et où (1) la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables (2), avec couverture (3) de justice. » (II, xv, 385 C.)

« En cette confusion où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune (4). » (III, XII, 353 B.)

« ...Les hommes de mon temps... parlent tousjours avec dissimulation en presence les uns des autres. » (III, VIII, 187 C.) (5).

Suspensions et médisances empoisonnaient l'air, bien plus qu'à beaucoup d'autres époques; et Montaigne, plus tard, devait

« encourir les inconveniens que la moderation apporte en telles maladies... Au Gibelin, il estoit Guelphe, au Guelphe Gibelin...

« La situation de ma maison », raconte-t-il, « et l'accointance des hommes de mon voisinage me presentent d'un visage (6), ma vie et mes actions d'un autre. Il ne s'en faisoit point des accusations formées, car il n'y avoit où mordre... C'estoyent

(1) Quand.

(2) Peu sûres.

(3) Apparence.

(4) Son sort.

(5) Cf. II, xvii, 428 B fin; III, I, 24; *supra* p. 37 fin, etc.; et La B. : « Nulle dissension n'est si grande ni si dangereuse que celle qui vient par la religion : elle sépare les citoyens, les voisins, les amis, les parens, les freres, le pere et les enfans, le mari et la femme; elle rompt les alliances, les parentés, les mariages, le droit inviolable de nature, et pénètre jusqu'au fond des cœurs pour extirper les amitiés et enraciner des haines irréconciliables. » (*Mémoire touchant l'Edit de Janvier*, publié par P. Bonnefon, *Revue d'Hist. litt. de la Fr.*, P., 1917, p. 19.)

(6) (Me faisaient regarder comme protestant.)

suspensions muettes qui couroient sous main, auxquelles il n'y a jamais faute d'apparence en un meslange si confus, non plus que d'espris ou envieux ou ineptes. » (III, XII, 350-351 B.)

De telles circonstances sont peut-être plus particulièrement propres à la formation de fortes amitiés. Dans les époques où l'on appréhende constamment de donner sa confiance, il arrive plus souvent que, lorsqu'on la donne, ce soit pleinement et pour longtemps. Plus le nombre des êtres sur lesquels l'amitié se concentre est petit, plus elle est solide et étroite (1).

« L'agitation était dès lors au comble; elle allait passer dans les faits. Le soupçon allait épier les pensées, le danger menacer les personnes. De quelle douceur ne devait-il pas être de rencontrer un ami devant lequel, dans une familiarité forte et virile, on pût ouvrir son âme, auquel on n'eût point à celer ses actes ! Nombre d'intimités alors contractées, par leur dévouement en des temps troublés, par leur charme extrême lors de rares éclaircies, seraient jusqu'à nos jours demeurées fameuses; on eût cité... Pithou et Loisel, L'Hospital et Pibrac, Jacques de Thou et Joseph Scaliger; mais tous ces attachements s'effacent, tous ces souvenirs pâlisent devant l'amitié de Montaigne et de La Boétie... » (2).

D'autre part, à l'époque où Montaigne et La Boétie se connurent, le mouvement de la Renaissance prenait en France tout son essor; et l'enthousiasme des humanistes ressuscitait le culte des sentiments chers à l'antiquité et de l'amitié idéale; peut-être cela explique-t-il la vogue que paraissent avoir eu alors les « alliances » ou parentés adoptives officieuses (3). La littérature idéaliste a été abondante dans la seconde moitié du xvi^e siècle, tant en ouvrages relativement originaux qu'en traductions des Anciens (4). L'humanisme a fleuri particulièrement dans

(1) D'autre part G. Coleridge croit pouvoir remarquer que « les liens entre hommes sont devenus plus minces à mesure que sont devenues plus faciles les communications... L'extrême hâte de la vie moderne a supprimé le soin, l'attention dans la culture de l'amitié... » (*M. and La B. as friends and husbands* (*Fortnightly Review*, vol. XC (1911), p. 1140.)

(2) F. HABASQUE. *Un Magistrat au XVI^e siècle*. Agen, 1876, p. 29.

(3) Cf. *supra*, p. 33, n. 3, et *infra*, pp. 104, § 4 et 106, § 2.

(4) Cf. A. LEFRANC. *Grands Ecrivains français de la Renaissance*. P., 1914, pp. 63-249 sur « Le Platonisme et la littérature en France » et « Marguerite de Navarre »; et, en particulier, pp. 82 sqq., sur la diffusion du *Lysis* de Platon (le « discours de la quête d'amitié »), premier dialogue de Platon publié en français (1544).

les milieux judiciaires tels que ce Parlement de Bordeaux, qui, comme le collège de la même ville, s'ornait d'hommes savants et réputés (1).

Sur son lit de mort, La Boétie dira à Montaigne :

« Mon frere, que j'ayme si chèrement, et que j'avois choisy parmi tant d'hommes, pour renouveler avec vous cette vertueuse et sincère amitié, de laquelle l'usage est par les vices dès si long temps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité... » (2).

Et nous trouvons déjà, à la fin du *Discours* qu'avait écrit La Boétie dans son adolescence, un long passage où, tout en attaquant les tyrans, il laisse éclater son enthousiasme pour l'amitié :

« Certainement le tiran n'est jamais aimé ni n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien et ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient, non tant par bienfaits que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connoissance qu'il a de son integrité : les respondens qu'il en a, c'est son bon naturel, la foi, et la constance. Il n'i peut avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'injustice; et entre les meschans, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compaignie; ils ne s'entr'aiment pas, mais ils s'entre-craignent; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices. » (3).

Et parmi ses vers français, il en est un qui se détache pour présager le destin de son auteur :

« Aussi qu'est-il plus beau qu'une amitié fidèle ? » (4)

A l'éducation, au besoin du temps et à la mode, la nature de La Boétie et de Montaigne s'ajoutait pour les prédisposer à ce sentiment. Outre leur inclination spontanée vers elle (5), ils paraissent avoir eu, tous les deux, des traits de caractère que l'amitié réclame, et manqué de certains auxquels elle achoppe. En ce qui concerne Etienne de La Boétie, ses œuvres et les paroles de ses derniers jours témoignent qu'il y avait en lui une rare combinaison de douceur et de fermeté, de tact et de franchise, de

(1) Cf. R. DEZEIMERIS. *De la Renaissance des Lettres à Bordeaux au XVI^e siècle...* Bordeaux, 1864.

(2) M., *Lettres*, p. 314.

(3) *Œuvres*, pp. 53-54.

(4) *Ib.*, p. 292.

(5) Cf. *supra*, pp. 34-35.

modestie et d'élan. Et les *Essais* nous montrent un Montaigne non moins épris de franchise (1), de celle des autres comme de la sienne, non moins respectueux des opinions et des sentiments qui ne sont pas les siens (2), non moins dédaigneux de dominer (3). Ils nous montrent aussi un Montaigne ouvert et peu défiant (4), un Montaigne ignorant de toute envie (5).

Mais Montaigne sans La Boétie, La Boétie sans Montaigne n'eussent sans doute point connu l'amitié véritable; ils n'auraient pu qu'y aspirer toujours, tristes de l'appeler en vain; et c'est probablement une rencontre unique qui créa cette amitié unique (6). Si tous les faits rapportés ont

(1) P. ex. I, ix, 41 C; et *infra*, pp. 249 sqq.

(2) P. ex. III, viii, 185 B.

(3) P. ex. III, vii, 177; et sa haine du pédantisme.

(4) III, xii, 372-373.

(5) P. ex. III, v, 106 B § 4.

(6) Il n'est peut-être pas hors de propos de citer ici une curieuse lettre d'un penseur bien éloigné de Montaigne (a), mais assez proche de lui par son individualisme et par sa composition dispersée, lui aussi admirateur des anciens, observateur ironique des hommes, fervent de l'amitié idéale, autant qu'amer contempteur de l'amitié ordinaire :

« L'impossibilité de se communiquer », écrivait Nietzsche à sa sœur, « la différence de nature est un masque plus impénétrable que tout masque de fer; or c'est entre les *pairs* seulement qu'il peut y avoir communication réelle, pleine, parfaite ! Entre pairs ! Mot enivrant, si plein de consolation, d'espoir, de séduction, de félicité pour celui qui a toujours et nécessairement été solitaire; qui n'a jamais rencontré aucune créature faite spécialement pour lui, encore qu'il ait bien cherché et sur beaucoup de chemins; qui, dans le commerce journalier, a toujours été l'homme de la dissimulation bienveillante et sereine, de l'accommodation voulue et, souvent, trouvée; qui connaît par une expérience hélas trop longue cet art de faire bonne mine à mauvais jeu, qu'on appelle courtoisie; mais qui a connu aussi parfois ces explosions dangereuses et douloureuses de tout ce qu'il y a, au fond de son être, de désespoir caché, de désir mal étouffé, d'amour bouillant et subitement déchaîné — la folie soudaine de ces heures où le solitaire se jette au cou du premier venu et le traite en ami, en envoyé du ciel, en présent inestimable, pour se rejeter une heure après avec dégoût — plein de dégoût aussi pour lui-même, avec le sentiment d'avoir subi comme une flétrissure, une déchéance intime, d'être devenu étranger à soi-même, malade en sa propre société. Un homme profond a besoin d'amis — à moins qu'il n'ait encore son dieu ! »

(Publié par M^{me} Forster-Nietzsche dans un article de la *Zukunft*, oct. 1897, pp. 12 sqq.; apud H. LICHTENBERGER. *La Philosophie de Nietzsche*, 9^e éd., pp. 9 sqq. P., 1905).

Montaigne n'aurait peut-être pas été aussi sûr de sa « profondeur »; ce mot n'aurait peut-être même pas eu de sens à ses yeux, tout pour lui présentant autant ou aussi peu de « profondeur » et, en tout cas, une diversité d'aspects décourageant toute affirmation définitive. Quant au Dieu de Montaigne, il ne faut pas le supprimer tout à fait, si peu intime qu'il lui soit. (Cf. *infra*, pp. 228 sqq.). Mais, à la fin de sa vie, M. lui aussi se plaindra de sa solitude forcée en un grand cri :

« O un amy ! Combien est vraie cette ancienne sentence, que l'usage en

(a) Quoiqu'il lui soit arrivé d'en être enthousiaste. Cf. W. WEYGAND, *M.*, München, 1910, p. 252.

pu contribuer à la bâtir, assurément, ils n'étaient pas suffisants, et une véritable explication irait bien plus loin. Il est plus facile malheureusement, ou heureusement, de constater que d'expliquer l'amitié de Montaigne et de La Boétie. On l'a d'ailleurs déjà trop expliquée. A-t-on constaté des ressemblances entre eux ? A-t-on constaté des différences ? Tout cela, conclut-on, a concouru à la faire (1).

Mais, s'il y a eu entre eux

« la convenance de l'âge, de la fonction, de la naissance et du rang » (2),

cela pouvait les mener aussi bien à la rivalité qu'à l'union.

Si, peut-être, il y a eu chez La Boétie plus d'énergie, plus d'activité, plus de sérieux, plus de générosité, parfois aussi plus de naïveté que chez Montaigne, cela eût pu, aussi bien que les rendre nécessaires l'un à l'autre comme se complétant et se compensant, creuser entre eux des fossés.

Et si, comme il nous paraît encore plus justement soutenable, on trouve chez l'un et chez l'autre un balancement successif de hardiesse et de modération, de gravité et d'enjouement, de simplicité et de grâce élégante, il n'y a rien à conclure de cette double diversité en faveur ou en défaveur de leur harmonie.

Si leurs idées littéraires, morales, politiques, religieuses ont probablement été assez proches sur beaucoup de points, on en trouve aussi sur lesquels leurs opinions différaient (3); surtout, comment savoir si cette conformité fut plutôt cause que conséquence de leurs rapports, et

est plus nécessaire et plus doux que des éléments de l'eau et du feu (a) ! » (III, IX, 265 B).

Et comme Nietzsche quelque part, il citera ce mot souvent prêté à Aristote « à l'endroit des amitiés coutumières » :

« O mes amis, il n'y a nul amy. » (I, XXVIII, 244 C).

Cf. aussi *infra*, p. 79, n. 1.

(1) Cf. PRÉVOST-PARADOL. *Les Moralistes français*. P., 1865, p. 47; L. HÉMON, éd. M. *De l'Amitié*. P., 1890, p. 8; et *Cours de Litt.* P. 1899, III, p. 9; P. BONNEFON. *M. et ses amis*. P., 1898, t. I, p. 77; E. FAGUET. *De l'Amitié*. P., 15^e éd., s. d., p. 10; F. TAVÉRA. *Le Problème humain*. P., 1932, pp. 164, 167, 182, 326, 327; JANSSEN. *Sources vives de la pensée de M.*, Copenhague et P., 1935, pp. 59 sqq.

(2) TAVÉRA, *o. c.*, p. 167.

(3) Cf. J. PLATTARD. *Etat présent des études sur M.*, P., 1935, p. 18; et *infra*, pp. 121, § 4 et 183, n. 6.

(a) que l'eau et que le feu, ces deux éléments.

comment nier, au reste, qu'elle pût aussi bien faire naître un commun ennui — surtout chez des jeunes gens spirituels comme ils l'étaient — qu'une commune envie de se rapprocher, de s'éprouver, de se pénétrer l'un de l'autre ?

D'ailleurs leurs opinions et leurs goûts, relativement à la poésie et à l'antiquité par exemple, n'avaient rien qui les distinguât particulièrement de tous ceux qui les entouraient.

Nous savons que La Boétie admirait le jugement de Montaigne (1); que Montaigne admirait le talent et le savoir de La Boétie; mais outre que Montaigne paraît avoir été cuirassé contre les prestiges de l'érudition, contre les « belles paroles », contre la « théorie de toutes choses » (2), il nous dit lui-même qu'il n'y avait pas entre eux une de ces

« confederations (3) qui ne tiennent que par un bout. » (I, xxviii, 247 C, § 4.)

C'est en toutes choses qu'ils se sont aimés,

« ils étaient à moitié de tout » (*Ib.*, 249 A, § 2),

faut-il expliquer cet amour par leur amour de toutes choses ?

A détailler ce que nous devinons de chacun d'eux, tout au plus comprendrait-on une amitié ordinaire entre ces deux hommes, comme tout le monde si semblables et si dissemblables, et penserait-on presque, avec M. André Gide :

« Rien de plus sortable et de plus naturel... que l'amitié de ces deux hommes. Montaigne nous peint La Boétie comme particulièrement digne non seulement de l'affection que tout aussitôt il lui porte, mais bien également de l'estime, du respect et de l'amitié de chacun. Et lui-même, intelligent, souple, accueillant, devait se faire irrésistible... » (4).

Non, par toutes ces considérations, on n'a pas dit pourquoi Montaigne ne veut pas

« qu'on lui mette en ce reng ces autres amitez communes, dont il a autant de connoissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre » (I, xxviii, 244 A),

(1) Cf. *supra*, p. 45, n. 8.

(2) I, xxv, 176-178, etc.

(3) Alliances, sociétés.

(4) *Essai sur M.*, P., 1929, in-4°, p. 36.

lui, cet homme clairvoyant entre tous, qui,

« si on le presse de dire pourquoy il l'aymoit », sent que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : « Par ce que c'estoit luy; par ce que c'estoit moy » (*Ib.*, 242 AC) (1),

et qui ajoute que cette amitié-ci

A. « n'a point d'autre idée (2) que d'elle mesme, et ne se peut rapporter qu'à soy. »

B. « Ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sçay quelle quinte essence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et perdre dans la sienne;

C. « qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence (3) pareille. » (*Ib.*, 243 AC.)

M. Tavera nous paraît avoir été mieux inspiré en écrivant :

« Aux convenances que nous avons signalées..., aux divergences aussi aptes, sinon plus, à nouer l'entente et à la fortifier, s'étaient sans doute ajoutés des éléments subtils qui échappent à la critique et qui sont peut-être les moyens les plus attirants; ces sympathies inaperçues et profondes qui font les âmes seurs... C'est là ce que je ne sais quoi de fatal et d'irrésistible... », etc. (4).

Car les plaisirs de l'amitié ne sont pas ceux qui veulent des points sur tous les i; si ces rapports, délicats comme les fils de la Vierge qui, au matin, unissent deux plantes,

(1) V. *supra*, p. 12, n. 2.

Quant à La B., il ne paraît pas avoir été assuré davantage des causes de leur amitié et de sa force :

*Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens et amotis gratior illex
Virtus...* (a)

dit-il dans sa satire latine (vers 23-25), mais il ajoute, parlant du combat pour le bien :

*At tibi certamen majus, quem scimus amici
Nobilibus vitiis habilem, et virtutibus æque;
Sed tu jam haud dubie meliora capessis eoque
Miror victorem, lætor quoque...* (b) (vers 37-40).

Les deux derniers vers sont un encouragement en même temps qu'un éloge.

(2) Type.

(3) Emulation.

(4) *Le Problème humain*, P., 1932, p. 184.

(a) « Pour toi, Montaigne, ce qui t'a uni à moi pour toutes les vicissitudes, c'est la nature puissante, et ce plus charmant attrait d'amour, la vertu... ». (b) « Tu as à fournir une plus grande lutte, toi qui, nous tes amis le savons, es également propre aux vices brillants comme aux brillantes vertus. Mais déjà, sans aucun doute, tu t'élances vers le mieux, et j'admire ta victoire et m'en réjouis... »

paraissent souvent tant aimables, c'est un peu parce qu'on en apprécie le miracle et que, on le sent, un rien essentiel préside à leur naissance et soutient leur structure. Telle est la rencontre de deux regards et de deux pensées qui saisissent et expriment ensemble la même nuance et la même intention. Il semble que l'amitié soit faite plus de ces légères intuitions divinatrices que d'accords directs et palpables. Elle est toute confiance, mais non d'une confiance qui s'appuie sur des documents classés et numérotés : son grand charme, pour ses experts, est au contraire d'avoir toujours une part de risque et d'inconnu, pleinement acceptée, au sein de l'exquis même ; et c'est pour cela précisément, parce que les hommes y engagent une mise un peu supérieure à leur foi, qu'ils peuvent parfois entrer avec tant d'émotion dans le jeu. Et c'est pourquoi, dans les grandes amitiés, comme celle de Montaigne et de La Boétie, la confiance et l'élan de sincérité vont toujours s'accroissant de rencontre en rencontre pour toujours être surpassés encore. L'amitié parfaite, c'est le prodige d'une roulette où l'on gagnerait toujours en ayant toujours plus à perdre.

Dans ces conditions, comment définir l'origine de l'amitié de Montaigne et de La Boétie, de toutes les amitiés de ce genre ? sinon par une sorte de *clínamen* qui, à partir d'impondérables éléments, pencherait les deux êtres l'un vers l'autre et de plus en plus,

« l'attrait de deux âmes qui s'éprouvent par mille saillies, se nouent par mille traits, se complètent et s'achèvent, et déterminent entre elles un courant de vie intense, active, ininterrompue. » (1).

Laissant de côté les causes, pouvons-nous du moins justement peindre ce courant, décrire le cours de cette amitié avec quelque précision ? Ce que nous venons de dire nous l'indique déjà : quand même nous posséderions beaucoup de renseignements — et nous en avons fort peu de directs — ils ne pourraient qu'être extérieurs à l'essentiel : la vie commune de deux hommes qui se découvrent l'un l'autre et se découvrent l'un à l'autre sans réserve et sans étrangeté, et qui se plaisent.

(1) TAVÉRA. *Le Problème humain...*, P., 1932, p. 188.

Nous savons que les occupations de leur charge, ainsi que leurs amis communs (1), devaient les rapprocher souvent, que leurs demeures ont très probablement été voisines à Bordeaux (2), et qu'ils se rendaient l'un chez l'autre (3), comme ils le faisaient sans doute aussi dans leur Périgord natal quand les vacances les y ramenaient. D'après une tradition locale (4), deux ifs d'une belle venue et d'âge respectable, qui subsistent dans le jardin du château de La Boétie, auraient été plantés par les deux amis. Ce geste s'accorderait bien avec l'amour des symboles qui leur inspira de faire du nom de « frères » le « titre de leur alliance », parce qu'ils n'en trouvaient pas de plus plein de tendresse (5).

Nous savons que « mille et mille fois » (6), ils se sont entretenus, parlant de toutes choses, mais se considérant, sous chacune, avec une ardente affection,

« et de pareille affection se descouvrant jusques au fin fond des entrailles l'un à l'autre. » (I, xxviii, 244 A.)

passant du ton le plus sérieux au ton le plus enjoué (7), de la discussion des affaires publiques (8) aux confidences douces ou curieuses (9), des réflexions sur la vie judi-

(1) Le 2 juin 1563, nous voyons Etienne de La Boétie et Michel de Montaigne signer comme témoins au testament de Raymond Eyquem, seigneur de Bussaguet, oncle de ce dernier. Cf. P. BONNEFON, *Œuvres de La B.*, intr., p. xxxiv, surtout v. La B., *infra*, p. 67.

(2) Cf. BONNEFON, *ib.*, p. xx.

(3) Cf., *infra*, p. 62, § 4.

(4) Rapportée par E. COURBET dans l'éd. Courbet et Royer des *Essais* de M., t. V, P., 1900, p. lvi, n. 2.

(5) V. *supra*, p. 33, n. 3.

(6) *Lettres*, p. 304.

(7) Cf. M. : « Pouvons-nous pas mesler au titre de la conference (a) et communication les devis pointus et coupez que l'alegresse et la privauté (b) introduit entre les amis, gossans et gaudissans (c) plaisamment et vifvement les uns les autres ? » (III, viii, 206 B).

(8) *Lettres*, p. 310. Cf. *Œuvres de la B.*, pp. 207 sqq.

(9) Cf. M. : [les faveurs des dames...] « De mon temps, le plaisir d'en compter (c) (plaisir qui ne doit guere en douceur à celuy mesme de l'effect (d) n'estoit permis qu'à ceux qui avoient quelque amy fidelle et unique. » (III, v, 105-106 B).

M. connaît les détails « d'une belle et noble ardeur » de La B., « que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille », écrit-il à « cette grande Corisande d'Andoins », M^{me} de Gramont, comtesse de Guissen, la future maîtresse d'Henri de Navarre. (I, xxix, 252-253 A).

Et au Livre I, ch. xxi, des *Essais*, M., à propos des « nouements d'aiguillettes » cite une aventure de « tel, de qui il peut respondre, comme de luy mesme. »

(a) discussion, conversation; (b) intimité; (c) se moquant; (c) conter; (d) la réalisation.

ciaire (1) à la poésie savante ou ingénue, ou à la philosophie (2), ou aux règles du bien vivre, ou à l'observation des mœurs (3), sachant enfin apprécier et la louange et la remontrance (4), donner et recevoir, l'un et l'autre, des conseils sur leurs entreprises (5).

A propos de ce dernier point, on a eu souvent tendance à différencier trop nettement le rôle de chacun des deux amis dans cette union que Montaigne nous a dite pourtant indivisible. On s'est appuyé sur les pièces de vers que La Boétie lui a adressées, et sur les formules de très grande estime que nous laisse Montaigne pour la personnalité morale de son ami (6), pour voir dans l'un « une faible volonté » (7) qui se laisse guider par la sagesse supérieure de l'autre (8), ou pour faire de l'un, d'une façon tranchée, le juge des mœurs, et, de l'autre le juge de l'esprit (9). Montaigne n'est pas une faible volonté (10); et

(1) *Lettres*, p. 298.

(2) V. *infra*, p. 195.

(3) Cf. la satire latine que La B. adresse à M.

(4) « office qui, à une ame bien faite, non en utilité seulement, mais en douceur aussi, surpasse tous les offices de l'amitié. » (III, II, 30 C); cf. aussi I, xxviii, 237, § 4.

(5) V. M. conseillant La B. malade, *infra*, pp. 63, 66. Il nous est loisible d'imaginer avec plus de précision leurs rencontres en nous aidant d'une alerte page de saint Augustin : « Mes amis... le désir de tout comprendre... Mais il y avait chez eux d'autres charmes qui me captivaient davantage encore le cœur : c'était de causer, de rire ensemble, c'étaient les égards d'une bienveillance mutuelle, la lecture en commun de beaux livres, la plaisanterie entre camarades et les attentions réciproques; quelquefois un désaccord sans aigreur comme on en a avec soi-même, et ces très rares dissentiments assaisonnant une unanimité presque constante; c'était d'être tour à tour le maître et l'élève d'autrui; le regret impatient des absents, l'accueil joyeux fait à ceux qui arrivent; tous ces signes et d'autres du même genre, qui jaillissant du cœur de ceux qui s'entraiment, se manifestent par l'expression, la langue, les yeux, par mille démonstrations charmantes. » (*Conf.*, Lib. IV, VIII, trad. Labriolle.) Mais surtout cf. *infra*, p. 182.

(6) Formules qui ne se trouvent pas surtout dans l'*Essai sur l'amitié*, où « M. ne parle pas de vertu : de la sagesse qu'Estienne possédait, et qu'il voulait communiquer à l'ami, rien n'est dit ici. Les mérites singuliers du mort sont affirmés au début, à la fin, mais non amplement démontrés ». V. LUGLI, *Une amitié illustre...*, Florence, 1935, p. 47. Cf. *infra*, pp. 154 sqq.

(7) F.-J.-B. JANSEN, *Sources vives de la pensée de M.*, Copenhague, 1935, pp. 10, 52, 56.

(8) Cf. *ib.*, pp. 10, 53 sqq.

(9) Cf. SAINTE-BEUVE, *Les Grands Ecrivains français, XVI^e siècle*, P., 1926, p. 150; et *supra*, La B., p. 45 et n. 8.

(10) Lui qui traduira l'énorme ouvrage de Sebond; et qui s'astreindra, âgé, à tenir en italien la seconde moitié de son *Journal de voyage*; qui préparera avec tant de soin une nouvelle édition des *Essais*; qui enfin résistera si bien aux douleurs de la maladie. Et « il a été oisif beaucoup plus que paresseux » faut-il peut-être ajouter avec M. A. Jeanroy (*Principaux chapitres et extraits des Essais*, P., 1897, p. xvii.) Et Sainte-Beuve s'écriait, à

nul plus que lui ne répugnerait à une amitié inégale, où l'un toujours commandât, l'autre toujours obéît, où toujours l'un donnât l'impulsion, et l'autre la reçût; il oppose d'ailleurs amitié et respect (1).

Ce n'était point une amitié aussi didactique, et si les élégants vers latins de La Boétie manifestent son enthousiasme pour la vertu, c'est en se défendant d'une vertu enseignante dont au reste ils dénoncent l'inutilité en général, et en particulier à l'égard de Montaigne, qui se porte spontanément vers elle (2). L. Feugère le remarquait justement :

« Reconnaître, proclamer dans celui qu'il affectionne un meilleur, un plus vertueux, un plus accompli que soi, telle fut la seule ambition de ces deux amis. » (3).

La longue satire latine que La Boétie dédie à Montaigne avec un bel éloge de leur amitié est une spirituelle peinture des mœurs amoureuses et de leurs inconvénients, non un blâme rigoureux contre ceux qui s'abandonnent à leurs séductions; s'il faut voir dans cette œuvre des conseils, alors indirects (4), ce sont les conseils fort opportuns (5) d'une sage prudence, d'une morale élevée, mais plutôt épicurienne que stoïcienne, et d'un homme qui, souhaitant toujours plus grande encore la conformité de sa vie avec celle de son ami, l'attire vers les plaisirs licites

propos de l'*Apologie de Raymond Sebond* (*Essais*, II, XII) : « Quelle mâle étreinte que celle de ce paresseux ! Quelle ardeur en tous sens ! Quelle inépuisable ressource d'arguments, de faits, d'images ! » (*Port-Royal*, III, III, 8^e éd., Hachette, P., t. 2, p. 435).

(1) I, xxviii, 237, § 4 A. Sur la réciprocité, cf. M. *supra*, p. 23, n. 5.

(2) Cf. l'ode latine de La B., *Œuvres*, pp. 219 sqq.; et « je vous cognoy si sage... » *infra*, p. 67, l. 12.

(3) Etienne de La B., P., 1845, p. 188; le même auteur, dans son éd. des *Œuvres complètes de La B.*, P., 1846, p. 392, n. 1, applique aux deux amis le mot de Tacite : « *Vixerunt mira concordia per mutuam caritatem invicem se anteponendo.* » (a) C'est par là aussi que peut s'expliquer l'état primitif des textes, I, xxviii, 242, § 2 fin et 243, § 1 fin, où il était question plus de l'affection portée par M. à La B. que de celle que La B. portait à M. et que de leur réciprocité — que marquaient d'ailleurs nettement déjà les textes *ib.* 249, § 4, 237 A, etc.; cf. *supra*, p. 54, n. 1.

(4) La B., dans la plus grande partie de la satire s'adresse à un jeune garçon.

(5) Voir III, III, 56 B, § 2; cf. *ib.*, p. 54.

(a) « ils vécurent dans un admirable accord, leur mutuelle affection les faisant chacun placer l'autre avant lui. » (*J. Agr.* VI).

et tranquilles d'un foyer, qui sont déjà son partage; de même qu'il veut parcourir avec lui le chemin que leur tracent leurs devoirs (1).

Ces devoirs, il est vrai, peuvent avoir, matériellement, autant séparé que rapproché les deux amis. C'est par les besoins de leurs fonctions et par les missions particulières dont le Parlement de Bordeaux les chargea l'un et l'autre qu'il faut surtout expliquer les béants hiatus qu'on a d'abord la surprise de rencontrer dans les rapports de Montaigne et de La Boétie (2).

En 1555 et en 1559, Montaigne est venu passer plusieurs mois à Paris et auprès de la Cour; plus tard, voici une nouvelle absence, de longue durée : de septembre 1561 à février 1563, soit pendant dix-sept mois ! C'est beaucoup dans une amitié si courte, se dira-t-on, sinon beaucoup trop pour une amitié prétendue si forte ?

Il se trouve qu'un texte des *Essais* répond formellement à cette objection, et, la renversant, fait au contraire de ces voyages une preuve de cette force, montre même qu'ils ont permis à l'amitié de Montaigne et de La Boétie de développer des richesses sentimentales et spirituelles toutes neuves :

« En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy plus que je ne le tire à moy. Je n'ayme pas seulement mieux luy faire bien que s'il m'en faisoit, mais encore qu'il s'en face qu'à moy : il m'en fait lors le plus, quand il s'en fait. Et si l'absence lui est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence; et ce n'est pas proprement absence quand il y a moyen de s'entr'advertir. J'ay tiré autrefois usage de nostre esloingnement et commodité (3). Nous remplissions mieux et estendions la possession de la vie en nous separant : il vivoit, il jouissoit, il voyoit pour moy, et moy pour luy, autant plainement que s'il y eust esté. L'une partie (4) demeuroit oisive quand nous estions ensemble : nous nous confondions. La separation du lieu rendoit la conjonction de nos volonteiz plus riche.

(1) Et remarquons avec M. V. Lugli « l'humanité discrète, éprise d'intimité, qui fait choisir à La B., pour ses exercices de version, les écrits xénophontiques et plutarquiens *de familia* » (*Une Amitié illustre...*, Florence, 1935, p. 17).

(2) Pour M. J. Plattard, c'est parce que La B. « pousse M. vers l'ambition, passion digne d'un noble cœur... mais fort éloignés de son tempérament », que M. est allé à la Cour. (*Etat présent des études sur M.*, P., 1935, p. 19.) Cf. P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. 1, pp. 67 sqq.

(3) J'ai tiré usage et avantage de notre éloignement.

(4) Une moitié de nous.

Cette faim insatiable de la présence corporelle accuse (1) un peu la foiblesse en la jouissance des ames. » (III, ix, 259 B.)

Et, quelques pages plus haut :

« Je sçay que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coin de monde à l'autre... Les Stoïciens disent bien, qu'il y a si grande colligance (2) et relation entre les sages que celui qui disne en France repaist (3) son compagnon en Égypte... » (4). (*Ib.*, 257 B.).

A Eugène Fromentin aussi, l'éloignement a paru si peu devoir affaiblir l'affection que, dans son roman *Dominique*, abondant en fines observations de la vie intérieure, l'absence joue un rôle décisif dans la formation même d'une amitié (5).

D'ailleurs, les fonctions de La Boétie le forcèrent lui-même à des déplacements d'assez longue durée, comme le texte cité nous le donne à entendre; en particulier, il est connu avec certitude que pendant le voyage de Montaigne à Paris en 1562, La Boétie était lui-même assez loin de Bordeaux, faisant partie d'une commission chargée de réduire certains troubles survenus entre catholiques et protestants de l'Agenais. Ainsi, même resté à Bordeaux, Montaigne aurait sans doute été séparé de son ami.

Enfin, comment l'amitié, cette

« production... proprement sienne » de « notre liberté volontaire » (Cf. I. xxviii, 238 A),

deviendrait-elle elle-même un frein chez Montaigne, un empêchement à des voyages ou à quoi que ce fût ? En subsistant sans dépendre de sa propre idée ni se transformer en règle, elle marque son exceptionnelle puissance par cela même qui marquerait ailleurs sa faiblesse (6).

« La vraie liberté c'est pouvoir toute chose sur soy. » (III, xii, 353 B.)

(1) Témoigne de, dénonce.

(2) Liaison étroite.

(3) Nourrit.

(4) Cf. *infra*, pp. 144-145.

(5) Au début du livre.

(6) Cf. Prévost-Paradol : « L'amitié toute pure... sûre de l'emporter sur tout et de survivre à tout... » (*Les Moralistes français*, P., 1865, p. 46); et M. J. Segond : « Le miracle d'une amitié supérieure est de tuer encore l'attachement. » (*Intuition et amitié*, P., 1919, p. 184.)

Mais un autre voyage devait bientôt séparer plus cruellement les deux amis : la mort soudaine de l'un d'eux. Ou plutôt, devons-nous dire, une autre épreuve allait montrer avec encore plus de force la solidité du lien qui les unissait l'un à l'autre (1). Elle allait aussi graver dans l'esprit de Montaigne une impression ineffaçable, non pas seulement un douloureux souvenir, mais un exemple lumineux.

La Boétie a passé les jours et les heures qui précéderent sa fin prématurée dans la calme conscience de son sort; supportant bravement ses grandes douleurs, il s'est surtout montré soucieux d'en épargner aux autres; non content d'être stoïque sans raideur, il a pu, dans l'expression de sa chaude gratitude et de sa tendresse envers les uns, de sa discrète sollicitude envers les autres, empreindre toutes ses paroles de noblesse, de douceur, de simplicité. Et même,

« comme autrefois savant enjoué il emprunte pour converser avec son ami quelques souvenirs à l'idiome de Virgile qu'ils avaient si bien parlé; d'heureux à-propos, des saillies d'érudits rappellent leurs études chéries, leurs auteurs familiers... » (2).

C'est Montaigne qui nous a laissé, dans une lettre à son père, lettre qu'il publia plus tard avec les œuvres de La Boétie (3), le récit circonstancié de cette mort, et qui nous représente avec une sobriété voulue la « brave démarche » (4) de cette

« ame pleine de repos, de tranquillité et d'assurance » (5), « ce courage invincible dans un corps atterré (6) et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur. » (7).

Montaigne a effacé sa propre personne, contenu son émotion (8) et pourtant ce

(1) « Nul ne peut savoir ce que leur amitié fût devenue par la suite », dit très justement F. Brunetière qui s'en défile (*Hist. de la Litt. franç. class.*, P., 1905, t. I, p. 626). Mais, après tout, cela n'est pas moins juste finalement pour toute autre amitié.

(2) D'après LÉON FEUGÈRE, *Etienne de La B.*, P., 1845, p. 204.

(3) « Extrait d'une Lettre que Monsieur le Conseiller de Montaigne escrivit à Monseigneur de Montaigne son pere, concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie et mort de feu Monsieur de La Boétie (*Lettres*, p. 307; *Œuvres de La B.*, p. 306).

(4) La belle attitude.

(5) *Lettres*, p. 308.

(6) Abattu.

(7) *Lettres*, p. 308.

(8) On s'est quelquefois mépris sur le sens des premières phrases de

« morceau admirable dans sa simplicité, entièrement purgé d'effusion sentimentale et tout consacré à faire apparaître, par la relation minutieuse de tous les actes et propos du mourant, la hauteur et la sérénité de cette âme d'humaniste chrétien. » (1).

est aussi un témoignage remarquable de l'intimité délicate et forte des deux hommes et du souci que chacun d'eux eut avant tout de l'autre et de son réconfort.

Lorsque débute son mal, La Boétie est sur le point d'aller en Médoc; il se sent incommodé, mais pas assez pour renoncer à son voyage. Montaigne pourtant s'inquiète et le conseille :

« Comme je revenois du Palais, le lundy neuvième d'Aoust, 1563, je l'envoyay convier à disner (2) chez moy : il me manda qu'il me mercioit (3), qu'il se trouvoit un peu mal et que je luy ferois plaisir si je voulois estre une heure avec luy, avant qu'il partist pour aller en Medoc. Je l'allay trouver bien tost apres disnée : il estoit couché vestu, et monstroït desjà je ne sçay quel changement en son visage. Il me dist que c'estoit un flux de ventre avec des tranchées, qu'il avoit pris le jour avant jouant en pourpoint (4) sous une robe (5) de soye avec Monsieur d'Es-

cet extrait : on a voulu y voir M. beaucoup plus captivé par l'admiration que par l'amitié, alors qu'il ne s'agit très visiblement pour lui que de se faire considérer, malgré le défaut ordinaire de sa mémoire et l'agitation actuelle de son âme, comme un historiographe très fidèle, et de donner autant de garanties psychologiques que possible de l'exactitude de son rapport. Voici le texte :

« Quant à ses dernières paroles, sans doute (a), si homme en doit rendre bon compte, c'est moy, tant par ce que du long de sa maladie il parloit aussi volontiers à moi qu'à nul autre (b) : que aussi pour ce que, pour la singulière (c) et fraternelle amitié que nous nous estions entreportéz, j'avois trespertaine cognoissance des intentions (d), jugemens et volonteiz qu'il avoit eu durant sa vie, autant sans doute qu'homme peut avoir d'un autre : et par ce que je les sçavois estre hautes, vertueuses, pleines de trespertaine resolution (e), et quand tout est dit (f), admirables : je prevoyais bien que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperait rien en une telle nécessité (g), qui ne fust grand et plein de bon exemple : Ainsi je n'en prenois le plus garde que je pouvois. Il est vray, Monseigneur, comme j'ay la memoire fort courte, et débauchée (h) encore par le trouble (i) que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte, et si importante, qu'il est impossible que je n'aye oublié beaucoup de choses que je voudrois estre sceuës. Mais celles desquelles il m'est souvenu, je vous les manderay le plus au vray qu'il me sera possible... » (*Lettres*, pp. 307-308.)

(1) G. LANSON, *Les Essais de M., P.*, 1930, p. 32.

(2) Déjeuner. Cf. *infra*, p. 117.

(3) Remerciait.

(4) Presque nu.

(5) Vêtement.

(a) sans aucun doute; (b) tact de M.; (c) extraordinaire; (d) inclinations; (e) fermeté, constance, courage; (f) pour conclure; (g) situation grave; (h) dérégulée; (i) agitation violente.

cars, et que le froit luy avoit souvent fait sentir semblables accidens. Je trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça (1) faicte de s'en aller : mais qu'il n'allast pour ce soir que jusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieuës de la ville. Cela faisois-je pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes (2) de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigort et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté (3) et puis pour semblable maladie que la sienne, je m'estois autrefois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsi il s'en partit, et Mademoiselle (4) de la Boétie, sa femme et Monsieur de Bouillhonnas, son oncle, avec luy. » (5).

Mais le lendemain, Mme de La Boétie envoie chercher Montaigne en même temps qu'un médecin : son mari

« s'estoit fort mal trouvé la nuict d'une forte dissenterie. »

« A mon arrivée, il sembla qu'il fust tout esjouy (6) de me voir; et comme je voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promisse (7) de le revoir le lendemain : il me pria avec plus d'affection (8) et d'instance qu'il n'avoit jamais fait d'autre chose, que je fusse le plus que je pourrois avec luy. » (9).

Les jours suivants, Montaigne revient; le mal de son ami

« alloit en empirant : son flux de sang et ses tranchées qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à autre. » (10).

Le samedi,

« il me dit que sa maladie estoit un peu contagieuse, et outre cela, qu'elle estoit mal plaisante et melancolique (11), qu'il cognoissoit tres bien mon naturel (12), et me prioit de n'estre avec luy que par boutées (13), mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. » (14).

Arrêtons-nous un moment sur ces simples mots. On a

(1) Depuis longtemps.

(2) Infestées.

(3) Atteint par la peste.

(4) Titre des dames de moyenne condition.

(5) *Lettres*, pp. 308-309.

(6) Réjouï.

(7) Promettais.

(8) Passion, émotion, désir.

(9) *Ib.*, p. 309.

(10) *Ib.*, p. 310.

(11) Déplaisante et inspirant des idées noires.

(12) « c.-à-d. l'extrême aversion de M. pour la vue de la souffrance » (Miss GRACE NORTON, *The early writings of M.*, New-York, 1904, p. 60). Cf. *infra*, p. 65.

(13) Par intervalles.

(14) *Lettres*, p. 309.

dit de l'amitié de La Boétie et de Montaigne, du reste dans un ouvrage particulièrement documenté, qu'elle

« n'a été soumise à aucune épreuve et n'a demandé nul sacrifice ni à l'un ni à l'autre des deux amis : peut-elle être comparée à ces grandes amitiés génératrices d'héroïsme dont Montaigne trouvait le souvenir dans les écrits des anciens ? » (1).

Déjà, il aurait pu être répondu que nous *ne savons pas* si leur amitié ne leur a pas demandé de sacrifices, mais seulement que ni La Boétie ni Montaigne ne nous l'ont dit; que, bien plus, ils ne pouvaient nous le dire :

« En ce noble commerce les offices (2) et les bienfaits nourrissiers (3) des autres amitez, ne meritent pas seulement (4) d'estre mis en compte : cette confusion si pleine (5) de nos volonteiz en est cause. Car, tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation pour (6) le secours que je me donne au (7) besoin, quoy que dient les Stoïciens, et comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et hair et chasser d'entre eux ces mots de (8) division et de différence (9) : bienfaict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement et leurs pareils... », etc. (I, xxviii, 244-245 A.)

Or, au chevet de La Boétie, nous voyons que Montaigne n'hésite point à s'exposer. De sa part, c'est ici particulièrement remarquable : plusieurs ne l'ont-ils pas sévèrement blâmé (10) parce que, plus tard, maire de Bordeaux, il resta absent de sa ville frappée de la peste (11) Si La Boétie n'a pas la peste, mais une autre maladie contagieuse, du moins était-elle fort suspecte d'être « pesteuse » à ce moment et en ces lieux, comme le montre le long passage que nous avons cité et comme le confirme

(1) J. PLATTARD, *Etat présent des études sur M., P.*, 1935, p. 18.

(2) Services rendus.

(3) Qui entretiennent, font croître et durer.

(4) Pas même.

(5) Parfaite.

(6) Par.

(7) Dans le.

(8) Signifiant.

(9) Désaccord. « différend ».

(10) Au *xix^e* siècle.

(11) Il semble, à examiner de près les circonstances, que, s'il n'a pas été héroïque, du moins, « son devoir strict ne l'obligeait pas à plus qu'il n'a fait ». Cf. PLATTARD, *o. c.*, p. 73; VILLEY in *Essais de M.*, éd. 1923, t. III, p. 293.

une chronique de l'époque (1); d'autant qu'il existe une forme gastro-intestinale, avec flux de sang et diarrhée comme dans le cas de La Boétie, du « mal qui répand la terreur ».

Montaigne nous a rapporté quelque part ses tribulations pendant la peste de 1585 et les effets qu'elle eut sur les esprits :

« Moy qui suis si hospitalier, fus en tres penible queste de retraicte pour ma famille; une famille esgarée, faisant peur à ses amis et à soy mesme, et horreur où qu'elle cerchast à se placer, ayant à changer de demeure soudain qu'un de la troupe commençoit à se doulloir (2) du bout du doigt. Toutes maladies sont prises pour peste; on ne se donne pas le loisir de les reconnoistre. Et c'est le bon (3) que, selon les reigles de l'art, à tout danger qu'on approche il faut estre quarante jours en transe de ce mal, l'imagination vous exerceant (4) ce pendant à sa mode et enfievrant vostre santé mesme. » (III, XII, 355-356 B.)

Et outre le danger d'une contagion, Montaigne, auprès de La Boétie, avait à subir un de ces spectacles douloureux autant que répugnants qu'il fuyait si volontiers. Il dira plus tard expressément :

« Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de nostre entregent (5), car des offices (6) de l'amitié, celui-là est le seul desplaisant, et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternal adieu. » (III, III, 26 B.)

« La vue des angoisses d'autrui m'angoisse materiellement... Un toussueur continuel irrite mon poulmon et mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades auxquels le devoir m'intéresse, que ceux auxquels je m'attens moins (7)... » (I, XXI, 122 C.).

Le dimanche, La Boétie va toujours empirant,

« de sorte qu'on y avoit desja employé certains breuvages desquels on ne se sert qu'aux dernières extremitez »,

et il ne croit plus pouvoir se remettre, ce qu'il communique à Montaigne.

(1) Cf. P. BONNEFON in *Œuvres de La B.*, Intr., p. xxxiv.

(2) Avoir mal.

(3) Le plaisant.

(4) Tourmentant.

(5) Civilité.

(6) Devoirs.

(7) Donne moins d'attention.

« Ce mesme jour, pour ce qu'il fut trouvé bon (1), je luy dis, qu'il me sieroit mal pour l'extreme amitié que je luy portois, si je ne me souciois que, comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil (2), autant qu'à homme du monde (3), qu'il les continuast encore en sa maladie : et que si Dieu vouloit qu'il empirast, je serois tres marry qu'à faute d'adviseement il eust laissé nul de ses affaires domestiques décousu, tant pour le dommage que ses parens y pourroient souffrir que par l'interest (4) de sa reputation, ce qu'il print de moy de tres bon visage. » (5).

Il y a dans ces paroles de Montaigne, dans ce choix des mots, certaine finesse de sollicitude. Le passage qui suit éclaire encore plus cette amitié nette et sûre, et nous laisse voir chacun d'eux ne pensant qu'à consoler l'autre de la perte qu'il fera et du malheur qui le frappe :

« Et apres s'estre resolu des (6) difficultez qui le tenoient suspens (7) en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Je luy dis qu'il les estonneroit (8). « Non, non », me dit-il. « Je les consoleroiy, et leur donneroy beaucoup meilleure esperance de ma santé, que je ne l'ay moy mesme. » Et puis il me demanda, si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnez (9). « Cela n'est rien », luy fis-je, mon frere : ce sont accidens (10) ordinaires à telles maladies. » « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit-il, quand bien il en adviendrait ce que vous en craindriez le plus. » « — A vous ne seroit-ce que heur (11), luy replicquay-je : mais le dommage seroit à moy qui perdroy la compagnie d'un si grand, si sage, et si certain (12) amy, et tel que je serois assuré de n'en trouver jamais de semblable. » « — Il pourroit bien estre, mon frere, adjousta-t-il, et vous assure que ce qui me fait avoir quelque soing que j'ay de ma guerison, et n'aller si courant au passage (13) que j'ay desja franchy à demy : c'est la consideration de vostre perte et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme) que j'ayme tous

(1) Parce que cela fut jugé convenable.

(2) Pleines de sagesse et bien réfléchies.

(3) Autant qu'à personne.

(4) Préjudice.

(5) *Lettres*, pp. 310-311.

(6) S'être arrêté à une solution au sujet de.

(7) Indécis.

(8) Bouleverserait.

(9) Effrayés.

(10) Faits.

(11) Bonheur.

(12) Sûr.

(13) Si vite vers mon passage en l'autre monde.

deux uniquement (1)... J'ay aussi respect au (2) desplaisir que auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé et estimé pendant ma vie, desquelz, certes, je le confesse, si c'estoit à moy à faire (3), je serois content de ne perdre encore la conversation (4). Et si je m'en vay, mon frere, je vous prie, vous qui les connoissez, de leur rendre temoignage de la bonne volonté que je leur ay portée jusqu'à ce dernier terme de ma vie. Et puis, mon frere, par aventure (5) n'estois-je point né si inutile, que je n'eusse moyen de faire service (6) à la chose publique (7). Mais quoy qu'il en soit, je suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout assuré que je jouyroy de l'aise que vous me predistes. Et quant à vous, mon amy, je vous cognois si sage, que quelque interest (8) que vous y ayez, si (9) vous conformerez-vous à tout ce qu'il plaira à sa sainte Majesté d'ordonner de moy, et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne pousse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison. » (10).

Montaigne appelle l'oncle et la femme de son ami; pour eux, à la différence de Montaigne, trop proche de lui pour qu'il veuille le soustraire à la pénible vérité et à un devoir dont il le sent digne (11), La Boétie continue de contrefaire une mine plus gaie, et de les nourrir de belles espérances,

« leur cachant toujours l'opinion certaine qu'il a de sa mort. » (12).

Et,

« Après nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls » (13).

La Boétie les prépare, par des paroles aussi habilement rassurantes qu'il le peut, à entendre calmement ses dispositions dernières, puis leur dit ce qu'il a décidé au sujet de ses biens, en des phrases pleines de reconnaissance, de grave et profonde tendresse.

(1) Singulièrement.

(2) Je prends aussi en considération le.

(3) Si cela dépendait de moi.

(4) Fréquentation.

(5) Peut-être.

(6) Servir.

(7) L'Etat.

(8) Tort subi, motif de chagrin.

(9) Pourtant.

(10) *Lettres*, pp. 311-312.

(11) Cf. L. FEUGÈRE : « Son ami est le seul qu'il ne veut pas tromper : n'est-ce pas un autre lui-même ? » (*Etienne de La B., P.*, 1845, p. 204.)

(12) Etant seuls tous les quatre.

« Et puis, tournant son propos à moy : « Mon frere », dit-il, « que j'ayme si chèrement, et que j'avois choisy parmy tant d'hommes, pour renouveler avec vous ceste vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'usage est par les vices dès si longtemps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité : Je vous supplie pour signal (1) de mon affection envers vous, vouloir estre successeur (2) de ma Bibliothèque et de mes livres, que je vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection (3) que vous avez aux Lettres. Ce que vous sera *μνημόσυνον* *tui sodalis* (4). » (5).

Puis La Boétie recommande ces trois personnes,

« les plus cheres qu'il a en ce monde »,

les unes aux autres, et demande qu'on fasse venir un prêtre. Il faudrait tout citer de ce que rapporte Montaigne, tant des paroles de son ami que de l'impression qu'elles produisent sur lui. Il admire la vigueur nouvelle que La Boétie semble avoir recouvrée comme par miracle en prononçant toutes ces paroles,

« le teint plus vermeil et le poulx plus fort, de sorte », dit-il, « que je luy fis taster le mien pour les comparer ensemble. »

D'abord Montaigne eut

« le cœur si serré qu'il ne sceut (6) rien luy respondre. »

Mais deux ou trois heures apres, tant pour luy continuer ceste grandeur de courage que aussi par ce que je souhaittois, pour la jalousie (7) que j'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur (8), qu'il y eust plus de tesmoins de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compagnie en sa chambre; je luy dis, que j'avoy rougi de honte de quoy le courage m'avoit failly (9) à ouïr ce, que luy qui estoit engagé dans (10) ce mal avoit eu courage de me dire : que jusque lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnast guieres si grand avantage sur les accidens (11) humains, et croyais mal ayseement ce

(1) Signe.

(2) Héritier.

(3) Attachement.

(4) « Un souvenir de votre compagnon. »

(5) *Lettres*, p. 314.

(6) Put.

(7) Zèle vigilant.

(8) Réputation.

(9) Manqué.

(10) Pris par.

(11) Evénements.

que quelquefois j'en lisois parmy les histoires (1) : mais qu'en ayant senti (2) une telle preuve, je louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui je fusse tant aymé, et que j'aymasse si chèrement : et que cela me serviroit d'exemple pour joüer le mesme rolle à mon tour. » « Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi... » (3).

et nous voyons La Boétie mourant se préoccuper de la mort future de son ami ! peindre « à son frere, à son amy » combien c'est chose facile de mourir simplement et même avec bonheur, comme il fait lui-même.

« Or, pour ce que je monstrois mesmes au visage l'impatience que j'avois (4) à l'ouyr : « Comment, mon frere », me dit-il, « me voulez-vous faire peur ? si je l'avois, à qui seroit-ce de me l'oster qu' (5) à vous ? » (6).

Dans certains moments de faiblesse passagère, ce sera bientôt, en effet, à Montaigne à reconforter son ami.

Sur le soir, après avoir dicté son testament, dans sa chambre « pleine de cris et de larmes », La Boétie fait ses adieux et donne d'ultimes et utiles conseils à sa nièce, Mlle de Saint-Quentin, à sa belle-fille, Mlle d'Arsat, enfin à l'un des frères de Montaigne, M. de Beauregard, dont il veut modérer affectueusement l'âpreté de converti à la Réforme, tout en respectant sa croyance.

« Le lundi matin il estoit si mal, qu'il avoit quitté toute espérance de vie. » (7).

Montaigne nous a rapporté avec une fidélité religieuse les moindres circonstances de la fin, les alternatives d'angoisse et d'euphorie qui traversent ce corps déjà glacé et que La Boétie garde le souci de faire connaître à son compagnon, et toutes les paroles, parfois incohérentes, qui se font jour à ses lèvres affaiblies.

Enfin, il éloigne sa femme, dont les pleurs l'effraient, et pour elle et pour lui.

(1) Dans l'Histoire.

(2) Perçu.

(3) *Lettres*, pp. 315-316.

(4) Combien je supportais mal, combien je souffrais de.

(5) Sinon.

(6) *Lettres*, p. 317 ; v. *infra*, p. 116, n. 5.

(7) *Lettres*, p. 320.

« Apres qu'elle fut partie : « Mon frere », me dit-il, « tenez-vous au pres de moy, s'il vous plaist. »

Puis il délire et s'agite. Montaigne tâche encore de l'apaiser.

« Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer si j'estois pres de luy. Enfin il se mit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne espérance (1). De maniere que, sortant de sa chambre, je m'en resjouis avecques Mademoiselle de la Boétie. Mais une heure apres ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand souspir, il rendit l'ame, sur les trois heures du Mercredy matin dix huitiesme d'Aoust, l'an mil cinq cens soixante trois, apres avoir vescu trente deus ans, neuf mois et dix sept jours. » (2).

(1) Les agitations plus vives du mourant avaient paru indiquer un regain de forces et être de bon augure.

(2) *Lettres*, pp. 324-325.

CHAPITRE III

L'AMITIÉ DE MONTAIGNE POUR LA BOÉTIE

II. — Après la mort de La Boétie

« La Boétie a donné le plus grand exemple peut-être de l'amitié victorieuse de la souffrance, et presque de la mort; et par delà aussi de la mort, Montaigne a fait vivre La Boétie, en l'aimant, en le faisant aimer. » (1).

Après la mort de son ami (août 1563), Montaigne a vécu vingt-neuf ans, c'est-à-dire un nombre d'années à peu près égal à l'âge qu'il avait alors. Il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il eût, avec le temps, oublié un ami de quelques années, même aussi cher. Mais si les passions s'endorment le plus souvent bien vite, ceux de joie dont la flamme peut monter haut, mais pour les réduire en cendres que le souvenir vient seul, de temps à autre, comme une brise vague, ranimer, l'amitié de Montaigne, elle, fondée sur sa nature essentielle et imprégnant toutes ses facultés, ne devait pas mourir.

B. « ...Le temps, que Nature nous a donné pour souverain medecin de nos passions (2), gagne son effect principalement par là, que, fournissant autres et autres affaires à nostre imagination, il desmesle (3) et corrompt cette premiere apprehension (4), pour forte qu'elle soit. *Un sage ne voit guiere moins son amy mourant, au bout de vint et cinq ans qu'au premier an;*

C. « et, suivant Epicurus, de rien moins (5), car il n'attribuoit

(1) F. HÉMON in éd. M. *De l'Amitié*, Paris, 1890, p. 13.

(2) Souffrances.

(3) Arrive à ôter.

(4) Idée, sentiment.

(5) En rien moins.

aucun leniment des fascherries (1) ny à la prevoyance (2) ny à la vieillesse d'icelles (3).

B. « Mais tant d'autres cogitations (4) traversent cette-cy (5) qu'elle s'alanguit et se lasse en fin. » (III, iv, 69 BC.)

Donc Montaigne, en 1588, juste vingt-cinq ans après la mort de La Boétie, se préoccupe de cette forte image, malgré l'effet ordinaire du temps écoulé.

Mais ce n'est pas seulement sur quelques allusions, ni sur quelques faits significatifs que nous appuyerons pour soutenir cette affirmation, c'est sur un texte formel et précis de Montaigne, un texte de sa dernière année peut-être, un texte enfin que rien de sérieux ne permet de réfuter, dont rien, que nous sachions, ne permet de faire suspecter la sincérité absolue.

La dernière édition des *Essais* du vivant de Montaigne est de 1588; l'édition de 1595 a été faite à l'aide des additions et des corrections manuscrites laissées par Montaigne. Or, voici une addition qu'il fit au texte du chapitre VIII du Livre II, et qu'elle reproduisit, ainsi que les éditions ultérieures (6):

« O mon amy ! En vaux-je mieux d'en avoir le goust, ou si j'en vaux moins ? J'en vaux certes bien mieux. Son regret me console et m'honore. *Est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obseques ?* Est-il jouyssance qui vaille cette privation ? » (II, VIII, 89 C n.)

Ainsi, Montaigne, parvenu à la fin de sa vie, considère qu'elle a été consacrée, depuis sa séparation d'avec La

(1) Adoucissement des chagrins.

(2) Prévisibilité, prévision.

(3) De celles-ci.

(4) Pensées.

(5) Celle-ci (cette première « appréhension », ces « passions »).

(6) Décalée de plusieurs paragraphes. L'addition figure, de la main de M., dans la marge de l'exemplaire annoté de Bordeaux; elle a été rayée d'une façon lourde bien différente de celle qui est ordinaire à M. (a). Le texte a été rendu quasi illisible, alors que les rayures de M. sont fines et propres (b); et les éditeurs de 1595 n'auraient pu le tirer de dessous cet empâtement. Nous verrons d'ailleurs que la tendance personnelle de M^{lle} de Gournay l'aurait portée plutôt à le supprimer d'elle-même qu'à le maintenir contre la volonté de M. (c).

(a) Les éditeurs de la reproduction typographique de l'exemplaire de Bordeaux, faite sous la direction du Dr Armaingaud (*Essais* de M..., t. 2, in-f°, P., Impr. Nat., 1927) mettent la note suivante à cet endroit du Livre II: « Tout ce passage du manuscrit ne paraît pas raturé de la main de M. Les lignes sont biffées par des traits doubles et irréguliers. » (b) Cf. F. STROWSKI, in *Essais* de M., reprod. phototypique de l'exemplaire de Bordeaux, P., 1912, t. 1, p. 9; (c) *Infra*, pp. 104 sqq.

Boétie, à « en faire à tout jamais les obsèques ». Quand il n'y aurait, en tout et pour tout, que ces mots pour nous renseigner, ils seraient bien probants; ils suffiraient pour autoriser et même pour requérir la recherche détaillée de l'influence de l'amitié sur la pensée de Montaigne; même si — ce qui n'est pas — certains faits de la fin de sa vie allaient les contredire.

D'autres textes encore nous montreront l'étendue du deuil de Montaigne, d'un deuil qui ne fut pas simplement ressenti, mais réfléchi et accepté à la manière d'une règle de vie; un deuil tel qu'il est juste de se demander, avec Paul Stapfer,

« si nous connaissons beaucoup de deuils, même parmi ceux qui nous touchent le plus près et qui nous ont fait verser le plus de larmes, qui aient cette intensité et cette durée. » (1).

Montaigne nous a dépeint lui-même le grand changement qu'a apporté dans sa vie la disparition d'Etienne :

« L'Ancien Menander disoit celui-là heureux, qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy. Il avoit certes raison de le dire, mesmes (2) s'il en avoit tasté (3). Car à la verité, si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aysée et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poissante (4), pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement (5) mes commoditez naturelles et originelles sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis-je, toute aux quatre (6) années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse (7). Depuis le jour que je le perdy,

*Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, Dii, voluistis) habebo* (8)

« je ne fay que traîner languissant ; et les plaisirs mesmes

(1) *La famille et les amis de M., P.*, 1896, p. 21.

(2) Surtout.

(3) Goûté.

(4) Pesante.

(5) M'étant contenté de.

(6) « Quatre ou cinq », lit-on dans les éd. publiées du vivant de M. Cf., *supra*, p. 40, n. 2.

(7) Odieuse.

(8) « Jour que je ne cesserai jamais de pleurer et d'honorer (telle a été votre volonté, ô Dieux !) » Il est remarquable que, chez Virgile (*Enéide*, V, 49), ces vers expriment le deuil d'un fils qui a perdu son père : M. ne les a pas employés à la mémoire du sien, que pourant il avait tendrement aimé. Cf. *supra*, p. 34.

qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout ; il me semble que je luy desrobe sa part...

« J'estois desjà si fait et accoustumé à estre deuxiesme (1) par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

« ...Il n'est action ou imagination (2) où je ne le trouve à dire (3), comme si (4) eut-il bien faict à moy. » (I, xxviii, 248, 249 A.)

Et Montaigne cite les vers éplorés de Catulle :

*O misero frater adempte mihi !
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta anima,
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia atque omnes delicias animi.
Alloquar ? audiero nunquam tua verba loquentem ?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac ? At certe semper amabo. (5).*

Les souvenirs poétiques qui

« se pressent ici sous la plume de l'écrivain... se présentent, nous pouvons le croire, comme un juste écho qui répond aux battements du cœur de Montaigne, plutôt que comme un secours dont il eût besoin pour éclater en notes émues et en plaintes éloquentes. » (6).

Notons qu'il a pris la peine de modifier le texte véritable de Catulle, en soudant deux passages de poésies différentes, en déplaçant certains vers, en changeant même un mot (7).

(1) A ce que nous fussions deux : « luy vingtiesme » signifie : « lui et dix-neuf compagnons », sans idée d'ordre, comme le remarque M. Simpson. V. un autre ex., chez M., *infra*, p. 246, n. 1, ll. 6-7.

(2) Idée.

(3) Où je ne découvre qu'il me manque.

(4) De même, aussi.

(5) « O malheureux que je suis, mon frère, de t'avoir perdu ! Avec toi m'ont été ravies toutes les joies que ta douce amitié entretenait dans notre vie. Tu as par ta mort brisé tout mon bonheur, mon frère. Avec toi notre âme tout entière est descendue au tombeau, et depuis j'ai chassé entièrement de ma pensée tout ce à quoi nous nous appliquions, tout ce qui faisait mes délices. Ne te parlerai-je plus ? N'entendrai-je plus jamais les paroles de ta bouche ? Jamais, frère qui m'est plus cher que la vie, ne pourrai-je plus te voir désormais ? Ah du moins je t'aimerai toujours. » (CATULLE, LXVIII, 20 et LXV, 9.)

(6) F. TAVERA, *Le Problème humain...*, P., 1932, p. 186.

(7) *Domus*, remplacé par *anima*.

Montaigne a très certainement été désespéré de la mort d'Etienne de La Boétie; et sa vie s'est passée tantôt à se laisser aller à son abattement et tantôt à lutter contre la complaisance de sa propre douleur.

Cette tristesse que Montaigne ressentit, lui qui est

B. « des plus exempts de cette passion (1)

C. « et ne l'ayme ny l'estime, quoy que le monde ayt prins, comme à prix faict (2), de l'honorer de faveur particuliere »

et qui la tient pour

« une qualité (3) tousjours nuisible, tousjours folle », dont, « comme tousjours couarde et basse, les Stoïciens defendent le sentiment à leurs sages. » (I, II, 10 BC.)

Montaigne semble, en effet, ne pas avoir voulu y échapper complètement, et y avoir parfois trouvé quelque plaisir :

B. « Il y a quelque ombre de friandise et delicatesses qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie...

C. « Et dict un Attalus en Seneque que la memoire de nos amis perdus nous aggrée (4) comme l'amer au vin trop vieil... et comme des pommes doucement aigres. » (II, xx, 464 BC.)

Et nous l'avons entendu s'écrier :

« Son regret me console et m'honore. »

Mais il n'aura pas à dire comme saint Augustin :

« Seules les larmes m'étaient douces et elles avaient succédé à mon ami dans les délices de mon cœur. » (5).

A Montaigne l'ami reste plus doux que les larmes; c'est le souvenir de l'amitié même qui apaise :

« Comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science (6) de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication. » (II, VIII, 89 A.)

Certes, Montaigne a d'abord été accablé par son

(1) Sentiment.

(2) Se tienne pour dit.

(3) Manière d'être.

(4) Plaît.

(5) *Confess.* Lib. IV, iv, 9.

(6) Certitude.

malheur; et son esprit en a été tout entier occupé; nous l'avons vu faire renaître l'image de ces moments dramatiques dans une longue lettre à son père (1), dont nous possédons la fin, et où il épanchait sa douleur :

« Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible que d'avoir l'ame vifve (2) et affligée, sans moyen de se déclarer » (II, VI, 61 B),

notera-t-il un jour. Si toute sa vie les plaisirs mêmes redoublèrent son affliction (3), que ne dut-ce pas être au commencement de cette existence nouvelle et désolée ?

Et combien vivre même dut lui peser ! Longtemps encore il s'étonnera d'avoir survécu à son ami (4).

Mais celui-ci même ne l'avait-il pas, en mourant, exhorté à la résignation ? et ne lui avait-il pas confié le soin de consoler autant que possible les êtres chers qu'il laissait (5) ? Nous pouvons penser que Montaigne s'y employa (6). Et puis, devait-il se dire, comme dira plus tard De Sacy :

(1) M., qui la publie en 1570, y parle du zèle qu'il a eu *toute sa vie* pour la gloire de La B. (*supra*, p. 68) qu'il ne connaissait que depuis quelques années; s'il y a peut-être eu ici une retouche, ce n'est pas une raison suffisante pour douter qu'il s'agisse véritablement d'une ancienne lettre.

(2) Toute sensible, à vif.

(3) V. M., *supra*, p. 74.

(4) Il citera, en les mettant au passé, les vers d'Horace :

*Illam meæ si partem animæ tulit.
Maturior vis; quid moror altera,
Nec charus æquè, nec superstes
Integer ? Ille dies utramque
Duxit ruinam.* (a)

(*Odes*, II, XVII, 5; *Essais* de M., I, XXVIII, 249 B).

(5) *Supra*, p. 67.

(6) Car il écrit :

« De mon humeur je me rends plus officieux envers les trespassez; ils ne s'aydent plus; ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là justement en son lustre. Le bienfaict est moins richement assigné (b) où il y a retrogradation (c) et réflexion. Arcesilaus, visitant Ctesibius malade et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement sous le chevet du lit de l'argent qu'il luy donnoit; et, en le luy celant, luy donnoit en outre quittance de luy en sçavoir gré. Ceux qui ont mérité de moy de l'amitié et de la reconnaissance ne l'ont jamais perdue pour n'y estre plus : je les ay mieux payez et plus soigneusement, absens et ignorans (d). Je parle plus affectueusement des mes amis quand il n'y a plus

(a) « Puisqu'un coup prématuré m'a ravi cette moitié de mon âme, pour-quoi moi, l'autre moitié, demeuré-je ici, moins cher à moi-même, et ne survivant qu'en partie ? Le même jour a fait notre commune ruine. »

(b) attribué; (c) retour; (d) en leur absence et à leur insu.

« La seule vie qui reste ici-bas à notre ami, quand il est mort, c'est celle qu'il conserve dans notre cœur, et dans la mémoire des hommes. Cette vie est rattachée à la conservation de nos jours. C'est donc inhumainement enlever à notre ami son bien le plus précieux, que de les abréger... On ne doit pas espérer de résister aux premiers mouvements de la douleur; mais on doit commander à une douleur opiniâtre, que la raison et la sagesse doivent dompter. On regrettera les morts, mais non par des larmes stériles, qui leur ôtent plus qu'elles ne leur donnent; on les regrettera par tout ce qu'il y a de plus propre à les faire revivre. Je ne parle point du moyen le plus glorieux et le plus efficace pour y parvenir, je veux dire de consacrer leur nom dans quelque ouvrage digne des soins et de l'attention de la postérité... Il est un autre moyen de faire revivre ses amis, et ce moyen est d'autant moins à négliger qu'il est facile et à la portée de tout le monde. Faisons naître souvent l'occasion de parler d'eux; rappelons-les sans cesse dans notre conversation; ayons, s'il se peut, leur portrait; conservons-le dans les lieux que nous habitons ordinairement... Il y a une autre manière... et qu'on ne peut trop recommander, parce qu'elle est rarement pratiquée, quoiqu'elle marque bien plus de véritable tendresse, que toutes les larmes qu'on pourrait verser. C'est de se mettre souvent à leur place dans les différentes conjonctures qui se présentent, et d'y faire ce qu'ils auroient fait. » (1).

Nous avons vu, nous verrons encore, que ces moyens, Montaigne les a tous employés (2). Mais auparavant, il lui fallait se reprendre du

« trouble que son esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte. » (3).

Il nous a raconté comment il s'y ingénia :

« Je fus autrefois touché d'un puissant déplaisir (4), selon ma complexion, et encores plus juste que puissant : je m'y fusse perdu à l'aventure (5) si je m'en fusse simplement fié à mes forces. Ayant besoin d'une vehemente diversion pour m'en distraire, je me fis, par art, amoureux, et par estude, à quoy l'aage m'aidoit. L'amour me soulagea et retira du mal qui m'estoit causé par l'amitié... » (III, iv, 68 B, § 4.)

moyen qu'ils le sçachent. » (III, ix, 285-286 B). Mary-E. Lowndes pense que la « dame vraiment affligée » que M. « a esté autrefois employé à consoler » (III, iv, 61 B sqq.) est la veuve de La B. (*Michel de M.*, Cambridge, 1896, pp. 257 et 97). Mais il y a une phrase qui rend cette supposition assez incertaine (III, iv, 62, § 2, l. 1).

(1) M. DE SACY. *Traité de l'amitié* (1704), nv. éd., P., 1774, pp. 275, 278, 281.

(2) Sauf que nous ne savons rien de portraits.

(3) V. M., *supra*, p. 62, n., § 2 fin.

(4) Chagrin.

(5) Peut-être.

Sa famille a dû s'employer aussi de son mieux pour le soustraire à son tourment (1). Sans doute, est-ce beaucoup cette préoccupation qui la fit presser et enfin persuader Michel de se marier.

En septembre 1565, il épouse Françoise de La Chassigne, issue d'une riche et notable famille de robe bordelaise, fille de ce Joseph de La Chassigne et nièce de ce Montaigne, sieur de Bussaguet, avec lesquels La Boétie avait été fort lié (2).

« De mon dessein », avoue Montaigne, « j'eusse fuy d'espouser la sagesse mesme, si elle m'eust voulu. Mais, nous avons beau dire, la coustume et l'usage de la vie commune nous emporte. La plus part de mes actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutesfois je ne m'y conviay pas proprement (3), on m'y mena, et y fus porté par des occasions estrangeres. Car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vitiueuse et evitable (4) qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident (5) : tant l'humaine posture est vaine. Et y fus porté certes plus mal préparé lors et plus rebours (6) que je ne suis à present apres l'avoir essayé (7). » (III, v, 91-92 B.)

A travers tous les *Essais*, Montaigne considérera sans roses lunettes le mariage en général, comme le sien en particulier (8). S'il en a jamais une opinion plus indulgente, c'est peut-être sous l'influence toujours active de La Boétie, qui l'avait convié au bonheur, aux vertus domestiques, prêchant d'exemple autant que de paroles (9). C'est peut-être aussi parce que cet « amoureux de l'amitié » (10) voit dans le mariage une association vaguement et idéalement comparable à cette « divine liaison », ou du moins « quelque imaginaire ressemblance » avec elle (11) :

« Ung bon mariage, *s'il en est*, refuse la compaignie et conditions de l'amour (12). Il tache à représenter celles de l'ami-

(1) Cf. *infra*, p. 83 et n. 5.

(2) Cf. *supra*, p. 42; et P. BONNEFON in *Œuvres de La B.*, p. 358, note.

(3) A proprement parler.

(4) Qu'il faut éviter.

(5) Circonstance.

(6) Contraire, mal disposé.

(7) Aprèe en avoir fait l'expérience.

(8) Cf. *supra*, pp. 26-27.

(9) Cf. *supra*, pp. 47 et 58-59.

(10) Comme se dira Montesquieu.

(11) « ...les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison... » (I, xxviii, 245 A.).

(12) Cf. III, v, 88 B.

tié (1). C'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance (2) et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices et obligations mutuelles... Ce qu'il s'en voit si peu de bons est signé de son pris et de sa valeur (3)... » (*Ib.*, 90 B.).

Mais Montaigne fait, il est vrai, de graves restrictions :

« Le mariage... Outre que c'est un marché (4) qui n'a que l'entrée libre (5) (sa durée estant contrainte et forcee, dependant d'ailleurs (6) que de nostre vouloir) et marché qui ordinairement se faict à autres fins (7), il y survient mille fusees (8) estrangeres à desmeler parmy (9), suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection : là où (10) en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce (11) que d'elle mesme. Joint (12) qu'à dire vray, la suffisance (13) ordinaire des femmes n'est pas pour (14) respondre à cette conference (15) et communication, nourrisse de cette sainte couture; ny leur ame ne semble assez ferme (16) pour soustenir l'estreinte d'un nœud si pressé et si durable. » (I, xxviii, 239-240 A.)

Remarquons que Mme de Montaigne ne semble pas avoir été particulièrement mal douée. On a écrit (d'une façon assez plaisante) que,

« par sa famille, par son éducation et surtout par ses qualités personnelles, elle appartient à cette classe hors ligné des femmes qui pensent, sentent et savent. » (17).

En tout cas, une des lettres d'elle qui se sont retrouvées, s'accorderait avec cette favorable appréciation (18).

(1) Nietzsche dira lui aussi que le bon mariage repose sur le talent de l'amitié (*Vermischten Meinungen und Sprüchen*, n° 378).

(2) Confiance.

(3) Si M. tempère de même sa sévérité à l'égard de l'affection paternelle, c'est en faveur de l'intimité qui peut unir le père à son fils grandi, affermi en jugement et en caractère.

(4) Convention, contrat.

(5) Qu'on est libre seulement de conclure, non pas de révoquer.

(6) D'autre chose.

(7) M. développera cette idée (III, v, 88 B.).

(8) Pelotes de fil, complications.

(9) Au milieu de cela.

(10) Tandis que.

(11) Il ne s'agit.

(12) Outre.

(13) Aptitude, capacité.

(14) De nature à.

(15) Echange d'idées.

(16) M. reconnaît aux femmes l'opiniâtreté, plutôt que la constance sa soeur. (II, xxxii, 529 B.).

(17) Gabriel Richou. *Inventaire de la collection des ouvrages et documents réunis par J.-F. Payen et J.-B. Bastide sur Michel de M.*, P., 1878, p. 276.

(18) On pourra voir cette lettre, parmi les autres, *ib.*, p. 306.

Mais, comme le note Paul Stapfer,

« Montaigne tenait le sexe faible non pas pour incapable de culture et d'esprit, mais pour déraisonnable par essence, impropre par conséquent à éprouver comme à inspirer la véritable amitié. C'est parce que la raison entre dans l'amitié qu'il considérait celle-ci comme infiniment élevée au-dessus de l'amour des femmes. » (1).

Le mariage même, par ses vicissitudes propres, allait entretenir d'ailleurs chez Montaigne le regret de l'amitié perdue. Il écrit, à propos de la « cornardise » :

B. « Miserable passion (2), qui a cecy encore, d'estre incommunicable,

Fors etiam nostris invidit questibus aures (3).

« Car à quel amy osez-vous fier vos doleances, qui s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy mesme sa part à la curée ?

C. « Les aigreurs comme les douceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages. Et, parmy les autres importunes conditions qui se trouvent en iceluy, cette-cy, à un homme languager comme je suis, est des principales : que la coustume rende indecent et nuisible qu'on communique. à personne tout ce qu'on en sçait et qu'on en sent. » (III, v, 115 B, C.)

Quelques années plus tard, en juin 1568, voici que Pierre Eyquem de Montaigne meurt; son fils aîné Michel hérite du nom et de la terre; et, en 1570, il cède sa charge de Conseiller.

Plusieurs auteurs ont pensé que l'absence de La Boétie fut la cause principale de cette détermination. Ainsi, le D^r Armaingaud :

« Montaigne était peu attaché à ses fonctions de magistrat, qui ne correspondaient pas à ses goûts et ne furent agréables pour lui que pendant la vie et par le contact de son ami La Boétie. Aussi, dès que son père, qui, seul, vraisemblablement, avait pu le décider à les conserver jusque là, eût disparu, il songea à vendre sa charge et... il abandonna enfin le Parlement de Bordeaux. » (4).

Et Paul Bonnefon écrit :

« La conformité de leurs charges rapprochait sans cesse

(1) *Montaigne*, P., 1895, p. 21. Cf. III, III, 50-51.

(2) Infortune ressentie, cf. *infra*, p. 127, n. 13.

(3) « Le sort nous refuse même des oreilles pour faire entendre nos plaintes. » (Catulle, LXIV, 170).

(4) *Œuvres complètes de Michel de M.*, P., 1924, t. I, Intr., p. 23.

La Boétie et Montaigne l'un de l'autre, et Montaigne aimait à se sentir maintenu par un tel voisinage. Aux instants de défaillance, le soutien était proche et il n'est pas téméraire d'affirmer que Montaigne s'y appuyait parfois. Aussi, quand l'ami fut à jamais absent, celui qui survivait prit en dégoût cette charge qui ravivait sa douleur... » (1).

Il nous semble non seulement très possible que

« Montaigne... fût et demeurât magistrat par son ami » (2),

dont les archives du Parlement de Bordeaux montrent la conscience et la compétence (3), mais même que ce dégoût pour la justice de son temps vint à Montaigne de La Boétie, duquel, dans une lettre à Michel de L'Hospital, il dit :

« la haine capitale (4) et jurée contre tout vice, mais principalement contre ceste vilaine traficque qui se couvre sous l'honorable tiltre de Justice. » (5).

Donc, voici Montaigne délivré de la contrainte de sa charge. De quoi va-t-il s'occuper avant toutes choses ? De faire connaître La Boétie en publiant ses ouvrages, de donner le plus d'être possible à tout ce qui restait de lui. Ce soin devait d'autant plus tenir à cœur à Montaigne que, nous dira-t-il longuement,

« les enfantemens de nostre esprit... nous représentent... bien plus vivement que les autres. » (II, viii, 95, § 2 A.)

Remarquons que Montaigne, tout comme La Boétie, avait déjà écrit d'une façon remarquée, tant en latin qu'en français et en vers qu'en prose (6) : il n'avait jamais

(1) *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, pp. 77-78. Rien n'interdit davantage, en l'absence de documents, d'expliquer que M. ait conservé sa charge quelques années après la mort de La B., en disant que cette charge, ces collègues communs, ces affaires, etc. ravivaient le souvenir que M. cultivait par-dessus tout, etc... « *Tanta vis admonitionis inest in locis... etc.* » (CICÉRON, *De fin*, V, 1, cité par M., III, ix, 286, § 3 C). (a)

(2) FRANCISQUE HABASQUE. *Un Magistrat au XVI^e siècle*. Agen, 1876, p. 32.

(3) Cf. P. BONNEFON, *o. c.*, t. I, pp. 78-79.

(4) Mortelle.

(5) *Lettres*, 298.

(6) « Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amys tiennent (b) que je puis quelque chose...

« Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames estoit en nature (c), lors que ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure (d) quelque page digne d'estre

(a) « Tant est grande la puissance d'évocation des lieux. »

(b) prétendent; (c) subsistait; (d) peut-être.

pris, et ne devait jamais prendre, le soin de publier ces premiers et véritables « essais ».

Ce n'est pas la première fois pourtant qu'il livrait quelque chose au public. En 1569 avait paru, avec une dédicace signée de son nom, la traduction d'un vieil ouvrage, *Theologia naturalis seu Liber creaturarum* (1), dont l'auteur est un personnage peu connu du début du xv^e siècle, Raymond Sebond. Comment expliquer ce fait, alors que Montaigne a attendu sept ans pour mettre au jour l'œuvre de La Boétie ?

Les raisons ne manquent pas, nous le verrons, et des plus simples. Observons tout de suite que La Boétie ne s'était nullement considéré comme un auteur (2), n'avait rien publié de ses ouvrages, ni manifesté le désir de les faire paraître, soit durant sa vie, soit après sa mort. Il n'en faisait mention ni dans ses derniers discours, ni dans son testament. Même, nous dit Montaigne,

« il n'avoit encore jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la postérité, et ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passe-temps il escrivoit quelquefois. » (3).

Et Montaigne tient à avertir le lecteur, en lui présentant les œuvres de son ami :

« Quant à luy, il n'y a rien icy qu'il eust jamais espéré de te faire voir, voire ny (4) qu'il estimast digne de porter son nom en public...

« Et à la verité, à mesure que chaque saillie lui venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en main, sans aucun soing de le conserver. » (5).

L'idée de les publier ne s'imposait donc point à Montaigne; il pouvait même se demander si le modeste

communiquée à la jeunesse oysive, embabouinée de cette fureur. » (I, xl, 324 et 326 B).

« Quand je me meslois de faire des vers (et n'en fis jamais que des Latins...) » (III, v, 122 B).

(1) « Théologie naturelle, ou Livre des Créatures. »

(2) Si quelques-uns de ses vers manifestent l'espoir de durer, c'est au profit des êtres qu'il aimait, et par l'éclat de travaux futurs qu'il ne devait pas pouvoir entreprendre.

(3) *Lettres*, p. 298; cf. *ib.*, p. 304; et *infra*, p. 137, n. 1 fin.

(4) Ni même.

(5) « Avertissement au lecteur » in *Œuvres* de La B., p. 61.

La Boétie (1) l'aurait approuvé de le faire (2); d'autant que, tous deux l'avaient senti, avec tout son talent, Etienne n'avait pas encore donné sa mesure.

Quant à la traduction du très gros ouvrage de Sebond, Montaigne nous dit qu'il l'a entreprise,

« occupation bien estrange et nouvelle pour lui »,

à la demande de son père,

« à qui il ne pouvoit rien refuser »

et qui y

« print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fit imprimer; ce qui fut executé apres sa mort. » (II, XII, 149, § 2 A.)

La contradiction des dates indiquées par Montaigne (3) fait qu'il n'est pas interdit de supposer, avec E. Courbet (4), que Pierre Eyquem avait eu l'arrière-pensée de détourner par cette tâche encore l'esprit de Montaigne trop préoccupé par ses douloureux souvenirs (5).

D'autre part il est à noter que La Boétie avait lui aussi cédé à la mode (6) des traductions; bien plus, s'il faut admettre d'ingénieuses raisons de M. F. Strowski, c'est à l'influence directe de La Boétie et de ses idées politiques

(1) Cf. sa charmante réponse à Scaliger, *infra*, p. 135, n., § 2.

(2) Cf. l'appréciation de M. sur Cicéron : « Et si (a) ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'estre mise en lumière : ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers; mais c'est à luy faute de jugement de n'avoir pas senty combien ils estoyent indignes de la gloire de son nom. » (II, x, 115 A.).

(3) Cf. *infra*, p. 230, n. 1.

(4) In *Essais* de M., éd. Courbet et Royer, P., t. V, 1900, p. LVIII.

(5) E. Courbet ne veut pas que pour évaluer le temps mis par M. pour traduire Sebond, on fasse « trop bon marché de l'importance de cette entreprise et de la méthode de travail du traducteur. Jamais écrivain ne s'astreint moins à son œuvre. Pour considérable qu'elle fût, il la quittait et la reprenait à sa fantaisie, très soucieux de se ménager de fréquents loisirs et de maintenir par là son esprit à l'abri de toute lassitude. Avec un pareil programme, la version de la *Théologie naturelle* dut exiger plusieurs années et le commencement ne peut en être logiquement rapporté qu'au temps du deuil de la mort de La B. A ce moment-là, Pierre de M. trouva dans son fils un homme gagné d'avance à une tâche sévère et grave comme les pensées qui assombrissaient alors son esprit. » (*Ib.*, p. LXIX).

(6) Cf. P. VILLEY, *Sources et évolution des Essais de M.*, P., 1908, t. I, pp. 13-15.

(a) vraiment.

que serait dû le dessein même de répandre les idées de Sebond (1).

Or, quoi qu'il en soit, c'est peut-être au cours et à cause de sa traduction que Montaigne fut amené à envisager l'édition des œuvres de La Boétie : on lit en effet dans le *Livre des Créatures* certaines curieuses considérations sur la gloire, développées longuement, que Montaigne ne devait pas oublier :

« Une chose... croist au-dedans, quand elle se consomme et se parfaict... Elle croist au dehors, quand elle acquiert de l'honneur et de la renommée... Dieu ne peut croistre interieurement, car il est infiniment parfaict... Il croist exterieurement à mesure que croist sa gloire... Dieu ne peut au dehors et exterieurement s'augmenter s'il ne s'augmente en ses creatures mesmes... »

« Le nom... se peut agrandir en deux façons. Premièrement en soy-mesmes, quand il s'enfle et remplit d'honneur et de renommée... Il croist secondement estant desja tout plain (2) en soy, lors qu'il s'estend, dilate et mutiplie ès cœurs de plusieurs hommes... », etc., etc. (3).

On retrouvera cette idée en termes analogues au début du chapitre des *Essais* intitulé « De la Gloire ». Il est vrai que Montaigne, quant à lui, dénonce là comme ailleurs toute la vanité de la gloire,

« et de cette opinion fantastique »

qui lui fait

« loger une autre sienne vie en la connoissance de ses amis » (II, xvi, 401 A);

mais comme il reconnaît aussi la force extrême et universelle qui tient l'homme « d'alonger (4) son estre » (5), Montaigne n'a pas suivi sa pensée lorsqu'il s'est agi de La Boétie. Toutes les dédicaces qu'il met à ses opuscules utilisent au profit de celui-ci les idées de Sebond sur la

(1) M., *sa vie publique et privée*. P., 1938, pp. 84-96.

(2) Parfait.

(3) Trad. de M. : M., *Œuvres complètes*, éd. Armaingaud, t. IX, P., 1932, pp. 335, 338, 344, 345; cf. *ib.*, pp. 323-370; cf. J. COPPIN, *M. traducteur de Raymond Sebond*, Lille, 1925, in-8, pp. 108-109 sqq. (p. 197, l'auteur montre une application remarquable que M. a faite, dans une de ses dédicaces, du raisonnement fondamental de Sebond sur la connaissance de Dieu à son ami La Boétie); cf. aussi Grace NORTON, *The early writings of M.*, New-York, 1904, v. le début.

(4) Prolonger.

(5) II, xii, 301 C.

façon de faire vivre davantage ce qui ne peut acquérir aucune perfection nouvelle (1). Ainsi, écrit-il à M. de Mesmes :

« J'estime... que ce soit une grande consolation à la foiblesse et brieveté de ceste vie, de croire qu'elle se puisse fermir (2) et allonger (3) par la reputation et par la renomée ; et embrasse (4) tres volontiers une si plaisante et favorable opinion engendrée originellement en nous, sans m'enquerir (5) curieusement ny comment ny pourquoi. De maniere qu'ayant aymé plus que tout autre chose feu Monsieur de La Boétie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, je penserois lourdement faillir (6) à mon devoir si à mon escient (7) je laissois esvanouir et perdre un si riche nom que le sien et si digne de recommandation (8) et si je n'essayois (9), par ces parties (10) -là, de le ressusciter et remettre en vie... Or, Monsieur, par ce que chaque nouvelle cognoissance que je donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et d'avantage (11) que son nom s'enoblit (12) et s'honore (13) du lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encore de le donner en garde à personnes d'honneur (14) et de vertu » (15)...

Mais lorsque Montaigne eut formé ce projet, et vaincu les plus honorables scrupules (16), plusieurs difficultés se

(1) Cf. J. COPPIN, *o. c.*, *ib.*

(2) Fortifier.

(3) Prolonger.

(4) Adopte.

(5) Examiner.

(6) Manquer.

(7) En connaissance de cause.

(8) Estime.

(9) Ne m'efforçais.

(10) Réputation et renommée.

(11) De plus.

(12) Se rehausse.

(13) Reçoit de la réputation.

(14) De réputation.

(15) *Lettres*, p. 294.

(16) « De vray, Monsieur, aiant esté surpris de sa destinée (a) en la fleur de son aage, et dans le train d'une tres heureuse et vigoureuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la postérité quel il estoit en cela. Et à l'adventure (b) estoit-il assez brave (c), quand il eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux (d). Mais enfin j'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir enseveli avec soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensevelir encore la cognoissance qu'il m'en avoit donné... » (*Lettres*, p. 302).

« Si quelqu'un se scandalise dequoy si hardiment, j'use des choses d'autrui, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ne escript

(a) par son destin; (b) peut-être; (c) noble, excellent; (d) désireux.

présentèrent, qui contribuèrent à en retarder l'exécution. Il fallait d'abord, autant qu'il se pouvait, rassembler les œuvres de La Boétie,

« ses brouillars (1) et papiers espars ça et là, le jouet du vent et de ses études (2) »,

papiers dont Montaigne ne possédait qu'une partie. La publication des œuvres *politiques* de La Boétie posait une nouvelle question en cette époque troublée. Enfin il voulait sans doute attendre une occasion favorable pour faire imprimer ces ouvrages à Paris chez le fameux libraire Morel et leur assurer le plus de chances de succès. (Ses propres *Essais* ne paraîtront d'abord qu'à Bordeaux.) (3) :

« Montaigne se mit en route pour Paris afin d'en surveiller l'impression. On était alors en l'an de grâce 1570... La paix *boiteuse et mal assise* de Saint-Germain venait de suspendre pour la troisième fois les hostilités générales entre les calvinistes et les catholiques; les chemins étaient redevenus praticables : le moment paraissait choisi pour une chevauchée de longue haleine. » (4).

Montaigne ne ménagea pas ses soins à la publication qu'il entreprenait; il divisa en petits chapitres les traductions de La Boétie, avec un petit sommaire en marge de chacun; il se préoccupa d'avoir l'opinion des lettrés sur les vers français de son auteur : et quoiqu'on ne les trouvât pas « assez limés » et que ce jugement défavorable l'eût fait hésiter, il ne laissa pas de les publier néanmoins (5). Surtout, il disposa son édition de façon à faire précéder chacun des opuscules qu'il y donnait d'une dédicace exaltant

aux escholes des philosophes du droict et des devoirs de la sainte amitié, que ce personnage et moy nous en avons prattiqué ensemble. » (*Ib.*, p. 299).

(1) Brouillons.

(2) Efforts de son esprit; *ib.*, p. 302.

(3) La *Théologie naturelle* avait été imprimée à Paris; la dédicace de M. à son père y est datée de Paris, mais aussi du jour même de la mort de celui-ci, ce qui jette quelque doute sur la valeur du renseignement. Surtout, dans les *Essais*, M. rejette toute part personnelle à cette impression. Quant à l'éd. des *Essais*, cf. *supra*, p. 18, n. 3.

(4) H. MOTHEAU, in *Essais* de M., éd. Motheau et Jouaust, P., 1886, t. I, p. LI.

(5) Cf. *Lettres*, p. 303.

« feu Monsieur de La Boétie, ce sien cher frere et compaignon inviolable (1) » :

« Il m'a semblé bon, quoy que ce fust », dit Montaigne parlant de ce qu'a laissé La Boétie, « de le distribuer et de le departir en autant de pieces (2) que j'ay peu, pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes (3) et dignes (4) personnes de ma cognoissance, et desquelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honorable. » (5).

Les parrains que Montaigne a choisis, le chancelier Michel de L'Hospital (6), le fameux homme d'Etat, général et savant Henri de Mesmes de Roissy, le surintendant et ambassadeur Louis de Saint-Gelais de Lansac, le prélat diplomate Paul de Foix, étaient non seulement illustres dans la politique et dans les Lettres et influents sur l'opinion publique, mais encore ils avaient plus ou moins connu La Boétie (7), et Montaigne pouvait les

« supplier... de prendre la generale protection de son nom » (8),

de rendre témoignage en sa faveur, et d'accroître encore leur bonne opinion sur lui (9). Sans insister sur les titres de ces grands personnages, Montaigne mettait en valeur, dans chaque dédicace, et toujours d'une façon aussi habile que variée, le mérite des opuscules de son ami; et tout en plaidant pour eux chaudement, il s'attachait encore plus à communiquer son enthousiasme pour la personne même de leur auteur, dont il déclarait qu'il n'est

« demeuré que l'escorce et les fueilles » (10)

alors que

« mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires », il

(1) *Ib.*, p. 305. Sur « inviolable », v. *infra*, p. 96, n. 2.

(2) Morceaux.

(3) Qui attirent le regard, illustres.

(4) De mérite.

(5) *Ib.*, p. 202.

(6) Qui était alors dans sa disgrâce, ce qui laisserait difficilement soupçonner M. d'avoir nourri des vues ambitieuses en dédiant à l'auteur des *Carmina* les vers latins de La B.

(7) Comme Mme de M., à qui est dédiée la *Lettre de consolation*, cf. *supra*, p. 25.

(8) *Lettres*, p. 303.

(9) *Ib.*, p. 326.

(10) *Ib.*, p. 298.

avait vu « partir de luy choses plus dignes d'estre sçeues, plus dignes d'estre admirées. » (1).

et qu'il avait connu

« Les reiglez branles (2) de son ame, sa pieté, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poix (3) et la santé (4) de son jugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevées au-dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compagnes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie... » (5).

Et Montaigne, non sans quelque amertume, dit à L'Hospital son regret que La Boétie n'ait pas été discerné par les hommes au pouvoir et désigné pour les « premières charges de France », auxquelles il était

« l'un des plus propres et necessaires hommes »,

et auxquelles il fut si nonchalant à se pousser, content du sort modeste qui lui était fait (6).

A M. de Foix, Montaigne recommande aussi, avec une émotion vraiment rare,

« la memoire de feu Estienne de La Boétie, tant pour son extreme valeur que pour la singuliere (7) affection qu'il me portoit... moy à qui seul il s'est communiqué (8) jusques au vif. et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent au giron (9) d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune (10)... »

« ... La posterité le croira si bon luy semble, mais je luy jure, sur tout ce que j'ay de conscience, l'avoir sçeu et veu tel, tout considéré, qu'à peine (11), par souhait et imagination pouvois-je monter au de là, tant s'en fault que je luy donne beaucoup de compagnons. » (12).

et dans la lettre à M. de Lansac, Montaigne va plus loin

(1) *Ib.*, p. 304.

(2) Les mouvements ordonnés.

(3) Pondération, sérieux.

(4) Bon sens.

(5) *Ib.*, p. 298.

(6) *Ib.*, pp. 297-298.

(7) Extraordinaire.

(8) Livré en toute confiance.

(9) Sein.

(10) A cause de son malheureux destin.

(11) Bien difficilement.

(12) *Ib.*, p. 303.

encore dans l'enthousiasme, ce qui était pourtant assez difficile :

« Il m'a fait cest honneur, vivant, que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avec moy une cousture d'amitié si estroicte et si joincte qu'il n'y a biaux (1), mouvement ny ressort en son ame, que je n'aye peu considerer et juger, au moins si ma veuë n'a quelquefois tiré court (2) Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si pres du miracle... que pour me jettant hors des barrieres de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout (3), il est force (4), parlant de luy, que je me reserre et restraigne au-dessous de ce que j'en sçay. Et pour ce coup (5), Monsieur, je me contenteray seulement de vous supplier pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire, que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir (6) rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe... » (7).

Ainsi nous voyons Montaigne, qui assure être très indolent, sauf en amitié (8), s'employer vraiment de son mieux à faire vivre son ami dans l'esprit des hommes comme il vit dans le sien :

« Feu Monsieur de La Boétie... Je crois qu'il le sent aucunement (9) et que ces miens offices le touchent et resjouissent. De vray, il se loge encore chez moy si entier et si vif que je ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloigné de nostre commerce... », dit-il à M. de Mesmes (10).

« Il fallait que chacun le connût, l'estimât et l'aimât comme lui-même l'avait connu, estimé et aimé », dit très bien Paul Bonnefon (11).

Nous comprenons alors la joie qu'il éprouve à inscrire au fronton du livre :

« Lecteur, tu me doibs tout ce dont tu jouis de feu Estienne de la Boétie. » (12).

(1) Direction, face, aspect.

(2) Du moins si ma vue a toujours porté assez loin.

(3) Pour qu'on ne me refuse pas toute créance.

(4) Forcé.

(5) Pour cette fois.

(6) Est bien éloignée d'avoir vu.

(7) *Ib.*, p. 326.

(8) Cf. *supra*, pp. 23, 35, 76, n. 6.

(9) De quelque manière.

(10) *Lettres*, p. 294. Paroles d'autant plus remarquables que pour M., dans les *Essais*, la vie semble n'être qu'une « eloise » (un éclair) « dans le cours infiny d'une nuit éternelle » (II, xix, 265 B) et que « Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus. » (*Ib.*, 256 A § 1).

(11) *M. et ses amis*. P., 1898, t. I, p. 222.

(12) *Œuvres de La B.*, p. 61 (v. la suite, *supra*, p. 82, et *infra*, p. 91).

(avertissement qu'il date de l'anniversaire d'un triste moment de leur amitié) (1).

Montaigne ne publiait pas, il est vrai, toutes les œuvres de son ami. Il ne put jamais mettre la main sur divers poèmes grecs, latins et français (2); et c'est une dizaine d'années plus tard qu'il recevra d'un ancien ami de La Boétie vingt-neuf sonnets qu'il n'avait pas connus : il les insérera dans ses propres *Essais* (3) et les dédiera à la « Grande Corisande » (4). Par la même occasion, Montaigne manifestera le souhait

« que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escriis, par cy par là, en fassent de mesmes. » (I, xxviii, 251 A.)

Dans l'exemplaire de l'édition de 1588 sur lequel Montaigne, à la fin de ses jours, préparait une nouvelle édition, tous ces sonnets sont raturés et on lit, de son écriture :

« Ces vers se voient ailleurs. »

De même, dans son édition de 1595, Mlle de Gournay écrit :

« Les vingt neuf sonnets d'Estienne de La Boétie qui estoient mis en ce lieu ont esté depuis imprimez avec ses œuvres. »

Notes qui paraissent bien se rapporter à un ouvrage de La Boétie, que Montaigne, toujours fidèle à son dessein, avait probablement préparé et remis à l'imprimeur peu avant de mourir (5).

(1) « *L'Avertissement au lecteur* est daté du 10 août, et cette date (comme celle de la dédicace de M. à son père de sa propre traduction) a une signification particulière. C'était l'anniversaire du second jour de la maladie fatale de La B., c'est-à-dire du jour où M. le rejoignit à Germignan, où il mourut le 18. » (Miss GRACE NORTON, *The early writings of M.*, New-York, 1904, p. 32).

(2) Cf. *Œuvres* de La B., p. 61.

(3) I, xxix.

(4) Cf. *supra*, p. 56, n. 9.

(5) Mais dont les exemplaires sont introuvables. Dans l'édition de la *Bibliographie historique de la France* du P. Lelong, donnée en 1768 par Fevret de Fontette, on voit sous le n° 2230 la mention suivante :

« *Historique description du solitaire et sauvage pays de Medoc* (dans le Bordelois) par feu M. de La Boétie, conseiller du Roi en sa Cour de Parlement à Bordeaux, etc., Bordeaux, Millanges, 1593, in-12° » et, en note : « On a joint à cette description quelques vers du même auteur, qui ne se trouvent point dans l'éd. qu'avait donnée de ses œuvres Michel de M. »

Le catalogue d'une bibliothèque privée, dressé au début du xvii^e siècle, atteste aussi l'existence de cet ouvrage, malgré les doutes de P. Bonnefon. Cf. *Œuvres* de La B., pp. 398 sqq.; et v. *infra*, p. 175, n. 3, l. 1, un vers de La B. qui rappelle le titre cité.

Il y a cependant une œuvre que Montaigne possédait depuis longtemps et qu'on pourrait s'étonner de ne le voir jamais publier : c'est le *Discours de la Servitude volontaire* ou *Contre Un* lui-même, la plus célèbre de toutes celles de La Boétie. Dans l'« Avertissement au lecteur » en tête de l'édition des œuvres de son ami, Montaigne déclare :

« ... Asseure-toy que j'ay faict ce que j'ay peu, et que, depuis sept ans que nous l'avons perdu (1), je n'ay pu recouvrer que ce que tu en vois, sauf un Discours de la Servitude volontaire et quelques memoires de nos troubles sur l'édit de janvier 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, je trouve leur façon trop delicate et mignarde pour l'abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris, ce dixieme d'aoust 1570. » (2).

Nous avons vu que Montaigne comptait donner au *Discours* une place d'honneur dans ses *Essais*, ou qu'en tout cas il y a laissé la marque d'une telle intention (3), pour se raviser quelques pages plus loin et nous dire :

« Parce que j'ay trouvé (4) que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler (5) l'estat de nostre police (6) sans se soucier s'ils l'amenderont, qu' (7) ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine (8), je me suis dédit de le loger icy. Et affin que la memoire de l'auteur n'en soit interessée (9) en l'endroit de (10) ceux qui n'ont peu connoistre de pres ses opinions et ses actions, je les advise que ce subject fut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation (11) seulement, comme subject vulgaire (12) et tracassé (13) en mille endroits des livres. Je ne fay nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit, car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant. Et sçay d'avantage (14) que s'iï eut eu à choisir, il eut mieux aimé estre nay à Venise qu'à Sarlac : et avec raison. Mais il avoit

(1) La B.

(2) *Œuvres de La B.*, pp. 61-62.

(3) Cf. *supra*, p. 7.

(4) Découvert, constaté.

(5) Bouleverser.

(6) Gouvernement.

(7) Ouvrage que.

(8) Fabrication.

(9) Lésée.

(10) Dans le jugement de.

(11) Exercice.

(12) Courant.

(13) Agité, rebattu.

(14) De plus.

un'autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tres-religieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au (1) repos de son païs, ny plus ennemy des remue-mens (2) et nouvelletez de son temps. Il eut bien plustost employé sa suffisance (3) à les esteindre, que à leur fournir dequoy les émouvoir (4) d'avantage. Il avoit son esprit moulé au patron (5) d'autres siecles que ceux-cy.

« Or, en eschange de cet ouvrage serieux, j'en substitueray un autre, produit en cette mesme saison de son aage, plus gail-lard (6) et plus enjoué. » (I, xxviii, 250-251 A.)

Montaigne avait voulu publier le *Discours*, témoignage « gentil et plein ce qu'il est possible » (7) (*ib.*, 236 A)

du mérite littéraire de son ami; il avait déjà longtemps hésité à prendre sur soi de passer outre au silence de La Boétie à ce sujet; mais lorsque les protestants s'en firent fait une arme contre l'autorité royale, en 1574 et en 1576, le publiant dans le *Réveille-Matin des François* et dans les *Memoires de l'Estat de France*, Montaigne put hésiter bien davantage à jeter le nom de La Boétie dans la bagarre politique, alors que celui-ci même ne l'avait pas jugé à propos. Aussi bien, à supposer que la publication eût été matériellement possible, elle aurait exposé et le *Contre Un* et les *Essais* à de terribles foudres (8).

(1) Zélé pour.

(2) Troubles politiques.

(3) Talent.

(4) Exciter, faire naître.

(5) Formé au modèle.

(6) Vif, allègre.

(7) Noble et aussi parfait que possible.

(8) M. doit penser à La B. lorsqu'il rapporte l'histoire d'un certain Labiénus qui

« eust plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vray semblable, les courtisans et favoris des Empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise et des humeurs paternelles (a) qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses escrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumière (b), à estre bruslés. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui, depuis, fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matière de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines (c) et monumens des Muses..., etc. » (II, viii, 96 A).

(a) Labienus père avait été lieutenant puis adversaire de César; (b) publiés; (c) sciences.

Plus tard, lorsque, Henri III mort, Henri de Navarre est son successeur légitime, c'est le parti opposé qui pourrait utiliser le *Contre Un*; en tout cas, dans ces « orages publics » ce véhément discours contre la tyrannie apparaîtrait toujours chargé de quelque intention actuelle, et ne resterait pas à ces hauteurs sereines où Montaigne voudrait le placer :

« Cette proposition si solenne (1) : s'il est permis au sujet de se rebeller et armer contre son prince pour la défense de la religion, souveniez-vous en quelles bouches, cette année passée, l'affirmation d'icelle estoit l'archeboutant d'un parti, la négative de quel autre parti c'estoit l'archeboutant; et oyez à présent de quel quartier (2) vient la voix et instruction (3) de l'une et de l'autre; et si les armes bruvent moins (4) pour cette cause que pour celle-là... » (II, XII, 153 C.)

Aussi bien le *Discours* était-il en fait publié, et Montaigne n'avait-il plus à s'inquiéter de sa transmission à la postérité. On peut même se demander si, en déclarant, après avoir longuement annoncé qu'il va montrer le joyau de l'ouvrage, que c'est décidément trop dangereux et que d'ailleurs c'est l'œuvre d'un adolescent, non, d'un enfant (5), Montaigne n'a pas voulu (6) piquer par de

(1) Grave.

(2) Côté.

(3) Proclamation et enseignement.

(4) Font moins de fracas.

(5) L'auteur, dit-il, est un « garçon de dix-huit ans », plus tard il corrige : « un garçon de seize ans » (I, xxviii, 250), et cf. *supra*, p. 91 : « ce subject fut traicté par luy en son enfance » (ce mot a pourtant un sens large chez M. : cf. *infra*, p. 169, n. 4). Or un passage du *Contre Un* : « ...nostre poesie françoise, maintenant non pas accoutree, mais, comme il semble, faite tout à neuf par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre du Bellay qui en cela avancement bien tant nostre langue... » (*Œuvres de La B.*, p. 43) rend douteux que l'auteur fût aussi jeune que le dit M. : les *Odes* de Ronsard parurent en 1550 et 1552; celles de Du Bellay en 1550; les *Amours* de Baïf en 1552. Or La B. est né en 1530. Un peu plus loin, La B. déclare : « ...ces beaux contes du (a) roi Clovis, ausquels desjà je voy, ce me semble, combien plaisamment, combien à son aise, s'y esgaiera la veine de nostre Ronsard, en sa *Franciade*... » (*ib.*, pp. 42-43.) Or, La B. fréquentait la Pléiade et pouvait connaître les projets de Ronsard (b), mais celui-ci ne paraît bien avoir conçu sa *Franciade* qu'en 1552. Cf. P. BONNEFON in *Œuvres de La B.*, pp. xxiv-xxv.

(6) Il est peut-être à noter qu'au milieu même du chapitre, M., sans avoir encore annoncé la substitution, fait déjà allusion à « ces vers » qu'il va donner à la place du *Contre Un* (I, xxviii, 239, § 3 A) (c).

(a) sur le; (b) ce qui ne rend pas nécessaire l'hypothèse d'une interpolation dans ce texte. M. assure d'autre part que La B. n'a pas retouché l'ouvrage (I, xxviii, 236). (c) Mais peut-être aussi le mot « ces » doit-il en réalité être lu « ses », comme il arrivait quelquefois.

savants apprêts la curiosité du lecteur pour l'envoyer lire ce *Discours* qui, dit-il,

« court pieça (1) ès (2) mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée recommandation (3) ». (I, xxviii, 236 A.)

et qui a été publié...

« par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police (4) ». (*Ib.*, 250 A.)

Le docteur Armaingaud n'hésite pas à le dire :

« La publicité qu'il donnait ainsi à l'œuvre de La Boétie et en même temps au recueil de pamphlets et de traités de politique révolutionnaire qui la contenait, compensait largement l'absence du *Discours* dans le texte des *Essais* et lui faisait ce que nous appellerions aujourd'hui une bonne réclame. » (5).

Depuis, la plupart des éditeurs des *Essais* ont répondu à l'intention véritable de Montaigne en y insérant le *Discours* aussi bien que les *Sonnets*.

Quant aux

« quelques memoires sur cet edict de Janvier, fameux par nos guerres civiles »,

« ils trouveront encores ailleurs leur place » (I, xxviii, 236 A),

dit Montaigne. Mais à la fin de sa vie, il rajoute : « peut-estre ». C'est que ces mémoires touchaient, eux, directement et expressément aux controverses théologico-politiques qui servaient de prétextes à l'interminable guerre civile; et leur publication était encore plus délicate. L'un

(1) Depuis longtemps.

(2) Dans les.

(3) Estime.

(4) *V. supra*, p. 91, nn. 5 et 6. M. les a connus personnellement. Cf. *infra*, p. 97.

(5) *L'Enigme du Contre Un*, P., 1910, p. 87. A propos de ce livre, et de sa thèse, selon laquelle M. aurait fortement remanié la dissertation de La B. de façon à en faire un pamphlet, qu'il aurait remis aux protestants, nous devons dire, comme la plupart des critiques (a) que les arguments de l'auteur sont tout à fait insuffisants et fragiles. Les sentiments et les opinions de M., le manque d'allusions précises ou certaines du *Discours* à la situation politique, la diffusion des copies manuscrites de l'ouvrage (b), rendent même l'hypothèse peu vraisemblable sinon hautement improbable.

(a) Cf. LABLÉNIE : « L'énigme de la Servitude volontaire » in *Revue du xvi^e siècle*, P., 1930, p. 205; (b) cf. I, xxviii, 236 A.

d'eux a été retrouvé et publié en 1917 (1). On ne le juge pas aussi remarquable que le *Discours*, mais il montre bien que Montaigne n'a pas déformé les opinions de son libéral ami en le représentant comme avant tout soucieux de la paix et de l'ordre publics (2). Montaigne mérite donc d'être cru lorsqu'il écrit :

« Je reviendrois volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'estois, fut-ce pour m'honorer. Des vivans mesmes, je sens (3) qu'on parle tousjours autrement qu'ils ne sont. *Et si à toute force je n'eusse maintenu un amy que j'ay perdu, on me l'eust deschiré en mille contraires visages* (4). » (III, ix, 267 B fin).

Ces paroles paraissent même impliquer que Montaigne ait eu à soutenir pour la mémoire de son ami certaines luttes que nous ne connaissons pas, et où il manifesta sans doute une vivacité de caractère qu'il semble avoir freinée moins que jamais là où son amitié se trouvait directement ou indirectement intéressée (5), et dont les rares indices nous étonnent chez lui (6).

Contraste qui se retrouve lorsque, en février 1571, Montaigne rentré chez lui et installant sa vie intellectuelle dans sa tour-bibliothèque, la consacre à l'amitié par l'épigraphe suivante, parmi un grand nombre d'inscriptions sceptiques :

« *Dulcissimi suavissimique sodalis et conjunctissimi, quo nihil melius vidit nostra ætas, nihil doctius, nihil venustius, nihil sane perfectius, Michaël Montanus, tam charo vitæ præsidio misere orbatus, dum mutui amoris, gratique animi [quo] nect [ebantur] memor, singulare [ali]quod extare cuperet monumentum, quando [nihil posset] signific [antius], posuit eruditam hanc præcipuam suppellectilem, suas delicias.* » (7).

(1) Par Paul Bonnefon (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, P., 1917). Nous disons « l'un d'eux » parce qu'il n'est pas sûr que, comme paraît le croire P. Bonnefon, ce Mémoire soit à lui seul les « quelques mémoires » dont parle M. En tout cas il est très probablement œuvre de La B.

(2) I, xxviii, 251 A.

(3) J'entends, je remarque.

(4) Images.

(5) M. F. Strowski voit, dans certaine algarade de M. avec la Cour du Parlement de Bordeaux en novembre 1563 en faveur du Grand Sénéchal d'Escars, qui avait été un des familiers de son ami, « la fidélité de M. à la mémoire de La B. ». (*M., sa vie publique et privée*, P., 1938, pp. 63-64.)

(6) Cf. II, xxxi, 522-523; mais cf. III, viii, 186 et 192; III, x, 319 fin.

(7) « A son plus tendre, à son plus délicieux, à son plus intime compagnon, à l'homme le meilleur, le plus savant, le plus agréable, et véritablement le plus parfait qu'ait vu notre siècle, Michel de Montaigne, miséra-

Par ces derniers mots, Montaigne visait les livres que son ami lui avait légués, « *μνημόσυνον ejus sodalis* » (1). Dans sa lettre-dédicace à sa femme, en 1570, Montaigne écrit aussi :

« Or il vous peult souvenir comme feu Monsieur de la Boétie, ce mien cher frere et compagnon inviolable (2), me donna mourant ses papiers et ses livres, qui m'ont esté depuis le plus favory meuble des miens. » (3).

Ainsi, lorsque Montaigne venait là, suivant son expression,

« se retirer auprès des doctes Vierges, pour y franchir, dans le calme et la sécurité, le peu de jours qui lui restaient à vivre » (4),

il s'enfermait en même temps dans un lieu où palpitait le souvenir de son ami.

Sans doute, il n'y restera pas continuellement. Sans doute, en partie sous l'influence de l'exemple et des paroles de La Boétie (5), il acceptera certaines missions, fera quelques voyages à Paris; élu maire de Bordeaux à son insu et n'entrant en charge que sur l'ordre formel du Roi (6), il fera sans trop d'enthousiasme (7) des actes de présence et même d'administration dans sa ville; il ira prendre les eaux jusqu'en Italie. Mais toujours il

blement privé d'un si cher soutien de sa vie, gardant la mémoire de la mutuelle et douce affection qui les unissait l'un à l'autre, désireux d'en établir à demeure un souvenir particulier, et ne le pouvant de manière plus expressive, a voué tout ce savant et remarquable appareil d'études qui fait ses délices. » Il est probable qu'il faut suppléer « *in memoriam Stephani Botiani* » ou « *Ad manes S. B.* » au début du texte, que nous avons reproduit avec les principales restitutions du Dr. Payen (cf. P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, p. 245 et *Bulletin du Bibliophile*, P., 1862, pp. 1384-1385).

(1) « Souvenir de son compagnon », v. *supra*, p. 68.

(2) M. se plaît à reprendre l'expression même dont La B. a usé sur son lit de mort : « Le dict testateur prie Mr. Michel Ayquem de Montaigne, son inthime frere et inviolable amy, de recueillir pour un gaigne d'amitié ses livres qu'il a à Bordeaux... » (Testament de La B., in *Œuvres de La B.*, p. 428.) « Inviolable », c'est-à-dire « invulnérable » (*inviolabilis*), mot remarquable quand il est ainsi appliqué à l'amitié d'un mort et d'un vivant.

(3) *Lettres*, p. 305.

(4) Traduction d'un passage d'une autre inscription latine, datée du 38^e anniversaire de M., qu'on trouvera chez P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, p. 228.

(5) Cf. *supra*, p. 67, ll. 7 sqq.

(6) V. la lettre royale dans P. BONNEFON, *o. c.*, pp. 45-46.

(7) Cf. *supra*, p. 16 et *infra*, p. 255, fin.

transportera avec lui l'image qui lui est si chère et si cruelle :

et
Post equitem sedet atra cura. (1)

Quelques lignes du *Journal de voyage*, journal tout intime, partie en français, partie en italien, qu'on n'a retrouvé, par hasard, qu'en 1774, en sont l'émouvante preuve. Montaigne y note naïvement, au milieu de détails sur l'état de ses reins et sur l'effet de certaines eaux :

« Et ce mesme matin, escrivant à M. Ossat, je tumbé en un pancement si pénible de M. de La Boétie, et y fus si long temps, sans me raviser, que cela me fit grand mal. » (2).

(La Boétie était mort depuis dix-sept ans.)

Ce voyage de 1580-1581 donnait en effet à plus d'un souvenir de leur amitié l'occasion d'aviver ses couleurs. Montaigne passant par Bâle y va voir l'ardent théoricien politique huguenot François Hotman, qui non seulement est l'auteur d'un ouvrage « monarchomane » (3) rappelant fort le *Contre Un*, mais très probablement (4) de la traduction latine d'un morceau de celui-ci, parue dans un pamphlet, le *Réveille-Matin* (5). Et il le quitte fort heureux de l'avoir rencontré. Puis, c'est l'Italie dont La Boétie avait aimé et traduit les poètes, Rome, dont tous deux chérissaient l'histoire et les souvenirs; Venise, où,

« si La Boétie eut eu à choisir, il eut mieux aymé estre nay qu'à Sarlat (6) : et avec raison » (I, xxviii, 250 A fin),

(1) « Et derrière le cavalier monte en croupe le sombre chagrin. » (HORACE, *Odes*, III, I, 40, cité par M., I, xxxix, 307 A).

(2) MICHEL DE M., *Journal de Voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, éd. E. Pilon, P., 1932, p. 234.

(3) Contre l'absolutisme. C'est la *Francogallia* (1573).

(4) Cf. J. BARRÈRE dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, P., 1914, pp. 383 sqq. Et sur Hotman, v. p. ex. J. BARRÈRE : *L'Humanisme et la politique dans le Discours de la Servitude volontaire*, P., 1923, pp. 146-150, 157, 165, 169.

(5) Cf. *supra*, p. 92.

(6) Sarlat. Cf. *Le Contre Un* : « ...les Venitiens, une poignée de gens, vivans si librement, que le plus meschant d'entre eulx ne voudroit pas estre le roy de tous; ainsi nés et nourris (a) qu'ils ne connoissent point d'autre ambition, sinon à qui mieux advisera et plus soigneusement prendra garde à entretenir la liberté : ainsi appris et faits (b) des le berceau, qu'ils ne prendroient point tout le reste des félicités de la terre pour perdre le moindre point de leur franchise (c)... » (*Œuvres de La B.*, p. 24.)

(a) élevés; (b) formés, façonnés; (c) liberté.

et que, le *Journal* nous l'apprend, Montaigne avait

« une faim extreme de voir ».

« Il disoit qu'il n'eust sceu (1) arrester ny à Rome, ny ailleurs en Italie en repos, sans avoir reconu (2) »

cette ville dont il admirait surtout « la liberté de la police » (3),

« combattant ceus qui luy comparoient la liberté de Rome à celle de Venise » (4),

et que, malgré une légère déception (5), il se promettait de « revoir à loisir » (6), et, plus tard, se conseillait volontiers pour y passer les dernières années de sa vie (7).

Mais indépendamment de cela, un curieux passage du Livre III des *Essais* peut nous faire comprendre que les voyages, la connaissance de mœurs et de caractères nouveaux, de beaux monuments, de climats agréables, ne rappelaient peut-être pas moins vivement à Montaigne le souvenir de son ami disparu que les lieux mêmes de leur vie commune (8). (Remarquons, avant de citer ce texte, que Montaigne ne voyageait pas seul, mais, en Italie par exemple, avec un jeune frère, des amis et des serviteurs.)

« La plus part des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont (9) plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point... C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste (10) homme, d'entendement ferme et de meurs conformes aux vostres, qui ayme à vous suyvre. J'en ay eu faute (11) extreme en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise des le legis. Nul plaisir n'a goust pour moy sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde (12) pensée en l'ame, qu'il ne me fache (13) de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir.

« ...L'opinion d'Architas m'agrée (14), qu'il seroit desplaisant

(1) Pu.

(2) M., *Journal...*, éd. cit., p. 135.

(3) *Ib.*, p. 194.

(4) *Ib.*, p. 156.

(5) Cf. *ib.*, p. 133. Par contre, *ib.*, p. 148.

(6) *Ib.*, p. 135.

(7) Cf. III, ix, 265 B fin.

(8) Cf. *supra*, p. 81, n. 1.

(9) Présentent.

(10) De bonne compagnie.

(11) Manqué.

(12) Vive, fraîche, solide.

(13) Que je ne m'attriste.

(14) Est à mon gré.

au ciel mesme et à se (1) promener dans ces grands et divins corps celestes sans l'assistance d'un compagnon (2).

« Mais il vaut mieux encore estre seul qu'en compagnie ennuyeuse et inepte. » (III, ix, 272 B.)

Du vivant de La Boétie, Montaigne avait voyagé seul sans l'amertume qu'il nous exprime ici et ailleurs (3), parce que toute la richesse, toute l'extension que les voyages donnaient à sa vie, il pouvait en même temps la recevoir comme un dépôt (4) dont tous deux, il le savait, allaient jouir plus tard ensemble; et cette anticipation même était déjà jouissance :

« Il voyait pour moy, et moy pour luy, autant pleinement (5) que s'il y eust esté... » (6) (III, ix, 259 B.)

Mais cette soif ardente d'amitié, Montaigne ne cessera pas de la ressentir. Nous avons d'ailleurs vu déjà (7) d'une manière générale combien le reste de sa vie fut assombri par le contraste de l'ancienne illumination, qui en restait la seule clarté (8) :

« L'ame descharge ses passions (9) sur des objects faux quand les vrais luy defaillent (10). » (I, iv.)

(1) Etant même au ciel et en train de se.

(2) Guyau dira de même : « Lorsque je vois le beau, je voudrais être deux ».

(3) Cf. III, v, 123, § 2 B.

(4) « Estre amy, c'est n'estre que depositaire de soy-mesme », dit M^{lle} de Gournay dans sa préface à l'édition de 1595 des *Essais* (p. xvi).

(5) Parfaitement.

(6) V. *supra*, p. 59.

(7) *Supra*, p. 73.

(8) Il semble que M. puisse être cru sur ce point. Il est remarquable qu'au chapitre *De l'age*, il ait écrit, lui qui n'est célèbre que par l'œuvre de sa maturité et de sa vieillesse :

A « De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma connoissance, de quelque sorte qu'elles soient, je penserois en avoir plus grande part, à nombre celles qui ont été produites, et aux siècles anciens et au nostre, avant l'age de trente ans, que apres... »

C « La belle moitié de leur vie, ils la vécurent de la gloire acquise en leur jeunesse : grands hommes depuis au pris (a) de tous autres, mais nullement au pris d'eux-mesmes. »

A « Quant à moy, je tien pour certain que, depuis cet age, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que avancé. » (I, LVII, 417 AC).

Or, trente ans, c'est juste l'âge qu'avait M. à la mort de La B., coïncidence que Miss Grace Norton a déjà relevée (*Early writings of M.*, New-York, 1904, p. 37, n. 1).

(9) Emotions et sentiments.

(10) Viennent à lui faire défaut.

(a) en comparaison.

Cette amitié que La Boétie lui a permis de connaître, Montaigne aspire, sinon à la renouveler, du moins à en faire naître des reflets. En aimant l'amitié, en la cherchant partout, en n'en découvrant la possibilité nulle part hors de lui, Montaigne trahit-il son ami, ou ne lui rend-il pas hommage ?

Au reste, il n'y avait pas de raison pour que son amitié avec La Boétie devînt plus jalouse après sa mort que durant sa vie des affections diverses au-dessus desquelles elle planait, et du « commerce des habiles et honnêtes hommes » (1) dont elle n'avait jamais été exclusive (2). A Bordeaux et à Montaigne et à Paris, Michel a de plus très probablement fréquenté des amis qui leur avaient été communs et que ce souvenir lui rendait plus chers; sans doute aussi a-t-il favorisé le mariage qui eut lieu entre son frère cadet Thomas de Beauregard et Jacqueline d'Arsac, belle-fille de La Boétie, mariage qui, entre autres (3), vint unir encore davantage les deux familles.

En tout cas, par elle-même, la solitude ne pouvait qu'être aussi odieuse à Montaigne qu'elle lui était nécessaire, après l'irréparable perte d'une amitié si délicieuse. Il y a dans les *Essais* de vrais appels à l'amitié :

« ...Outre ce profit que je tire d'crire de moy, j'en espere cet autre que, s'il advient que mes humeurs plaisent et accordent à quelque honneste homme avant que je meure, il recerchera de nous joindre : je luy donne beaucoup de pays gagné (4) car tout ce qu'une longue connoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs années, il le voit en trois jours en ce registre, et plus seurement et exactement...

« Si à si bonnes enseignes (5), je sçavois quelqu'un qui me fut propre (6), certes, je l'irois trouver bien loing; car la douceur d'une sortable et agreable compagnie ne se peut assez acheter à mon gré. O un amy ! Combien est vraye cette ancienne

(1) Cf. *supra*, p. 35, n. 2.

(2) Cf. *supra*, pp. 67, ll. 1 sqq.; et *infra*, pp. 128 sqq.

(3) Ainsi, Gaston d'Arsac, l'autre enfant de la veuve de La B., épouse Louise de La Chassaigne, fille du Président de La Chassaigne, nous dit THÉOPHILE MALVEZIN (*Michel de M., son origine, sa famille*, Bordeaux, 1875, p. 138). Quant à Marguerite de Carle de La B., elle meurt en 1580 et laisse sa fortune à ses quatre petits-enfants, neveux de M. (*ib.*, p. 139).

(4) Une grande avance.

(5) Sur d'aussi bonnes preuves.

(6) Dont l'humeur fût appropriée à la mienne.

sentence, que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que des elemens de l'eau et du feu (1) ! » (III, ix, 264-265 B.)

« La tranquillité sombre et stupide se trouve assez pour moy, mais elle m'endort et enteste (2) : je ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie aux champs (3), en la ville, en France ou ailleurs, resseante (4) ou voyageuse, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que siffler en paume, je leur iray fournir des essais en cher et en os. » (III, v, 80 B.)

Montaigne

« duit (5) et affriandé dès jeunesse à une amitié seule et parfaite » et « à la vérité aucunement (6) desgouté des autres » (7),

dut rester sur sa faim, lui « si hospitalier » (8), lui « sociale jusques à excez » (9) et se résigner à

« apprendre à veoir les hommes sans s'y tenir. » (III, ix, 266, § 1 C.)

Il ne manqua pas d'admirateurs enthousiastes, tels que Pierre de Brach, avocat et poète bordelais qui l'accompagna à Paris en 1588 (10), Pierre Charron, Marie Le Jars de Gournay, mais rien ne lui remplaça l'affection pleinement réciproque qu'il avait une seule fois goûtée. Et le nom d'aucun de ces personnages ne figure dans les œuvres authentiques de Montaigne. On a souvent fait jouer à Charron et à Marie de Gournay un rôle très important dans les dernières années de sa vie, mais en s'appuyant sur des témoignages dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont forts suspects :

En 1618, La Rochemaillet dans *l'Eloge véritable ou sommaire discours de la vie de Pierre Charron*, qu'il insère

(1) Que l'eau et que le feu, ces éléments. Dans le *Chapitre de l'Amitié*, M. s'était déjà écrié avec Horace :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico (a).

(I, xxviii, 248).

(2) Assoupit.

(3) A la campagne.

(4) Sédentaire.

(5) Instruit, formé.

(6) En quelque manière, jusqu'à certain point.

(7) V. *supra*, p. 37.

(8) *Supra*, p. 23.

(9) III, ix, 265 C fin.

(10) Cf. P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. 1, p. 158.

(a) « Tant que j'aurai ma raison, je ne pourrai rien comparer à un tendre et agréable ami. » (*Sat.*, I, v, 4).

dans sa troisième édition de la *Sagesse* de cet auteur, et où l'on a décelé des erreurs diverses (1), nous déclare :

« ...En l'année 1589 il repassa par Angers où il prescha entièrement le caresme avec tres grande admiration et édification du peuple, et de là il retourna à Bourdeaux, où il prit cognoissance et vescu fort familierement avec Messire Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre du Roy, aucteur du livre intitulé les *Essais*, duquel il faisoit un merveilleux cas, et le sieur de Montaigne l'aimoit d'une affection reciproque; et avant que mourir, par son testament il luy permit de porter apres son decez les plaines armes de sa noble famille, par ce qu'il ne laissoit aucuns enfans masles. Les troubles derniers ayants retenu le sieur Charron en la ville de Bourdeaux depuis l'an 1589 jusques en l'année 1593, il dressa son livre des *Trois verités*. » (2).

Mais si Charron est ainsi resté à Bordeaux il n'a pu fréquenter beaucoup Montaigne qui, lui, malade, se confinait de plus en plus dans son château (3). D'autre part la date 1589 donnée comme le début de leurs relations est presque certainement fausse puisqu'il y a à la Bibliothèque Nationale de Paris un livre portant la signature de Montaigne et les mots : « *Charron, ex dono dicti domini de Montaigne. In suo castello, 2 julii 1586* » (4), mention dont l'authenticité n'est pas contestée. Enfin, en ce qui concerne les armes de Montaigne, Paul Bonnefon écrit :

« Aucun document authentique ne vient confirmer la parole de La Rochemaillet, qui est le seul à mentionner ce fait dont on ne trouve de traces nulle part ailleurs. » (5).

Ajoutons qu'un texte de Montaigne paraît l'exclure d'avance (6). D'ailleurs il semble bien que Charron, qui a fait composer pour la première page de sa *Sagesse* une figure allégorique compliquée comportant entre autres un emblème et une devise (7) ne fût pas homme à y

(1) Cf. *ib.*, t. 2, pp. 215-216 et 222-223.

(2) Pierre CHARRON, *De la Sagesse*, P., 1618, *Eloge...*, p. Eiiij.

(3) Et Charron passa à Angers l'année précédente. Cf. P. BONNEFON, *o. c.*, t. 2, p. 238.

(4) « Charron, don dudit sieur de M. En son château, 2 juillet 1586. » — Ce livre (*Il catechismo o vera institutione christiana*, di M. Bernardino OCHINO..., Basileæ, 1561, in-8, porte aussi les mots « *liber prohibitus* » et la signature « Renouard, 1791. »

(5) *O. c.*, t. 2, pp. 241-242.

(6) V. *infra*, p. 110.

(7) « Avec une rave mise en pal entortillée d'un rameau d'olivier et couronnée de deux branches de laurier en ovale. » Et le « *Que sçay-je ?* » de Montaigne est devenu « *Je ne sçay* ».

omettre les armes de Montaigne si elles étaient devenues siennes. Dans son testament, daté de 1602, il fait héritier universel son « singulier ami » (1), le sieur de Camein, et l'un des legs va à la femme de celui-ci, Léonor, sœur de Montaigne; mais, non plus que dans les lettres qui subsistent de lui, Charron ne fait là allusion à une amitié particulière pour Montaigne, ni à ses armes (2).

Surtout il paraît y avoir incompatibilité entre ces deux esprits (3) : par exemple si le livre *De la Sagesse* a été fait en très grande partie d'emprunts aux *Essais*, et souvent textuels — sans d'ailleurs que Montaigne, mort quelques années auparavant, s'y trouve nommé —, ces emprunts sont disposés d'une manière scolastique et raide qui dénature la pensée de l'original. Ainsi qu'on se reporte au chapitre de l'amitié (4) — car Charron, « ce perpétuel copiste », dit Mlle de Gournay (5), l'a transporté dans son livre comme les autres. Non content de supprimer tout ce qui se référait à La Boétie, il a réussi à faire perdre leur sens véritable aux phrases de Montaigne qu'il triture. Il est vrai qu'on trouve quelque part un morceau de Charron lui-même sur l'amitié :

« De la perte d'amis... Je comprends icy parens, enfans et toutes cheres personnes... Il y a à cela un tres bon remède, que la fortune ne nous peut oster, c'est que survivans à nostre ami, nous avons moyen d'en faire d'autres : l'amitié est un des grands biens de la vie, *aussi est-il des plus aysez à acquerir.* » (6).

(1) Très grand ami.

(2) Après avoir constitué neuf legs Charron écrit encore : « ... Je donne, legue et laisse à demoiselle Leonnor de Montaigne, femme au sieur de Camain, conseiller du Roy en la cour de parlement de Bordeaux, la bonne sœur de feu sieur de Montaigne, chevalier de l'ordre du Roy, et ma comere (a), la somme de cinq cens escus.

« Et par ce qu'en tout testament il y faut un heritier, je nomme mon heritier seul et universel de tous et uns chascuns de mes biens, en payant et acquittant les susdits legats, sçavoir : mon singulier amy le dit sieur de Camain... » (*Archives historiques du Département de la Gironde*, Bordeaux, 1884-1885, t. XXIV, pp. 229-234).

(3) Cf. P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. 2, p. 229.

(4) P. CHARRON, *De la Sagesse*, 2^e éd. revue, P., 1604, p. 380 : « Des devoirs generaux et communs de tous envers tous et premierement : De l'amour ou amitié (III, VII) ».

(5) Préface à l'éd. de 1635 des *Essais*, P., p. XXIII.

(6) *De la Sagesse*, éd. cit., p. 702 (III, XXVII).

(a) dans quelque baptême.

Montaigne n'aurait sans doute pas applaudi des deux mains à cette affirmation.

Quant à Mlle de Gournay, si son affection pour Montaigne est incontestablement plus certaine, celle de Montaigne pour elle est loin d'y être égale; en tout cas, le contraire est fort improbable, d'après ce qui est connu des deux personnages et de leurs relations.

« On estoit prest à me donner de l'hellebore », raconte-t-elle, « lors que, comme les *Essais* me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance (1), ils me transsirent d'admiration. » (2).

« Je mespriseray le reproche d'extravagance dont on me chargeoit alors que j'honorais et cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des *Essais*; qu'avant l'avoir ny pratiqué (3), ny veu, j'estois aussi cordialement sa fille que depuis. » (4).

« ...je vis premierement leur auteur mesme, que ce m'est tant de gloire d'appeler Père, après qu'ils m'eurent fait souhaiter deux ans cette sienne rencontre, avec la vehemente sollicitude (5) que plusieurs ont cognue, et nul sans crier miracle. » (6).

C'est à l'occasion du voyage de Montaigne à Paris en 1588, que, y venant avec sa mère, elle put lui exprimer son admiration frénétique. Montaigne dut être touché par l'enthousiasme extraordinaire de cette jeune fille, qui, malgré ses travers, ne manquait assurément ni de culture, ni quelquefois d'éloquence et d'esprit.

« Montaigne éprouva une grande joie à se voir compris et admiré; cet enthousiasme si sincère lui réchauffa le cœur... Il ne pouvait espérer de recommencer cette *très sainte amitié* qui avait embelli sa jeunesse. Mais voici qu'un sentiment nouveau s'offrait à lui, fait de respect, de dévouement et d'admiration. Montaigne accepta avec reconnaissance l'affection que lui vouait ainsi Marie de Gournay parce qu'elle ne lui rappelait son amitié pour La Boétie que par la sincérité de l'expression. »

« Les attentions de Marie de Gournay autant que le désir de ne plus séjourner outre mesure dans une ville aussi agitée que l'était alors Paris (7) amenèrent même Montaigne à Gournay-sur-Aronde, en Picardie, dans le logis familial de la jeune fille.

(1) Elle avait à peu près vingt et un ans. Cf. sur sa tendance à cacher son âge, Mario SCHIFF, *La fille d'alliance de M., Marie de Gournay*, P., 1910, p. 1.

(2) Préface à l'édition de 1595 des *Essais*, P., p. II.

(3) Fréquenté.

(4) Préface à l'édition de 1635 des *Essais*, P., p. xv.

(5) Agitation.

(6) Préf. à l'édition de 1595 des *Essais*, P., p. II.

(7) La Ligue en chasse le Roi; M., suspect, y est un jour embastillé.

« Il y séjourna trois mois, en deux ou trois fois, avec tous les honnestes accueils que l'on pouvait souhaiter », nous apprend Estienne Pasquier (1)... » (2).

Dans la *Vie de la Demoiselle de Gournay*, qu'elle insère à la fin de ses *Advis ou Presens* (3), elle ne parle pas de ce séjour. S'ils entretenaient sans doute ensuite une correspondance (et elle dut être fort irrégulière, ne fût-ce qu'à cause de la difficulté des communications dans ce temps troublé), leur commerce ne s'est pas étendu plus loin : Mlle de Gournay ne revit plus Montaigne. C'est avec un très long retard qu'elle reçut la nouvelle de sa mort (4); et elle ne vint au château que longtemps après encore, à la fin de 1595. Mais il est raisonnable de supposer que Montaigne ne l'avait pas oubliée et faisait d'elle quelque cas (5), car c'est probablement en considération de ce fait, et non pas seulement de l'empressement de Mlle de Gournay, qu'elle fut chargée de surveiller à Paris l'impression de la copie, préparée à Bordeaux par de Brach, du texte dont Montaigne avait compté faire une nouvelle édition des *Essais*. Tout cela était-il suffisant pour que, dans une préface à l'édition posthume, en 1595, Marie de Gournay eût le droit d'écrire, à côté des éloges qu'elle décernait à Montaigne (6) :

« il ne m'a duré que quatre ans, non plus qu'à luy La Boétie. Seroit-ce que la fortune par pitié des autres hommes eust limité telles amitez à ce terme ? » (7).

(1) *Lettres*, P., 1619, in-8°, t. 2, p. 385.

(2) P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. 2, pp. 157 sqq. et 320.

(3) P., 3^e éd., 1641, pp. 992 sqq.

(4) Qui survint le 13 septembre 1592. Le 25 avril 1593, elle écrit à Juste Lipse : « ...Mon pere dont je ne fuz jamais en possession que deux ou trois moys seulement... Je ne dis point à un Lipsius ny au protecteur des *Essays* combien il est grief (a) d'estre privee depuis tantost cinq ans d'un tel ami... Que je sçache s'il y a longtemps que vous n'eustes des lettres de mon pere; il y a bien six moys que je n'en receuz. » (*Bulletin du Bibliophile*, P., 1862, p. 1298.)

(5) On trouve en plusieurs endroits (trois au moins) de l'exemplaire de Bordeaux, l'écriture de M^{lle} de Gournay. Il semble qu'elle ait servi de secrétaire à M., pour quelques instants, en 1588.

(6) « ...Ce livre est enfin le throsne judicial de la raison : ou, plus proprement, son ame; l'hellebore de la folie humaine; le hors de page des esprits; la resurrection de la verité; le parfait en soy mesmes, et la perfection des autres » etc. (p. xiv).

(7) *Ib.*, p. xvii.

(a) douloureux.

Et elle parle longuement de

« la société qui estoit la leur tant que Dieu l'a permis. » (1).

et de la similitude de leurs âmes, et de la façon dont

« les grands esprits sont désireux, amoureux et affolez des grands esprits. » (2).

Un an auparavant, elle avait publié le *Proumenoir de M. de Montaigne, par sa fille d'alliance* (3). C'est un conte romanesque, qu'elle date de 1587 et qui est suivi de dithyrambes à l'intention de chacun des membres de la famille Montaigne (4), de l'archange saint Michel, protecteur de Montaigne, et finalement du « très illustre nom de Montaigne » lui-même (5). L'ouvrage eut plusieurs éditions.

« Dès son premier geste de femme de lettres, Marie se révèle à la fois habile et naïve. D'instinct elle devinait l'art de plier ses enthousiasmes au service de sa notoriété et parfois même de ses intérêts... Mlle de Gournay s'installait ainsi », ajoute M. Schiff, « et pour toute la vie à l'ombre du grand nom qu'elle invoque. » (6).

Et plus tard, quoiqu'elle-même ait laissé des pages judiciaires sur l'« impertinente amitié » (7),

« Son zèle, très réel, pour l'œuvre du philosophe fut parfois intempestif et mal entendu. Le livre était devenu sa chose

(1) *Ib.*, p. ix.

(2) *Ib.*, p. xiv.

(3) P., 1594. Elle s'y adresse à M. : « Je nomme cecy vostre Proumenoir, parce qu'en nous promenant ensemble, il n'y a que trois jours, je vous contay l'histoire qui suit... » (Préface, p. 1).

(4) P. ex., à la mère de M. :

*Mère semblable à toi ne vit entre les femmes,
Marche à pair de Latone, et sieds entre les dieux,
Mais elle n'engendra que le soleil des cieux
Et tu nous as produict l'alme (a) soleil des ames.*

(5)

*O Nom mon livre tu termines
Et tu le commenças aussi
Par le Grand Jupiter ainsi
Toute chose commence et finit.*

(6) *La fille d'alliance de M., Marie de Gournay*, P., 1910, p. 7; cf. n. suiv.

(7) Cf. *Les advis ou les Presens de la Demoiselle de Gournay*, P., 1641, 3^e éd., pp. 346-356. Cet ouvrage est précédé d'un portrait de l'auteur, entouré de la devise « Pater famulam ipse vovit » (b).

(a) vivifiant et divin; (b) « Le père qu'elle servit l'a lui-même consacrée ».

propre, et sous prétexte de le protéger et de le défendre, elle veillait sur lui avec un soin trop jaloux, qui mécontenta quelques-uns de ses contemporains. » (1).

Dans la préface, déjà citée, de 1595, elle prétendait, il est vrai, appuyer ce qu'elle rapportait de leur « très sainte et très chère société » (2) sur un passage même des *Essais* :

« Lecteur », disait-elle, « n'accuse pas de temerité (3) le favorable jugement qu'il a fait de moy, quand tu considereras en cet escrit icy, combien je suis loing de le meriter : lorsqu'il me louoit, je le possedois; moy et luy, et moy sans luy sommes absolument deux (4). » (5).

De fait, depuis 1595, les éditions des *Essais* ont donné, à la fin du chapitre xvii du livre II, un passage qui, s'il était authentique, permettrait réellement d'attribuer à Mlle de Gournay une action prépondérante et même essentielle sur la vie morale du Montaigne des dernières années. Après l'éloge d'Etienne de La Boétie (6) et de divers personnages du xvi^e siècle, éloge qui figurait dans les éditions publiées du vivant de l'auteur, on lit :

« J'ay prins plaisir à publier en plusieurs lieux l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance : et certes aymée de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude, comme l'une des meilleures parties de mon propre estre. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence (7) peut donner presage, cette ame sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre autres de la perfection de cette tressainte amitié où nous ne lisons point que son sexe ait peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desja bastantes (8), son affection vers moy plus que surabondante, et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers Essays, et femme, et en ce siecle, et si jeune, et seule en son quartier (9), et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira long

(1) P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. 2, p. 378.

(2) P. xvi.

(3) Irréflexion, étourderie.

(4) Deux choses absolument différentes et séparées.

(5) P. xvii; suit le passage cité *supra*, p. 105 : « Il ne m'a... ».

(6) V. *infra*, pp. 114 et 137.

(7) Mot assez étonnant; cf. *supra*, p. 104, n. 1.

(8) Suffisantes.

(9) Sa région.

temps sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'est un accident (1) de tres-digne consideration... » (Puis c'est l'ancienne fin du chapitre, avec la phrase suivante :)

A. « ...Voilà tout ce que j'ay connu, jusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune. » (II, XVII, 448-449 CA.)

Or, ce texte si affirmatif n'existe pas dans l'exemplaire de Bordeaux ! La marge porte seulement une petite addition concernant François de La Noue, puis une croix. Faut-il admettre que cette dernière soit un signe (inaccoutumé) tracé de la main de Montaigne pour renvoyer à un feuillet aujourd'hui perdu ? Ce n'est pas très vraisemblable, car il reste beaucoup plus de place qu'il n'en fallait pour l'éloge que nous avons reproduit ; et Montaigne ne se faisait pas faute d'utiliser au besoin, pour la fine écriture qui est toujours la sienne dans les grandes marges de cet exemplaire, le moindre espace resté libre (2).

Il est remarquable aussi que, dans l'édition de 1635, Mlle de Gournay, en même temps qu'elle rend plus sobre sa préface, remplace le texte précédent par celui-ci :

« J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance : et certes aymée de moy paternellement. Si l'adolescence peut donner presage, cette ame sera quelque jour capable des plus belles choses. Le jugement qu'elle fit des premiers *Essays*, et femme et en ce siecle, et si jeune, et seule en son quartier, et la bienveillance qu'elle me voïa, sur la seule estime qu'elle en print de moy, long-temps avant qu'elle m'eust vu, sont des accidens de tres-digne consideration. Voilà tout ce que j'ay cognu, jusques à cette heure d'extraordinaire grandeur et non commune. » (3).

Mlle de Gournay, « violatrice d'un sépulchre innocent » (4), ne craignait donc point d'arranger à sa guise les lignes qu'elle avait données comme étant de Mon-

(1) Une particularité, un fait.

(2) Cf. p. ex., les planches 295 et 296 de la reproduction phototypique (Paris, 1912). M. Schiff, *o. c.*, et surtout le Dr. Armaingaud (*Bull. Soc. Amis de M., P.*, 1913), ont déjà jeté des doutes sur l'authenticité du texte cité.

(3) *Essays*, éd. in-f°, P., chez P. Rocolet, 1635, p. 517.

(4) Expression qu'elle emploiera contre ceux qui oseraient modifier le moindre mot de ses propres œuvres. (*Les Advis ou Presens de la Demoiselle de Gournay*, 3^e éd., P., 1641, p. 925).

taigne (1). (Une pieuse supercherie lui faisait d'ailleurs inventer en 1624 un manuscrit de Ronsard) (2).

Mais elle n'a peut-être pas tout imaginé dans ces textes (3). Il n'est pas impossible qu'elle ait utilisé quelque lettre bienveillante de Montaigne (4), ou que sa passion ait, en toute sincérité, déformé certaines paroles dans sa mémoire. Il y a au reste, en fait, une allusion probable de Montaigne à Marie de Gournay : mais dans un texte un peu restrictif, et qui n'est pas d'un ton exactement « paternel » (Mlle de Gournay ne manqua pas de le modifier soigneusement (5)) : après avoir déclaré que la vigueur de la jeunesse aurait été plus appropriée à son dessein, si celui-ci avait été de « parler par science », ou de faire métier d'écrivain, Montaigne ajoute :

« Davantage (6), telle faveur gratieuse que la fortune peut m'avoir offerte par l'entremise de cet ouvrage eust lors rencontré une plus propice saison. » (III, XII, 368 C.) (7).

(1) Elle se justifie dans la préface en ces termes : « En ce seul point ay je esté hardie de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celui qui mit sa belle maison par terre, affin d'y mettre avec elle l'envye qu'on luy en portoit. Joint que je veux dementir maintenant et pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croient, que si ce Livre me louoit moins, je le cherirois et servirois moins aussi. » (*Les Essais*, éd. citée, p. xxiv).

(2) V. Mario SCHIFF, *La fille d'alliance de M., Marie de Gournay*, P., 1910, p. 34; et P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. II, pp. 382 sqq.

(3) D'autant qu'on trouve chez M. : « J'ay pris plaisir de voir en quelque lieu des hommes, par devotion... » (III, XII, 343, § 3).

(4) Mais alors ne s'en serait-elle pas prévalu contre ses adversaires ?

(5) Leçon de l'éd. de 1595 : « Et quoy, si cette faveur gratieuse que la fortune m'a naguere offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eust peu rencontrer en telle saison au lieu de celle-cy; où elle est également désirable à posséder et preste à perdre ? » ; leçon de 1635 : « également » est supprimé; le mot « peut-estre » est ajouté avant « naguere ».

(6) En outre.

(7) Faut-il voir une autre allusion dans un passage où M., après avoir dit qu'« il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blesser à escient (a), pour donner foy à leur parole... » nous raconte :

« ...J'ay veu une fille, pour tesmoigner l'ardeur de ses promesses, et aussi sa constance, de donner du poinçon (b) qu'elle portoit en son poil (c), quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craquetter la peau et la saignoient bien en bon escient (d). » (I, xiv, 72 C).

L'éd. de 1595, dirigée à Paris par M^{lle} de Gournay, modifie ce texte ainsi : « ...Quand je veins de ces fameux Estats de Blois, j'avois veu peu auparavant une fille en Picardie... etc. »

M. A. Boase n'hésite pas à écrire « qu'il n'y a guère de doute que cette fille ne fût la romanesque M^{lle} Gournay elle-même. » (*The Fortunes of M.*, Londres, 1935, p. 49). En tout cas, ce n'est pas un spectacle qu'il soit aisé ou fréquent de voir quand on n'y joue pas un rôle soi-même.

(a) volontairement; (b) se frapper avec son aiguille de tête; (c) chevelure; (d) sérieusement.

Peut-être Mlle de Gournay, qui elle-même ne se prétend pas favorisée par la beauté (1) eut-elle son moment d'ave-nante fraîcheur. En tout cas, décidément, à la fin de sa vie, Montaigne n'a pas eu l'occasion ni éprouvé le besoin de corriger son jugement sur l'aptitude des femmes à l'amitié telle qu'il la comprend; au contraire, il renchérit (2). Et voici plus net : il écrit, à propos de « la plus saine distribution de nos biens en mourant » :

« Je tiens (3) qu'il faut une grande cause et bien apparente pour nous faire oster à un ce que sa fortune lui avoit acquis et à quoy la justice commune l'appeloit; et que c'est abuser contre raison de cette liberté, d'en servir noz fantasies frivoles et privées. *Mon sort m'a fait grace de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir* (4) *mon affection de la commune et legitime ordonnance.* » (II, VII, 91 C.)

Surtout, nous trouvons dans les *Essais*, à propos de La Boétie, le passage suivant :

« Je sçay bien que je ne lairray (5) apres moy aucun respon-dant si affectionné de bien loing et entendu en mon faict comme j'ai esté au sien. Il n'y a personne à qui je vousisse (6) pleine-ment compromettre de (7) ma peinture : luy seul jouyssoit de ma vraye image, et l'emporta... » (III, ix, 267 B en bas.) (8).

C'était le texte de l'édition de 1588. Plus tard, Montaigne ajouta en marge de son exemplaire, pour être placée à la suite du mot « peinture », la phrase suivante (9) :

« Et si (10) en y a eus (11) qu'il m[e...] que je recuse, pour le[s]

(1) Elle est née « la taille médiocre (a) et bien faite, le teint clair brun, le poil (b) castain, le visage rond et qui ne se peut appeler ny beau ny laid. » (*Les Advis ou les Presens...*, P., 3^e éd., 1641, p. 994).

(2) V. I, xxviii, 240, § 1 C.

(3) Soutiens.

(4) Détourner.

(5) Laisserai.

(6) Voulusse.

(7) M'en remettre de.

(8) V. suite *infra*, p. 200. Tout le passage, avec l'addition en marge, a été raturé d'un trait lourd, épais et, de plus, multiple et nerveusement repris, tel qu'on n'en voit pas chez M., sauf dans une correction aussi suspecte dont nous avons déjà parlé (*supra*, p. 72, n. 6). Dans ce que nous citons maintenant, M. a d'ailleurs pris la peine de faire plusieurs change-ments de ponctuation pour l'éd. qu'il préparait.

(9) Rognée à la fin des lignes par un manipulateur maladroit.

(10) Pourtant.

(11) Le mot « eus » que nous pensons lire dans la *Reproduction en photo-typie de l'exemplaire de Bordeaux des Essais* de M., publiée à Bordeaux en 1912 (in-f°), t. III, p. 434, n'est pas donné dans la *Reproduction typogra-phique* faite par l'Imprimerie Nationale (t. III, P., 1931, in-f°).

(a) moyenne; (b) les cheveux.

conoistre trop excessivement proclives (1) e[n] ma faveur. » (2).

Car, quoique la vanité de Montaigne soit, de temps à autre, aussi réelle que chez quiconque — sans être exorbitante —, il ne faut pas exagérer la valeur qu'il a pu accorder à l'admiration des Charron et des Gournay : il a marqué assez combien peu il goûte les interlocuteurs trop dociles et le

« plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent et facent place. » (III, VIII, 188 § 1 B.)

Il nous a dit comment et pourquoi il aime la conversation des « honnestes et habiles hommes » et le « doux commerce des belles et honnestes femmes » (3); aussi bien ajoute-t-il,

« ...Ces deux commerces sont fortuites et despendans d'autrui. L'un est ennuyeux par sa rareté (4) ; l'autre se flestrit avec l'aage : ainsin ils n'eussent pas assez prouveu (5) au besoing de ma vie.

« Celuy des livres (6), qui est le troisiemes (7) est bien plus seur (8) et plus à nous. Il cede aux premiers les autres avantages, mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy-cy costoit tout mon cours (9) et m'assiste par tout (10). Il me console en la vieillesse et en la solitude. Il me descharge du pois d'une oisiveté ennuyeuse (11); et me deffaict à toute heure des compagnies qui me faschent (12). Il emousse les pointures (13) de la douleur, si elle n'est du tout (14) extreme et maistresse. Pour me distraire d'une imagination (15) importune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me destournent facilement à eux et me la desrobent. Et si (16) ne se mutinent point pour voir (17) que je ne les recherche qu'au deffaut de ces autres

(1) Incliné, porté.

(2) V. *supra*, p. 110, n. 8.

(3) Cf. *supra*, p. 35, n. 2, pour « honneste » ; et III, III.

(4) Présente le lourd inconvénient d'être trop rare.

(5) Pourvu.

(6) Le commerce qu'on a avec les livres, l'usage des livres.

(7) Le chapitre est intitulé « De trois commerces ». L'amitié ne s'y range pas : c'est qu'elle est pour M. autre chose et plus qu'un « commerce » v. F. STROWSKI, M., P., 1931, p. 287.

(8) Sûr.

(9) Le cours de ma vie.

(10) M'accompagne partout.

(11) Odieuse.

(12) Déplaisent.

(13) Piqûres.

(14) Tout à fait.

(15) Idée.

(16) Avec tout cela.

(17) A voir, de voir.

commoditez, plus reelles, vives et naturelles; ils me reçoivent tousjours de mesme visage. » (III, III, 57 B.)

Ainsi, plus què les relations de voyage et de voisinage (1), les livres, voilà un autre succédané à l'amitié véritable et désormais introuvable à laquelle Montaigne songe toujours. Ils lui sont d'autant plus chers qu'une bonne part de ceux qu'il possède proviennent du don de La Boétie (2). Mais s'ils rappellent l'ami à qui ils furent précieux et avec qui il en partagea le fruit; si la mémoire de cette « ame à la vieille marque » (3) vient animer (4) le « commerce de Montaigne avec les humeurs anciennes » (5); s'ils sont eux aussi des amis avec qui l'on

(1) « ...Aussi ne connoy-je guiere d'hommes avec telle privauté qu'il faut pour en pouvoir juger; et ceux ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gens qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose pour toute beatitude que l'honneur, et pour toute perfection que la vaillance. » (II, XVII, 444-445 A). Pour les noms des voisins de M., v. Jean PLATTARD, *Etat présent des études sur M.*, P., 1935, p. 23.

(2) Il est à noter que la liste des livres de M., reconstituée en partie par P. Villey (*Sources et évolution des Essais*, P., 1908, 2 vol.) comporte une majorité de livres imprimés avant 1563, date de la mort de La B., ou ayant eu des éd. avant et après. Cf. *supra*, p. 95.

(3) II, XVII, 445 A.

(4) « Je ne lis jamais cette histoire que je ne m'en offense (a) d'un ressentiment (b) propre (c) et naturel » écrit M. à propos d'une anecdote (III, IX, 239, § 2 B). Reinhold Dezeimeris note que M. semble avoir pris ce tour de phrase à La B. Le *Contre Un* dit en effet : « ...Ceux d'Israël, qui, sans contrainte ni aucun besoin, se firent un tiran : duquel peuple je ne lis jamais l'histoire, que je n'en aye trop grand despit, et quasi jusques à en devenir inhumain pour me resjouir de tant de maus qui lui en adviendrent. » (*Œuvres*, p. 21). R. D. ajoute : « Cette formule indique combien les deux amis avaient pris l'habitude de s'identifier avec les hommes dont ils lisaient les vies, les actes ou les pensées. Et on comprend par ce rapprochement quel fut pour M. l'initiateur de cette méthode de lecture méditative. » (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, P., 1917, p. 627). Et quand il loue Plutarque, son auteur favori, maître, dit-il, aussi bien dans ses moindres traits que dans ses dissertations étendues, il cite, pour exemple, « ce sien mot, que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est Non », ce qui « donna peut estre la matiere et l'occasion à La Boétie de sa Servitude Volontaire. » (I, XXVI, 202 B). Cette hypothèse témoigne que M. en lisant avait bien présent à son esprit le souvenir de son compagnon. Mais elle est sans doute fautive — car chez Sénèque on trouve la formule « *Nulla servitus turpior est quam voluntaria.* » (*Epist. ad Luc.*, I, 47) — et M. J. Barrère montre des expressions analogues chez Platon, Lucien, Tacite, L'Arioste. Cf. *L'Humanisme et la Politique dans le Discours de la Servitude Volontaire*, P., 1923, pp. 16-18. (Cf. *infra*, p. 128, n. 2). Il est vrai que titre et « matière » sont choses différentes.

(5) II, XVII, 444, § 4 A; cf. I, XXVI, 201, § 3 A.

(a) choque, irrite; (b) sentiment, douleur, colère; (c) personnel; (d) « Aucune servitude n'est plus honteuse que la volontaire ».

peut avoir quelque échange (Montaigne les annote volontiers); s'ils parlent à notre tête et à notre cœur, ils sont en revanche irrémédiablement insensibles à nos réponses. Aussi Montaigne, qui

« consentiroit plustost, ce croit-il, de perdre la veuë que l'ouïr ou le parler » (III, viii, 184 B),

trouve-t-il malgré tout que

« l'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe poinct » (*ib.*),

et, nous le savons, il ne s'y adonne pas (1).

Un seul livre n'eut pas cet inconvénient, ou l'eut de moins en moins : ce fut celui de Montaigne, né de la solitude même où la mort de son ami l'avait plongé :

« C'est une humeur melancholique et une humeur par consequent tres ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie (2) de me mesler d'escrire. » (II, viii, 74 A.)

« Quand personne ne me lira, ay-je perdu mon temps de m'estre entretenu tant d'heures oisives à pensements si utiles et agreables ?... Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre (3), membre de ma vie ; non d'une occupation et fin tierce et estrangere comme tous autres livres.

« ...Combien de fois m'a cette besongne diverty (4) de cogitations ennuyeuses (5) !... (II, xviii, 452-453 C.)

« Plaisante fantasie : plusieurs choses que je ne voudroy dire à personne, je les dis au peuple (6) et sur mes plus secretes sciences (7) ou pensées renvoye à une boutique de libraire mes amis plus feaux (8). » (III, ix, 264 C.)

C'est que les *Essais*, nous pourrons le voir avec quelque

(1) Cf. *supra*, p. 17.

(2) Folie.

(3) Qui ne s'occupe que de moi.

(4) Détourné.

(5) De pensées très déplaisantes.

(6) Au public.

(7) Choses que je sais.

(8) Les plus fidèles. Cf. ces vers que nous cite M. à propos de lui-même (II, xvii, 410 A) :

*Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque, si male cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene... (a).*

(HORACE, *Sat.*, II, I, 30).

(a) « Celui-là avait l'habitude de confier, comme à des amis fidèles, ses secrets à ses ouvrages; heureux ou malheureux, jamais il ne recourait à d'autres confidents. »

détail au cours de cette étude, ont non seulement été pour Montaigne ce moyen de s'épancher qu'il ne pouvait plus trouver tel qu'il le souhaitait, mais encore le moyen d'une amitié de moins en moins fictive, effet et reflet de sa grande amitié. Mais nous devons montrer d'abord comment elle en a été aussi le miroir, et comment les *Essais* témoignent directement et consciemment de la fidélité de leur auteur au souvenir de son ami.

Voici d'abord l'éloge qu'il fait de lui au livre II, chapitre XVII :

A. « Je connoy des hommes assez, qui ont diverses parties belles; qui, l'esprit; qui, le cœur; qui, l'adresse; qui, la conscience; qui, la langage; qui, une science; qui un'autre. Mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble,

éd. de 1582 « ou une en tel degré d'excellence,

A. « qu'on s'en doive estonner, ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune (1) ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que j'aye conneu au vif (2), je di des parties (3) naturelles de l'ame, et le mieux né, c'estoit Estienne de la Boitie : c'estoit vrayment une ame pleine (4) et qui monstroient un beau visage à tout sens; un'ame à la vieille marque et qui eut produit de grands effects, si sa fortune (1) l'eust voulu, ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel par science et estude. » (II, XVII, 445, § 3 A.)

Mais outre ceux que nous avons déjà eu, ou aurons encore, l'occasion de citer (5), les passages ne manquent pas où Montaigne fait allusion à La Boétie, et qui sont nets aux aussi.

S'ils ne sont pas plus nombreux encore, et peuvent paraître perdus dans une œuvre aussi volumineuse, n'oublions pas que Montaigne, qui n'a guère parlé de son sentiment que pour exalter la chère mémoire de son ami, est ennemi de la redite chez lui-même comme chez les autres, déteste de répéter ce qu'il a déjà écrit (6); surtout il y a

(1) Le cours de ma vie, mon destin.

(2) Vivant.

(3) Qualités.

(4) Parfaite.

(5) V. *supra*, pp. 7 sqq., 34, 37, 40 sqq., 59, 60, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 90 sqq., 95, 97, 99 et n. 8, 110; et *infra*, pp. 137 n. 1, 144, 147 n. 2, 159, 165-166, 169, 172, 182-183, 200.

(6) Voici une annotation de M. en marge d'un historien : « Il s'oblie à tous les coups ainsi, et redit a plusieurs foës ce qu'il a dit ailleurs. »

sans doute chez lui la réserve qui s'attache chez quelques-uns aux impressions les plus exquises et les plus profondes.

« Il se révèle et se cache, — oh le délicat chapitre que l'on pourrait écrire sur la pudeur de Montaigne ! » (1),

pudeur plutôt morale que physique, et au reste exceptionnelle dans son œuvre. Quoiqu'il s'écrie avec Horace :

Quis desiderio sit pudor aut modus

Tam chari capitis ? (2) (I, xxviii, 249 A),

Montaigne, qui se raconte tant, a répugné à nous décrire le moindre *détail* de leurs rapports (3) et lorsqu'il parle de La Boétie, c'est le plus souvent sans le nommer, et plus pour soi que pour le lecteur.

« *Un amy que j'ay perdu* » (4), nous dit-il, « *quelqu'un* » :

« Les medecins... Cependant qu' (5) ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique pour ne luy causer la fièvre, ils me tuarent *un amy* qui valoit mieux que tous, tant qu'ils sont. » (II, xxxvii, 595-596 C) (6).

« Ne m'est-ce pas une sottise de disconvenir avec un milier à qui ma fortune me joint, de qui je ne me puis passer, pour me tenir à *un ou deux, qui sont hors de mon commerce*, ou plustost à un desir fantastique de chose que je ne puis recouvrer ? » (III, iii, 48 B.)

Lorsque Montaigne écrit :

« Il est des morts braves (7) et fortunées. Je luy (8) ay veu

(Revue d'Histoire littéraire de la France, P., 1913, p. 156 : « M. et les Annales de Nicole Gilles », par R. DEZEIMERIS). Et, écrit-il dans les *Essais* : « Encores en ces ravasseries icy crains-je la trahison de ma memoire, que par inadvertance elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois... La redicte est partout ennuyeuse fut ce dans Homere... je me desplais de l'inculcation voire aux choses utiles... » (III, ix, 238, § 3 B).

(1) A. LAMANDÉ, « *La Religion de M.* » dans la revue *Le Correspondant*, P., 10 mars 1933, p. 703.

(2) « Pourquoi rougir et me contraindre en pleurant une tête si chère ? » (*Odes*, I, 24, 1-2).

(3) Cf. son indignation contre Cicéron et Pline : « Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur en personnes de tel rang d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées escriptes à leurs amis... (I, xl, 320 A).

(4) III, ix, 267 B.

(5) Comme.

(6) L. Feugère voit là la cause de l'antipathie extrême de M. pour la médecine (*Estienne de La B.*, P., 1845, p. 224) ; mais lui-même déclare que c'est une antipathie héréditaire (II, xxxvii, 581, § 2 A).

(7) Belles.

(8) A celui dont M. va parler. Ou : par la mort.

trancher le fil d'un progrez de merveilleux avancement (1), et dans la fleur de son croist (2), à *quelqu'un*, d'une fin si pompeuse, qu'à mon avis ses ambitieux et courageux desseins n'avaient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva sans y aller où il pretendoit : plus grandement et glorieusement qui ne portoit (3) son desir et esperance. Et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course. » (I, xix, 99 C.)

il est déjà fort possible, sinon assez probable (4) qu'il pense à la mort de La Boétie. Mais voici un endroit où Montaigne, devisant de la brièveté de la vie humaine, cherche à en déterminer la durée moyenne :

« Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ : or, il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. » (I, xx, 105 A.)

Or, c'est l'âge auquel est mort La Boétie (1530-1563); et Montaigne l'avait noté avec précision (5) dans sa lettre sur cette mort dont il devait garder et peut-être suivre l'exemple (6) : c'est ce souvenir surtout qui fut vraisemblablement le motif de son mot, en tel contraste avec ce que Montaigne nous rapporte incidemment de la longévité « de son père, de son aïeul et de son trisaïeul » (7).

De même, quand il parle

« de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie » (II, viii, 97, § 1 A),

comment n'aurait-il pas pensé que La Boétie mourut en

(1) Le cours d'une merveilleuse ascension.

(2) Age.

(3) Comportait.

(4) C'est même nettement l'avis de L. Feugère, *o. c.*, p. 206, n. 1.

(5) V. *supra*, p. 70. La B. mourant disait à M. : « Mais n'est-ce pas assez vecu jusqu'à l'aage auquel je suis ? J'estois prest à entrer dans mon trente troisieme an. Dieu m'a faict cette grace que tout ce que j'ay passé jusques à ceste heure de ma vie a esté plein de santé et de bonheur; pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. » (*Lettres* de M., 316). Lorsque M. parle du vêtement et du froid et qu'il ajoute : « Car, s'il y a partie en nous foible et qui semble devoir craindre la froidure, ce devoiroit estre l'estomac, où se fait la digestion... » (II, xii, 171 A), il doit aussi penser à la cause du mal qui emporta La B. (cf. *supra*, p. 62). De même lorsque M. attaque la médecine de son temps sur le sujet du relâchement du ventre (II, xxxvii, 585 B fin). Cf. *supra*, p. 115.

(6) Cf. *infra*, p. 232, n. 2, § 3.

(7) II, xxxvii, 581 A, § 2.

prononçant à plusieurs reprises le nom de Montaigne? (1)

Si Montaigne, quant à lui, ne veut pas d'amis à son lit de mort (2), c'est parce qu'il n'a pas l'ami qu'il lui faut, celui que La Boétie aurait été et a eu.

« Qui a tousjours eu le goust tendre, affoibly (3), il l'a encore plus. Il luy faut en une si grande necessité (4) une main douce et accommodée à son sentiment (5) pour le grater justement où il lui cuit; ou qu'on n'y touche point du tout. Si nous avons besoin de sage femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir. Tel, et amy, le faudroit-il acheter bien cherement, pour le service d'une telle occasion. » (III, ix, 261 B.)

Au reste, comme l'a dit M. Lanusse,

« Montaigne a toujours sur les lèvres, si je puis dire, le goût de cette parfaite et suave amitié dont il lui fut donné de savourer l'exquise douceur. » (6).

Mais il n'était pas nécessaire d'ajouter « si je puis dire » ! Car

« dès ma jeunesse... par fois... je jesusnois... pour estre (7) sans compaignie propre (8), car je dy, comme ce mesme Epicurus, qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange qu'avec qui on mange, et louë Chilon de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander avant que d'estre informé qui estoient les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante que celle qui se tire de la société. » (III, xiii, 432 C.)

Sa vieillesse n'en est pas moins extraordinairement friande :

(1) Nous dit M., *supra*, p. 70.

C'est de même pour une intention discrète que nous expliquerions cette phrase :

« ...pour se laisser tomber à plomb, et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse et fortunée; elles sont rares, s'il y en a. » (III, xii, 352 B). Sainte-Beuve avait sans doute tort d'écrire « qu'à cette manière dont M. parle, on voit assez que La B. dès longtemps n'était plus. » (*Causeries du Lundi*, art. du 28-4-1851). M. parlait d'ailleurs du présent ordinaire, non d'un passé exceptionnel. Dans le chapitre de l'Amitié, il dira encore que c'est la chose « la plus rare à trouver au monde » (I, xxviii, 247 C).

(2) Cf. *supra*, p. 24.

(3) Quand il est affaibli.

(4) Une situation si grave. M. a à peu près la même expression en relatant la mort de La B. (*supra*, p. 62, n., § 2, l. 10).

(5) A ce qu'il sent.

(6) *Montaigne*, P., 1895, p. 128.

(7) Parce que j'étais.

(8) Qui me convint.

B. « Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux bénéfice d'inapercevanee et d'ignorance et facilité à nous laisser tromper...

C. « Au cas que cette pippérie (1) m'eschappe à voir, au moins ne m'eschappe-il pas, à voir que je suis tres pippable. Et aura l'on jamais assez dict de quel prix est un amy, et de combien autre chose que ces liaisons civiles (2) ? L'image mesme que j'en voys aux bestes, si pures, avec quelle religion je la respecte ! » (II, VIII, 87-88 BC.)

Et en effet :

B. « Il y a quelque commerce entre elles et nous et quelque obligation (3) mutuelle.

C. « Je ne crain point à dire la tendresse de ma nature si puerile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison ou qu'il me demande. » (4) (II, XI, 141, § 2 BC.)

Et lorsque Montaigne nous fait comparer les hommes et les bêtes, il n'oublie pas l'amitié :

« Elles l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n'ont pas (5) les hommes. » (II, XII, 190 A.),

qu'il s'agisse d'affection entre elles, ou qu'il s'agisse d'amitié entre elles et l'homme :

« Hircanus, le chien du Roy Lisimachus, son maistre mort (6), demeura obstiné sus son lict sans vouloir boire ne manger; et, le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se jetta dans le feu, où il fust brulé. Comme fist aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il fust mort : et quand on l'emporta, il se

(1) Tromperie.

(2) Instituées au nom de la société civile et commandées par les lois (« civilis »). M. vient de parler de « femme, fils et valet » (87 C fin). Cf. *supra*, p. 25, l. 2.

(3) Liaison, attachement.

(4) M. dit aussi :

« Quand je me jouë à ma chatte, qui scait si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ? » (II, XII, 165 C).

« ...Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est-il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point... » (*ib.*, A).

Et ailleurs : « Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons, aussi font-elles la nostre,

Post, bellator equus, positus insignibus, Æthôn

It lachrymans, guttis que humectat grandibus ora. (a)

(II, XII, 200, § 3 B).

(5) Que n'ont.

(6) Etant mort.

(a) Ensuite vient Ethon, son cheval de bataille, dépouillé de ses ornements, qui pleure et qui mouille son visage de grosses larmes. » (VIRGILE, *Enéide*, XI, 89).

laissa enlever quant et (1) luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre.

« Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité (2) fortuite que d'autres nomment sympathie: les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance (3) des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separément; on les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où (4) ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque autre forme à contrecœur et en haine. » (II, XII, 190-191 A.)

Et Montaigne parlera longtemps du lion d'Androclès (5), donnera encore l'exemple du chien du roi Pyrrhus et du chien d'Hésiode (6), s'étendra sur

« la société et confederation que les bestes dressent entre elles pour s'entresecourir » (7), les « particuliers offices » qu'elles « tirent l'une de l'autre pour le service de la vie » (8), la familiarité d'espèces différentes (9)... »

Quand Montaigne compare les sexes (10), ou quand il juge du caractère et de la condition des hommes, il ne donne pas moins d'importance à l'amitié, qu'il soit question de César (11), de Cicéron ou de Pline (12). Et parfois elle est le point de vue principal: Montaigne nous énumérant les désavantages et les ennuis des grands et des princes, ajoute :

« Mais *surtout* Hieron fait cas dequoy (13) il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis-je tirer de celui qui me

(1) En même temps.

(2) Mouvement de l'âme irréflecti.

(3) Familiarité.

(4) Quand.

(5) II, XII, 198-200 A.

(6) *Ib.*, 197, § 2 A.

(7) Les liens de société et d'assistance qu'elles nouent. *Ib.*, 200 A.

(8) *Ib.*, 201 A.

(9) *Ib.*, 203, § 2 A.

(10) III, III, 57, § 2 B.

(11) Cf. II, XXXIII, 539-540 A.

(12) Cf. *supra*, p. 115, n. 3.

(13) Tient grand compte du fait que.

doit, veuille il ou non, tout ce qu'il peut ?... Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre luy et moy (1), car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance (2). Ma hauteur (3), m'a mis hors du commerce des hommes... » (4). (I, XLII, 339-340 A.)

Citons aussi le chaud éloge d'Epaminondas :

« J'ay autrefois (5) logé Epaminondas au premier rang des hommes excellens, et ne m'en desdy pas... qui jugeoit meschant homme, quelque bon citoyen qu'il fut, celui qui, entre les ennemis et en la bataille, n'espargnoit son amy et son hoste. Voylà une ame de riche composition... Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout autre que contre luy seul, et gauchit (6), au milieu d'une telle meslée, au rencontre de son hoste et de son amy. Vrayement celui-là proprement commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité sur le point de sa plus forte chaleur, ainssi enflammée qu'elle estoit et escumeuse de fureur et de meurtre...

Ne craignons point, apres un si grand précepteur, d'estimer... que l'intérêt commun ne doibt pas tout requerir de tous contre l'intérêt privé

*et nulla potentia vires
Proestandi, ne quid peccet amicus, habet.* (7).

...Si c'est grandeur de courage (8) et l'effect d'une vertu rare et singulière de mespriser l'amitié, les obligations privées, sa parole et la parenté pour le bien commun et obéissance du (9) magistrat, c'est assez vrayment, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peut loger en la grandeur du courage d'Epaminondas. » (III, I, 22-24 B.)

(1) Par amitié avec moi.

(2) Là où il y a si peu d'égalité.

(3) Mon rang élevé.

(4) M. dira ailleurs encore : « A la vérité la plus part des offices (a) de la vraye amitié sont envers le souverain en un rude et perilleux essay (b); de maniere qu'il y faict besoing non seulement beaucoup d'affection et de franchise, mais encore de courage. » (III, XIII, 398, § 2 B fin). Cf. La B. : « Le tiran... estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon, il est desjà au dela des bornes de l'amitié qui a son vrai gibier (c) en l'égalité, qui ne veut jamais clocher, ains (d) est toujours égale. » (*Œuvres*, p. 54).

(5) V. II, xxxvi, 570 sqq., passage où M. citait déjà le fait qu'il développe dans celui dont nous donnons un extrait (572, § 3 A.).

(6) Se détourne.

(7) « Nulle puissance n'a assez d'action pour autoriser jamais l'amitié à faillir. » (OVIDE, *De Ponto*, I, VII, 37).

(8) De cœur.

(9) Au.

(a) devoirs; (b) épreuve; (c) domaine; (d) mais.

Si Montaigne tire de son Plutarque l'occasion de ces pensées, qui étaient fort actuelles, ce n'est pas qu'il ne pût se passer des exemples et des sentences antiques :

« ...J'allegue (1) aussi volontiers un mien amy que Aulugele et que Macrobe... » (III, XIII, 402 B.)

Et en effet, quoique assez avare de citations modernes, nous le voyons citer plusieurs fois des vers latins et français de La Boétie (2), qui viennent apporter une image, une formule ou un rythme pour illustrer ses réflexions. Et parfois il laisse passer son nom sous sa plume :

« ...contre l'opinion de plusieurs et mesme d'Estienne de La Boetie... » (II, VI, 60 A.) (3).

Mais Montaigne a fait plus dans les *Essais* que des allusions à son ami et à l'amitié (4) : il a voulu leur donner une place d'honneur, lui qui écrit :

« Toutes autres choses tombent en commerce (5); nous pres-tions nos biens et nos vies au besoin de nos amis; mais de communiquer son honneur et d'estrener autrui de sa gloire, il ne se voit guieres. » (I, XLI, 328 A.)

Il cite l'exemple de Lælius qui

« alla tousjours promouvant, et secondant, la gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. » (*Ib.*, 329 B.) (6).

(1) Je cite.

(2) I, x, 45 A (en tête du chapitre); I, xiv, 66 A; II, XII, 220 A; III, XIII, 385 B. Remarque de M. Vittorio LUGLI : « les petites variantes qu'introduit M. montrent peut-être qu'il citait par cœur des vers trop connus. » (*Une amitié illustre...*, Florence, 1935, p. 18, n. 16).

(3) Le passage est à rapprocher de *Lettres*, p. 315, fin.

(4) V. encore, outre des textes que nous citerons plus loin, III, IX, 262, § 2 B; III, XIII, 396 B § 3; I, xiv, 81 C § 1; I, xxxiv, 287 B fin. Ce dernier récit de la « si belle amitié » des Ignatius père et fils qui meurent « s'entr'embrassant... d'une si forte estreinte que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousjours pris en ce noble neud, et les playes jointes, humant amoureusement le sang et les restes l'une de l'autre » — récit que M. nous dit placer à dessein à la fin d'un chapitre pour qu'il soit mieux en valeur — devait faire revivre en M., qui avait été, enfant, un lecteur passionné d'Ovide (a) l'épisode d'Atys et de Lycabas à défaut de celui d'Olivier et Roland :

Jam moriens, oculis sub nocte natantibus atra,

Circumspectit Atyn, seque acclinavit ad illum,

Et tulit ad Manes junctæ solacia mortis. (b)

(*Mét.* V, 71-74).

(5) Sont communicables.

(6) Cf. *supra*, p. 61 fin.

(a) Cf. I, xxvi, 225, § 2 A.

(b) « Pris par la mort, et le regard flottant dans ses ombres funestes, il tâche de découvrir Atys, s'étend contre son corps, emporte au séjour des Mânes la consolation d'être mort joint à lui. »

Mais Montaigne lui-même, lorsque vers quarante ans il commence à écrire ses *Essais*, n'avait fait œuvre d'écrivain, à peu de chose près, que pour La Boétie et à son occasion, et peut-être même en se sentant fort peu écrivain (1). Et dans son occupation nouvelle, il regrette de ne pouvoir faire intervenir La Boétie partout comme le destinataire réel de ses pensées.

B. « Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amys tiennent (2) que je puis quelque chose.

C. « Et eusse prins plus volontiers ceste forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soutinst et souslevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçauroy que de songes (3), ny forger des vains noms (4) à entretenir en chose serieuse : ennemy juré de toute falsification. J'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une adresse (5) forte et amie, que je ne suis, regardant les divers visages d'un peuple. Et suis deceu (6) s'il ne m'eust mieux succédé (7). » (I, XL, 324-325 BC.)

En tout cas, nous savons déjà qu'à défaut de pouvoir écrire pour son ami, Montaigne s'est plu à ressusciter leur amitié et un peu La Boétie même dans un *Essai* fameux

— *Vivere bis vita posse priore frui* (8) (III, v, 77 B) —

dans un des premiers *Essais* qu'il écrivît (9), dans un cha-

(1) Dans sa dédicace à M. de Foix, il écrivait, à propos de La B. : « Je me treuve si fortement desgarny et de credit pour autoriser mon simple tesmoignage et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que je n'aye quitté là tout ce soing... » (*Lettres*, pp. 301-302). Et à M. de Lansac, en lui dédiant la *Mesnagerie*, traduite par La B. :

« sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, je vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en reconnoissance des obligations que je vous doy... » (*Ib.*, p. 327).

(2) Soutiennent.

(3) Je ne le pourrais qu'en songe.

(4) Des correspondants fictifs.

(5) Celui à qui on s'adresse.

(6) Je me trompe.

(7) Réussi.

(8) « C'est vivre deux fois que de pouvoir jouir de la vie passée. » (MARTIAL, X, XXIII, 7). M. dit encore : « Les ans m'entraînent s'ils veulent mais à reculons ! Autant que mes yeux peuvent reconnoistre cette belle saison expirée, je les y destourne à secousses. » (III, v, 77 B).

(9) Il est très probablement antérieur à 1574, date à laquelle paraît « à mauvaise fin » cet extrait du *Discours* de La B., dont la publication force M. à se raviser. (Cf. *supra*, pp. 91 sqq.). Il est même fort possible qu'il date de 1571, si, comme le pense E. Courbet, « le début du chapitre de l'amitié nous montre à l'œuvre l'artiste chargé de l'ornementation de

pitre enfin qu'il faisait suivre de quelques pages de son ami.

C'est là que nous trouvons cette conception de l'amitié qui a fait rêver tant d'esprits et soupirer tant de cœurs, et dont nous tâcherons de découvrir l'originalité.

ce boudoir philosophique » (le cabinet de repos adjacent à la « librairie » de M.) (*Essais*, éd. E. Courbet et Ch. Royer, P., t. V, 1900, p. LXXXIX) et si M. l'a fait orner assez tôt. C'est plausible, non seulement parce qu'il y a eu effectivement des « crottesques » dans ce cabinet, mais encore et surtout parce que M. qui avait réservé, l'année précédente, lors de son voyage à Paris, la publication du *Contre Un* pour plus tard, avait là un sujet de pensée bien naturel.

DEUXIÈME PARTIE

LA CONCEPTION DE L'AMITIÉ CHEZ MONTAIGNE

Pour caractériser la conception de l'amitié chez Montaigne, ou l'amitié même qu'il a connue et qu'il n'en distingue pas, on s'est presque toujours servi du mot « passion » ou « grande passion » (1). Sainte-Beuve dit même qu'

« elle a ce caractère propre et singulier d'être le type de l'amitié-passion. » (2).

Guillaume Guizot, qui a laissé des notes incisives sur Montaigne, écrit non seulement :

« Sans cette rencontre de La Boétie, on ne saurait pas que Montaigne était capable de passion. » (3).

mais encore :

« Je ne crois pas que jamais langage plus passionné ait pu être employé pour rendre aucun sentiment et il est vrai que

(1) JAY, *Eloge de M.*, P., 1812, et in *The works of M.*, éd. Hazlitt, Londres, 1842, p. LV; J. DROZ, *Eloge de M.*, P., 1812, p. 24; L. FEUGÈRE, *Estienne de La B.*, P., 1845, p. 225; D^r PAYEN, *Notice bio-bibliographique sur La B.*, P., 1853, p. 28; P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, p. 213; P. STAPFER, *M.*, P., 1895, p. 21; E. COURBET, « Notice » in *Essais de M.*, éd. Courbet et Royer, P., t. V, 1900, p. XL; GRACE NORTON, *Early writings of M.*, New-York, 1904, p. 36; F.-J.-B. JANSEN, *Sources vives de la pensée de M.*, P., 1935, p. 59; V. LUGLI, *Une amitié illustre...*, Florence, 1935, p. 63, etc.

Cependant l'on trouve dans l'*Eloge de M.* de F.-A.-J. Mazure (Angers et P., 1814, p. 11) : « M. et La B. ...la postérité venue déjà pour eux les a placés parmi ces âmes excellentes, rares et privilégiées, qui paraissent de loin en loin sur la terre, pour prouver que les passions ne sont pas tout l'homme. »

(2) *Causeries du Lundi*, IX (*Les Grands écrivains français. xvi^e s.*, P., 1926, p. 154).

(3) *M., études et fragments*, édités par A. Salles, P., 1899, p. 21.

l'amitié de Montaigne prend un caractère d'enthousiasme et de passion que peu d'autres sentiments ont eu chez lui... Il a transporté dans l'amitié tout ce que le cœur humain en général porte dans l'amour. » (1).

Bien plus, on n'a pas craint de parler de

« l'idée délirante de Montaigne, qu'explique, excuse et rend touchante l'amitié-passion qu'il avait pour lui... » (2).

(L'idée délirante en question serait que La Boétie eût eu du génie.)

A cette manière de voir, nous nous permettons, sans hésiter, de nous opposer tout à fait; supposer que Montaigne ait éprouvé une « passion » pour La Boétie, c'est faire un gros contre-sens, tant sur sa pensée que sur sa vie.

Si, avec Th. Ribot (3), et avec l'opinion générale, on répartit les manifestations de la vie affective en *émotions*, définies par l'intensité et par la brièveté, en *passions*, émotions prolongées, intellectualisées, tyranniques, susceptibles de poussées imprévues qui les ramènent au fracas de l'émotion, enfin en *sentiments* qui, ni passions ni émotions, nommés ou bien trop individuels pour l'être, constituent le cours régulier de la vie, expriment les appétits, besoins et tendances d'intensité moyenne ou faible, on s'apercevra facilement que l'amitié de Montaigne pour La Boétie, qui est certes rare et vive, n'est pas par cela même une passion, et entre bien plutôt dans la troisième catégorie que dans les deux autres. Et la force de l'amitié véritable qu'ils ont, semble-t-il bien, connue, ou tous deux ensemble cru connaître — ce qui revient au même —, n'est pas l'effet d'une force agissant originellement dans l'individu isolé.

D'abord, nous avons déjà vu que, d'une façon générale, Montaigne n'a rien d'un passionné, même dans l'amour physique qui a tenu parmi ses émotions une si grande place; et qu'il freine au contraire tout ce qui lui paraît ris-

(1) *Ib.*, pp. 25 et 27.

(2) Dr ARMAINGAUD. *L'Enigme du Contre Un*, P., 1910, pp. 17-18; cf. aussi SAINTE-BEUVE, o. c. (C. d. L., IX).

(3) *Essai sur les Passions*, P., 1923, 5^e éd., pp. 4-7.

quer de se transformer chez lui en passion (1). Voici encore quelques textes assez nets :

« La seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay, de ma part, le goust estrangement mousse (2) à ces prepen-sions qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement. » (II, VIII, 77 A.)

« Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes (estant d'une complexion molle et poissante) desquelles la plupart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se connoistre. » (II, XII, 323 A.)

Mais voici surtout une déclaration nette et capitale de Montaigne :

« En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise (3), toute douceur et polissage (4), qui n'a rien d'aspre et de poignant (5)... En l'amour, ce n'est qu'un desir forcené (6) apres ce qui nous fuit... (I, XXVIII, 239 A.)

« ...L'affection (7) envers les femmes... Son feu, je le confesse,... est plus actif, plus cuisant (8) et plus aspre. Mais c'est un feu téméraire (9) et volage (10), ondoyant et divers, feu de fiebvre, sujet à accez et remises (11), et qui ne nous tient qu'à un coing (12). » (*Ib.*, 238-239 A.)

De ce morceau, il ressort que Montaigne ne considère pas qu'il ait été passionné pour La Boétie, ni que l'amitié soit proprement passion, que l'amitié véritable puisse être une passion (13). Et nous avons vu déjà ce qu'il faut penser du prétendu « coup de foudre » qui aurait inauguré la leur (14). Même ce que nous savons des effets durables et étendus de cette amitié sur la vie de Montaigne ne doit pas non plus nous faire parler de « passion ». L'étude de

(1) *Supra*, pp. 20-21; et *infra*, p. 206.

(2) Insensible.

(3) Calme.

(4) Eclat d'un objet poli.

(5) Piquant.

(6) Hors de raison, hors de sens.

(7) La disposition physique et morale qui nous attache.

(8) Brûlant.

(9) Inconsidéré.

(10) Peu durable.

(11) Retours à l'état normal.

(12) Par une seule partie de notre être.

(13) Au xvi^e siècle, le mot « passion » peut avoir soit le sens aujourd'hui courant, soit le sens très large de « ce qui est subi, souffert ou ressenti » (ex. : II, XII, 367). C'est bien évidemment dans ce sens seulement que M. l'entend en parlant de l'amitié (I, XXVIII, 239 A, § 2 : ces deux passions »).

(14) *Supra*, pp. 41 sqq.

ses affections familiales, de celle qu'il portait à son père, nous a montré qu'il est un peu exagéré de dire :

« Si profonde et unique fut son amitié pour Etienne de La Boétie, qu'elle semble presque avoir épuisé sa faculté d'aimer et que sa famille en souffrit. » (1).

Non, l'amitié de Montaigne avec *La Boétie* ne fut ni *tyrannique* (2) ni exclusive. L'un et l'autre ont goûté et continué à goûter les affections et les amitiés communes, ou au moins ils en ont respecté l'ordre et les formes établies. Ils n'envisagèrent même probablement pas le moins du monde l'idée d'une lutte possible entre ces deux sortes de sentiments, dès lors que leur différence de niveau et de plan était sans conteste. Les divers détails de la mort de La Boétie (3) paraissent prouver que non seulement les deux amis étaient chacun attaché à sa propre famille, mais encore qu'ils montraient cet attachement à propos même de leur amitié (La Boétie délibère avec Montaigne sur la façon de causer le moins de chagrin possible à ses proches; Montaigne prend son père pour confident de sa douleur après la mort de La Boétie); que, bien plus, chacun d'eux adoptait avec ferveur, et avec naturel, les affections de l'autre : La Boétie pouvait, d'une part, parlant à sa femme, à son oncle et à Montaigne « généralement » (4)

« faire estat que nous nous entr'aymions unanimement (5) les uns pour l'amour des autres » (6)

(et, en effet, on peut voir que Montaigne et Mme de La Boétie s'affligent et se réjouissent ensemble dans les vicissitudes du mal d'Etienne (7); d'autre part, parlant à Thomas de Beauregard, frère de Montaigne, lui dire :

(1) F. HÉMON, éd. de M., *De l'Amitié*, P., 1890, p. 5.

(2) Il y a peut-être plus qu'une coïncidence verbale dans le fait que la « servitude volontaire » dont traite La B. et qu'il montre incompatible avec l'amitié (fruit de la « liberté volontaire », dira M.) traduit exactement l'ἑθελοδουλεία dont un personnage du *Banquet* (184 b sqq.) fait au contraire un moyen, pour l'amour, de se convertir au culte de la vertu et du mérite. Voir ce rapprochement chez J. BARRÈRE, *L'Humanisme et la Politique dans le Discours de la Servitude volontaire*, P., 1923, pp. 16 sqq.

(3) Qui eut lieu chez une sœur même de M., Mme de Lestonnac.

(4) Collectivement.

(5) *Lettres*, p. 315.

(6) D'une seule âme.

(7) *Ib.*, p. 309; et cf. *supra*, p. 70.

« ...la maison de laquelle vous estes..., maison que j'ay autant chere que maison du (1) monde... » (2)

et s'inquiéter, avec tact, de la discorde que celui-ci, pensait-il, risquait d'y introduire; enfin recommander aux soins de Montaigne la consolation des chers survivants. Il faut relever aussi la manière dont La Boétie, dans ces circonstances, donne à Montaigne, en fait, la première place auprès de lui, auprès de son esprit et de son cœur, tout en manifestant à son père adoptif et à son épouse, en suivant l'ordre civil, sa vive et sincère tendresse et sa gratitude. Si la préférence suprême et intime des deux amis se fit jour, ce fut plutôt par des nuances à l'intérieur de cet ordre que par la moindre rupture avec lui.

Et pour comprendre l'idée que Montaigne s'est faite de l'amitié, il importe de distinguer la pluralité d'affections ou d'amitiés communes de la pluralité des amitiés pleines, contre laquelle seule il s'élève.

A. « Les amitez communes, on les peut departir : on peut aymer en cettuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses meurs (3), en l'autre la liberalité, en celui-là la paternité (4), en cet autre la fraternité (5), ainsi du reste; mais cette amitié qui possède l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double...

C. « C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la hauteur, ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme (6), qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entraiment et m'aiment autant que je les aime, il multiplie en confrerie la chose la plus une et unie, et dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. » (I, xxviii, 246, § 2 AC.)

Pour Montaigne, s'il y a entre deux hommes une amitié véritable, ils ne peuvent connaître qu'entre eux un sentiment de la même nature, mais cela ne veut pas dire qu'elle exclue l'existence d'autres sentiments, et même d'autres sentiments intenses, ou qu'elle-même en soit au contraire

(1) Au.

(2) *Lettres*, p. 319.

(3) Sa disposition naturelle à s'accommoder aisément avec tous les individus et à s'accommoder de toutes les circonstances.

(4) Les qualités qu'on est habitué à aimer et à respecter chez un père.

(5) Les qualités qu'on aime chez un frère.

(6) N'est au dernier point, au plus haut degré.

exclue : pas plus que la possibilité d'associer certaine ligne droite à l'un des foyers d'une ellipse pour définir les caractères de celle-ci, ne supprime la solidarité et la symétrie fondamentales des deux foyers.

L'amitié de Montaigne et de La Boétie n'a rien à craindre de l'univers, et de l'univers même des sentiments (1), et n'est pas un isolement hors de lui, car chaque point n'en existe pour eux qu'en se rattachant à elle suivant une loi constante par un double rayon.

« Nous estions à moitié de tout... Il n'est action ou imagination (2) où je ne le trouve à dire (3), comme si (4) eut-il bien fait à moy. » (5) (I, xxviii, 249 A.)

En eux, et pour eux, l'amitié est moins une matière qu'une forme, ou c'est comme une substance qu'aucune autre ne pourrait heurter, parce qu'elle les pénétrerait universellement pour leur donner leur vraie consistance. C'est pour cela que, comme nous l'avons vu, l'on ne peut assigner à leur amitié un domaine spécial, poésie, science, politique, etc., qui en ait été la base, le fondement ou le soutien, ni en désigner aucun qui y ait été extérieur. C'est pour cela aussi que Montaigne peut dire des amis véritables que

« volentez, pensements, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur et vie »

leur sont communs (6); pour cela, qu'il ne faut pas confondre l'amitié telle qu'il la conçoit avec un mouvement de l'âme, pris dans la concurrence des divers mouvements de l'âme.

L'amitié, pour Montaigne, c'est la rencontre de deux individus qui se correspondent; ce n'est pas l'exagération ou la spiritualisation d'une tendance; c'est chez deux êtres

(1) « L'unique et principale amitié » (c'est-à-dire l'amitié parfaite, distincte de l'amitié vulgaire) « descoust toutes autres obligations » dit M. (*ib.*, 246 C), mais le contexte montre qu'il faut entendre : dans les cas particuliers où un conflit entre elles et l'amitié serait inévitable.

(2) Image, idée.

(3) Manquant.

(4) De même.

(5) Cf. W. Emerson : « O mon ami, a dit mon cœur, — Grâce à toi seul s'élançait la voûte des cieux. — Par toi seul la rose est rouge... » (*Complete Prose works*, 3^e éd., Londres, 1890, p. 50 a (*Essays : On Friendship*).

(6) I, xxviii, 245 A (M. donne l'ex. d'Eudamidas).

l'harmonie de fait entre les deux ensembles de leurs tendances.

« Il n'est personne, s'il s'escoute », dit Montaigne, qui ne descouvre en soy une *forme* (1) *sienne*, une *forme maïstresse*, qui luitte (2) contre l'institution (3) et contre la tempeste des passions qui lui sont contraires. » (III, II, 35, § 2 B.)

Or,

« Il y a des naturels particuliers, retirez et internes. *Ma forme essentielle* est propre à la communication et à la production (4) : je suis tout au dehors et en évidence, nay (5) à la société et à l'amitié. » (III, III, 52 B.)

L'état affectif essentiel de Montaigne trouva réellement un correspondant parfait, avec la même prédisposition, dans celui d'Etienne de La Boétie, et n'en trouva pas en d'autres : ce fait de hasard suffit à expliquer que Montaigne ait tant regretté son ami. Ni de Brach, ni Charron, ni Marie de Gournay ne se révélèrent faits pour le remplacer.

Nul en effet plus que Montaigne n'a affirmé que l'amitié véritable diffère en ceci de tous les autres sentiments : qu'elle est moins dans les êtres que dans leur rapport, et ne peut exister avant que son objet, tel objet, soit donné ; ou, plutôt, avant que ses deux sujets soient venus en contact. C'est pour cette raison que

« l'amitié, au rebours (6), est jouye à mesure qu'elle est désirée, ne s'esleve, se nourrit (7), ny ne prend accroissance qu'en la jouissance comme estant spirituelle, et l'âme s'affinant par l'usage. » (I, xxviii, 239, § 2 A.)

Cette propriété essentielle dont nous parlons, cette indivision de l'amitié, fait d'elle pour Montaigne (8) le sentiment le plus intellectuel, le moins sentimental, pour ainsi dire. Car plus qu'aucun autre, il comporte et exige à chaque instant, pense-t-il, l'exercice de la conscience et du juge-

(1) Manière d'être.

(2) Lutte.

(3) Education.

(4) A se manifester.

(5) Enclin de naissance.

(6) (De l'amour).

(7) Ne se nourrit.

(8) Cf. *infra*, pp. 161 sqq.

ment, l'effort de l'intelligence, le cœur certes, mais, par excellence la divination du cœur; et veut que

« nous travaillions à prendre conscience d'autrui »

autant

« qu'à la donner de nous » (I, XII, 198, § 3 A),

rend

« attentif et seur (1) » (I, XL, 324 C fin).

Aussi rien de plus faux que de prêter à l'*amitié* de Montaigne pour La Boétie l'*aveuglement* involontaire ou semi-volontaire du passionné (2), ou de la rapprocher de l'amour de Mme de Sévigné pour Mme de Grignan.

A supposer que ce soit une illusion que de voir en La Boétie un « grand homme », c'est une illusion que Montaigne n'a pas été le seul de son temps à entretenir. Quoiqu'ils ne connaissent que les actes visibles et même que les traces fortuites de cet homme disparu à moins de trente-trois ans — que penserions-nous, que saurions-nous de Montaigne mort à cet âge, sinon peut-être par un chapitre de l'*Amitié*, écrit par un illustre La Boétie ? —

« De Thou, en maint endroit de son *Histoire*, fait de La Boétie un pompeux éloge... Scévole de Sainte-Marthe, Colletet, Florimond de Rœmond, de Lurbe, Tessier, Vivant le comblent de louanges; P. de Brach le célèbre dans ses vers en 1576 » (3).

Même, Scévole, tout en se refusant à séparer dans son éloge les deux hommes dont l'*amitié* avait toujours joint les vies, fait passer La Boétie, l'homme et le poète, avant le chevalier de l'ordre de Saint-Michel, citoyen d'honneur de Rome et auteur des *Essais* (4).

Dans les siècles qui suivirent, les éloges les plus éclatants n'ont pas davantage manqué à La Boétie, surtout grâce au *Discours de la Servitude volontaire* (5), si cer-

(1) Sûr.

(2) Cf. L'effet de la passion sur le jugement d'après M. : II, XII, 324.

(3) Dr. PAYEN, *Notice bio-bibliographique sur La B.*, P., 1853, p. 27.

(4) *Gallorum Doctrina illustrium...*, auctore Scævola Sammarthano, Augustoriti Pictonum (Poitiers), 1602, pp. 128-130.

(5) Et cela malgré le caractère très fautif de la plupart des éd. qu'on en a données. Dans l'o. c. le Dr Payen a publié le texte plus correct d'un manuscrit qu'on n'avait pas utilisé. On trouvera aussi ce texte, avec les variantes, dans les *Œuvres* de La B. éditées par P. Bonnefon.

tains l'ont décrié avec non moins de conviction (1), et si même l'intention de La Boétie a été comprise, même de son temps, et encore plus du nôtre, de plusieurs manières très différentes (qui, ainsi encore, lui ont fait partager le sort de Montaigne) (2), il ne reste pas moins qu'aujourd'hui encore Montaigne aurait pu parler de La Boétie avec autant d'admiration qu'en leur xvi^e siècle, sans le désaveu de la plupart de ceux qui l'ont lu et jugé.

On prendrait le *Discours*, dit Villemain,

« pour un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome, sous la statue brisée du plus jeune des Gracques (3). »

« Nous pouvons sans crainte », dit un autre, « le présenter comme un des ancêtres héroïques de la révolution de 1789...; son génie avait la prescience de la grandeur moderne. » (4).

Pour Lamennais aussi,

« une chaleur vraie, une éloquence de persuasion sans aucune emphase, des pensées quelquefois profondes, un rare esprit d'observation, une sagacité pénétrante qui résume en quelques traits principaux l'histoire si variée dans ses détails des oppresseurs de tous les temps » (5),

telles étaient les qualités « peu ordinaires sans doute » du *Discours sur la Servitude volontaire*.

(1) Le Dr Payen (o. c., pp. 63 sqq.) cite les appréciations curieusement opposées de divers auteurs de la première partie du xix^e siècle. Pour les uns, le *Discours* est « un admirable traité », un « Evangile politique », « un des plus beaux monuments de la langue française », « un des monuments les plus remarquables de la prose française au xvi^e siècle »; pour d'autres, c'est « une très ennuyeuse et très puérile déclamation », « un ouvrage fort dangereux en politique », « une déclamation séditieuse qui serait de nature à faire traduire son auteur devant les tribunaux », etc.

(2) Les uns voient dans le *Contre Un* un discours d'action et des allusions politiques et ne sont pas d'accord entre eux sur leur sens; d'autres une exhortation sincère mais générale et utopique; d'autres un exercice d'éloquence imité des anciens; d'autres un exposé et une analyse des faits sans conclusion pratique.

(3) *Eloge de M.*, in *Essais de M.*, éd. Froment, P., 1825. Introd.

(4) *Le Discours sur la Servitude volontaire*, P., 1873, « Avertissement » par Vermorel, pp. 7 et 8. Il dit même : « La B. a un amour calme et serein de la liberté, une prévision de la fraternité sociale, qui le rapprochent beaucoup de nos sympathies modernes, et en font un véritable écrivain populaire, un véritable classique de la tradition libérale et démocratique. L'élévation et l'originalité de sa pensée communiquent à son style une précision et une netteté peu ordinaires à l'époque où il écrivait, et qui nous font, même au point de vue purement littéraire, le considérer comme bien supérieur à M... La meilleure gloire de M. sera peut-être d'être pour la postérité le témoin de La B. » (ib., pp. 19, 26). De même, cf. Jules CLARETIE, *La libre parole*, P., 1868, p. 152.

(5) In LA B., *De la Servitude volontaire*, avec notes de Costes, P., 1835, 2^e éd., Préface, p. 9.

Il faut ajouter que sa brûlante indignation, et, suivant la parole, je crois, de Fénelon, son

« je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, vif et passionné »

a non seulement enflammé les âmes du xvi^e siècle (1), mais a eu ce privilège unique de ressusciter au xviii^e, puis au xix^e siècles, à diverses reprises, et a pu, réédité, servir d'arme aux révolutions successives en France et ailleurs! (2)

Mais en La Boétie, le poète et l'érudit ont été admirés eux aussi. De son vivant même, Jules-César Scaliger exprimait son enthousiasme au premier, et

« lui qui, » disait-il, « n'admirait que peu de gens »

égalait la « douceur divine » des vers latins de La Boétie

« à tout ce que l'antiquité a de plus savoureux »,

les proclamait

« dignes d'être connus de tout l'univers », etc.

Ce sont des vers de La Boétie que le fils de Jules-César choisit pour les placer en tête de la fameuse *Poétique* de son père et célébrer les mérites de celui-ci (3).

(1) Sur l'emploi qu'en ont fait les protestants, v. *supra*, pp. 91 sqq.; sur son effet, v. Dr Armaingaud, *Bull. de la Soc. des Amis de M., P.*, 4^e fasc., 1921, p. 344, n. 1 (mais aussi cf. *supra*, p. 94, n. 5). On rapporte de plus que les habitants de Sarlat, ville natale de La B., lorsqu'ils connurent le *Contre Un*, se seraient révoltés contre leur seigneur-évêque. (V. Dr PAYEN, *Notice bio-bibliographique sur La B., P.*, 1853, p. 56 en haut.) Pour l'influence du *Discours* sur les théories politiques, cf. P. MESNARD, *L'essor de la Philosophie politique au xvi^e s.*, P., 1936, p. 406; et J. BARRÈRE, *L'Humanisme et la Politique dans le Discours...*, P., 1923, *passim*.

(2) V. les dictionnaires bibliographiques. M. Ch.-M. Desgranges écrit : « La marche générale du *Discours*, les procédés d'argumentation, les figures du style, tout est d'un homme admirablement doué pour la parole, qui, dans une assemblée politique, eût fait frémir ses auditeurs de colère et d'enthousiasme... La B., par la véhémence déclamation de sa jeune verve méridionale, ressemble à un Girondin du xvi^e siècle ». (*Hist. ill. de la Litt. fr.*, 7^e éd., P., 1922, p. 278). Grace NORTON (*Early writings of M.*, New-York, 1904, pp. 179-197) rapproche La B. de Rousseau, de Shelley et de Tolstoï.

(3) Cf. R. DEZEIMERIS, *Remarques et corrections d'Estienne de La B. sur le traité de Plutarque intitulé Ἐρωτικός*, P. et Bordeaux, 1867, *Introd.*, pp. 21 sqq. L'auteur rappelle (*ib.*, pp. 26-28) que Scaliger n'avait guère connu de La B. que « l'écorce et les feuilles » selon la parole de M. « Mais à n'étudier La B. que superficiellement, comme dut le faire Scaliger, on peut encore constater « la vivacité de son esprit et les grâces compagnes ordinaires de ses actions » (M., *Lettre à L'Hospital*) : il suffit pour cela de

« Dans ses poésies latines », dit Paul Bonnefon, « ...l'idée garde un air d'aisance et de facilité... et atteint un degré de précision presque digne d'Horace. Il n'est donc pas surprenant que La Boétie ait été regardé (1) comme l'un des plus remarquables poètes latins d'une époque qui en comptait cependant nombre de fort habiles. L'agrément et la variété de sa *verve* latine méritent certainement une semblable distinction. » (2).

Et les poésies françaises de La Boétie (3), quoiqu'on leur ait reproché une certaine indécision dans la forme,

lire dans le latin cette pièce charmante par laquelle il répondait avec une élégance vraiment attique aux éloges que le poète véronais lui avait adressés :

« Que vos iambes tombent bien (a), César ! Je reconnais le grand homme et ses vers, car l'erreur n'est pas possible sur des choses sans égales ; mais dans vos vers, ô Jules, j'ai peine à me reconnaître ainsi transformé par tant de louanges, et ma modestie, peu accoutumée à de tels éloges, me fait bien voir que votre muse, qui peut tout, s'est plu à propos de moi à faire d'un pygmée un géant. Irai-je en effet parce que vous chantez mes louanges, m'aveugler jusqu'à croire que mes petits hendécasyllabes ou mes pauvres scazons vous plaisent autant que vous voulez bien le dire ? Non ; j'aurai plus de pudeur, et je dirai que si mes vers vous plaisent, c'est qu'ils vous furent offerts par votre cher Brassac (b), et que les éloges accordés à la chose donnée vont à l'adresse du donateur. Ainsi, celui dans les veines duquel circule une bouillante jeunesse, celui dont Amour a su, par ses habiles flatteries, enjôler et subjuguier le cœur, celui-là, si par hasard, en jouant, une fillette a cueilli pour lui un pavot, un lis vulgaire, un peu de thym lié d'un brin de lavande, il s'extasie de bonheur, s'éprend d'une belle flamme, embrasse dans le bouquet l'image de son amante, se pavane, s'enorgueillit du don, et ne manque pas de le mettre au-dessus des roses et de l'amome (c) ; peut-être est-ce de la sorte que Bacchus put jadis placer dans le ciel la couronne d'Ariane ; mais c'est ainsi, faites-en l'aveu, que vous avez chanté mes louanges. Grand Jules, vous avez envoyé mon éloge au Président, mais cet éloge, fait à mon nom, c'est l'éloge du Président même. » (Cf. *Œuvres de La B.*, « *Ad Julium Cæsarem Scaligerum* », pp. 243-244.)

(1) Par Scévole de Sainte-Marthe, cf. *supra*, p. 132.

(2) In *Œuvres de La B.*, p. LXX.

(3) En voici quelques vers (avec référence à l'édition P. Bonnefon des *Œuvres de La B.*, Bordeaux et P., 1892, in-4°) :

« Un tourment, un soucy, une rage d'aimer
Et un espoir musart, le flateur de ma peine. » (p. 268)

(Sur la barque de sa maîtresse) :

« L'eau tremble, et s'efforçant sous ce riche vaisseau
Semble s'enorgueillir d'une charge si belle. » (p. 270)

« A ce beau souvenir tout entier je me donne. » (p. 271)

« La belle majesté de son grave silence. » (p. 276)

« Et plus je voy de bien, et plus de maux je sens,
Car le feu qui me bruste est celui qui m'esclaire. » (p. 277)

« O Medoc, mon pais (d) solitaire et sauvage (e). » (p. 283)

« Dy moy, Madame, au vray, dy moy si tes yeux verts... » (p. 290)

« Des parfaites du monde, une la plus parfaite. » (ib.)

« Et l'amour diffamé (f) de la trop belle Heleine. » (p. 292)

(a) littéralement : « boitent bien » allusion aux vers scazons ou « impairs » employés par les deux poètes ; (b) le Président Brassac, collègue de La B. au Parlement ; (c) plante odoriférante de l'Orient, estimée des Anciens.

(d) plutôt celui de Marguerite de Carle ; (e) cf. M., *infra*, p. 17 ; (f) mal famé.

ont de même recueilli des éloges, surtout comparées à celles de ses devanciers (1).

« Chaque fois que La Boétie s'abandonne à ses qualités personnelles, quand son inspiration sait demeurer dans une juste mesure, l'aisance du tour, la délicatesse de la pensée, les réminiscences heureuses et les gracieuses comparaisons montrent combien le talent de La Boétie était propre à la poésie légère. » (2).

Enfin Reinhold Dezeimeris, par une étude attentive et détaillée, a montré le sens critique, la précision, la divination de l'helléniste; le profit qu'ont tiré les érudits de tous ses brefs travaux; et est d'avis que :

« ... Montaigne est resté au-dessous de la vérité dans les éloges qu'il a apportés au philologue...

« Bien que le volume d'œuvres diverses publié par les soins de Montaigne nous mette en face de La Boétie savant, ce n'était pas le talent de l'érudit qui avait réellement captivé le philosophe. Montaigne admirait un La Boétie plus intime et supérieur, il avait pénétré dans les mystères de cette âme d'élite que nous ne connaissons et ne connaissons jamais que par lui... Tout ce qu'il put recueillir de ses travaux, il le publia pour honorer sa mémoire, sans se faire d'ailleurs illusion, et sentant bien que les ouvrages qu'il tirait de l'oubli ne sauraient jamais, malgré leur mérite réel, faire juger l'homme à sa valeur vraie, à celle qu'il lui connaissait lui-même. » (3).

(Parlant de Catulle et de Properce) :

« Ils n'ayment pas pour moy, je n'ayme pas pour eux
 ...Chacun sent son tourment et sait ce qu'il endure,
 Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
 Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict
 ...Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure. » (p. 294)
 « S'il faut mourir, mourir comme Léandre. » (p. 295)
 « Je sçay aimer, je sçay haïr aussi. » (p. 296)
 « Quand tes yeux conquerans estonné je regarde... » (p. 301)
 « Vive le mal, ô Dieux, qui me dévore,
 Vive à son gré mon tourment vigoureux
 O bien heureux, et bien heureux encore,
 Qui sans relasche est toujours malheureux. » (p. 305)

Ib., p. 252, on trouvera d'autres vers, fort aisés, dont M. a cités quelques-uns (III, XIII, 385 B). Et cf. *supra*, p. 41, n. 2 et *infra*, pp. 184 et 195, n., fin.

(1) Cf. L. FEUGÈRE, *Etienne de La B.*, P., 1845, *passim* et Gr. NORTON, *Early writings of M.*, New-York, 1904.

(2) P. BONNEFON, *Œuvres de La B.*, p. LXVII.

(3) *Remarques et corrections d'Estienne de La B. sur le traité de Plutarque intitulé Ἐρωτικὸς*, avec une introd. et des n. par R. DEZEIMERIS, P. et Bordeaux, 1867. (Il s'agit de notes faites par La B. pour aider son collègue Ferron, qui traduisait le traité *De l'Amour* de Plutarque et qui les publia avec sa traduction à Lyon, en 1557, appelant La B. un « homme vraiment

Et en effet les éloges que Montaigne adresse aux œuvres de La Boétie montrent bien que ces essais de jeunesse trouvaient en lui un avocat sincère et habile, non pas un adorateur sans discernement (1), et donnent par là quelque garantie à ceux qu'il décerne, si chaleureux et si exclusifs, à la personne même de son ami. Il est remarquable que lorsqu'il fait de lui, non point un « grand homme en general », mais le plus grand qu'il ait connu vivant pour l'ensemble de ses qualités et qui « eût produit de grands effets si la fortune l'eût voulu », c'est après un passage où il se déclarait incapable de louer en ses amis les qualités qu'ils n'ont pas ou de les défendre ouvertement des défauts qu'ils ont (2); et c'est avant un autre passage où il s'élève contre l'érudition; avant un autre enfin où, citant les meilleurs poètes de son temps il ne range pas son ami parmi eux (3).

attique, second Budé de notre temps », cf. o. c., pp. 36-38.) R. Dezeimeris remarque d'ailleurs que « ces travaux d'érudition étaient, pour la plupart, antérieurs à l'époque où éclata leur amitié » et pense même que « La B., devenu ami de M., fut un autre homme qu'auparavant... tout entier à leur communion nouvelle... » (*ib.*, p. 49.)

(1) P. ex. : « Madame, ces vers méritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon avis, qu'il n'en est point sorti de *Gascoigne* qui eussent plus d'invention et de gentillesse (a)... » (I, xxix, 252 A; cf. *ib.*, 253); et, de même:

« De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses, mais j'ay ouy dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se présenter en place marchande (b) : mais d'avantage, qui (c) s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'ils sont pour le subject, autant charnus, pleins (d) et moëlleux, qu'il s'en soit encore veu en nostre langue. Naturellement chaque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceux qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces egallement necessaires au bastiment (e) d'un corps ne sont pas pourtant egallement prisables. La mignardise (f) du langage, la douceur et la pollissure (g) reluisent d'aventure (h) plus en quelques autres, mais en gentillesse (a) d'imaginations (i), en nombre de saillies, pointes et traicts, je ne pense point que nuls autres leur passent devant. Et si (k) faudroit-il encore venir en composition (l) de ce, que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit-il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choïs et sans triage : en maniere qu'il y en a de ceux mesmes de son enfance » (à M. de Foix, *Lettres*, pp. 303-304). Cf. *supra*, pp. 82 sqq.

(2) II, xvii, 445, § 1 A, tandis que « la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subjet qu'elle embrasse, et fait que ceux qui en sont espris, trouvent, d'un jugement trouble et altéré, ce qu'ils ayment, autre et plus parfait qu'il n'est ». (*ib.*, 409 A).

(3) *ib.*, 445-448 A. Il dit pourtant de la satire latine de La B. qu'elle est

(a) noblesse, distinction, grâce; (b) de se mettre en vue; (c) pour qui; (d) riches; (e) structure; action de bâtir; (f) délicatesse, grâce; (g) éclat d'un objet poli, élégance; (h) peut-être; (i) conceptions; (k) vraiment; (l) tenir compte de.

Mais tout cela ne nous montre pas seulement qu'on est fort imprudent de taxer Montaigne d'exagération passionnelle lorsqu'il admire La Boétie, mais encore qu'on ne l'est pas moins quand on veut, tout au contraire, ne voir dans leur commerce que l'effet d'une excitation livresque ou que l'ambition d'égaliser cette antiquité qu'ils cultivèrent; comme, dans la conception qu'expose Montaigne de l'amitié, le seul reflet des conceptions grecques et latines (1). Il écrira, lors de son édition de La Boétie :

« Il ne fut jamais rien plus exactement dict ne escript aux escholes des philosophes du droict et des devoirs de la sainte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons prattiqué ensemble... » (2),

et plus tard, encore :

« Sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours (3) mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent lâches (4) au pris (5) du sentiment que j'en ay. Et, en ce point, les effects (6) surpassent les preceptes (7) mesmes de la philosophie. » (I, xxviii, 248, § 2 A.)

Ce passage est d'autant plus important que le Chapitre de l'*Amitié* est nourri de souvenirs, d'exemples et de sentences antiques, que le sentiment de Montaigne organise et anime, mais auxquels on a pu croire son idée soumise. Voir ce que Montaigne pouvait trouver sur l'amitié dans les écrits anciens, et ce qui y manquait, aidera donc à bien comprendre sa conception personnelle.

On sait que l'amitié a joué un rôle très considérable

« excellente » (I, xxviii, 242 C). Pour M^{lle} P. Gracey, c'est d'ailleurs par l'enthousiasme de La B. pour Ronsard et Du Bellay qu'il faut expliquer l'éloge que fait d'eux M., qui les cite bien rarement. (*M. et la poésie*, P., 1935, p. 5; cf. *ib.*, p. 18). Comme La B., M. pense à les comparer à la poésie antique la plus parfaite.

(1) P. ex. P. VILLEY, *Les Sources et l'évolution des Essais de M.*, P., 1908, t. 2, pp. 74 sqq.; quant aux textes des platoniciens du xvi^e siècle que le même auteur rapproche du Chapitre de l'*Amitié*, ils n'ont rien de très caractéristique et de très probant. (*V. Essais de M.*, éd. municipale de Bordeaux, 1906-1920, in-4^o, t. 4, p. 90.)

(2) *Lettres*, p. 299.

(3) Traités.

(4) Manquer de vigueur et de pénétration (n'être pas tendus, serrés).

(5) En comparaison.

(6) La réalité.

(7) Les enseignements.

dans la Grèce ancienne et à Rome. Elle est en évidence non seulement dans les légendes, mais dans l'histoire politique et dans les mœurs (où il faut la distinguer d'un amour physique aujourd'hui anormal qu'alors l'opinion blâmait rarement et célébrait quelquefois) (1).

Le haut enseignement même était comme un entretien d'amis,

« et les plus beaux livres de l'antiquité ne sont que la rédaction, ou ne sont que l'écho de longues conversations amicales. » (2).

Si l'on veut se rendre compte à peu près de l'importance de l'amitié chez les Anciens, il faut lui attribuer bien plus que celle de l'amour dans la société moderne. Avant le Moyen Age, on a peu estimé, semble-t-il, qu'une communauté véritable de vie et d'esprit soit possible entre homme et femme; et tout le prestige qu'a aujourd'hui la passion de l'amour, c'est alors à l'amitié qu'il est dévolu. Aussi, dire les auteurs qui ont touché de près à ce sujet de l'amitié, ce serait nommer les principaux auteurs anciens, en particulier tous les philosophes. Ce fut vraiment le « cheval de bataille des écrivains romains » (3) comme des écrivains grecs.

Or, et c'est assez paradoxal, cette Antiquité qui s'est tant occupée de l'amitié, qui l'a fait intervenir jusque dans ses cosmogonies et ses métaphysiques, l'antiquité, même la grecque, même Aristote, n'est pas parvenue à dégager une conception nette de l'amitié (4).

Sans doute, pour les Anciens comme pour nous, certaine affection réciproque de deux personnes, le plus souvent du même sexe, c'est de l'amitié — *nous* disons même : c'est toute l'amitié. Mais pour eux, ce n'en est qu'un des cas,

(1) Cf. *infra*, p. 151-152.

(2) E. FAGUET, *De l'Amitié*, P., 15^e éd. s. d., p. 94.

(3) KANT, *Metaphysische Anfangsgründe der Tugendlehre*, 2^e éd., Königsberg, 1803, p. 153.

(4) Encore peut-on reconnaître la portée de leur effort; c'est toujours d'eux que, depuis, l'on est parti. Et Nietzsche a cru pouvoir dire : « Les Grecs qui savaient si bien ce qu'est un ami, eux seuls de tous les peuples, possèdent une étude philosophique profonde, multiple de l'amitié, de sorte qu'ils sont les premiers et jusqu'à maintenant les derniers, à qui l'ami soit apparu comme un problème digne de solution ». (*Menschliches Allzumenschliches*, Leipzig, 1895, 2^e éd., t. I, p. 285, n° 354.)

justice et amitié sont des notions du même ordre (1), et l'amitié est une vertu, parfois la suprême vertu (2). C'est en partie à cause de cette singularité qu'une des questions les plus débattues et les plus épineuses de la théorie de l'amitié était celle-ci : « L'amitié consiste-t-elle surtout à aimer ou surtout à être aimé ? » (3). On ne savait que faire de la notion de réciprocité dans un sentiment dont on faisait une qualité des personnes (4). Aussi, ce que les écrivains anciens nous ont laissé au sujet de l'amitié, ce sont, outre des vers sur ses vicissitudes (5), des dissertations où ils nous disent le grand prix de l'amitié et son utilité matérielle (6) et morale (7), sa rareté (8), la façon d'en accorder le besoin avec le privilège qu'a le sage de se suffire (9), les vertus que l'amitié véritable

(1) Cf. p. ex. *Ethique à Nic.*, VII, xi.

(2) Voltaire dira encore : « L'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus ». (*Lettre à M. de Vauvenargues*, déc. 1744, *Œuvres complètes*, Corr., IV, p. 332, P., 1880, nouv. éd. (Garnier).

(3) V. p. ex. le *Lysis* de Platon, qui oppose les thèses sans conclure. Il semble pourtant résulter de ce dialogue que l'amitié n'existe ni entre les bons, ni entre les méchants, mais entre les bons et ceux qui cherchent à le devenir. La question que nous avons citée prenait sans doute tout son sens dans l'amour grec.

(4) Aristote lui-même a plutôt porté sa sagacité sur l'amitié comme disposition morale que sur ce qu'il appelle « l'amitié en acte ».

(5) Ainsi Horace et Catulle. On trouve aussi chez Virgile, Lucrèce, Manilius, Ovide..., des vers assez souvent reproduits sur l'amitié.

(6) V. p. ex. les *Mémorables* de Xénophon, le début du Livre VIII de l'*Eth.* à Nic. d'Aristote, Cicéron, *De Amicitia*, V et VI.

(7) P. ex. l'*Épître* 109 de Sénèque expose que le sage même trouve dans son ami une occasion d'acquérir une vertu encore plus parfaite. Dans le *Banquet* et dans le *Phèdre*, l'amitié naît d'un manque et a pour fin la possession du Bien, n'en est qu'une étape : pour Platon — qui étudie surtout la faculté d'aimer — elle ne deviendra donc plus parfaite qu'en devenant impersonnelle.

(8) V. p. ex. le *Toxaris* de Lucien.

(9) S'il le faut, le Sage épicurien mourra pour son ami, pour son véritable ami — car ce sera avec joie. Mais, de manière générale, l'Epicurien a fort à faire pour justifier le dévouement ; et il met très haut l'amitié non seulement parce qu'elle répond au besoin d'affection que l'égoïsme ne supprime pas, mais parce que, libre, elle lui permet de se libérer d'elle-même facilement. Elle est raffinée, mais superficielle. D'après le *De Finibus* de Cicéron (fin du Livre I et Livre II), les derniers Epicuriens expliquent le désintéressement et le dévouement dans l'amitié, qui suivant leur théorie générale naît de l'intérêt, par les effets de l'habitude sur nos sentiments. Pour les Stoïciens, au contraire, les affections ne sont pas dérivées ; mais ils distinguent l'amitié parmi elles en ce qu'elle est toujours volontaire et n'existe qu'entre ces êtres très rares et quasi-mythiques qu'ils nomment les « sages », et qui d'ailleurs sont trop heureux et trop indépendants de toutes choses pour ne pouvoir se passer d'amis. Cf. Sénèque : « Le Sage se suffit à lui-même, non qu'il veuille être sans ami, mais pour le pouvoir. » (*Ep. ad Luc.*, IX, 5).

implique (1), les principes qui doivent en guider la recherche, et parmi eux l'égalité et la ressemblance, ou la dissemblance, les circonstances où il convient de rompre ou de ne pas rompre avec un ami (2), la façon de distinguer l'ami du flatteur (3), etc.

Mais, sauf dans la mesure où la morale fait partie de la psychologie, de description vraiment psychologique, point. Ils se sont surtout attachés à une casuistique de l'amitié, augmentée, chez tous, de certaines formules frappantes, dont les principales sont : « Tout est commun entre amis », « l'amitié, c'est une âme en deux corps ». Les anciens n'ont pas vu ce qui distingue intrinsèquement l'amitié proprement dite (4) des affections diverses qui lui ressemblent; ils ont plutôt trouvé ses conditions que ses caractères, et ses règles plutôt que ses lois :

« Les philosophes anciens ne recherchaient pas ce que c'est que l'amitié, mais quelle est l'amitié parfaite. Cette question : « Qu'est-ce que l'amitié ? », pour eux n'a pas de sens. » (5).

Cela n'a sans doute rien d'ailleurs qui doive nous étonner : les anciens étaient trop près du sentiment de l'amitié pour éprouver sérieusement le besoin de la définir (6). Et c'est justement parce qu'elle s'est plus rarement rencontrée depuis, et, semble-t-il, surtout chez des êtres marqués par le contraste de la morale antique et de la morale moderne (7), qu'ils ont su, parfois, caractériser mieux ce

(1) V. p. ex. le *De Amicitia* de Cicéron. Au livre VIII de l'*Ethique à Nic.*, Aristote distingue les amitiés fondées sur le plaisir, les amitiés fondées sur l'intérêt, et, beaucoup plus rares, les amitiés fondées sur la vertu; il est d'avis, d'une façon générale, que ces dernières sont les plus fortes et les plus durables, présentent le plus de garanties et comportent, en même temps que les leurs propres, les avantages des deux autres sortes.

(2) Cf. *Eth. à Nic.*, Livre IX.

(3) P. ex. Plutarque : « *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami* ». Plutarque a laissé d'autres opuscules sur l'amitié : « *De la pluralité d'amis* », « *De l'amitié fraternelle* »; M. en a peu tiré.

(4) Aristote ne séparera pas les relations de famille de celles de l'amitié proprement dite. Et « *amicitia* » aussi bien que *φιλία* a les différentes acceptions de l'amour et de la « concorde ». Nous voyons M. écarter p. ex. ce dernier sens (I, xxviii, 237, § 2). C'est chez lui et par lui que le mot commence à se dégager en français de son sens vague pour acquérir son sens actuel.

(5) L. DUGAS, *L'Amitié antique*, P., 1894, 1^{re} éd., p. 249.

(6) Cf. Renouvier et Prat : « Nous savons ou croyons savoir pourquoi nous aimons nos amis, mais, dans la passion de l'amour, nous ne savons bien qu'une chose, c'est que nous sommes possédés. » (*Nouvelle Monadologie*, P., 1899, p. 216). Voilà une phrase bien moderne.

(7) P. ex. Pétrarque, Shakespeare, La Fontaine, Michelet, Nietzsche.

qu'il leur était plus facile d'isoler, ce qui se détachait plus nettement sur le fond moral de leur époque.

Parmi ceux-là, Montaigne a eu peut-être le privilège, en même temps que de l'amitié la plus véritable, de la conscience la plus claire de ce que son âme et le sort lui avaient donné, au delà de

« toutes celles que la volupté (1) ou le profit, le besoin public ou privé forge et nourrit » et qui sont d'autant moins amitez, qu'elles meslent autre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle mesme. » (I, xxviii, 237, § 2 C.)

Les développements de Montaigne sur les affections familiales, sur la différence qui sépare amour et amitié, sur l'incapacité des femmes à ce sentiment, sur la multitude des amis, tout cela sort des sources grecques et des réservoirs latins. Mais non seulement aux idées classiques viennent s'ajouter des notations vives et profondes, mais les formules antiques s'éclairent d'un jour nouveau et concourent à quelque chose qui les dépasse : à l'idée qu'il y a entre deux amis véritables une intimité spirituelle complète et constante.

L'intimité, ce n'est pas la confusion. « Une seule âme en deux corps » avaient dit Aristote et Plutarque; mais ce qu'ils entendaient par là, c'est qu'aucun intérêt et qu'aucune opinion ne divise les deux amis, que le bien fait à l'un est fait à l'autre et que,

« tout estant par effet (2) commun entre eux..., ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. » (I, xxviii, 245 A.)

Parfois Montaigne renchérit :

« En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy plus que je ne le tire à moy. Je n'ayme pas seulement mieux luy faire bien que s'il m'en faisoit, mais encore qu'il s'en face qu'à moy : il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict. » (III, ix, 259, § 2 B.)

Dans ce renchérissement même, nous voyons que pour Montaigne les amis restent deux (3). Pour lui le carac-

(1) Le plaisir.

(2) En fait, en réalité.

(3) Cf. Maurice Blondel : dans l'amitié, on « reste deux » ne serait-ce que pour pouvoir « se fondre sans cesse comme en un tout unique. » (*L'Action*, P., 1893, p. 254).

tère des amis ne doit pas être opposé (1), mais leurs idées peuvent l'être, au moins avant de s'équilibrer et de se compléter l'une par l'autre. Sans doute dirait-il comme cet orateur colérique dont il rapporte le mot :

« Nie moy donc quelque chose, de par les Dieux ! affin que nous soyons deux. » (II, xxxi, 520 B.)

Lui qui « aime des natures tempérées et moyennes » (2) et qui écrit un chapitre *De la Modération* :

B. « J'ayme », nous dit-il, « une société et familiarité forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour ès (3) morsures et esgratignures sanglantes.

C. « Elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse (4), si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le hurt (5) et a ses allures contraintes. » (III, viii, 186 BC.)

Lorsque Montaigne écrit :

« En l'amitié de quoy je parle nos ames se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel (6) qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes » (I, xxviii, 242, § 2 A),

il veut dire non l'identité des contenus, mais leur parfaite adaptation et pénétration réciproques, et l'universalité des occasions qui leur font ressentir le besoin qu'ils ont l'un de l'autre. Et lorsqu'il dit :

« Tout estant... commun entre eux, volonte, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur et vie » (*ib.*, 245 A),

cela ne signifie pas plus l'identité de leurs conceptions que la communauté de leurs femmes : mais bien la participation de leurs sentiments, la communication ardente de leurs idées, qu'ils ne veulent pas voir naître à part l'un de l'autre. Pour Montaigne, l'amitié est une double vie, non une seule vie qui fût obtenue par élimination des différences et existât en deux exemplaires. S'ils pouvaient même être chacun trois ou quatre tout en restant uniques,

(1) Cf. I, xxviii, 238, l. 14.

(2) I, xxx, 255 C en haut.

(3) Dans les.

(4) Noble.

(5) Heurt, choc.

(6) Complet, total.

ils s'y efforceraient, apportant ainsi à l'univers commun qu'ils bâtissent les ressources solidaires, mais différentes, de facultés nouvelles et plus vastes :

dans « cette parfaicte amitié, de quoy je parle... chacun... est marry (1) qu'il ne soit (2) double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs ames et plusieurs volonte^z pour les conferer (3) toutes à ce subject (4) » (*ib.*, 246, § 2 B.)

L'union parfaite des amis se manifeste d'une façon d'autant plus éclatante qu'elle a lieu à partir de deux expériences diverses dont la diversité fait son prix : fusion plutôt que confusion. C'est ce que Montaigne et La Boétie sentaient, nous l'avons vu (5), lorsqu'ils étaient obligés de se séparer :

« Si l'absence lui est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence... Nous remplissions mieux et estandions la possession de la vie en nous separant; il vivoit, il jouissoit, il voyoit pour moy et moy pour luy, autant plainement (6) que s'il y eust esté. L'une partie (7) demeuroit oisifve quand nous estions ensemble : nous nous confondions. La separation du lieu rendoit la conjunction de nos volonte^z plus riche. » (III, ix, 259 B.)

Ici apparaît un caractère remarquable de la conception de Montaigne (qui fait ainsi presque une réalité de la célèbre fiction stoïcienne qu'il rappelle) (8) : une des choses les plus précieuses dans l'amitié, c'est la certitude même de l'amitié, certitude qui donne aux deux amis la continuité de contact que la vie ne peut guère maintenir, et dont, même, la conjunction extérieure des présences ne peut qu'offrir l'occasion, non pas assurer la réalité effective. C'est pour cela que Montaigne ajoute, à la suite du passage que nous venons de citer :

(1) Attristé, désolé.

(2) De n'être.

(3) Apporter, donner.

(4) Objet.

(5) *Supra*, pp. 60-61.

(6) Parfaitement.

(7) Une moitié de nous.

(8) V. *supra*, p. 60 ; M. ajoute : « et qui (a) estend seulement son doigt, où que ce soit, tous les sages qui sont sur la terre habitable en sentent ayde. » (III, ix, 257, § 1 B.)

(a) et si l'un des Sages (disent les stoïciens)...

« Cette faim insatiable de la présence corporelle accuse (1) un peu la foiblesse en la jouissance des ames » (*ib.*),

et ailleurs :

B. « La jouissance et la possession appartiennent principalement à l'imagination.

C. « Elle embrasse plus chaudement ce qu'elle va querir que ce que nous touchons, et plus continuellement. Comptez vos amusemens (2) journaliers, vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy quand il vous est present, son assistance (3) relasche vostre attention et donne liberté à vostre pensée de s'absenter à toute heure pour toute occasion. » (III, ix, 257 BC.)

Il ne faut pas croire le moins du monde que Montaigne fasse ici de l'amitié une chose qui ne loge qu'en l'imagination, mais bien une chose dont l'expérience lui fait saisir et chérir la réalité et dont son esprit, sa conscience lui assure la possession et la conservation, comme elle seule le fait pour toute possession (4). Mais c'est d'autant plus vrai pour l'amitié que son essence même est toute spirituelle. A mesure qu'elle est exquise, elle vit de la délicate pénétration de deux âmes l'une par l'autre, et de la connaissance d'une diversité qu'elle n'a pas besoin de détruire pour assimiler, d'accords qu'elle n'a pas besoin de souligner pour se maintenir. Faite de nuances inimitables, on comprend qu'elle ait possédé le cœur de celui qui, mieux que personne, a su que :

« La vérité est une chose fine, glissant sous les formules des affirmations tranchantes. » (5).

De l'amitié de Montaigne, de celui pour qui

« la vie humaine est liée à la conscience, se perd quand la conscience se perd, se retrouve en reconquérant la conscience » (6),

de l'amitié de cet homme, il est bien vrai de dire aussi qu'elle est toute conscience.

(1) Décèle, dénonce.

(2) Occupations.

(3) Sa présence auprès de vous.

(4) « Les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie » (c'est-à-dire par l'imagination). (III, ix, 286, § 2 B).

(5) Formule de Stapfer, M., P., 1895, p. 184.

(6) Formule de M. Léon Brunschwig, *Le Progrès de la Conscience dans la Philosophie occidentale*, P., 1927, t. 1, p. 122.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle s'attache à être la conscience de tout. L'intimité des deux amis, quoiqu'elle ne fuie rien, ne consiste pas simplement pour eux à se communiquer leurs secrets et à parler ensemble des détails de leur vie, des moindres désagréments et des moindres plaisirs (1).

L'amitié n'est pas la camaraderie; il y a entre elles différence de nature autant que d'intensité; et c'est si sensible pour Montaigne et pour La Boétie, qu'on peut dire qu'ils ont toujours eu un profond respect l'un pour l'autre, un respect qui ne se dément pas plus que leur tendresse dans les endroits où ils nous parlent l'un de l'autre; mais non pas un respect qui paralyse les confidences (2) et entoure les êtres d'un cercle infranchissable. Il ne s'agit pas non plus de la courtoisie mondaine, l'amitié vraie répugne aux conventions, aussi bien qu'aux précautions de la prudence (3), comme elle répugne à une familiarité trop poussée (4) :

« J'honore le plus ceux que j'honore le moins; et où (5) mon ame marche d'une grande allegresse (6), j'oublie les pas de la contenance. (7) » (I, XL, 325 C) (8).

Ce qui intéresse surtout les deux amis l'un dans l'autre, c'est la vie de l'esprit, et le reste n'est souvent considéré par eux que dans la mesure où il dépend d'elle. Certes leur amitié ne se borne pas à cela; elle ne dédaigne pas

(1) Cf. A. Bonnard : « Ils n'ont pas besoin de se parler d'eux-mêmes pour se livrer l'un à l'autre, et après s'être entretenus des questions les moins personnelles, ils se quitteront avec le sentiment de s'être tout dit. Ils se font moins des confidences de leurs habitudes que des largesses de leur nature. S'ils se racontent leurs tracas, ce n'est pas pour se plaindre, mais pour en raisonner. » (*L'Amitié*, P., 1928, p. 15).

(2) Cf. I, XXVIII, 237, § 4, II. I-5 A.

(3) V. *ib.*, 244, § 2 B.

(4) C'est le même respect que connurent, trois siècles plus tard, Berthelot et Renan ; « Jamais il n'y eut entre nous, je ne dirai pas une détente morale, mais une simple vulgarité. Nous avons toujours été l'un avec l'autre comme on est avec une femme qu'on respecte. Quand je cherche à me représenter l'unique paire d'amis que nous avons été, je me figure deux prêtres en surplus se donnant le bras... nous n'avons jamais eu l'un avec l'autre la moindre familiarité. » E. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, P., 1913, pp. 318-319. Mais cf. *infra*, p. 173.

(5) Lorsque.

(6) Avec une grande joie.

(7) Les allures, les manières des convenances et de l'étiquette.

(8) Cf. Alain : « Il y a une politesse propre à l'amitié, dont on peut dire qu'elle est moins stricte que l'autre, mais non pas qu'elle est moins attentive et fine, tout au contraire... » (*Les idées et les âges*, P., 2^e éd., 1927, t. 1, p. 44).

l'utilité, quoique celle-ci ne la suive que comme une conséquence qui ne doit pas même être mise en compte; c'est une amitié d'hommes (1), non pas de spécialistes, même si la spécialité doit faire intervenir tout l'intellect; caractéristique à ce propos est la variété de goûts et d'occupations que présente la vie de La Boétie, comme celle de Montaigne : hommes d'étude et d'action, amateurs de politique comme de poésie amoureuse et de réflexions théologiques (2), de philosophie, d'histoire ou de jurisprudence comme d'exercices du corps (3), prêts à l'épée (4) comme à la robe.

Pour Montaigne, la « société du discours » n'est pas le tout de l'amitié véritable et peut exister parfaitement sans elle; c'est une de ces « confédérations (5) qui ne tiennent que par un bout », telles que la « familiarité de la table » ou « du lit » (6). Pourtant, si dans l'amitié, comme nous allons le voir, elle prend une valeur particulière, c'est qu'elle vient servir la connaissance que chacun des deux amis aspire sans cesse à avoir de l'autre, à avoir de cette nouvelle région de soi qu'est l'autre et qu'il aime déjà sans en distinguer le détail, parce qu'elle lui a donné cette impression mystérieuse dont leur amitié est issue.

Montaigne nous a laissé de nombreuses pages sur la discussion et la conversation, dont il

(1) Cf. M. Fr. Tavera : « Dans son amitié avec La Boétie, M. savoure le plaisir de l'humain dans toute sa plénitude. » (*Le Problème humain, l'idée d'humanité chez M.*, P., 1932, p. 187).

(2) Ainsi que ce « galant homme » que M. a « veu dans sa jeunesse » « presenter d'une main au peuple (a) des vers excellens et en beauté et en desbordement, et de l'autre main en mesme instant la plus quereleuse reformation theologienne de quoy le monde se soit desjeuné (b) il y a long temps. » (III, ix, 276 B, § 1). « Les hommes vont ainsin... » Les mots « en mesme instant » paraissent exclure que le « galant homme » soit La B., d'après ce que nous savons de ses œuvres auxquelles le mot « desbordement » ne conviendrait au reste pas.

(3) La B. jouait, à la paume vraisemblablement, quelques jours avant la maladie qui l'emporta. (*Supra*, p. 62). M. reste facilement dix heures à cheval (III, ix, 254-255 B; cf. III, vi, 155, l. 5 B; et *supra*, p. 20, n. 13).

(4) M., qui n'aime pas la guerre, loue la vie militaire et y participe de temps à autre quoique, semble-t-il, d'assez loin. La B. est choisi par le Parlement de Bordeaux non seulement pour assister Burie chargé par Charles IX de rétablir l'ordre dans l'Agenais, mais pour commander une compagnie de soldats contre les rebelles qui menacent Bordeaux. Cf. BONNEFON, *Œuvres de La B.*, p. xxvii sqq. et xxxiii.

(5) Alliance, société.

(6) I, xxviii, 247-248 C.

(a) public; (b) régale.

« trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de nostre vie » (III, XIII, 184 B)

et qu'il ne veut ni molle, ni passionnée, ni soumise, ni impérieuse, ni pédante, ni incohérente (1).

Or ces pages semblent présenter une contradiction étonnante, qu'il est possible assurément de mettre, sans plus, comme tant d'autres contradictions, au compte de la nature humaine en général ou de celle de Montaigne en particulier; mais qu'il est possible aussi de rendre compréhensible en la replaçant à l'intérieur de la conception que Montaigne se fait de l'amitié, et qui elle-même s'en trouvera éclaircie.

Cette contradiction, c'est que Montaigne d'une part manifeste son intérêt pour la vérité, veut que la conversation se tende vers elle, vers la « queste de ce qui est » (2), combat les disputes, où elle se « perd et aneantit » (3), déclare que

« la cause de la verité devroit estre la cause commune à l'un et à l'autre » (III, VIII, 186 B, fin)

des interlocuteurs, et que, quant à lui, il la

« festoie et caresse en quelque main qu'il la trouve » (*ib.*, 187, § 2 B);

mais, d'autre part,

« il lui chaut (4) peu de la matiere, et lui sont les opinions unes, et la victoire du subject à peu près indifferente » (*ib.*, 188, § 2 B),

et, dit-il, dans les propos qu'il aime,

« tous subjects me sont egaux, et ne me chaut (4) qu'il n'y ait ny pois (5) ny profondeur : la grace et la pertinence (6) y sont tousjours; tout y est teinct d'un jugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté et d'amitié... Nous n'y cherchons qu'à passer le temps... » (III, III, 53 B.)

(1) III, III; et III, VIII.

(2) III, VIII, 189, § 3 B.

(3) *Ib.*, § 2.

(4) Importe.

(5) Importance, sérieux.

(6) A-propos.

On sait au reste que, d'une façon générale, Montaigne ne voit pas dans la recherche de la vérité une fin suffisante pour la vie, et qu'il s'en désintéresse personnellement bien plus que beaucoup d'hommes. Il avoue aimer mieux avoir des opinions fausses qu'incommodes, car, dit-il,

« elles sont assez vrayes et saines, si elles sont utiles et agreables » (III, ix, 224 C.)

Et peu d'écrivains ont autant que lui insisté sur l'impuissance de l'esprit humain à atteindre rien de stable dans l'univers; sur l'incertitude à laquelle, d'après lui, science et métaphysique sont condamnées; au surplus sur l'inutilité radicale, et même sur les conséquences déplorables de la connaissance. Et cette critique ne se réduit pas à quelques boutades : c'est un exposé très long, très développé, nourri d'une quantité d'arguments et d'exemples (1). Bien plus, dans le chapitre même *De l'art de conferer* (2), Montaigne déclare encore :

« priver son jugement du droict de faire des arrests, regarder mollement les opinions diverses... » (III, viii, 185, § 3 B)

et il ajoute plus loin, louant Platon et Xenophon de faire discuter Socrate plus en faveur des discutants qu'en faveur de la discussion :

B. « L'agitation et la chasse est proprement de nostre gibier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment (3); de faillir à la prise, c'est autre chose. Car nous sommes nés à quæster (4) la vérité; il appartient de la posséder à une plus grande puissance...

C. « Le monde n'est qu'une escole d'inquisition (5).

B. « Ce n'est pas à qui mettra dedans (6), mais à qui fera les plus belles courses. Autant peut faire le sot celui qui dict vray, que celui qui dict faux : car nous sommes sur (7) la maniere, non sur la matiere du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on fit.

(1) II, xii.

(2) Deviser, discuter.

(3) D'une façon non judicieuse, hors de propos.

(4) Notre nature est de chercher.

(5) Recherche.

(6) Atteindre le but (enfiler la bague).

(7) Nous nous occupons de, nous parlons de.

« ...La fauceté qui vient d'ignorance ne m'offense (1) point, c'est l'ineptie... » (III, VIII, 192 BC.)

Alors pourquoi tout le chapitre est-il plutôt dominé par les règles qui doivent éliminer les causes d'erreur dans la discussion et la conversation ? Le dernier passage que nous citons nous aiguille aussi vers une réponse : c'est que, d'après l'état de la nature humaine, ces règles sont en même temps celles qui conviennent le mieux au jeu de la conversation, qui, comme tous les jeux, a besoin de règles, sous peine de se réduire à ces « propos abattus et lâches » où l'âme ne s'emploie pas « bandée et entière », et dont Montaigne a tant de dégoût que cela le

« rend délicat à la pratique des hommes » et « incommode aux actions communes (2) » (III, III, 46-47 B.)

Montaigne ne converse pas pour trouver quelque vérité, lui qui refuserait science, et sagesse même, si elles devaient être solitaires (3); il ne va vers la vérité que pour converser avec plus de plaisir, et pour donner un but mobile à l'ardeur qu'y apporte son esprit :

« La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, fréquentation et conference; l'exercice des ames sans autre fruit. » (*Ib.*, 53 B.)

Et, en l'amitié, la vérité est sans doute d'autant plus une règle du jeu, que c'est la règle des opérations intellectuelles en général (du moins leur règle consciente), et que, pour Montaigne, l'amitié est le sentiment le plus intellectuel et même le plus rationnel qui soit (4). (C'est ce qui lui fait en exclure les femmes (5), à qui il reconnaît

(1) Choque.

(2) Partagées ou publiques.

(3) III, ix, 272, § 2 BC.

(4) Cf. A. Bonnard : « Toute amitié réelle porte ceux qui l'éprouvent au-dessus de leur propre vie, sur un plan d'où ils la dominent... ils ne peuvent s'entretenir, si modestement que ce soit, sans se mettre à la suite de tous les sages... La vie de l'intelligence fournit seule à l'amitié le luxe dont elle a besoin non pas pour exister, mais pour s'épanouir... Les vieux employés à la retraite qui se chauffent au soleil, après s'être longuement conté tous les torts qu'on leur a faits, finissent toujours par quelque réflexion générale... » (*L'Amitié*, P., 1928, pp. 13-14).

(5) Sans doute pense-t-il aussi que les femmes ne sont pas capables — hors des amours naturelles — du dévouement total et de la constance que l'amitié telle qu'il l'entend comporte (des « offices d'amitié ». Cf. III, III, 57, § 2 B). « Ny leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'estreinte d'un neud si pressé et si durable. » (I, xxviii, 240 A). Et il n'en connaît chez elles aucun exemple (*ib.*). Cf. *supra*, p. 80.

d'autres charmes que ceux de notre vaine raison (1), et qu'il fait en amour pleinement égales à l'homme.) (2).

Mais le nœud qui unissait La Boétie et Montaigne se distingue autant par l'intimité des deux consciences que par l'intellectualité de leurs rapports, sans que, comme dans l'amour, l'intimité l'emporte sur l'intellectualité; ni celle-ci sur celle-là, comme dans certaines relations éphémères et superficielles qu'Emerson nous décrit (3). L'amitié de Montaigne n'a besoin de la recherche du vrai que pour y trouver une de ces contraintes morales qui lui donnent à elle-même son prix, et sur lesquelles toutes nous pourrions d'ailleurs faire une remarque analogue.

Les Anciens, nous l'avons vu, ont eu beaucoup d'enthousiasme pour l'amitié. Cela ne veut pas dire qu'ils aient eu cette idée, que l'amitié, la parfaite amitié, se nourrisse d'enthousiasme. Ils n'ont pas été plus loin que l'assertion : tout est commun entre amis, idéal comme réalité, pensée aussi bien que fortune; et que les amis philosophent ensemble (4) comme ils festoyent ensemble (5), Aristote a tout au plus remarqué que les amis font ensemble ce qui les charme le plus dans la vie (6). Mais l'enthousiasme, la communauté d'un élan intérieur, ils ne l'ont guère noté, et l'on ne trouve chez eux rien qui y ressemble, sinon dans l'amour spécial qu'ils avaient quelquefois le tort de classer avec l'amitié. Il est vrai que, d'après les élogieuses analyses du *Banquet*, que Montaigne a lues et rappelle (7), cet amour entre hommes arrivait quelquefois à se sublimer, ou bien à ne faire de sa réali-

(1) Cf. III, III, 51 B.

(2) III, v, *passim*.

(3) « Chez les âmes toujours en marche, amours et amitiés sont toutes momentanées. « M'aimez-vous ? » signifie : « Voyez-vous la même vérité ? » Si oui, nous jouissons du même bonheur; mais si maintenant l'un de nous vient à percevoir une vérité nouvelle, nous sommes divorcés, et il n'est tension au monde qui nous puisse retenir l'un près de l'autre. Je connais les délices de cette coupe de l'amour; moi, vivant pour vous, et vous, vivant pour moi, mais ce n'est que l'attachement de l'enfant à son hochet... Nous nous rencontrons et demeurons un instant sous le temple d'une même pensée, et nous séparons comme si nous ne nous séparions pas pour rejoindre une autre pensée dans d'autres camaraderies. » (*Complete Prose Works*, 3d ed., Londres, 1890, p. 191 b).

(4) συνφιλοσοφούντες. Cf. *Eth. à Nic.*, IX, XII.

(5) συμπίνοντες (*ib.*).

(6) *Eth. à Nic.*, IX, dern. chap.

(7) I, xxviii, 240-242 C.

sation corporelle qu'un élément secondaire de l'union des êtres. Encore cette ressemblance n'est-elle que lointaine; car, si Montaigne concède

« que c'estoit un amour se terminant en amitié » (I, xxviii, 241 C fin),

c'est après avoir dit combien la disparité de rôles et d'âges ordinaire dans ces amours répondait peu

« à la parfaite union et convenance (1) qu'icy nous demandons »,

et surtout combien cette « fureur » (2) à laquelle leurs tenants

« permettent tous les insolents (3) et passionnez efforts que peut produire une ardeur immodérée » (*ib.*, 240, § 2 C)

s'accorde peu avec l'idée d'une amitié qui, nous avons précédemment insisté sur ce point, n'est pas une passion. Non point que l'amitié soit froide et sèche; mais elle n'est pas sujette aux brusques variations d'intensité que connaît l'amour, avec ses abattements et ses furies (4), et que connaît même l'âme profondément éprise du Bien,

« aucune éminente et gaillarde (5) vertu » n'étant « sans quelque agitation desreglée » (II, xii, 322 A)

et ne se passant pour Montaigne de la sollicitation et de l'acheminement des passions (6).

Il y a en l'amitié une « ardente affection » (7), mais

« c'est une chaleur constante et rassise (8) » (I, xxviii, 239, § 1 A.)

(1) Accord, harmonie.

(2) Folie, délire.

(3) Immodérés, excessifs.

(4) A. « Des effects d'une passion ardente nous retombons aux effects d'une passion (a) frilleuse. »

B. « Autant que je m'estois jetté en avant, je me relance d'autant en arriere. » (II, xii, 324 AB).

(5) Pleine de vie et d'élan.

(6) II, xii, 322, § 1 A; cf. *ib.*, p. 321, § 2; et II, xxix, 503 A.

(7) Zèle ou bien affection : « Nos âmes se sont considérées d'une si ardente affection » (I, xxviii, 244, § 1 A).

(8) Sans agitation ni violence.

(a) impression, sentiment.

Cette chaleur constante provient, si j'ose dire, du feu d'un enthousiasme, qui d'ailleurs se nourrit aussi d'elle; ou, plus précisément, le goût profond des sensibilités l'une pour l'autre, la connexion des caractères, l'affinité des intelligences, pour lier étroitement les deux amis l'un à l'autre, s'associent cette réserve de force qui s'attache à leurs idéaux et au vouloir éthique, et qui intéresse au premier chef leur vie la plus consciente. L'amitié étant communion demande nécessairement un idéal où l'on communie; mais, pour Montaigne, pour un esprit frappé — à tort ou à raison — par tout ce qu'il y a d'individuel dans les choses et d'original dans ce que l'homme en laisse toujours innommé, plus que par ce qu'il y a de général en elles (1), s'il y a vraiment amitié entre deux êtres, c'est plutôt la force de leur amitié qui les fait si fort communier dans l'idéal, que la force de leur idéal ne crée leur amitié; cet idéal, il importera peu, au fond, qu'il soit objectivement tel ou tel; il sera tout naturellement celui du milieu où ils vivent. Que telle soit la pensée de Montaigne — nous ne disons pas : de La Boétie et de Montaigne vivant leur amitié, mais de Montaigne la réfléchissant — c'est ce qui ressort de plusieurs particularités de son chapitre, comme cela s'accorde, nous le verrons, avec la morale des *Essais*.

Et d'abord, le chapitre de l'*Amitié* nous paraît aussi remarquable, presque, par ce qu'il ne dit pas, que par ce qu'il nous dit. Il y a là, de la part d'un auteur qui emprunte tant de choses à l'Antiquité, et en cet endroit même, une omission qui mérite de nous arrêter : celle de ce qui était le centre même de la question pour les Anciens, surtout pour les Anciens auxquels Montaigne se réfère le plus : Aristote, Cicéron et Plutarque, aussi bien que Platon. L'amitié véritable, disaient-ils, est fondée

(1) B. « La ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre.

C. « Nature s'est obligée à ne rien faire autre qui ne fust dissemblable. » (III, XIII, 380, § 1 BC.)

« C'est la plus générale façon que nature aye suivie que la variété... Et ne fut jamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils ou deux grains. Leur plus universelle qualité (a), c'est la diversité. » (II, xxxvii, 611 A : ce sont les derniers mots du Livre II, et de la 1^{re} éd. des *Essais*.)

(a) manière d'être.

sur la vertu. C'est la pure doctrine d'Aristote, comme c'est la formule que répète inlassablement le digne orateur romain (1).

Or Montaigne a résisté à la tendance, qu'on eût pu croire invincible dans l'exaltation des auteurs, d'expliquer ainsi la force de cette affection réciproque et unique entre deux hommes par quelque chose d'aussi général que l'amour du Bien. Même lorsqu'il avance que chaque ami non seulement participe sans la moindre arrière-pensée aux biens et aux maux qui touchent l'autre, mais encore les ressent encore plus que ceux qui le touchent lui-même (2); lorsque Montaigne fait ainsi dépasser à l'amitié ce qui à La Rochefoucauld et à Schopenhauer paraîtra déjà impossible et chimérique; même alors Montaigne ne vient pas appuyer ses dires de considérations morales, encore moins nous donner de conseils, ni faire comme tant d'autres de la description de l'amitié une prédication vertueuse; nous ne le voyons pas céder à la tentation d'universaliser son expérience et d'écrire un *Art* de l'amitié, ni même la recommander à autrui. C'est un fait particulier qu'il nous présente : entre La Boétie et lui telle chose avait lieu, nous dit-il; et il ne fait pas appel aux dispositions éthiques de la volonté humaine pour en rendre tant soit peu compte (3), mais à tout l'ensemble des faits de hasard :

« Il faut tant de rencontres (4) à (5) la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » (6) (I, xxviii, 237, § 1 A.)

(1) Ce sera plus tard encore l'opinion de nombreux moralistes. Ainsi Kant dira : « L'amitié... est un idéal de la participation et de la communication du bien qui arrive à tous ceux qui sont unis par la bonne volonté morale ». *Metaphysische Anfangsgründe der Tugendlehre*, 2^e éd., Königsberg, 1803, p. 152. Et Lacordaire la définit : « l'union étroite et réciproque de deux âmes, à cause de leur beauté morale ».

(2) I, xxviii, 244-246; cf. M., *supra*, p. 149 fin.

(3) Cf. *supra*, p. 57, n. 6.

(4) Hasards, coïncidences.

(5) Pour.

(6) Cf. *infra*, pp. 158 sqq. M. dit aussi que dans l'amitié « on négocie du fin fonds de son courage (a) » et qu'il faut donc que « tous les ressorts soient nets et seurs parfaitement. » (I, xxviii, 247, § 3 C.) Ces termes, d'ailleurs assez vagues, nous paraissent moins désigner la vertu — ou la vertu en tant que telle — que la fermeté de contour et la correspondance totale des sensibilités.

(a) cœur.

alors que les Anciens faisaient dépendre la rareté de l'amitié véritable de la rareté de la vertu parfaite.

Si l'amitié est fondée essentiellement sur la vertu, a dû penser Montaigne, si nous ne sommes dans l'amitié qu'une personne morale aimant une personne morale, si c'est à la personne morale que nous parlons, que nous nous confions, nous ne nous adressons alors qu'à une idée — et même à cette idée fort peu individuelle qu'est un type social — non à l'individu concret qui est là. Il peut y avoir admiration entre deux personnes; il ne peut y avoir amitié qu'entre deux individus (1). La pratique de la vertu, ou de certaines vertus, est indispensable à l'amitié, surtout dans ses propres rapports, mais l'amour de la vertu n'en est pas le principe. Cette idée apparaît nettement lorsque Montaigne rapporte les paroles prononcées par Blossius, ami de Tiberius Gracchus :

« Quand Lælius, en présence des Consuls romains, lesquels, après la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence (2), vint à s'enquerir de (3) Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eut voulu faire pour luy, et qu'il eut répondu : Toutes choses (4); — Comment, toutes choses ? suivit-il (5). Et quoy (6) s'il t'eut commandé de mettre le feu en nos temples ? — Il ne me l'eut jamais commandé, replica Blossius. — Mais s'il l'eut fait ? ajouta Lælius. — J'y eusse obey, répondit-il. » (I, xxviii, 243, § 2 A.)

Cicéron s'indignait fort de cette réponse (7). Montaigne, qui lui emprunte cette histoire, la commente au contraire ainsi :

A. « S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus comme

(1) Cf. M. L. Dugas, à propos des amis à la Platon : « A vrai dire, ils ne vont pas directement l'un vers l'autre, ils vont ensemble à un but commun ». (*L'Amitié antique*, P., 1^{re} éd., 1894, p. 82.) Emerson pense que cette « union morale » est très éloignée de l'union des esprits, et que ses desseins sont comparativement tout extérieurs, « comme la coopération d'un équipage ou d'un groupe de pompiers ». (*Complete Prose Works*, 3^e éd., Londres, 1890, p. 406 b). Cf. aussi Ed. Zeller reprochant à Sénèque de ne faire de l'ami qu'un objet pour l'activité morale (*Die Philosophie der Griechen*, 5^e éd., Leipzig, 1923, III, 1, pp. 299-300).

(2) Qui s'étaient entendus avec lui.

(3) Demanda à.

(4) Tout.

(5) Poursuivit-il.

(6) Et qu'aurais-tu fait.

(7) *De Amicitia*, xi, 37.

disent les histoires (1), il n'avoit que faire d'offenser (2) les consuls par cette dernière et hardie confession (3); et ne se devoit departir (4) de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus (5). Mais, toutefois, ceux qui accusent (6) cette responce comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere (7), et ne presupposent pas, comme il (8) est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche (9), et par puissance et par connoissance (10).

C. « *Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis et qu'ennemis de leur país, qu'amis d'ambition et de trouble. S'estant parfaitement commis (11) l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les renes de l'inclination l'un de l'autre; et faictes guider cet harnois (12) par la vertu et conduite de la raison (comme aussi est-il du tout (13) impossible de l'atteler sans cela), la responce de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent (14), ils n'estoient ny amis selon ma mesure l'un de l'autre, ny amis à eux mesmes.* » (*Ib.*, 243-244 AC.)

Autrement dit, leur amitié, quoique vertueuse, passait avant la vertu même (15), qui y était nécessaire. Nous avons déjà vu Montaigne revendiquer pour l'amitié la préséance sur le « bien commun et obeïssance du (16) magistrat » (17, et affirmer qu'

« en general toutes les amitiés que la volupté (18) ou le profit,

(1) Que dit l'Histoire.

(2) Choquer.

(3) Aveu (« J'y eusse obéi »).

(4) S'écarter.

(5) L'assurance que Gracchus n'aurait jamais décidé d'incendier les temples.

(6) Blâment.

(7) Le mystère de l'amitié véritable.

(8) Cela.

(9) Disposait souverainement de (on mettait sa bourse et divers objets dans les larges manches d'autrefois).

(10) Grâce à la forte influence qu'il avait sur son ami, et grâce à la connaissance qu'il avait de sa volonté.

(11) Confiés, abandonnés.

(12) Attelage.

(13) Tout à fait.

(14) Avaient cessé d'être en accord (passé défini qui équivaut à un plus-que-parfait; « demancher » : ôter le manche d'un instrument).

(15) Diderot n'hésitera pas à dire, parlant d'une amitié de jeunesse : « ...J'éprouvais ses plaisirs, ses peines, ses goûts, ses aversions; nous courions les mêmes hasards... S'il eût été tenté d'un forfait, quel parti aurais-je pris ? Je l'ignore ». (*Œuvres*, éd. Garnier, P., 1875, t. III, p. 202 sqq). Descartes écrit dans son *Traité des Passions* : « ... Il n'y a point d'homme si imparfait qu'on ne puisse avoir pour luy une amitié très parfaite ». (Article LXXXIII.)

(16) Au.

(17) *Supra*, p. 120.

(18) Plaisir.

le *besoin publique* ou privé forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses (1), et d'autant moins amitez, qu'elles meslent autre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle mesme. » (*Ib.*, 237 C.) (2).

Il va plus loin encore, et déclare nettement et sans réserve :

« L'unique et principale (3) amitié descoust toutes autres obligations. » (*Ib.*, 246 C.)

Par exemple,

« Le secret que j'ay juré ne deceller à nul autre, je le puis, sans parjure, communiquer à celui qui n'est pas autre (4) : c'est moy. » (*Ib.*)

De Sacy blâmera vivement

« une opinion si dangereuse et qui a pour elle une autorité si capable d'entraîner » (5),

et protestera qu'

« en aucun cas il n'est permis de violer son serment ou de manquer à Dieu pour un ami » (6),

dira même, à l'inverse :

« Il est permis selon mes principes de manquer de foi à un ami pour la Patrie. » (7).

« Quelle sûreté pourroit-on trouver avec des amis capables de sacrifier Dieu, leur Patrie et leur famille à l'amitié ? » (8).

Montaigne répondrait, semble-t-il, que le véritable ami n'en est pas à chercher des sûretés; qu'il y a beaucoup d'orgueil et de naïveté à croire que Dieu donne un sens à nos sacrifices ou puisse être sacrifié par nous; que la patrie peut être servie avec un zèle général qui excuse d'autant plus une exception particulière (9), qu'elle est elle-même, comme la famille, un de ces « détroits » où

(1) Nobles.

(2) Cf. *infra*, p. 159.

(3) Celle qui est proprement amitié; l'amitié véritable.

(4) Mon ami n'est pas un autre.

(5) *Traité de l'amitié*, P., nouv. éd., 1774, p. 133.

(6) *Ib.*, p. 140.

(7) *Ib.*, p. 168.

(8) *Ib.*, p. 178.

(9) Cf. *supra*, p. 120.

nous nous emprisonnons (1), alors que l'amitié est une production de la liberté volontaire, à laquelle selon lui, et comme lui, on peut être « né » ; surtout, dirait-il, l'union des « moi » des deux amis n'est nullement « métaphorique » (2) comme le prétend de Sacy, et l'amitié consiste au contraire à en sentir la réalité, plus même que toute réalité (3).

Si pour Montaigne la vertu ne fait pas le fond substantiel de l'amitié, pas plus la ressemblance et la dissemblance, si souvent alléguées par les moralistes, ne paraissent en faire chez lui l'origine. Il faut une certaine ressemblance, dit Montaigne, les « complexions » (4) ne doivent pas être « entièrement eslongnées » (5) ; encore parle-t-il, pour « engendrer ces vraies et parfaites amitez », de « correspondance et relation » plutôt que de ressemblance. Et ailleurs il nous apprend qu'il

« ayme et honore d'autant plus » telles et telles gens « qu'ils sont autres que lui » et qu'« au rebours du commun il reçoit plus facilement la difference que la ressemblance en nous. » (I, xxviii, 295 C.)

Comment alors Montaigne explique-t-il l'amitié ? Il ne l'explique pas. Certes, nous l'avons vu quelque part noter l'existence de

« certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison », venant « d'une temerité (6) fortuite que d'autres nomment sympathie » et dont « les bestes sont capables comme nous. » (II, xii, 190 A.) (7).

Mais est-il sûr que Montaigne exclût de sa « convenue » avec La Boétie raison et conscience profonde, et qu'il vît dans leur première affection le fortuit qu'il voyait

(1) Cf. III, ix, 253, *supra*, p. 34, n. 4.

(2) De Sacy : « Quand celui qui vous a confié son secret, a exigé par serment que vous ne le révéliez point à d'autres, il n'a pas pensé à ces unions métaphoriques qui vous multiplient en vous unissant à quelqu'un ». (O. c., p. 136.)

(3) Noter le curieux emploi du mot « expérience » dans le passage suivant : « Car je sçay par experience, que tel, de qui je puis respondre, comme de moy mesme..., » (suit une mésaventure de ce personnage). (I, xxi, 124 A). Cf. *supra*, p. 56, n. 9 fin.

(4) Tempérament et caractère.

(5) I, xxviii, 238 A ; *supra*, p. 33, n. 4.

(6) Mouvement irréfléchi de l'âme.

(7) *Supra*, p. 119.

dans le fait de leur rencontre ? Et puis, parler de sympathie à propos de l'amitié véritable dont il admet l'existence, ce n'est que reculer d'un pas un mystère que Montaigne ne tient pas à faire disparaître et auquel même il donne un rang privilégié :

A. « Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer,

C. « qu'en respondant : par ce que c'estoit luy; par ce que c'estoit moy.

A. « Il y a, au delà de tout mon discours (1), et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sçay quelle force inexplicable (2) et fatale (3), mediatrice de cette union.

C. « ...Cette cy n'a point d'autre idée (4) que d'elle mesme, et ne se peut rapporter qu'à soy. » (I, xxviii, 242-243 AC.)

et plus loin :

« Somme, ce sont effects (5) inimaginables à qui n'en a gousté (6)... » (*Ib.*, 247, § 2 A.)

En déclarant « inexplicable » son union avec La Boétie, en acceptant, sur ce seul point, de borner son désir d'analyse toujours en éveil (7), il se peut que Montaigne soit allé plus loin dans l'explication que les Anciens (8) en essayant d'expliquer : peut-être serait-ce en partie le mystère même de l'amitié parfaite qui la rendrait si puissante; d'autant moins se verrait-on capable de l'analyser, d'autant plus pourrait-on s'en trouver fasciné. Si ramener notre sentiment à ses causes, physiologiques, sociales, économiques (9), etc., c'est dans quelque mesure l'ébranler en notre âme, la position de l'amitié serait alors singulièrement forte; et si l'amitié est sous-tendue

(1) Exposé.

(2) M. avait d'abord écrit : « divine ».

(3) Voulue par le destin.

(4) Modèle idéal.

(5) Choses.

(6) Fait l'expérience.

(7) Walter Pater : « Une seule fois, l'esprit d'analyse toujours en éveil de M. s'était trouvé en échec devant l'inexplicable, l'absolu ». (*Works*, London, 1925-1928, vol. VIII : *Gaston de Latour*, p. 98.)

(8) Précisément à cause de cette idée d'« inexplicable », nous ne croyons pas qu'il faille, avec Marc Citoleux (*Le vrai M.*, Paris, 1937, p. 8), voir dans ce passage de M. un souvenir du mythe platonicien (le double primitif et les âmes sœurs du *Banquet*).

(9) P. ex. Ribot, Durkeim, Paulhan (in *Revue Philosophique*, P., année 1906, t. 2, pp. 364 sqq. : *L'échange économique et l'échange affectif*. ».)

par l' « enthousiasme », où, ne l'oublions pas, ce sont les Dieux qui se manifestent (1), Montaigne nous apprend très excellemment que

« les choses les plus ignorées sont plus propres à estre déifiées. » (II, XII, 252, § 2 A.) (2).

Ne craignons pas d'employer des termes religieux à propos de l'amitié chez Montaigne; nous avons constaté déjà qu'elle fut vraiment un culte; nous verrons plus loin même que Montaigne ne paraît pas avoir eu véritablement d'autre religion positive :

« Chose véritable et bien touchante », dit Paul Stapfer, « l'amitié fut la vraie religion de ce sage. Il n'a été mystique qu'en amitié. N'est-ce pas du mysticisme cette abnégation absolue du moi (le *moi* de Montaigne !) s'oubliant et s'anéantissant lui-même dans tous les bonheurs de l'être aimé; cette liaison spirituelle des âmes attachant peu d'importance à la « présence corporelle... » (3).

Il faudrait nuancer cette dernière assertion. Pour Montaigne, l'amitié demande qu'on sache renoncer à la présence dans l'intérêt de l'ami, et trouver, alors, dans son souvenir et dans la perspective de le revoir, de quoi faire de l'absence même un charme, dont s'enrichira encore la présence : néanmoins c'est de la présence que l'absence le tire. Bien plus, Montaigne, s'il reconnaît une incompatibilité de fait entre amitié et amour physique, est si loin de faire pour cela fi du corps, qu'il regrette que ne se puisse

A. « dresser (4) une telle accointance, libre et volontaire, où, non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encores où les corps eussent part à alliance,

C. « où l'homme fust engagé tout entier :

A. « il est certain (5) que l'amitié en seroit plus pleine (6) et plus comble. » (I, XXVIII, 240 AC.)

(1) Etymologie du mot.

(2) « Ny le vin n'en est plus plaisant à celui qui en sçait les facultez premières (a) » (III, XI, 326 C).

(3) *M.*, P., 1895, p. 101.

(4) Etablir.

(5) M. avait d'abord écrit : « vraisemblable ».

(6) Achevée, complète.

(a) les propriétés principales.

En tout cas, non seulement c'est comme les mystiques que Montaigne allègue la brutalité du fait interne; mais encore il nomme expressément l'amitié « une divine liaison » (1), lui qui se plaint d'entendre employer à tort et à travers de tels « surnoms glorieux » (2).

Gardons-nous néanmoins de confondre l'attitude prise ici par Montaigne avec celle du spiritualisme amoureux ordinaire, et d'oublier que pour lui la « propension naturelle » doit « marcher quant et (3) la raison. » (4).

Il a parlé d'une « force inexplicable et *fatale* », d'une « ordonnance du ciel » (5), médiatrices de son amitié; mais, comme les Anciens, il pense, il répète à diverses reprises, que ce qui distingue l'amitié, c'est qu'elle est libre :

« Nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. » (*Ib.*, 238, § 1 A.)

(Et c'est en partie pour cela que nous avons pu voir Montaigne placer l'amitié avant toute loi et avant tout autre lien :

« A mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire. » (*Ib.*)

La « fatalité » n'est pas ici tout entière dans les « rencontres de la fortune » (6) ou dans peut-être « quelque ordonnance du ciel ». Il ne s'agit pas ici de ces deux hommes de la légende médiévale (7), qui conçus à la même heure, nés le même jour en deux régions éloignées l'une de l'autre, se ressemblent au point d'être indiscernables, et que, par une annonce miraculeuse, leurs parents savent voués l'un à l'autre dès les premiers moments de leur vie ! Si l'amitié est pour Montaigne le sentiment le plus libre et le plus rationnel, c'est que le destin qui l'oriente et la favorise est pour beaucoup

(1) I, xxviii, 254 A; cf. *supra*, p. 159, n. 2.

(2) I, li, 391 A.

(3) En même temps que, pas plus vite que.

(4) II, viii, 77 A.

(5) *Supra*, p. 43.

(6) *Supra*, p. 154 fin.

(7) La légende d'Ami et d'Amile.

intérieur aux deux êtres, se révèle à eux autrement que par des signes indépendants de l'expérience, vague ou précise, qu'ils peuvent faire l'un de l'autre. C'est une fatalité qui vient coïncider avec cette « forme essentielle » (1) de l'être, avec cette orientation spéciale de son domaine, qui apparaît dès la jeunesse pour toujours :

« Quant à moy, j'estime que nos ames sont denoüées à vingt ans ce qu'elles doivent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront. » (I, LVII, 417 A.)

Si la liberté volontaire peut s'exercer dans l'amitié parfaite, si le choix absolu qui est à sa base est possible, c'est justement parce qu'en fait les hommes sont très différents les uns des autres et individuellement caractérisés : sinon, pourquoi choisir l'un plutôt que l'autre, et lui rester si fidèle ? Et nul n'est en effet plus frappé que Montaigne de la différence qu'il y a entre les hommes. Sans faire entrer par trop scolastiquement l'une dans l'autre la distinction des « amitez rares et exquisés » et des « amitez communes » (2) et la distinction des « esprits vigoureux et reiglez » et des « esprits bas et maladifs » (3), remarquons qu'il a consacré un chapitre à « l'inequalité qui est entre nous » (4) :

« Plutarque », y rapporte-t-il, « dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme. » (I, XLII, 330 A.)

Montaigne ajoute :

A. J'encherirois volontiers sur Plutarque ; et dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste (5) :

C. *Hem vir viro quid præstat* (6).

« Et qu'il y a autant de degrez d'esprits qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innombrables. » (*Ib.*)

Puis il parlera de

« ...la tourbe (7) de nos hommes, stupide, basse, servile,

(1) Cf. *supra*, p. 131.

(2) III, III, 48, § 2 B.

(3) III, VIII, 185 B.

(4) I, XLII.

(5) Même opinion : II, XII, 183, § 3 A.

(6) « Ah, qu'un homme peut être supérieur à un autre homme », Térence, *Eunuque*, II, III, 1.

(7) Foule.

instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poussent et repoussent : pendant (1) toute d'autrui... » (*Ib.*, 332 A.)

Dans tout cela, Montaigne (qui fait parfois sonner ses avantages nobiliaires) n'entend juger l'homme que « par ce qui est sien », non par le train, le palais, le crédit et la rente; non par ce qui est « autour de lui », non avec ses « échasses » (2) :

« Un païsan et un Roy, un noble et un villain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre... ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses. » (*Ib.*, 333 CA.)

Voici la distinction plus nette encore, et appliquée au commerce des hommes :

« Les hommes de la société et familiarité desquels je suis en quête, sont ceux qu'on appelle honnestes (3) et habiles (4) hommes : l'image de ceux-cy me desgoute des autres. C'est, à le bien prendre, de nos formes (5) la plus rare, et forme qui se doit principalement à la nature. » (III, III, 53 B.) (6).

Certes, Montaigne a dit aussi :

« Chaque homme porte la forme de l'humaine condition. » (III, II, 27, § 2 B.),

il ne dit pas : « le fond »; et le contexte montre que cela signifie simplement, comme écrit P. Villey :

« que la nature sur laquelle Montaigne bâtit sa philosophie a des ramifications originales en chaque individu; qu'ainsi il y a en nous quelque chose de particulier qui fonde notre individualité et quelque chose d'universel par quoi chacun de nous peut communiquer aux autres le fruit de son expérience. » (7).

Cette particularité qui fonde notre individualité, il est très difficile de la définir, encore plus que de la saisir; sans doute,

(1) Dépendant.

(2) I, XLII, 331 A; cf. II, XXXV, 556, § 2 A.

(3) Distingués et de bonne compagnie.

(4) Doués; de talent.

(5) Manières d'être, caractères.

(6) M. aurait sans doute applaudi à cette parole de M. A. Bonnard : « Les grandes amitiés résultent d'une conception aristocratique de l'amitié ». (*L'Amitié*, P., 1928, p. 12.)

(7) *Essais* de M., P., 1923, t. III, p. 26 (éd. P. Villey).

« le moi est unique; il n'y a pas deux personnalités identiques dans l'univers » (1),

ainsi que P. Villey fait encore très bien dire à Montaigne; mais ce moi n'offre à la curiosité intellectuelle qu'une surface perpétuellement mobile et changeante, par où tout diffère et tout se ressemble, comme le monde lui-même :

« Le monde n'est qu'une branloire perenne (2) ». (III, II, 27 B.)

« La constance mesme n'est autre chose qu'un branle plus languissant. » (*Ib.*)

« Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage... » (*ib.*);

en particulier :

« C'est un subject merueilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme » (I, I, 8 A),

et Montaigne intitulera un chapitre : « *De l'inconstance de nos actions* ». Car

« ...elles se contredisent communement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique (3). » (II, I, 4 A.)

« ...Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. » (*Ib.*, 5 A.)

« Chaque jour nouvelle fantasie (4), et se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps. » (*Ib.*, 6 A.)

« Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en mot. DISTINGO (5) est le plus universel membre (6) de ma Logique. » (*Ib.*, 9 B.)

« Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportées. » (*Ib.*, 9 B.)

« Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse (7), que chaque piece, chaque moment faict son jeu. Et se trouve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à autrui. » (*Ib.*, 11-12 A.), etc.

« Les autres ne vous voyent point, ils vous devinent par conjectures incertaines. » (III, II, 31 B.)

(1) *Les Essais de Michel de M.*, P., 1932, p. 98.

(2) Éternelle.

(3) Atelier, lieu de travail.

(4) Imagination.

(5) « Je distingue. »

(6) La partie, ou la proposition, la plus générale.

(7) Étrange.

Mais alors, peut-on jamais connaître les hommes ? et n'est-on pas découragé devant l'inaccessibilité de leur être intime ?

Les *Essais* de Montaigne répondent cependant qu'il est possible dans deux cas aussi rares l'un que l'autre d'avoir une connaissance véritable de l'individu : le cas de l'homme qui ne se perd jamais de vue, et qui se double toujours de la conscience et de l'étude de ce qu'il fait et de ce qu'il subit (1); et le cas de l'amitié parfaite, où les âmes

« ont charrié (2) si uniement (3) ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection (4), et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre » (I, xxviii, 244 A),

« que », dit Montaigne, « je connaissoy la sienne » (celle de La Boétie) « comme la mienne... » (*Ib.*)

Et de même que La Boétie

« seul jouyssoit de la vraye image » de Montaigne, « et l'emporta » (III, ix, 267 B fin) (5),

de même,

« il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en l'ame » de La Boétie, que Montaigne « n'ayt peu considerer et juger... » (6), lui « à qui seul » son ami « s'est communiqué (7) jusques au vif. » (8).

Nous l'avons vu (9), cette connaissance ne consiste pas en un entassement de faits dans la mémoire. C'est une connaissance qui, pour n'être pas discursive, est moins irrationnelle qu'implicite. On la traduirait mal par des paroles, comme on décrit mal, et même comme on se représente mal le plus familier visage; et en voyant agir, en entendant parler l'ami, on en sent la conformité avec le type caché qu'on porte en soi de lui :

« Aucune de ses actions ne me sçauroit estre présentée,

(1) Cf. p. ex. II, vi, 65 C et surtout II, xviii, 453 C

(2) Marché comme deux chars qui suivent la même route.

(3) Avec tant d'accord.

(4) Affection, ou bien : zèle, application.

(5) Cf. *supra*, p. 110.

(6) *Lettres*, p. 326; *supra*, p. 89.

(7) Livré en toute confiance.

(8) *Lettres*, p. 303; *supra*, p. 88.

(9) *Supra*, p. 55.

quelque visage (1) qu'elle eut, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. » (I, xxviii, 244, § 1 A.)

Mais les adjectifs seront impuissants à faire saisir l'individualité de l'ami et de ce qu'en elle on aime; mêlé soi-même à elle

« d'un mélange si universel (2) que les deux âmes effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes » (*ib.*, 242, § 2 A),

on ne pourra que dire : « C'est lui », et non tout ce qu'on sent là-dessous — illusoirement ou non — de plus fluide et de plus profond que tous les mots; de même qu'on ne sait faire tenir le moi dans ses aspects, dont il est l'unité si difficilement épuisable, si difficilement concevable même, et que pourtant l'on éprouve.

Cependant, si l'amitié ne saurait se réduire aux jeux de la parole — pas plus qu'à l'association dans les actes — c'est surtout par l'occasion de la parole qu'elle vérifie, alimente et complète cette connaissance à quoi elle est liée; en même temps qu'elle exploite, nous l'avons vu, un domaine et un idéal intellectuels qui lui permettent les plus sincères prétextes de déploiement :

« L'amitié se nourrit de communication » (*ib.*, 237, § 4 A) (3),

dit Montaigne : c'est-à-dire de l'échange constant des sentiments et des pensées. Or, notait Gabriel Tarde,

« Jamais... on n'observe quelqu'un avec toute la force d'attention dont est capable qu'à la condition de causer avec lui. C'est là le plus constant, le plus important effet et le plus remarqué de la conversation. Elle marque l'apogée de *l'attention spontanée* que les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entrepénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucune autre relation sociale. En les faisant s'aboucher, elle les fait se communiquer par une action aussi irrésistible qu'inconsciente... Les interlocuteurs agissent les uns sur les autres de très près par le timbre de la voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques des gestes, et non pas seulement par le langage. » (4).

(1) Aspect.

(2) Total.

(3) Cf. *ib.*, 240 A, l. 4.

(4) *L'opinion et la foule*, P., 1901, pp. 83-86.

L'amitié, conversation la plus prolongée, la plus variée, d'où le formalisme est banni, comment ne serait-elle pas alors le mode de connaissance le plus parfait d'un homme par un autre, si

« pour juger d'un homme il faut suivre longuement et curieusement (1) sa trace » (II, I, 10 A fin),

et si les deux amis sont aussi clairvoyants que sincères, aussi attentifs (2) que capables de se montrer tels qu'ils sont ?

Tels qu'ils sont, c'est-à-dire aussi avec leur tendance à se modifier chacun pour devenir toujours plus précieux à l'ami, comme aussi à parfaire toujours plus la coïncidence naturelle de leurs volontés, et à faire confluer toujours plus de valeur en l'autre — tels qu'ils sont ils se voient et s'acceptent l'un l'autre, sans avoir besoin de se placer de profil; leur affection s'accroissant même de ce souci d'exacte connaissance qui est chez eux un hommage. C'est ce qui permet peut-être de comprendre que Montaigne nous dise à la fois raffoler de remontrances et négliger toujours d'en tenir compte : il aime plus encore que la vertu, et que la justesse, tout ce qui lui rappelle les procédés de l'amitié :

« Tels de mes amis ont par fois entrepris de me chapitrer et mercurializer (3) à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons (4) par moy, comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en douceur aussi, surpasse tous les offices de l'amitié (5). Je l'ay tousjours accueilly des bras de la courtoisie et reconnoissance les plus ouverts. Mais, à en parler à cette heure en conscience, j'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de fauce mesure que je n'eusse guere failly de faillir (6) plus tost que de bien faire à leur mode. » (III, II, 30 C.) (7).

(1) Avec grand soin.

(2) « En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connoissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous... » (I, xxvi, 198, § 3 A.)

(3) Reprendre.

(4) Invités.

(5) Cf. I, xxviii, 237, § 4 A : « ...les advertissemens et corrections, qui est (a) un des premiers offices (b) d'amitié... ».

(6) Manqué de manquer au devoir.

(7) Et ailleurs : « Je prens si grand plaisir d'estre jugé et cogneu qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes je le soys... » (III, viii, 187 C.) « Je me sers rarement des advis d'autrui » (III, ii, 40 C.).

(a) ce qui; (b) devoirs.

La douceur des reproches et des blâmes ! Assurément, l'amitié « parfaite » doit montrer sa perfection dans les cas où elle risque le plus de trébucher ; et son prix s'augmente de sa difficulté, qui est ici double :

« Il faict besoing des oreilles bien fortes pour s'ouyr franchement juger ; et par ce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous nous montrent un singulier effect d'amitié ; car c'est aimer sainement d'entreprendre à blesser et offencer pour profiter. » (1).

(Il ajoute d'ailleurs : « Je trouve rude de juger celluy-là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes. ») (III, XIII, 396, § 3 B.)

Ne croyons pas que Montaigne et La Boétie fussent de ceux qui ne savent s'accommoder de la différence d'autres êtres qu'en tâchant de la supprimer au profit de leur propre nature, et de les assimiler à leur moi dominateur voilé de morale :

A. « Je n'ay point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis. J'en croy aysement des choses diverses à moy.

C. « Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige (2) pas le monde, comme chascun fait ; et croy, et conçois mille contraires façons de vie ; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la différence que la ressemblance en nous. Je descharge tant qu'on veut un autre estre de mes conditions (3) et principes, et le considere simplement, en luy-mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. » (I, xxxvii, 295 AC.)

Entre La Boétie et Montaigne il s'est agi plus de se connaître l'un l'autre et de prendre possession d'eux-mêmes, que de comparaître devant le tribunal d'une conscience qui était d'ailleurs commune et non pas individuelle ; il s'est agi aussi de profiter chacun de l'expérience de l'autre comme d'une seconde vie. Montaigne resta marqué par cette découverte ardente et mutuelle (4) des deux êtres, et c'est peut-être par elle qu'il faut expli-

(1) Rendre service.

(2) Lie, enchaîne.

(3) Manières d'être.

(4) Cf. M^{me} L. Barbier-Jussy : « Les amitiés de choix puisent leur vivacité dans l'ardeur d'aller à la découverte dans une âme qu'on pressent ». (*La vie de l'amitié*, 2^e éd., P., 1913, p. 94).

quer en partie le goût qu'il eut désormais pour la connaissance des âmes humaines :

« Il m'advient souvent de voir et distinguer plus exactement les conditions (1) de mes amys qu'ils ne font eux-mêmes. J'en ay estonné quelqu'un (2) pour la pertinence (3) de ma description et l'ay adverty de soy. *Pour m'estre, dès mon enfance* (4), *dressé à mirer ma vie dans celle d'autrui. j'ay acquis une complexion* (5) *studieuse en cela*, et, quand j'y pense, je laisse-échapper au tour de moy (6) peu de choses qui y servent : contenance, humeurs, discours... » (III, XIII, 395, § 2 B.) (7).

« Je poursuy la communication (8) de quelque esprit fameux, non pour qu'il m'enseigne, mais pour que je le cognoisse. » (III, VIII, 192 C) (7).

Nous savons déjà combien l'amitié chez Montaigne, son amitié même pour La Boétie, était loin en effet de faire obstacle à la clairvoyance (9). Cette clairvoyance en autrui se double d'une clairvoyante sincérité par laquelle chaque ami se laisse connaître lui-même à l'autre entièrement, et se « communique jusqu'au vif » (10).

Tout cela d'ailleurs dans le mouvement spontané de la vie amicale. Stendhal disait :

« Nous cherchons un être avec qui nous puissions suivre tous nos premiers mouvements sans songer jamais aux convenances. » (11).

(1) Manières d'être.

(2) J'ai étonné l'un d'entre eux.

(3) Justesse.

(4) Le Dr J.-F. Payen a remarqué que, « sous la plume de M., ce mot signifie *jeunesse*; il l'emploie pour l'époque à laquelle son père était maire (a) : or en 1554, Michel avait 21 ans; pour l'époque où lui-même était conseiller (b); pour le temps où il paya son tribut à l'amour (c)..., etc. » (*Recherches sur M. Documents inédits*, n° 4, P., 1856, p. 12.) Quand M. veut dire : *enfance* au sens ordinaire, il dit volontiers « *première enfance* » : « Dès ma première enfance, la poésie a eu cela, de me transpercer et transporter ». (I, xxxvii, 299, § 1 C). Dans le texte cité, il faut donc probablement entendre : « Pour m'estre, dès ma jeunesse, dressé... », comme dans le passage « ...ma fortune m'ayant duit (d) et affriandé dès jeunesse à une amitié seule et parfaite... » (III, III, 48 B fin).

(5) Tempérament, humeur.

(6) Je néglige dans mon entourage.

(7) Cf. aussi II, x, 114, § 5 A et 115 A, l. 4.

(8) Action de se confier, de se faire connaître.

(9) P. 137 et n. 1. Pour Erasme, dans *l'Eloge de la Folie* (§ XIX), pas d'amitié sans les bienheureuses illusions.

(10) *Supra*, p. 88.

(11) « Que tu me fais de bien! Que je suis heureux », écrit aussi Michelet à Poincot, d'avoir quelqu'un devant qui je ne craigne pas de paraître ridicule. Quelque enfant que j'aie été, j'ai toujours vivement senti cette douceur

(a) v. en effet III, x, 298, § 2 B, milieu; (b) III, I, 13, § 3 B; (c) III, III, 54 B l. 9; (d) instruit, habitué.

Montaigne a senti cela aussi, qui écrit :

« Aux amitez communes je suis aucunement (1) sterile et froid, car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile. » (III, III, 48, § 3 B.)

« J'ay naturellement peine à me communiquer à demy et avec modification, et (2) cette servile prudence et soupçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation (3) de ces amitiés nombreuses et imparfaites... » (*Ib.*, 48, § 1 B.)

L'amitié ne consiste pas moins à faire connaître à l'ami ce que nous apprécions en nous que le reste :

« Rousseau », dit Emile Faguet, « rapporte un mot bien profond. Quelqu'un lui disait, Diderot sans doute : « Vous ne m'aimez donc pas? Vous ne me dites jamais du bien de vous. » (4).

Aussi est-ce peut-être parce que Montaigne a si bien goûté l'amitié qu'il a pu écrire, en reprochant à Tacite son scrupule à rappeler qu'il avait exercé « certain honorable magistrat (5) à Rome » :

A. « Le n'oser parler rondement de soy a quelque faute de cœur (6). Un jugement roide et hautain (7) et qui juge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemple (8) ainsi que de chose estrangere et tesmoigne franchement de luy comme de chose tierce. Il faut passer par dessus ces regles populaires de la civilité en faveur de la verité et de la liberté...

C. « C'est pareillement faillir (9) de ne voir pas jusques où on vaut, ou d'en dire plus qu'on n'en void. » (III, VIII, 211 AC.)

là dans l'amitié. Il faut que je connaisse toute la vivacité de la tienne pour donner libre cours à tout : aux déclamations, aux expressions forcées qui seraient ambitieuses si tout ceci n'était écrit pour un ami. Je laisse courir ma plume, je ne retiens rien. Tu me connaîtras ainsi tout entier et mieux peut-être que je ne me connais moi-même. » (*Mon Journal*, nouvelle édit., Paris, 1888, p. 41). L'amitié de jeunesse de Michelet avec Poinso, émouvante elle aussi, et remarquable pour sa ferveur et pour son rôle dans la vie de Michelet, l'est encore par la coexistence chez celui-ci (enthousiaste en tout et pour tout.) avec une autre vive amitié (pour Poret). Le *Journal* tenu alors par Michelet nous le montre se souvenant des accents de M. (o. c., pp. 73; et 102, 107; cf. p. 220), vivant d'ailleurs certes l'amitié par lui-même, mais regrettant de se sentir « si vulnérable », de « laisser sans cesse se rouvrir son cœur », décidant souvent de « bâtir dans son âme un mur de séparation ». (o. c., p. 69.)

(1) Un peu; jusqu'à certain point.

(2) Et avec.

(3) Commerce.

(4) *De l'Amitié*, P., 15^e éd., s. d., p. 27.

(5) Magistrature.

(6) Manque des vertus nobles.

(7) Elevé.

(8) De toutes les manières, il tire des exemples de sa propre vie.

(9) Faire une faute.

Mais surtout, chez Montaigne, l'amitié est si extraordinairement sûre qu'elle-même peut, sans danger, n'être pas un secret entre les deux amis. Peut-être parce que la liberté qui fait pour ses fervents une partie de son charme répugne aux mots qui risquent de lui donner désormais l'apparence d'une obligation; et parce qu'un « aveu » ici risque de ressembler à tous ceux qui procèdent seulement d'un trouble contraignant l'orgueil, ou qui viennent seulement faire la garantie de demandes ultérieures :

« L'amitié », semblerait-il, « est une passion sans aveux et le seul secret qui subsiste entre deux hommes qui ne se cachent rien, c'est que chacun ne saura jamais à quel point l'autre l'a choisi et préféré. » (1).

Et Montaigne a écrit :

B. Je « m'offre maigrement et fierement à ceux à qui je suis.

C. « Et me presente moins à qui je me suis le plus donné :

B. « il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. » (I, XL, 325, § 2 BC.) (2).

Pourtant — y aurait-il, dans les degrés et les formes d'un même sentiment, diverses sortes de délicatesses, se manifestant par des effets contraires sur un même point suivant l'intensité et la nuance ? ou bien certaine évidence commune aux deux amis porte-t-elle tant d'éclat que les plus ardentes paroles ne peuvent affleurer à son niveau et sont, au regard d'elle, comme si elles n'étaient pas ? —

(1) A. BONNARD, *L'Amitié*, P., 1928, p. 67. M. Paul Raynal, dont l'œuvre fait une si belle place à l'amitié, est aussi de ce sentiment : « Pas plus qu'on ne dit : je suis ton ami, on ne se dit : je suis son ami. L'amitié, sa splendeur ne l'étonne pas, pas plus que ne s'étonnent de leur rang des princes nés auprès d'un trône. On en jouit sans y penser, comme de la santé, du soleil. Mais, sans qu'on la nomme, elle est dans chaque heure de l'existence une lumière et une force, une certitude, un soutien... » (*Le Maître de son cœur*, P., 1927, I, 4, p. 48); « HENRY : « S'il y a quelqu'un et quelque chose dont je sois sûr au monde, c'est Simon et son... amitié. — ALINE : Vous hésitez à dire le mot ? — HENRY : C'est un mot qu'on ne doit pas trop dire. — ALINE : Mais quand on est sûr ? — HENRY : Alors surtout. » (*Ib.*, I, 6, p. 75.) En sens contraire, l'amitié de Michelet et de Poincaré. Ajoutons qu'il y a, en certaine mesure, une *mode* dans les expressions de la sensibilité. Cf. p. ex. H. Gaillard de Champris « *Vauvenargues et l'amitié* » in « *Revue des Cours et Conférences* », P., 1937, p. 752.

(2) Mais ailleurs : « Je m'œuvre aux miens — tant que je puis; — et leur signifie tres-volontiers l'état de ma volonté et de mon jugement envers eux, comme envers un chacun. » (II, VIII, 89, § 2 B.)

pourtant non seulement Montaigne et La Boétie exprimèrent par des mots leur amitié, mais ils attendirent à peine une année pour le faire, pour, bien plus, en connaître et s'en dire l'exceptionnalité, en prévoir même la gloire future :

« ...*Nec sit
Quamvis morose sapiens, cum noverit ambos,
Et studia et mores, qui nostri inquirat in annos
Fœderis, et tanto gratus non plaudat amori.
Nec metus, in celebres ne nostrum nomen amicos
Invideant inferre, sinant modo fata, nepotes.* » (1).

Tels sont les termes d'une épître de La Boétie à Montaigne. Et celui-ci même nous rapporte une confiance caractéristique :

« Feu Monsieur le Mareschal de Monluc, ayant perdu son filz qui mourut en l'Isle de Maderes brave gentilhomme à la verité et de grande esperance me faisoit fort valoir, entre ses autres regrets, le desplaisir et creve-cœur qu'il sentoît de ne s'estre jamais communiqué (2) à luy » et de ne lui avoir jamais « déclaré l'estreme amitié qu'il luy portoit... »

« Et... disoit-il... A qui gardoy-je à découvrir cette singuliere (3) affection que je luy portoy dans mon ame ? Estoit-ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation (4) ? » (II, VIII, 88-89 A),

et Montaigne ajoute, ce qu'il vaut la peine de citer à nouveau :

« Je trouve que cette plainte estoit bien prise et raisonnable : car, comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous aporte la science (5) de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entiere communication. » (Ib.)

Ainsi, cette amitié est, en même temps que l'union enthousiaste de deux volontés, la connaissance enthousiaste de deux êtres l'un par l'autre, une connaissance

(1) « Il n'est sage si morose qui, nous connaissant tous les deux, nos goûts, nos caractères, aille s'enquérir de l'âge de notre alliance, et ne soit heureux d'applaudir à une si grande affection. Et il n'est pas à craindre que la postérité refuse de nous placer au rang des amis célèbres — si du moins les destins le permettent. » (*Œuvres de La B.*, p. 225.)

(2) Epanché.

(3) Particulièrement forte.

(4) Tout le service attaché à cette affection.

(5) Certitude.

que motive moins l'amour de la connaissance que l'amour direct de son objet.

Les vrais amis se connaissent d'autant mieux que plus ils se connaissent et plus ils aiment à se connaître, et que, plus généralement, leurs âmes s'augmentent, comme d'une âme nouvelle et commune entre eux, de la même finesse de jouissance qui, pour Montaigne, au contraire de ce qui se passe dans l'amour, croît à mesure que leur amitié vieillit (1).

L'amour de la vérité que nous avons trouvé chez Montaigne, n'est au fond que la sincérité, condition de l'entretien des âmes, aussi bien que de l'examen d'une conscience par elle-même (2). Entre Renan et Berthelot, ce n'est pas la même amitié; des glaçons intellectuels flottaient dans ce fleuve majestueux, et il fut enfin tout pris par les glaces :

« Notre ardeur d'apprendre était égale », dit Renan, « ...nous mimes en commun tout ce que nous savions; il en résulta une petite chaudière où cuisaient ensemble des pièces assez disparates, mais où le bouillonnement était fort intense. Berthelot m'apprit ce qu'on n'enseignait pas au séminaire; de mon côté, je me mis en devoir de lui apprendre la théologie et l'hébreu.

« ...Dans la suite de la vie, une telle liaison a pu par moments cesser de nous être nécessaire. Elle reprend toute sa vivacité chaque fois que la figure de ce monde, qui change sans cesse, amène quelque tournant nouveau sur lequel nous avons à nous interroger... J'ai peu encouragé l'amitié...; cette société à deux me fait l'effet d'une coterie qui rétrécit l'esprit, nuit à la largeur d'appréciation et constitue la plus lourde chaîne pour l'indépendance. » (3).

Cette amitié gardait, dans le domaine intellectuel, la crainte qui, dans le domaine du cœur, restreint l'amitié chrétienne : la crainte de réduire la charité due à tous les hommes, et de nuire, par la jouissance de deux âmes l'une par l'autre, à la souveraineté de Dieu dans chacune (4).

Nous pouvons le croire, la « chaudière » de La Boétie

(1) V. *supra*, p. 131, § 6.

(2) Cf. *supra*, pp. 148 sqq. et *infra*, pp. 250-251.

(3) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, P., nv. éd. 1913, pp. 314-319, 339.

(4) Cf. p. ex. saint Augustin converti. V. pourtant dans la *Patrologie latine* de Migne (t. CXCV, pp. 661 sqq.) le dialogue attribué à AELRED, *De Amicitia spirituali*, où il met l'amitié aussi haut que le faisait Cicéron, dont il

et de Montaigne « bouillonnait » bien plus fort; et ce qui y cuisait, ce n'était ni l'hébreu ni la chimie, c'était leur amitié même. Ne la définissons pas davantage.

Egalement loin de la tendresse charnelle (1) et de l'échange de leçons, chaude sans paroxysme, intellectuelle et intime, spontanée et réfléchie, idéale et vécue, laissons-la à son mystère et à sa clairvoyance, aux éléments extrêmes qu'elle unit comme un clair-obscur de Rembrandt, chacun faisant ressortir l'autre dans toute son étrange intensité. Nous en savons suffisamment pour ne pas nous étonner de retrouver partout dans la pensée et dans l'œuvre de Montaigne, dans ce « livre consubstantiel à son auteur » (2) l'influence dominante, pour la forme comme pour le fond, de cette amitié que nous avons vue dominer sa vie.

reprend du point de vue chrétien la célèbre mais un peu impersonnelle formule : « L'amitié n'est autre que l'entente sur toutes les choses divines et humaines, mêlée de bienveillance et d'affection. » (Cic., *De Am.*, vi).

(1) Mot plus vaste, est-il besoin de le rappeler, que le mot « sexuel ».

(2) M. ajoute : « membre de ma vie ». II, xviii, 452, § 3 C.

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCE DE L'AMITIÉ SUR LES ESSAIS

CHAPITRE PREMIER

INFLUENCE DE L'AMITIÉ SUR LEUR FORME ET SUR LEUR LETTRE

La composition des *Essais* a un caractère remarquable, susceptible d'une interprétation particulière, qui donne pour ainsi dire à leur forme même un fond.

Quand on lit les *Essais* pour la première fois, ou qu'on les relit après un long intervalle, quelque chose de bizarre saute aux yeux tout de suite; puis, on s'y habitue, on s'y fait, on sent que cela va si bien à Montaigne, qu'on ne pense plus à imaginer un autre Montaigne. Cette chose bizarre, c'est le décousu insouciant et capricieux du livre, le désordre fantastique où, au long de seize cents grandes pages, réflexions, jugements, boutades, souvenirs, préceptes, citations, anecdotes et confessions viennent s'enchevêtrer sur mille sujets dans tous les tons, du reste sans précipitation particulière; comme si chaque chose trouvait tranquillement sa place naturelle (et nous allons le voir, elle la trouve en effet).

Montaigne est le premier à en convenir :

« Mon esprit... faisant le cheval eschappé... m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise

l'ineptie et l'étrangeté, j'ay commencé de les mettre en rolle (1), esperant avec le temps luy en faire honte à luy mesmes. » (I, VIII, 37 A.)

« Que sont-ce icy... à la verité, que crotesques (2) et corps monstrueux (3), rappez de divers membres, sans certaine figure (4), n'ayants ordre, suite ny proportion que fortuite ? » (I, XXVIII, 235 A.)

« Il n'est subject si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie. » (I, XIII, 56 A.)

« Je prends de la fortune (5) le premier argument (6). Ils me sont également bons. Et ne desseigne (7) jamais de les produire entiers... (I, I, 384, § 1 A.)

« Semant icy un mot, icy un autre, eschantillons despris (8) de leur piece, escartez sans dessein et sans promesse... » (*Ib.*, C.)

B. « Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tous-jours la matiere; souvent ils la denotent seulement par quelque marque... Je vois au change (9), indiscrettement et tumultuairement (10).

C. « ...Mon stile et mon esprit vont vagabondant de mesmes... » (III, IX, 283 BC.)

« Je m'escare, mais plustost par licence que par mesgarde. » (*Ib.*, 282, § 4 B.)

Faut-il penser, comme plusieurs, qu'en ce point est le grand défaut du livre, et s'efforcer de fermer les yeux là-dessus en faveur de tout ce qui y resterait admirable ? Ou accuser le manque de volonté, de sûreté, de goût peut-être, de l'auteur ?

Il nous paraît que c'est juger trop vite et qu'il y a une question qu'on gagnerait à poser : connaît-on beaucoup d'auteurs qui aient osé avoir ce défaut-là ? connaît-on beaucoup de livres — excellents ou médiocres — qui aient *arboré* la même incohérence ?

« Cherchez dans toute la tradition littéraire avant Montaigne, nulle part, pas plus chez les Italiens ou les Espagnols que dans l'antiquité vous ne trouverez des *Essais*. Il n'y avait pas que le nom qui fût nouveau : la chose l'était aussi. »

(1) Enregistrer.

(2) « Peintures fantasques. »

(3) Non conformes à la nature.

(4) Sans forme déterminable.

(5) Du hasard.

(6) Sujet.

(7) Je ne me propose.

(8) Enlevés.

(9) Je vais au changement, je me plais à varier.

(10) Sans discrimination ni ordre.

dit Pierre Villey (1). Et nous ajoutons sans hésitation : cherchez dans toutes les littératures qui ont suivi Montaigne, cherchez même parmi ceux qu'on a nommés les « essayistes », nulle part vous ne trouverez le désordre désinvolte des *Essais* de Montaigne.

Notre intention est de suggérer maintenant qu'il n'y a pas là pur hasard, et que le livre a reçu cette empreinte unique du sentiment unique, profond, essentiel, de l'écrivain.

Regardons en face, donc, ce désordre des *Essais*, cette incohérence, ce tohu-bohu. Nous serons vite récompensés de notre petit effort : car il est encore plus aisé de trouver la solution que de poser le problème ! La solution, tout le monde la connaît sans la connaître ; tous les critiques l'ont vue sans trop la regarder. Ils se sont tous servis d'une comparaison si juste qu'ils auraient dû y reconnaître une définition. Ils ont dit que les *Essais* sont *comme* des entretiens.

Ainsi Vinet :

« On dirait un vieillard s'entretenant familièrement avec ses amis, laissant doucement couler les réflexions de son grand âge, les souvenirs de son expérience, les trésors de sa morale... Il aime à conter comme tous les vieillards et le souvenir de ce qu'il a lu, de ce qu'il a vu et entendu s'entremêle à ses discours et en augmente le prix et le charme.

« ...On dirait la conversation d'un homme d'esprit que ses auditeurs auraient pris soin de sténographier. Au premier aspect, on répéterait volontiers après Balzac que « Montaigne sait bien ce qu'il dit, mais non pas toujours ce qu'il va dire. » (2).

La Harpe avait déjà dit :

« ...Ce n'est pas un livre qu'on lit, c'est une conversation que l'on écoute. » (3).

Et l'abbé Morellet, traitant de l'art de converser :

« Entre les parties des discours de Montaigne qui paraissent les plus décousues, il y a le plus souvent une liaison dont se contente l'esprit, et la même qui suffit et qui est nécessaire à la conversation.

« ... On ne peut pas sans doute se flatter d'avoir une conversation aussi piquante et aussi variée que les *Essais* de Montaigne,

(1) *Les Essais de Michel de M.*, P., 1932, p. 7.

(2) *Les Moralistes français*, P., 1859, pp. 48-49 et 57.

(3) *Lycée ou Cours de Littérature*, P., an VII, t. IV, p. 62.

mais c'est un modèle qu'on peut toujours se proposer, quoiqu'on ne puisse y atteindre. » (1).

Villemain :

« Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter : « Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude », nous avoue ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien. » (2).

Emerson :

« Je ne sache pas de livre qui paraisse moins écrit. C'est le langage de la conversation transporté dans un livre. » (3).

Hallam :

« Montaigne est supérieur à tous les Anciens par la vivacité, par l'insouciance et la rapidité de son style, où les pensées jaillissent naturellement — je ne dis pas : consécutivement — les unes des autres, amenées par l'analogie plutôt que par la déduction... Nous conversons avec Montaigne, ou plutôt nous l'écoutons causer; il est presque impossible de lire ses *Essais* sans penser qu'il nous parle; nous voyons son front réjoui, son œil pétillant, son maintien négligent, mais de bon ton, nous l'imaginons dans son fauteuil... » (4).

De même Guillaume Guizot :

« Vous diriez qu'il est là en propre et réelle personne, devant vos yeux; il semble que vous apercevez dans les mouvements de son style tous les gestes d'un homme qui cause; le voici qui sourit; le voilà qui hausse les épaules; le voilà qui laisse percer son accent gascon... Il a su mieux que personne faire de ses pensées, pour l'esprit d'autrui, une occupation légère et vive qui se distingue à peine du loisir. » (5).

Et Emile Faguet :

« C'est un style de conversation animée et gaie, un peu laquaine et paradoxale de temps en temps. On y croit entendre le rire léger et clair, l'éclat de voix sur une riposte, puis le

(1) *Mélanges de Littérature et de Philosophie*, P., 1818, t. IV, p. 106.

(2) *Eloge de M.*, 1812, in *Essais de M.*, P., 1825 (Froment), p. ix.

(3) *Complete Prose Works*, Londres, 3^e éd., 1890, p. 201 a.

(4) *Introduction to the Literature of Europe*, Londres, 1839, vol. II, pp. 169 sqq.

(5) *M., études et fragments*, éd. par M. Aug. Salles, P., 1899, p. 73.

murmure agile de la parole qui court sur un propos favori et se précipite... C'est le style des entretiens; très travaillé cependant et soigné... On croit voir que Montaigne cherche avec diligence, non pas à habiller la pensée, mais à la montrer nue, ce qui est beaucoup plus difficile. Il voudrait qu'elle sautât de son esprit sur le papier avec l'allure même qu'elle avait en naissant. » (1).

M. F. Strowski :

« Une biographie, c'est toujours un livre qu'on lit et un discours qu'on suit, tandis que les *Essais* nous procurent la compagnie même de Montaigne; on entend sa conversation, on l'a devant soi, à chaque instant, totalement, si je puis dire, avec tout ce qu'il est à ce moment-là, avec tout ce que la vie a déposé en lui. » (2).

Mais après tant de citations — choisies parmi tant d'autres possibles (3) — il n'est que juste de citer Montaigne lui-même :

« Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche... » (I, xxvi, 220 A.)

« Je parle au papier comme je parle au premier que je rencontre. » (III, I, 6 B.)

« J'ay naturellement un stile comique (4) et privé (5). » (I, XL, 325 B.)

« Il ne peut advenir icy ce que je voy advenir souvent, que l'artizan et sa besoigne se contrarient : un homme de si honneste (6) conversation a-t-il faict un si sot escrit? ou, des escrits si sçavans sont-ils partis d'un homme de si foible conversation?...

« Icy nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et moy... » (III, II, 28 B.)

B. « Pour ce mien dessein, il me vient aussi à propos d'escire chez moy, en pays sauvage (7), ou personne ne m'ayde ny me releve, où je ne hante communément homme qui entende le latin de son patenostre et de françois un peu moins. Je l'eusse

(1) *Seizième Siècle, études littéraires*, P., 1894, p. 417.

(2) *La Sagesse française*, P., 1925, p. 83.

(3) V. p. ex. J.-H. MEISTER, *Corresp. litt., phil. et crit.*, 1774, cité par Gr. NORTON, *The Influence of M.*, Boston and New-York, 1908, pp. 44-45; BIOT, *Montaigne*, P., 1812, p. 68; J.-V. LE CLERC, *Eloge de Messire Michel seigneur de M.*, P., 1812, pp. 9-10; A. JAY, *Eloge de M.*, P., 1812, p. 41; H. MOTHEAU, *Essais de M.*, éd. Motheau et Jouaust, P., 1886, t. I, p. LIII et LXXX-LXXXI; F. BRUNETIÈRE, *Hist. de la Litt. fr. class.*, P., 1905, t. I, p. 592; W. PATER, *Works*, Londres, 1925-1928, vol. VIII : *Gaston de Latour*, pp. 85 sqq.; P. VILLEY, *Sources et évolution des Essais de M.*, P., 1908, t. 2, pp. 132, 285, 289; Jean PLATTARD, *M. et son temps*, P., 1935, p. 285.

(4) Familier.

(5) Convenant dans le privé.

(6) Distinguée.

(7) Cf. *supra* La B., p. 135, n. 3, v. 283.

faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien... Quand on m'a dit ou que moy mesme me suis dict : « Tu es trop espais en figures. Voilà un mot du creu de Gascoingne. Voilà une frase dangereuse » (je n'en refuis (1) aucune de celles qui s'usent emmy les rues françoises; ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire se moquent). « Voilà un discours ignorant ». « Voilà un discours paradoxe ». « En voilà un trop fol ».

C. « Tu te joues souvent; on estimera que tu dies à droit (2), ce que tu dis à feinte. »

B. « — Oui, fais-je; mais je corrige les fautes d'inadvertance, non celles de costume. Est-ce pas ainsi que je parle par tout ? me represente-je pas vivement ? suffit ! J'ay faict ce que j'ay voulu : tout le monde me reconnoit en mon livre et mon livre en moy (3). » (III, v, 121 BCB, § 3.)

Et il dit à Mme de Duras :

« Ces inepties... leur auteur... Vous y reconnoistrez ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. » (II, xxxvii, 607 A.)

Et quand celui que Pascal nommera

« l'incomparable auteur de *l'art de conférer* »

nous peint la conversation telle qu'il l'entend, n'est-ce pas de sa propre manière d'écrire qu'il est question ?

« En nos propos, tous sujets me sont egaux; il ne me chaut (4) qu'il n'y ait ny poix (5) ny profondeur : la grace et la pertinence (6) y sont toujours; tout y est teinct d'un jugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté et d'amitié... S'il plaist à la doctrine (7) de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusée (8) : non magistrale (9), imperieuse et importune comme de coustume, mais suffragante (10) et docile elle mesme. Nous n'y cherchons qu'à passer le temps... » (II, viii, 53 B.)

C'est ainsi que Montaigne converse en dictant (11) ses *Essais*. Avec qui converse-t-il ?

(1) Evite.

(2) Sérieusement.

(3) Ce dernier point est confirmé par un témoignage que rapporte l'évêque Camus et que cite P. VILLEY, *M. devant la postérité*, P., 1935, p. 190.

(4) Importe.

(5) Pondération, sérieux.

(6) Justesse, bon sens.

(7) Science, matière d'enseignement, érudition.

(8) Ecartée.

(9) Professorale.

(10) Approbatrice.

(11) « Ma librairie (a)... là... tantost je resve, tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy. » (III, iii, 58, § 2 B). Cf. II, xxxvii, 574, § 1 A.

(a) bibliothèque.

Avec lui-même (1), avec le lecteur (2), avec les Anciens (3), avec les amis (4). Surtout avec l'ami mort.

(1) Il lui a semblé « ne pouvoir faire plus grande faveur à son esprit, que de le laisser en pleine oysiveté s'entretenir soy mesmes... » (I, VIII, 37, § 3 A). Cf. *supra*, p. 113.

(2) Les lecteurs de M. ont souvent eu l'impression d'un commerce réciproque avec lui, l'ont même appelé leur ami : « On peut lire les *Confessions* », juge H. Motheau, « et sortir en curieux de l'intimité de Rousseau; il est impossible de fermer les *Essais* sans se séparer de M. comme d'un ami... L'un se livre, l'autre ne fait que se laisser voir. » (In *Essais* de M., éd. Motheau et Jouaust, P., 1886, t. I, p. LXXX). Et M^{lle} de Scudéry : « Ah, pour cet Auteur-là, dit le Comte de Lemos, j'en fay mon premier amy... » (*Nouvelles Conversations*, « Histoire du comte d'Albe », cité par G. NORTON, *The Influence of M.*, Boston and New-York, 1908, p. 27). Voltaire : « M. exprime naïvement de grandes choses. C'est cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. » (*Disc. à l'Ac. fr.*, ap. Gr. NORTON, *o. c.*, p. 37). Lamartine : v. *supra*, p. 6. Flaubert : « Il y a des gens que j'admire plus que lui », écrit-il dans une lettre, « mais il n'y en a pas que j'évoquerais plus volontiers et avec qui je causerais mieux. » (Gr. NORTON, *o. c.*, p. 161). Marceline Desbordes-Valmore l'appelle « un ami qu'on pense avoir connu. » (SAINT-EUVE, *Port-Royal*, III, III, P., 8^e éd. (Hach.), t. 2, pp. 442-443). Et un article anonyme d'une revue de cette Angleterre où M. est tant connu et tant aimé : « C'est le plus chaud et le plus ouvert des amis... C'est pourquoi, nul ne peut lire ses ouvrages sans devenir son ami intime, sa relation la plus familière. Nous connaissons presque la minute de sa naissance : s'il avait pu devancer le temps, il nous aurait informés avec autant de précision de l'heure de sa mort. » (*Retrospective Review*, 1820, apud *The Works of M.*, éd. Hazlitt, Londres, 1842, p. xxxix). Surtout il faudrait citer toute une remarquable page du Dr Armaingaud qui explique pourquoi, selon lui, M. devient forcément le confident du lecteur sensé. (*Bull. de la Soc. des Amis de M.*, 2^e fasc., P., 1913, pp. 119 sqq.).

(3) Cf. Faguet : « Il se regarde, il s'écoute vivre. Et, en même temps, il songe à La Boétie, il songe à son père, il songe à Caton, il songe à Socrate. Il écoute, venant à lui, d'un passé récent ou du fond de l'histoire antique, les grandes voix qu'ont sacrées son amitié, son respect attendri, ou l'admiration commune des hommes. » (Préface à G. Guizot, *M., études et fragm.*, éd. par M. Aug. Salles, 1899, p. xxxiii). Et « Quelle injustice criante », dit Voltaire dans une lettre, « de dire que M. n'a fait que commenter les Anciens ! Il les cite à propos et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets... » (*Lettre à M. le Comte de Tressan*, 1746, *Œuvres complètes*, nv. éd., *Corresp.*, P. (Garnier), 1880, t. IV, p. 466). A propos des ornements latins dont on lui a reproché et dont il s'est reproché (a) l'abus, et qui peuvent paraître fort peu compatibles avec une libre causerie — quoiqu'ils soient le plus souvent bien choisis et placés avec goût (b) —, il y a lieu de noter que pour M. le latin est une langue maternelle (c), que l'usage de son temps est de citer sans cesse (d); et surtout, avec Brunetière (e) que M. n'aurait probablement pas laissé dans son éd. définitive toute la masse de citations qu'y rajoutent les notes manuscrites de l'exemplaire de Bordeaux données par nos éditions.

(4) « C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée... J'ay voué ce livre à la commodité particulière de mes parens et amis... » (I, 3 :

(a) III, XII, 366, § 3 BC; (b) Pierre Coste dans sa préf. à l'éd. des *Essais* de 1725 écrit : « M... Son livre est rempli de passages tirés des meilleurs auteurs, qu'il s'est rendus propres en leur donnant des sens tout nouveaux,

L. Feugère, auteur d'un ouvrage sur La Boétie, venant à parler de son amitié avec Montaigne et tâchant d'imaginer leurs rapports, a été vraiment bien inspiré quand il a écrit :

« Je crois, en lisant les *Essais*, assister aux conversations de ces deux grands hommes, tour à tour sérieuses et plaisantes, animées de tant de gaité, de mouvement, de hardiesse et de passion, auxquelles la diversité même des caractères prêtait un charme et un intérêt nouveaux. » (1).

Nous savons déjà par Montaigne que si La Boétie eût vécu, les *Essais* auraient été des lettres adressées à lui (2).

Mais, nous pouvons le croire, non seulement il retrouvait et recréait dans son souvenir cette « adresse (3) forte et amie », qui lui était si nécessaire pour le « soutenir et le soulever » dans son entreprise, mais encore il gardait tout vivants en lui les paroles, les opinions de son ami, les « mouvements et les ressorts de son ame » (4) :

« Mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons-nous veu partir de luy choses plus (5) dignes d'estre sceües, plus (5) dignes d'estre admirées. » (6).

Bien plus, dans le chapitre *De l'amitié*, nous voyons Montaigne se représentant La Boétie écrivant les *Essais* :

« Si, en l'aage que je l'ay conneu, plus avancé (7), il eut pris

« Au lecteur ». Et ailleurs : B. « *Secreti loquimur* » (f). A. « C'est pour le coin d'une librairie (g), et pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me racointer (h) et repratiquer (i) en cett' image... » (II, XVIII, 451, § 3 A).

Faut-il croire M. sur parole ? En tout cas, il dédie plusieurs chapitres à des amis : v. I, xxvi, 186; I, xxix, 252; II, VIII, 74; II, XII, 308, § 2; II, xxxvii, 607 A.

(1) *Etienne de La B.*, P., 1845, p. 189.

(2) *Supra*, p. 122.

(3) Celui à qui l'on s'adresse, destinataire.

(4) *Supra*, p. 89.

(5) Les plus; ou bien : plus.

(6) *Supra*, p. 88. *Lettres*, p. 304.

(7) Alors qu'il était plus âgé (que lorsqu'il écrivit le *Contre Un*).

et souvent plus délicats et plus relevés que ceux qu'ils ont dans l'original. Je ferais un livre, au lieu d'une Préface, si j'allois vous détailler ici toutes ces applications ingénieuses. » (ap. Gr. Norton, o. c., p. 32); (c) cf. *supra*, p. 32 et II, xvii, 419, § 2; (d) cf. III, xii, 366, § 3; (e) v. sa page fort probante dans la « Revue des Deux-Mondes », 1906, t. V, p. 198; (f) « je parle en tête-à-tête » (*Perse*, V, 19); (g) bibliothèque; (h) fréquenter de nouveau; (i) *id.*

un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantaisies (1), nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de (2) l'antiquité : car notamment (3) en cette partie des dons de nature, je n'en connois point qui luy soit comparable. » (I, xxviii, 236 A.) (4).

De fait, en confrontant au texte des *Essais* le peu d'ouvrages laissés par La Boétie, on aperçoit des similitudes frappantes (5).

Il y a d'abord chez La Boétie et chez Montaigne une langue commune (6), commune jusque dans certaines touches vigoureuses que l'on croit d'ordinaire personnelles à Montaigne.

Montaigne

« s'est dressé à mirer sa vie dans celle d'autrui. » (III, xiii, 395, § 2 B.) (7).

Or La Boétie disait dans le *Contre Un*, en parlant de la Nature :

« Ceste bonne mere... nous a tous figurés a mesme patron, afin que chacun se peust mirer et quasi reconnoistre l'un dans l'autre. » (8).

La « bonne mere » nous rappelle d'ailleurs « nostre mere Nature » de Montaigne (9). « Une teste bien faicte », expression que Montaigne affectionne (10), se trouve aussi dans le *Contre Un* (11).

(1) Conceptions, imaginations.

(2) De ce qui fait honneur à.

(3) Particulièrement.

(4) A la même page, M. dit aussi que La B. écrivit son *Discours* « par maniere d'essay ». Et dans le *Discours*, on trouve des expressions telles que : « ...mais pour revenir à mon subject, duquel je m'estois quasiment perdu... » qui conviennent assez au genre des *Essais* de M.

(5) Outre celles que nous citerons, cf. *supra*, pp. 48, n. 5; 117, n. 4; 179, n. 7.

(6) V. les nombreuses notes de P. Bonnefon dans son éd. des *Œuvres* de La B., pp. 326 sqq. Il y a quelques différences aussi : cf. LABLÉNIE, « Revue du xvi^e siècle », P., 1930, pp. 207 sqq. (*L'Enigme de la Servitude volontaire*). La principale est que M. garde aux noms propres anciens leurs terminaisons anciennes, tandis que La B. les francise, comme, en latin, il latinise les noms français.

(7) V. *supra*, p. 169.

(8) Note de L. Feugère dans son éd. des *Œuvres* « complètes » de La B., P., 1846, p. 27.

(9) I, xxvi, 203 A.

(10) III, xiii, 391 C (*supra*, p. 16); et I, xxvi, 193 A; cf. III, ii, 30 C (*supra*, p. 167, § 5).

(11) Note de Feugère, o. c., p. 43. Le même auteur (o. c., p. 77) rapproche du surnom de « mangepeuple » donné par La B., sans doute d'après Homère, aux favoris du tyran (*Œuvres*, p. 57), des paroles de M. sur les courtisans

« O fier Amour que tu as long le bras
Puisqu'en fuyant on ne l'évite pas ! » (1).

disait La Boétie. Et Montaigne :

« ...L'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coing du monde à l'autre. » (III, ix, 257 B.)

La Boétie :

« Ceus là qui naissent rois... estant nés et nourris (2) dans le sein de la tyrannie, tirent avec le lait la nature du tyran... » (3).

Et Montaigne, parlant des « ordonnances de la coutume » :

« De vray, parce que nous les humons avec le lait de nostre naissance... » (I, xxiii, 147, § 1 A.)

Chez La Boétie, telle victime de Néron :

« ne disoit mot non plus qu'une pierre, ne se remuoit non plus qu'une souche. » (4).

Et chez Montaigne (5) Pyrrhon

« n'a pas voulu se faire pierre ou souche. » (II, xii, 237 A.)

Dans son excellente édition des œuvres de La Boétie, Paul Bonnefon, qui est aussi un éminent biographe de Montaigne, écrit au sujet du *Discours de la Servitude volontaire* :

« On retrouverait aisément dans les *Essais* les expressions les plus énergiques de cette éloquente apostrophe. » (6).

Remarquablement nombreux sont les endroits (7) où Montaigne, qui

« nourris de la sueur et du travail des peuples » (III, ix, ?). Le Dr Payen note que M. comme La B. parle de « ténèbres cimmériennes » (*Notice bibliographique sur La B.*, P., 1853, p. 106; *Œuvres de La B.*, p. 28). Et on trouve dans la dédicace de la traduction par M. de la *Théologie naturelle* de R. Sebond un passage qui rappelle fort certains vers de La B. sur le rôle secondaire du traducteur. Cf. J. COPPIN, *M. traducteur de R. Sebond*, Lille, 1925, p. 49.

(1) *Œuvres*, p. 279 (n. de L. Feugère, o. c., p. 521).

(2) Elevés.

(3) *Œuvres*, p. 19, § 2.

(4) *Œuvres*, p. 38, II, 4-5.

(5) Note de M. V. LUGLI, *Une amitié illustre : M. et La B.*, Florence, 1935, p. 60.

(6) O. c., p. 329, n.

(7) Outre ceux que nous citons, v. p. ex. dans le Livre II : II, 14, § 2; II, 15, § 4 C; II, 23; III, 29, § 3 A; VIII, 96 A; etc.

« hait toute sorte de tyrannie, et la parliere et l'effectuelle (1). » (III, viii, 196, § 2 B.)

parle des tyrans en termes qui rappellent les réflexions de La Boétie :

« ...Il semble aus subjects, spectateurs de ces triomphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses et qu'on les festoye à leurs despens...

« Tant y a qu'il advient le plus souvant que le peuple a raison, et qu'on repaist ses yeux de ce dequoy il avoit à paistre son ventre... Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a dequoy fournir autant qu'il veut, aus despens d'autrui. Pourtant (2) est-elle de peu de recommandation au pris (3) d'autres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius, qui se comporte (4) bien avec la tyrannie mesme. » (5) (III, vi, 157, § 4, 158, §§ 1 et 3 B.)

« Les peuples nourris (6) à la liberté et à se commander eux mesmes, estiment toute autre forme de police (7) monstrueuse et contre nature. Ceux qui sont duits (8) à la monarchie en font de mesme. Et quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avec grandes difficultez, deffaitz de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne se pouvoir (9) resoudre de prendre en haine la maistrise (10). » (I, xxiii, 147 C.)

« Il se void dans les histoires (11) force gens en cette crainte [d'être assassinés], d'où la plus part ont suivi le chemin de courir au devant des conjurations qu'on faisoit contr'eux, par vengeance et par supplices; mais j'en voy fort peu ausquels ce remede ait servy, tesmoing tant d'Empereurs Romains. Celuy

(1) Et dans les paroles et dans la réalité.

(2) Aussi.

(3) En comparaison.

(4) S'accorde.

(5) Cf. La B., *Œuvres*, pp. 36 sqq., en particulier p. 37, ll. 45 sqq.

(6) Instruits.

(7) D'Etat.

(8) Formés.

(9) Parce qu'ils ne peuvent se.

(10) La B. : « Il n'est pas croiable comme le peuple, des lors qu'il est assujetti, tombe soudain en un tel et si profond oubly de la franchise (a), qu'il n'est pas possible qu'il se resveille pour la ravoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit, à le voir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude... C'est cela, que (b) les hommes naissent sous le joug, et puis, nourris (c) et eslevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensans point avoir autre bien ni autre droict que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. » (*Œuvres*, p. 22).

(11) L'Histoire.

(a) liberté; (b) c'est que; (c) vivant depuis leur plus jeune âge.

qui se trouve en ce dangier, ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force, ny de sa vigilance. Car combien est-il mal aisé de se garantir d'un ennemy, qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons? et de connoistre les volontez et pensemens interieurs de ceux qui nous assistent? Il a beau (1) employer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousjours ceint d'une haye d'hommes armés : quiconque aura sa vie à mespris, se rendra tousjours maistre de celle d'autrui. Et puis ce continuel soupçon, qui met le Prince en doute de tout le monde, luy doit servir d'un merveilleux (2) tourment. » (3) etc. (I, xxiv, 164, § 3 A.)

« Les bestes et les hommes... Elles ont cela de plus genereux (4), que jamais Lyon ne s'asservit à un autre Lyon ny un cheval à un autre cheval, par faute de cœur (5). » (II, xii, 177 A.)

« Les tyrans ont-ils jamais failly (6) de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aucuns d'eux (7) adjoutans davantage (8) cette necessité de les accompagner à la mort (9) comme en la vie ? » (10) (II, xii, 176, § 2 A.)

(1) Il ne lui sert à rien de.

(2) Extraordinaire.

(3) La B. : « Qui pense que les halebardes, les gardes et l'assiette du guet garde les tirans, à mon jugement se trompe fort; et s'en aident ils, comme je croy, plus pour la formalité et espouvantail, que pour fiance (a) qu'ils y aient. Les archers gardent (b) d'entrer au palais les mal-habillés qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés qui peuvent faire quelque entreprise. Certes, des empereurs romains il est aisé à conter (c) qu'il n'en y a pas eu tant qui aient eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers, comme de ceus qui ont esté tués par leurs gardes mesmes. » (*Euvres*, pp. 44-45).

Et ailleurs : « Entre autres choses [Xenophon] (d) dit cela, que les mauvais rois se servent d'estrangers à la guerre, et les souldoient ne s'osans fier de mettre à leurs gens, auxquels ils ont fait tort, les armes en main. (Il y a bien eu de bons rois qui ont eu à leur solde des nations estrangieres... mais...) » (*Ib.*, p. 34).

(4) Noble.

(5) Manque de courage. Cela rappelle tout un long passage du *Contre Un* : « Les bestes (ce m'aid' Dieu !), si les hommes ne font trop les sourds, leur crient : Vive Liberté !... ne se peuvent accoustumer à servir qu'avec protestation d'un désir contraire... » et La B. donne divers exemples. (*Euvres*, pp. 17-19.) Comme lui, M. appelle les bêtes à « enseigner » à l'homme (III, xii, 358 B, l. 6).

(6) Manqué.

(7) Certains d'entre eux.

(8) De plus.

(9) D'autant qu'ils sont encore plus haïs par le peuple que le tyran lui-même, dit La B. à la fin de son *Discours*.

(10) La B. : « Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le tiran, quatre ou cinq qui luy tiennent tout le païs en servage. Tousjours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tiran, et s'y sont approché d'eus mesmes, ou bien ont esté appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les macquereaus de ses voluptés, et

(a) confiance; (b) empêchent; (c) compter; (d) dans le dialogue *Hiéron ou de la condition des rois* (Ἱέρων ἡ Τυραννικός), dont La B. fait, vers l'endroit cité, le plus grand éloge, et que M. utilisera assez longuement (I, xlii, 336-340).

« Des tyrans ont esté sacrifiez à la hayne du peuple par les mains de ceux mesmes lesquels ils avoyent iniquement avancez, telle maniere d'hommes estimans assurer la possession des biens indeuement receuz en montrant avoir à mespris et hayne celui de qui ils les tenoyent, et se ralliant au jugement et opinion commune en cela. » (III, vi, 159, § 2 B.)

Et Montaigne, parlant des Indiens, signale

« cette ardeur indomptable dequoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfans se presentent et rejettent à tant de fois aux dangers inevitables pour la deffence de leurs dieux et de leur liberté; cete genereuse (1) obstination de souffrir toutes extremités et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceux de qui ils ont esté si honteusement abusez... » (2) (III, v, 167 B.)

Et dans le chapitre « *Couardise mere de la cruauté* », où il note la « mollesse feminine » des cruels (et par exemple du tyran de Phères) (3), ce qui rappelle une remarque de La Boétie (4), Montaigne nous dit :

A. « Qui (5) rend les Tyrans si sanguinaires? c'est le soing de leur seurté, et que leur lâche cœur ne leur fournit d'autres moyens de s'assurer (6) qu'en exterminant ceux qui les peuvent offencer (7), jusques aux femmes (8), de peur d'une esgrati-neure,

communs aux biens de ses pilleries... Ces six ont six cent qui profitent sous eus, et font de leur six cent ce que les six font au tiran. Ces six cent en tiennent sous eus six mille, qu'ils ont eslevés en estat (a), ausquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniemment des deniers... », etc., et La B. continue à « dévider ce filet ». (*Œuvres*, pp. 45-46.)

(1) Noble.

(2) La B. : « ...Il semble qu'à ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise (b) sur la convoitise. C'est chose estrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent... » (*Œuvres*, p. 8.)

(3) II, xxvii, 487 B.

(4) La B. : « Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare... mais d'un seul ! non pas d'un Hercule, ny d'un Samson; mais d'un seul hommeau, et le plus souvent du plus lasche et femelin de la nation, non pas accoustumé à la poudre des batailles... mais tout empesché de servir vilement à (c) la moindre femmelette... » (*ib.*, p. 5). M. conseillera au jeune homme comme idéal de l'amour non pas une « beauté molle, affettée, delicate » mais cette noble Bradamant dont La B. avait traduit en vers français les plaintes (I, xxvi, 208 C).

(5) Qu'est-ce qui.

(6) Se mettre en sûreté.

(7) Attaquer.

(8) V. un exemple chez La B., *Œuvres*, pp. 52-53.

(a) porté à une condition supérieure; (b) indépendance; (c) tout occupé à servir ou bien : bien incapable de servir.

B. « *Cuncta ferit, dum cuncta timet.* (1)

C. « Les premières cruautés s'exercent pour elles-mêmes : de là s'engendre la crainte d'une juste revanche, qui produit après une enfilure de nouvelles cruautés pour les étouffer les unes par les autres. » etc. (II, xxvii, 495-496 A B C) (2).

Et Montaigne montre autant d'enthousiasme que La Boétie (3) dans l'éloge des adversaires et des meurtriers de César, et des tyrannicides :

« Or j'ay attaqué cent querelles pour la défense de Pompeius et pour la cause de Brutus. Cette accointance (4) dure encore entre nous... » (III, ix, 286, § 2 B.)

« Il paroît en Seneque qu'il preste un peu (5) à la tyrannie des Empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux (6) meurtriers de Cesar. » (7) (II, x, 112-113 A.)

« J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit écrit de la vertu ; car il faict beau apprendre la theorie de ceux qui savent bien la pratique... » etc. (8) (*Ib.*, 114-115 A.)

« L'historien Dion... a le sentiment si malade aux affaires Romaines qu'il ose soutenir la cause de Julius Cæsar contre Pompeius et d'Antonius contre Cicero. » (9) (II, xxxii, 526 A.)

Mais il y a bien d'autres idées communes à La Boétie et à Montaigne, que ce soit sur la littérature (10), sur l'éducation, sur la coutume, sur la vertu, sur les grands hommes, sur la nature humaine, sur l'art politique et sur le peuple, sur la médecine, sur la mort.

(1) « Craignant tout, il frappe tout. » (CLAUDIEN, *In Eutropium*, I, 182.)

(2) Cf. II, xxvii, 497 fin.

(3) *Œuvres*, pp. 26-27 ; 31-32, etc.

(4) Amitié.

(5) Fait des concessions.

(6) Nobles.

(7) M. reproche aussi à Tacite d'avoir « jugé de Pompeius plus aigrement (a) que ne porte (b) l'avis des gens de bien qui ont vécu et traité avec lui... Il n'y a rien en sa vie qui nous ait menassé d'une si expresse cruauté et tyrannie ». (Que Sylla et que Marius) (III, viii, 210 B.).

(8) Cf. II, xxxi, 518, l. 1 et II, iii, 33 A.

(9) Cf. II, xxxiii, 539 A, § 2 ; II, viii, 96 AB. Les citations latines de M. respirent souvent la haine de la servitude et de la tyrannie. Cf. II, xi, 128 C ; III, ix, 228 C. Enfin, plusieurs pp. de son *Journal* (éd. Pilon, P., 1932, pp. 258, § 6 ; 264-265 ; et surtout 152, 225, et 254, § 2) témoignent de manière frappante de son goût pour la liberté politique.

(10) Le premier rang que M. donne à Homère et le second à Virgile parmi les grands hommes (II, xxxvi, 564 sqq) leur étaient déjà donnés par La B. (*Œuvres*, p. 254) ; cf. *supra*, p. 138, n., l. 1 sqq.

(a) sévèrement, rigoureusement ; (b) implique.

Voici des passages de La Boétie qui pourraient être aussi bien signés Montaigne :

« On ne se voit jamais si bien comme on voit autrui. » (1).

« La nature de l'homme est bien d'estre franc (2) et de le vouloir estre, mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le pli que la nourriture (3) lui donne. » (4).

« L'on ne peut pas nier que la nature n'ait en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut et nous faire dire bien ou mal nez, mais si (5) faut il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume... » (6).

« Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes qu'elles ne peuvent endurer le moindre heurt de la nourriture (3) contraire; elles ne s'entretiennent pas si aisément comme elles s'abatardissent, se fondent et viennent à rien... La plante qu'on a veu en un endroit on est ailleurs empesché de la reconnoistre... » (7).

« Disons donc ainsi qu'à l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, à quoy il se nourrit (8) et accoustume; mais cela seulement lui est naïf à quoy sa nature simple et non altérée l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume. » (9).

« A-il jamais esté que les tirans, pour s'asseurer (10), ne se soient efforcés d'accoustumer le peuple envers eux, non seulement à obeissance et servitude, mais encore à devotion ? » (11).

(1) *Memoire sur l'Edit de Janvier*, in « Rev. d'hist. litt. de la Fr. », P., 1917, p. 13.

(2) Libre.

(3) Education.

(4) *Œuvres*, p. 29.

(5) Pourtant.

(6) *Ib.*, p. 23. Cf. M. : « La coustume... nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de nature ». (I, xxiii, 137 A).

(7) *Ib.*, p. 23. M. parlant de la « nourriture et education des enfans » : C. « Tout ainsi qu'en agriculture les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysées, et le planter mesmes; mais depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever (a) il y a une grande variété de façons et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais, depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers (b), plein d'emboisement (c) et de crainte, à les dresser (d) et nourrir (e).

B. « ...Les hommes, se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se desguisent facilement. » (I, xxvi, 191 CB).

(8) Est élevé.

(9) *Œuvres*, p. 29.

(10) Etre en sûreté.

(11) *Ib.*, p. 44 et notes. La B. s'étend longuement sur ce point, et apporte de nombreux exemples historiques. En particulier : « Les nostres semerent en France je ne sçai quoi de tel, des crapaus, des fleurs de lis, l'ampoule et l'oriflamb ». Et La B. demande à Ronsard d'« égayer sa veine » à « ces

(a) pour le faire croître; (b) singulier, extraordinaire; qui prend plusieurs aspects; (c) embarras, souci; (d) instruire; (e) élever.

« A dire vrai, qu'est ce autre chose de s'approcher du tiran, sinon que se tirer plus arriere de sa liberté, et, par maniere de dire serrer à deus mains et embrasser la servitude?... Les villageois, les païsans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foulent aus pieds... sont toutesfois au pris (1) d'eux, fortunés et aucunesment (2) libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes, en faisant ce qu'on leur dit : mais le tiran voit les autres qui sont pres de lui, coquinans (3) et mendians sa faveur; il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souvent, pour lui satisfaire qu'ils previennent encore ses pensees... etc. Quelle condition est plus miserable que de vivre, ainsi, qu'on n'aie rien à soy, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie? » (4).

« Le tiran n'est jamais aimé, ni n'aime. » (5).

« Le tiran... estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon, il est desja au delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier (6) en l'égalité, qui ne veut jamais clocher, ains (7) est toujours égale. » (8).

« Tousjours le peuple sot fait lui mesmes les mensonges pour puis apres les croire. » (9).

« Il n'advient rien de quoi on se doive moins esbahir que de la diversité des opinions, pour ce que c'est ce qui est entre les

beaus contes du roi Clovis ». (*Œuvres*, pp. 42-44.) Or M. notera aussi les « opinions mensongeres » qui, dans tous les Etats, « servent de bride à tenir le peuple en office » (a). « C'est pour cela que la plupart ont leurs origines et commencemens fabuleux et enrichis de mysteres supernaturels. » (II, xvi, 405, § 3 A.) Lui aussi cite divers exemples, et ajoute : « Chaque nation a plusieurs tels exemples chez soy, mais ce sujet meriteroit un discours (b) à part. » (*Ib.*, 406, § 3 A.) Les annotations de M. aux *Annales et Chroniques de France* de Nicole Gilles, publiées par R. Dezeimeris, montrent aussi qu'il s'intéressa aux légendes du sacre et de l'ampoule, à l'écu de Clovis, avec ses crapauds et ses fleurs de lis et son oriflamme (« Rev. d'Hist. litt. de la Fr. », P., 1909, pp. 215-216). Rapprocher aussi du texte cité celui de M., II, xii, 176, donné *supra*, p. 186, § 3.

(1) En comparaison.

(2) A quelque degré.

(3) Mendiant.

(4) *Œuvres*, pp. 48-49. Et M. : B. « A la vérité, nos loix sont libres assez, et le pois de la souveraineté ne touche un gentil-homme François à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effectuelle (c) ne regarde d'entre nous que ceux qui s'y convient et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procès, il est aussi libre que le Duc de Venise;

C. *Paucos servitus, plures servitutum tenent.* (d) (I, XLIII, 339, § 2 BC).

(5) *Œuvres*, p. 53.

(6) Expression que M. emploie volontiers lui aussi. Cf. *supra*, pp. 137, n. 1 et 149.

(7) Mais.

(8) Cf. M., *supra*, p. 120.

(9) *Œuvres*, p. 41.

(a) pour maintenir le peuple dans le devoir; (b) un développement.

(c) Effective; (d) « Peu d'hommes sont tenus dans l'esclavage, beaucoup s'y tiennent. » (SÉNÈQUE, *Epîtres*, XI.)

hommes le plus commun et ordinaire de les voir, non pas seulement contraires aux autres en avis, mais enfiévrés en eux-mêmes, et en instant prendre et laisser et reprendre encore des opinions toutes différentes, selon les diverses raisons qu'ils s'imaginent. » (1).

« Il n'est rien plus fol, plus vain et plus monstrueux que la conscience et superstition de la multitude indiscrete (2). » (3).

« Cela est ordinaire que la multitude croit plus aux personnes qu'aux choses, et que le peuple est plus persuadé par l'autorité de celui qui parle que par les raisons qu'il dit... » (4).

« Il est tout certain que la nouveauté a appelé plus de gens à l'Eglise réformée qu'autre chose... La plupart s'y sont mis sans savoir quel differend ils ont avec nous. » (5).

« En la plupart des choses, de cent mille hommes qu'il y a par aventure (6), en France, aux eglises réformées, il y en a possible deux cents qui savent de quoi il est question. Tous les autres savent bien qu'il y a differend, mais non pas qu'il y a grand peine (7) ni de quoi. Et cela se verroit si on leur proposoit les differends qui sont comme du peché originel, de la predestination, de la providence, de l'election et reprobation, de la justification, des œuvres de la foi... » (etc.) « Lors connoistra-t-on clairement qu'ils ne sont point séparés par pensée que nous ayons en cela mauvaise opinion : car ils ne savent

(1) *Mémoire sur l'Edit de Janvier* in « Rev. d'Hist. litt. de la Fr. », P., 1917, p. 13.

(2) Sans discernement.

(3) *Ib.*, p. 12. Cf. Laborde-Milaa, « Rev. des Etudes historiques », P., 1902, p. 367 : « Comme La B., M. a, à la fois, de l'admiration et du mépris pour l'humanité; comme lui, il hait l'humanité vulgaire, idolâtrant le grand homme, « unus ex multis », et par cela même, plein d'enthousiasme pour l'antiquité, qui en fournit d'illustres exemplaires ».

(4) « *Mémoire...* », o. c., p. 14, et La B. ajoute : « Ainsi le peuple oyant les invectives que faisoient contre les ecclésiastiques ceux qui s'estoient despartis de l'Eglise, ils ont pris garde aux vices manifestes du clergé, à la mauvaise vie, l'ambition, la vilenie, l'avarice de plusieurs; et ayant trouvé cela véritable que les autres en avoient dit, ils ont aisément cru que la doctrine estoit fauce de ceux qui vivoient si mal, et commettoient des abus si grossiers; et au contraire, que la doctrine de leurs adversaires estoit vraie, les ayant trouvés véritables en ce qu'ils leur avoient dit de la dissolution des meurs... » De même M. : « Le dire est autre chose que le faire : il faut considérer le presche à part et le prescheur à part. Ceux là se sont donnez beau jeu, en nostre temps, qui ont essayé de choquer (a) la verité de nostre Eglise par les vices des ministres d'icelle; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter et qui rejetteroit toutes choses en confusion. Un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fauces, et un meschant peut prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas ». (II, xxxi, 517, § 3.)

(5) « *Mémoire...* », o. c., p. 316. De même M. : « Rien ne presse (b) un estat que l'innovation : le changement donne seul forme à (c) l'injustice et à la tyrannie ». (III, ix, 233, § 2 B).

(6) Peut-être.

(7) Embarras (controverses).

(a) attaquer; (b) n'accable; (c) crée seul.

ni la nostre ni la leur; et souvent, à les en ouïr parler, ils parlent aussitost (1) contre leur doctrine que contre la nostre. Mais c'est l'autre differend qui les fait desunir, nos ceremonies et observations; car cela est visible et consiste en l'apparence exterieure, à quoi le populaire a tousjours coustume de s'arres-ter plus qu'à nulle autre chose... » (2).

« De malheur, en toutes les deux parts (3), les passionnés (qui sont le plus grand nombre) sont abreuvés de cette perniciose opinion que leur cause est si bonne et si religieuse que pour l'avancer il n'y a point de mauvais moyen. » (4).

« Il n'est rien si dangereux en un Estat, lorsqu'on veut garder qu'une opinion de la religion qui trouble la chose publique ne s'augmente, que de contraindre ceux qui la tiennent (5) à l'approuver par leur mort. » (6).

« L'experience qu'on fait du mal sur autrui est moins ennuyeuse (7), mais celle qu'on fait sur soy mesme enseigne et imprime mieux. » (8).

« La misericorde, rarement employée et avec jugement, est une belle et singuliere vertu en un prince; mais la clemence ordinaire et sans distinction de discipline est l'entiere subversion de tout l'ordre. » (9).

« C'est pour vrai comme un grand auteur ancien disoit de la médecine, et combien qu' (10) on ne puisse mettre sans grand danger sa personne entre les mains d'un medecin inconnu, il n'y a toutesfois chose en quoi l'on soit si facile et leger à croire qu'en cela, de sorte qu'on se fie mesme des plus ignorantes vieilles, si elles promettent la santé avec des brevets (11) ou des bracelets d'herbe. » (12).

(1) Aussi bien.

(2) *Ib.*, pp. 28-29. Et M.: « Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et à remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondemens de l'un et l'autre party? C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler (a). Mais toute cette autre presse (b), où va elle? soubz quelle enseigne se jette elle à quartier (c)? » (I, xxiii, 155 B) et « Combien en a l'on veu se laisser patiemment brusler et rotir pour des opinions empruntées d'autrui, ignorées et inconnues? » (II, xxxii, 529, § I A).

(3) Partis.

(4) *Mémoire...*, o. c., p. 22. Cf. M., II, xii, 152 AC; III, xii, 346-347.

(5) Soutiennent.

(6) O. c., pp. 15-16.

(7) Pénible.

(8) O. c., p. 20.

(9) *Ib.*, p. 28, Cf. M. II, xxxii, 539, § 2 A.

(10) Bien que.

(11) Formules magiques.

(12) O. c., p. 13. De même M. : « Y a il aucun de ceux qui se sont laissez aller à cette miserable subjection [des malades aux médecins], qui ne se rende esgalement à toute sorte d'impostures? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guerison? ...Il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbo-

(a) de causer des troubles parmi nous; (b) foule; (c) à l'écart.

Les poésies latines (1) et les traductions (2) même de La Boétie nous offrent des idées et des expressions (3) que nous retrouvons dans les *Essais*, relativement à l'amour (4), au mariage (5), à la tristesse et

tages (a) et les brevets (n. 11 sup.)... » (II, xxxvii, 605 A). Notons enfin que M., comme La B., parle des Turcs méprisant les études (La B., *Œuvres*, pp. 30-31; M., I, xxv, 184); des miracles de Vespasien (*Œuvres* de La B., p. 41; M., III, viii, 212); de Mithridate s'accoutumant aux poisons (*Œuvres* de La B., p. 23; M., I, xxiii, 137).

(1) On peut comparer à un passage de la satire latine de La B. tel passage de M. sur les mœurs des femmes : « Est-il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie (b)...? etc. » (III, v, 113, § 3 B). Et comme M., La B. regrette les vieilles mœurs pour blâmer les nouvelles (M., I, xxxvi; La B., *Œuvres* « complètes », éd. L. Feugère, P., 1846, p. 385 et n.). V. aussi la n. de Feugère, o. c., p. 357; et, sur le « chemin aspre et épineux de la vertu » (II, xi, 126 A), o. c., p. 363 et n. Sur la volupté (c), qui « pour M. (I, xx, 101, § 2 C) « en la vertu mesme est le dernier but de nostre visée », cf. la note de Feugère à la satire latine de La B., o. c., p. 405. Cf. aussi L. FEUGÈRE, *Estienne de La B.*, P., 1845, pp. 269-270, et R. DEZEIMERIS, « Revue d'Hist. litt. de la Fr. », année 1909, p. 768. Et la « splendeur de la vertu » (I, xxxvii, 298 l. 8) rappelle le *fulgentemque* de La B., *Œuvres*, p. 211, v. 27. Enfin chez l'un et chez l'autre, des paroles élogieuses pour le Duc de Guise (La B., *Œuvres*, p. 236 et M., II, xvii, 448 A).

(2) La *Lettre de consolation de Plutarque* : « Et ne pense pas que la vieillesse soit tant maudite et blasmée sur les rides et le poil gris et la foiblesse du corps; mais cest aage là a ce mal qui luy est plus à reprocher que nul autre, qu'il esloigne l'ame et l'estrange (d) du souvenir de ce qu'elle voyait au lieu dont elle est venue, et parmy les choses d'icy l'appesantit et la rend lourde et grossiere : car par les ans elle plie et cantonne (e) la forme et habitude (f) de son estre, et garde et entretient celle qu'elle a prise, par le moyen de tant de choses qu'il luy a fallu endurer... » (*Œuvres*, p. 198). Or M. dit aussi : « Il me semble qu'en la vieillesse nos ames sont subjectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la jeunesse... Elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage... » etc. (III, ii, 43 B). Cf. *infra*, p. 194, n. 6. Et, outre les rapprochements des notes suivantes, signalons plusieurs coutumes et paroles antiques rapportées tant par M. que par La B. traducteur : *Œuvres*, p. 165 et I, xxi, 127, § 3 C; *Œuvres*, p. 167 et I, xxx, 257, § 3 A; et la comparaison de l'« amas » (*Œuvres*, p. 182 fin et I, viii, 36 A); celle de l'« abeille butinante » (v. *Œuvres complètes* de La B., éd. L. Feugère, P., 1846, p. 314 et n. 2; M.); le « sacrifice aux Grâces » (o. c., p. 295 et n. 2; M., II, xvii, 416 A).

(3) Cf. L. FEUGÈRE, *Estienne de La B.*, P., 1845, p. 289 et n. 1; R. Dezeimeris écrit : « M. affectionnait fort ces tours non dépourvus de mignardise que La B. avait pris si grand soin de reproduire en traduisant chez Plutarque et Xenophon jusqu'au jeu délicat des particules. N'est-ce pas une forme telle de langage dont il se sert dans le chapitre *De l'institution des enfans* : « Quant au Grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence... » (I, xxvi, 224, § 2 A) ? (« Rev. d'Hist. litt. de la Fr. », P., 1909, p. 769.

(4) « Mais dès le commencement, je veux faire priere aux Muses, qu'elles vueillent estre en vostre mariage compaignes et aydes de Venus » dit Plutarque traduit par La B. (*Œuvres*, p. 162). Et M. : « Je ne sçay qui a peu mal mesler (g) Pallas et les Muses avec Venus et les refroidir envers l'amour; mais je ne voy aucunes divinitez qui s'adviennent (h) mieux, ny qui s'entredoiivent plus... » (III, v, 86, § 3 B) (noté par Feugère, *Œuvres* « complètes » de La B., P., 1846, p. 275).

(5) Les *Regles de Mariage* contiennent sur la communauté conjugale parfaite plusieurs choses qui rappellent fort certains traits du chapitre *De*

(a) marmottages; (b) habileté; (c) plaisir; (d) la rend étrangère (au); (e) sépare, isole; (f) état ordinaire; (g) brouiller; (h) se conviennent.

au deuil (1), à la vieillesse (2), à l'agriculture et à la « mesnagerie » (3), à la science du commandement (4) et jusqu'au caractère de Montaigne (5). Celui-ci est d'ailleurs fervent de Plutarque et de Xenophon comme La Boétie. Mais bien plus nous retrouvons dans l'œuvre de Montaigne des traces indubitables de ses entretiens avec son compagnon (6). En particulier, celui-ci le priait

l'amitié (*Œuvres*, pp. 168-169; *M.*, I, xxviii, 245). En particulier, nous lisons : « Le Policeur (a) de Rome deffendit que le mary et la femme ne s'entre-donnassent ny receussent rien l'un de l'autre, non pas qu'il vouldist que l'un ne fust participant de rien que l'autre eust, mais à fin qu'ils estimassent tout leur avoir estre commun. » (*O. c.*, p. 175, § 2). Cf. *M.*, I, xxviii, 245 A. On retrouve aussi dans le même opuscule la comparaison fréquente chez M. (v. *infra*, pp. 215-216) du mariage avec l'union de l'esprit et du corps (*O. c.*, p. 174, § 4 fin) et l'anecdote du soulier neuf qui blesse secrètement.

(1) On peut rapprocher *Œuvres* de La B., p. 190 et p. 192, à M. parlant du faux deuil de certaines épouses (II, xxxv, pp. 554-555) ou trouvant vicieuse la tristesse (I, ii). Et il rappellera que « Plutarque mesme regrette sa fille par des singeries de son enfance. » (III, iv, 70, § 2).

(2) V. *supra*, p. 193, n. 2; et *infra*, n. 6.

(3) L'administration privée. Plusieurs passages du chapitre (III, ix) rappellent la « Mesnagerie » (les *Economiques*) de Xénophon traduite par La B. (en particulier, la page 256). On peut rapprocher *Œuvres* de La B., p. 109, et *M.*, I, xxxv; enfin, nous trouvons chez *M.*, I, xxxix, 314, § 3 A, un jugement d'ensemble sur la « mesnagerie » et sur l'avis de Xénophon.

(4) Aux remarques de M. sur l'ascendant des capitaines sur leurs troupes, on peut comparer La B., *Œuvres*, pp. 85, ll. 40-45; 155-156; 176. Tous deux donnent l'exemple de Cyrus (*M.* : I, xlii, 336, § 4 B; II, xxxiv, pp. 549-550).

(5) V. *infra*, p. 249, n. 3.

(6) Voir II, vi, 60 A : M. répète au sujet de l'insensibilité des agonisants ce qu'il disait à La B., dont il rappelle le nom et l'opinion contraire. Cf. *Lettres*, pp. 315-316, où est rapportée une de leurs paroles à ce sujet. Et voici, toujours de la *Lettre* de M. à son père sur la mort de son ami, un passage où La B. exprime plusieurs idées qu'on retrouvera dans les *Essais* sous une forme analogue : « ...ayant de longue main appris, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines (b), et mesme en nostre vie que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee (c) et chose de neant (d)... Ce que j'ay passé jusques à cette heure de ma vie a esté plein de santé et de bonheur (e)... Il estoit meshuy (f) temps de se mettre aux affaires, et de voir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle je suis quitte par ce moyen. Et puis il est vraysemblable que j'ay vescu jusqu'à cette heure avec plus de simplicité et moins de malice que je n'eusse par aventure (g) fait si Dieu m'eust laissé vivre jusqu'à ce, que le soin de m'enrichir et accommoder (h) mes affaires, me fust entré dans la teste. » (*Œuvres*, pp. 313, 316). *M.* : « Et me gratifie (i) singulierement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me sois desfait de cette maladie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies. » (I, xiv, 80 B). *M.* aura aussi les mêmes paroles que La B. sur la maison des Montaigne, célèbres par leur concorde fraternelle (*Lettres*, p. 320). V. *supra*, p. 33, n. 4. Et il répétera le « *An vivere tanti est?* » (k) de son ami (*Lettres*, p. 323; et *M.*, III, xiii, 408 B).

(a) législateur; (b) expression que La B. répète plus loin (*ib.*, p. 316); (c) M. reprend le mot au chapitre *De l'amitié* (*supra*, p. 73); (d) *M.* : « la nihilité de l'humaine condition » (II, vi, 68 C); (e) V. expression analogue de *M. supra*, p. 73; (f) désormais; (g) peut-être; (h) arranger; (i) félicite; (k) « Vivre est-il de si grand prix? ».

« de montrer par effet (1) que les discours qu'ils avoient tenus ensemble pendant leur santé, ils ne les portoient pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient, adjoutant que c'estoit la vraie pratique (2) de leurs estudes et de la philosophie. » (3).

Et l'une des bien diverses pensées de Montaigne sur la mort sera celle-ci :

« En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la Philosophie ne sont en nous que par contenance; ou les accidents, ne nous essayans (4) pas jusques au vif, nous donnent loysir de maintenir tousjours nostre visage rassis (5). Mais à ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que (6) faindre... Je remets à la mort l'essay du fruit de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. » (I, XIX, 98 A.)

On sait quel rôle important la mort joue en effet au long de l'œuvre et dans l'imagination de Michel de Montaigne (7).

De même, non seulement toute la pédagogie de Montaigne vise essentiellement à former cette rare sorte d'hommes dont il aime la conversation (8), propres à l'amitié ordinaire qui lui est parfois si précieuse à défaut de la véritable; mais encore, dans sa conception même de la vie de société, il doit se souvenir de l'enthousiasme de La Boétie pour le fameux *Libro del Cortegiano* du comte Balthasar Castiglione (9).

(1) Par les actes.

(2) Mise en pratique.

(3) *Lettres*, p. 316.

(4) Ou les événements, ne nous éprouvant.

(5) Calme.

(6) A.

(7) Cf. I, XX, 108; et v. Livre I, XIV, XIX, XX; Livre II, III, VI, XIII; Livre III, IX, XII, et *passim*.

(8) Cf. P. VILLEY, *Sources et évolution des Essais de M., P.*, 1908, t. II, pp. 447, 466, 468.

(9) La B. écrivait :

*J'ay un livre Thuscan (a) dont la tranche est garnie
Richement d'or battu de l'une et l'autre part;
Le dessin reluit d'or; et au dedans est l'art
Du Comte Balthasar, de la Cortisanie.
...Ou que je sois, ce livre est en ma compagnie.*

(*Œuvres*, p. 275. Il est vrai que c'était un don de la dame qu'il aimait.) M. parle de ce livre d'une manière qui montre qu'il lui était familier :

(a) toscan.

Enfin, outre des idées communes, des sujets, des lectures semblables, Montaigne et La Boétie ont la même conduite en politique et en religion; et la moindre de leurs ressemblances n'est pas la séparation qui s'établit chez tous deux entre le libéralisme de leurs théories et le conservatisme de leur attitude immédiate. Chez l'un et chez l'autre nous trouvons l'éloge d'une république idéalement libre (1) et l'attachement à l'ordre légal et royal dans lequel ils se trouvent nés (2); le sentiment que

« Le courtisan a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse (a), une taille commune plus tost que tout'autre, et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doit ». (II, xvii, 420, § 5 C.)

« Le Courtisan dict qu'avant son temps c'estoit reproche à un Gentilhomme... » (I, xlviii, 373 C). Sur l'influence de l'ouvrage, dont diverses idées de M. peuvent être rapprochées, cf. P. VILLEX, *Les Sources et l'évolution des Essais de M.*, P., 1908, t. 2, p. 437. L'on trouve en particulier dans le *Cortegiano* sur la rareté actuelle de l'amitié, sur les précautions qui y sont trop ordinairement nécessaires, sur son caractère saint, un passage dont certaines expressions sont proches de ce que diront La B. (cf. *supra*, p. 50) et M. (cf. B. CASTIGLIONE, *Il Cortegiano*, éd. Cian, Florence. 1894, l. II. ch. xxix, p. 160).

(1) Le *Contre Un* fait de la liberté individuelle l'instinct fondamental de l'être vivant, et dénonce dans toute monarchie — réserve faite, sincèrement ou non — pour celle de la France — un déti à la raison et à la nature; dans la passivité des sujets l'effet de leur lâcheté et d'une habitude qui les aveugle; enfin leur oppose l'exemple des démocraties antiques et de la Venise moderne (cf. *supra*, p. 97, n. 6). Et M. : « La domination populaire me semble la plus naturelle et équitable... » (I, iii, 22, § 2 C.)

« Ceux du Brésil... la tranquillité et serenité de leur ame, deschargée de toute passion et occupation tendue et desplaisante, comme (b) gents qui passoyent leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. » (II, xii, 218, § 2 C.)

« Ceux qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitimentement (c) et plus reglement que les nostres... » (II, xii, 226 A).

(2) Au long du *Mémoire sur l'édit de Janvier*, c'est l'obéissance à l'autorité et au magistrat, le respect des traditions religieuses au nom de la paix publique qui sont impétueusement proclamés. Et La B. oppose l'expérience à l'utopie : « Au manientement des affaires il n'y a point de si bons ou si certains enseignements que ceux que l'expérience donne ». (O. c., « Rev. d'Hist. litt. de la Fr. », P., 1917, p. 123.) Et M. : « Et certes, toutes ces descriptions de police (d) feintes (e) par art, se trouvent ridicules et ineptes (f) à mettre en pratique. Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société et des reigles plus (g) commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit... Telle peinture de police (h) seroit de mise en un nouveau monde, mais nous prenons les hommes obligez (i) desjà et formez à certaines coustumes, nous ne les engendrons pas comme Pyrrha ou comme Cadmus.

« Par quelque moyen que nous ayons loy (k) de les redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons guieres les tordre de leur ply accoustumé que nous ne rompons tout. On demandoit à Solon s'il avoit estably les meilleures

(a) compose; (b) en; (c) avec justice, raisonnablement; (d) gouvernement; (e) imaginées, fictives; (f) les plus; (g) impropres; (h) Description de forme de gouvernement; (i) liés; (k) pouvoirs.

la paix civile doit être le principal souci de l'homme d'Etat, qu'il devra se garder de réformes radicales, et, dans un temps de troubles, favoriser les coutumes existantes, dont par exemple les observances catholiques font partie, sans trop se préoccuper des dogmes correspondants (1).

Faut-il conclure, avec M. Laborde-Milaa, que :

« C'est à La Boétie que Montaigne doit bien des idées que nous trouvons éparses dans les *Essais*, ou, sinon des idées entières, du moins de ces commencements d'idées, de ces étincelles qui, trouvant de la matière, sont devenues la flamme à la fois mobile, lumineuse et claire que l'on sait. » (2) ?

Reinhold Dezeimeris va plus loin :

« Partout où Montaigne cesse d'être ingénieux et subtil pour devenir ferme et s'élever dans les plus hautes régions de la pensée, partout où son âme vibre, s'émeut et touche, je croirais volontiers qu'il y a par le ressouvenir, quelque influence de La Boétie. » (3).

loys qu'il avoit peu aux Atheniens : Ouy bien respondit-il, de celles qu'ils eussent receuës.

C. « Varro s'excuse de pareil air : que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croit, mais, estant desjà receuë et formée, il en dira selon l'usage, plus que selon la nature.

B. « Non par opinion mais en vérité, l'excellente et meilleure police (a) est à chascune nation celle sous laquelle elle s'est maintenuë. Sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition présente. Mais je tiens pourtant que d'aller desirant le gouvernement de peu (b) en un estat populaire (c), ou en la monarchie une autre espèce de gouvernement, c'est vice et folie... » (III, ix, 231-232 BC.)

« Le bien ne succede pas necessairement au mal : un autre mal luy peut succeder et pire. » Et M., si grand admirateur de Brutus et de Cassius (d), ajoute : « Comme il advint aux tueurs de César, qui jettarent la chose publique à tel point (e) qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez... Toutes grandes mutations esbranlent l'estat et le desordonnent. » (*Ib.*, 233 C.)

(1) La B. voyant les maux que la politique de L'Hôpital ne pouvait empêcher et la guerre civile que les passions des deux partis faisaient croître, voulait arrêter la division des églises, autant que possible, par des réformes partielles mais extérieures de la religion catholique, qui ramenassent à elle les premiers protestants. « C'est une vaine fantaisie (f), et vraiment un songe d'espérer concorde et amitié entre ceux qui tout fraîchement ne viennent que de se tirer et se departir sur cette querelle, que l'une estime l'autre infidèle et idolâtre. » (*Mémoire cité*, p. 22). « Les moyens de s'accommoder sont de laisser indifférent de quoi ils s'offensent et dont nous sommes en controverse » et de ne changer dans la religion catholique, que les causes de désagrément « qui gisent en observations et harmonies extérieures » (*Ib.*, p. 28). DE BÈZE, dans son *Histoire ecclésiastique...* (Anvers, 1580, t. I, p. 798, ll. 16-17), le dit peu soucieux de la religion romaine. Quant à M., cf. *infra*, p. 254.

(2) « Revue des Etudes historiques », 1902, p. 365.

(3) *Remarques et annotations de la B...*, P. et Bordeaux, 1867, pp. 49-50.

(a) forme d'Etat; (b) oligarchie; (c) démocratie; (d) cf. *supra*, p. 188; (e) en tel état; (f) imagination.

Et Gustave Lanson déclare, à propos de la mort de La Boétie :

« On y voit réalisé et vécu l'idéal de sagesse aisée, sans tension ni fracas, de libre et souriante acceptation des conditions naturelles de la vie, qui sera l'idéal des *Essais*. » (1).

Pour M. Tavera :

« Le pessimisme qui parfois tente Montaigne et circule dans les *Essais*, plus encore que l'effet de sa pensée indécise, est la trace certaine de son désenchantement douloureux... » (2).

Pour P. Bonnefon :

« Son âme, atteinte dans ses profondeurs les plus sensibles, se prend à douter, car, avec la sauvegarde de l'ami, ont disparu la foi et le courage. » (3).

En matière d'influences, il est assez délicat d'affirmer.

En tout cas, malgré la « condition singeresse et imitatrice » (4) qu'il se reconnaît, Montaigne reste trop original pour que nous pensions qu'il faille plutôt voir dans les *Essais* l'influence prépondérante des idées et des sentiments de La Boétie, que l'influence de l'amitié même, dont grâce à lui Montaigne a connu la douceur.

C'est cette influence générale et directe sur le fond le plus caractéristique de sa pensée, que nous pourrions examiner maintenant avec plus d'assurance.

(1) *Les Essais de M., P.*, 1930, p. 32.

(2) *Le Problème humain, l'idée d'Humanité chez M., P.*, 1932, p. 158.

(3) *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, p. 221.

(4) III, v, 121 B fin.

CHAPITRE II

INFLUENCE DE L'AMITIÉ SUR LE FOND DES ESSAIS

S'il est juste de dire que le livre de Montaigne lui fut un vivant rappel de La Boétie, il l'est encore plus de considérer que c'était aussi une image de son auteur et que l'amitié de La Boétie et de Montaigne s'y reflétait encore en l'amitié de Montaigne pour lui-même. S'il est juste de rapprocher la forme unique des *Essais* à ce qu'il y a d'unique dans la vie de leur auteur, il l'est encore plus de le faire pour ce qui à ses yeux mêmes est l'originalité unique du fond :

« Les auteurs se communiquent au peuple (1) par quelque marque particuliere et estrangere; moy le premier par mon estre universel (2), comme Michel de Montaigne, non comme grammairien ou poëte ou jurisconsulte. Si le monde se plaint de quoy j'é parle trop de moy, je me plains de quoy il ne pense seulement pas à soy. » (3) (III. II, 27 C.)

(1) Se livrent au public.

(2) Total.

(3) Cf. II, VIII, 74 A et XVII, 443 A. Et A. Thibaudet : « La philosophie du concept — et c'est chez elle fondamental — distingue l'homme en tant qu'homme d'une part, l'homme qui s'appelle Callias, ou comme vous voudrez, qui enfin est un individu, d'autre part. Toute la philosophie antique, depuis Socrate, a tenu le premier pour l'« homo philosophicus » authentique, a été aimantée par lui, orientée vers lui... Pareillement, la littérature grecque et romaine ... expose les actions d'un homme plus qu'elle ne pénètre dans le cœur original d'un homme... Saint-Augustin... écrit les *Confessions* pour s'exposer à la lumière divine, s'amender, amender autrui. Il ne s'agit pas de l'histoire gratuite d'une âme... Se complaire en soi, s'émerveiller en soi, se raconter pour soi, exister par soi, ce sont autant de manifestations du sens propre, infiniment plus incompatibles encore avec l'esprit de l'Eglise qu'elles ne l'étaient avec l'esprit de la cité antique. » (*Revue de Paris*, P., 1933, pp. 760-761). Et Irving Babbitt : « M. s'intéresse à M. parce qu'il est un être humain; le but de Rousseau, c'est d'être l'homme extraordinaire, le génie original. Rousseau est un individualiste « excentrique », M. un individualiste « concentrique ». (*Literature and the American College* (« On being original ») apud Gr. Norton, *The Influence of M.*, Boston and New-York, 1908, p. 166).

Or Montaigne, parlant de La Boétie, nous déclare ailleurs :

« Il n'y a personne à qui je vousisse (1) pleinement compromettre de (2) ma peinture : luy seul jouyssoit de ma vraye image, et l'emporta. *C'est pourquoy je me deschiffre moy-mesme si curieusement* (3). » (4) (III, ix, 267 B fin.)

C'est sans doute ce texte qui fait écrire à M. Jean Prévozt que

« par le souvenir d'Etienne vint à Montaigne le souci de se connaître lui-même. Cet ami mort, qu'il continuait à regarder comme le plus grand et le plus pur de tous ceux qu'il avait pu connaître, cet ami l'avait peut-être bien connu, et l'avait en tout cas estimé et aimé. Montaigne ne se jugeait donc pas indigne d'estime et de bonne amitié... » (5).

Nous ne prétendons pas que la conception que Montaigne se fait de l'amitié ait organisé sa pensée d'une façon systématique et très consciente; mais qu'on peut, au moins, en insistant sur la cohabitation dans son esprit de l'idéal de l'amitié avec ses pensées générales, les comprendre toutes mieux, comme il arrive que les cristaux caractéristiques d'un liquide se rassemblent autour d'un objet qu'on en sort.

L'égoïsme conçu comme une amitié parfaite, ce peut être, on va le voir, le cœur de la philosophie de Montaigne.

Une grande erreur dans l'étude de cette philosophie — pour autant que philosophie il y a — c'est, aussi bien que de prêter à Montaigne une doctrine déterminée et de l'enfermer dans un système, de lui en prêter plusieurs, simultanées ou successives, pour parer aux objections qui se dressent immédiatement contre toute unité purement abstraite qu'on lui impose à toute force :

« A tout système de morale » remarque M. Edme Champion, « il reproche d'être un système. » (6).

Nul plus que Montaigne n'est rebelle à cette tendance classificatrice où se complaisent quelquefois les critiques,

(1) Voulusse.

(2) M'en remettre pour.

(3) Avec tant de soin et de curiosité.

(4) V. *supra*, p. 110 et n. 8.

(5) *Vie de M.*, P., 1926, pp. 145-146.

(6) *Introduction aux Essais de M.*, P., 1900, p. 206.

et l'on aurait tort de ne pas vouloir comprendre ce qu'il a dit lui-même si nettement.

Lorsque, en 1571, il se « tapit en son foyer », sa manière de prendre les hommes et les choses est déjà ce qu'elle sera toujours : c'est la plus simple possible, celle de tout le monde : vivre tranquillement à son aise. Ce n'est pas là que ses pensées aboutissent : c'est tout naturellement et tout simplement de là qu'elles partent. Il ne cherche pas dans la « philosophie » ce qu'il faut faire absolument ; mais dans une réflexion appuyée de lectures et de souvenirs ce qu'il faut faire pour passer ses jours heureusement (1) ; surtout il voit dans la philosophie un sujet d'entretiens variés, parfois une excellente cible pour ses moqueries. Il a pour fin « les commoditez de sa vie » (2). Dès le début des *Essais*, il nous prévient :

« Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé autant que je pourroy, ne me mesler d'autre chose que de passer en repos, et à part, ce peu qui me reste de vie : il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté, s'entretenir soy-mesmes et s'arrester et rasseoir (3) en soy... » (I, VIII, 37 A.)

« Moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la réalité, encores bien massive... » (III, IX, 289 B.)

« Nous sommes de grands fols : Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous ; je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy, avez vous pas vescu ? C'est non seulement la fondamentale mais la plus illustre de vos occupations. » (III, XIII, 439 C.)

Et, à la dernière page des *Essais* :

C. « Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hautains (4) et inaccessibles... »

B. « Et de nos sciences, celles-là me semblent plus (5) terrestres et basses qui sont le plus haut montées... » (III, XIII, 449-450.)

Montaigne a des goûts et des habitudes intellectuelles ;

(1) Il ne serait pas difficile de montrer, p. ex. que ses attitudes en face de l'idée de la mort, qui l'a tant frappé, M. les emprunte successivement aux diverses philosophies anciennes, non qu'il en soit le disciple, mais simplement parce qu'il y voit des recettes pour s'accommoder le mieux possible de ce qui l'attend inéluctablement. Il ne s'est pas demandé quelle est l'attitude la plus conforme à tel idéal, mais quelle attitude est la plus efficace pour pouvoir être tranquille.

(2) III, III, 49, § 2 B.

(3) Se fixer.

(4) Elevés.

(5) Les plus.

il n'a pas d'ambition intellectuelle (1), et il est heureux et satisfait de n'en avoir point :

« Il ne faut guiere de doctrine pour vivre à nostre aise... Toute cette nostre suffisance (2), qui est au delà de la naturelle est à peu près vaine et superflue. » (III, XII, 343, § 3 B.)

Rien de plus « Montaigne » que cette phrase-ci :

« Le vin n'en est plus plaisant à celui qui en sçait les facultez premières (3). » (III, XI, 326 C.)

ou celle-ci :

« Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur... » (III, IX, 253, § 2 B.)

Or, suivant l'humeur de Montaigne, c'est en l'« amitié et société mutuelle » que consiste

« le plus parfaict et doux fruict de la vie humaine. » (I, XLII, 339 A.)

Mais ce commerce est « ennuyeux par sa rareté » (4) :

« ...il faut tant de rencontres à (5) la bastir que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » (I, XXVIII, 237 A.)

La Boétie disparu, et le besoin d'amitié de Montaigne ne trouvant pas à se satisfaire, c'est avec Montaigne qu'il doit se résigner à vivre et à penser(6). A son sentiment, la dualité de la conscience réfléchie lui permettra seule de rencontrer cet « autre soi-même » que connaît l'amitié parfaite.

C'est ainsi qu'on peut comprendre la théorie de la solitude chez Montaigne; c'est la concilier du même coup avec son amour pour l'amitié, qui y paraît d'abord si peu conciliable :

« C'est assez vescu pour autrui », dit-il, « vivons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenons à nous et à nostre aise nos

(1) Cf. *supra*, pp. 149 sqq.; et *infra*, pp. 256 sqq.

(2) Capacité.

(3) Les propriétés principales.

(4) *Supra*, p. 35.

(5) De hasards pour.

(6) Cf. David Thoreau : « Je n'ai jamais trouvé de compagnon aussi « compagnonnable » que la solitude. » (*Walden or life in the woods*, Londres, éd. 1886, p. 133).

pensées et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie (1) que de faire seurement sa retraicte; elle nous empesche (2) assez sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compaignie, despétons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous. Il faut desnoüer ces obligations (3) si fortes, et meshuy (4) aymer ce-cy et cela, mais n'espouser rien que soy. C'est à dire : le reste soit à nous, mais non pas joint et colé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher et arracher ensemble quelque piece (5) du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. » (I, xxxix, 311, § 3 A.)

Et il a cité ces vers de Térence :

*Vah ! quemquamne hominem in animum instituere, aut
Parare, quod sit charius quam ipse est sibi. (Ib.) (6)*

On aurait peine à croire que ces paroles ne suivent que de peu de pages (7) le chapitre de *l'Amitié*, si le texte de Montaigne n'indiquait clairement qu'il quitte la société pour rétablir en lui-même l'amitié qu'il ne peut plus trouver par elle, et qu'elle ne pourrait d'ailleurs plus trouver en lui.

« Qui peut renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie qu'il le face. » (*Ib.*, C.)

Et s'il dit qu'

« il se faut reserver une arriere-boutique toute nostre, toute franche (8), en laquelle nous établissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude » (*ib.*, 310 A),

c'est pour ajouter aussitôt qu'

« en cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé que nulle accointance ou communication estrangiere y trouve place... » (*ib.*);

(1) Entreprise.

(2) Occupe.

(3) Liens.

(4) Désormais.

(5) Morceau.

(6) « Comment ! Qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même ! » (*Adelphes*, I, I, 13).

(7) Et surtout dans la première édition.

(8) Autonome.

car, bien que peu de gens semblent le savoir (1) :

A. « Nous avons une ame contournable en soy mesme; elle se peut faire compagnie; elle a dequoy assaillir et dequoy defendre, dequoy recevoir et dequoy donner : ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse,

B. « *in solis sis tibi turba locis* (2) (Ib., AB.)

« Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. » (II, XVIII, 453, § 3 C.)

Montaigne *s'entretient* (3) avec lui-même jusqu'à préférer parfois cet entretien à tous les autres :

« Le mediter est un puissant estude (4) et plein (5), à qui sçait se taster et employer vigoureusement... »

« Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte que celle d'entretenir ses pensées selon l'ame que c'est. Les plus grandes en font leur vacation (6), « *quibus vivere est cogitare* » (7). Aussi l'a nature favorisée de ce privilège qu'il n'y a rien que nous puissions faire si long temps, ny action à la quelle nous nous addonnons plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des Dieux, dict Aristote, de laquelle naît et leur beatitude et la nostre... » (III, III, 47 C.)

« ...la solitude... voire chez moy, au milieu d'une famille (8) peuplée et maison des plus fréquentées. J'y voy des gens assez, mais rarement ceux avecq qui j'ayme à communiquer... : je m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offence de mes hostes. » (Ib., 52-53 B) (9).

(1) M. dit avec Cicéron : « *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum.* » (Tusc., V, xxxvi, apud M., I, xxv, 175, § 3 C) (a).

(2) « Dans la solitude, soyez-vous une foule à vous-même. » (Tibulle, IV, xiii, 12).

(3) Cf. M., *supra*, p. 201, § 3; et *infra*, pp. 213 et 215, § 7. On retrouve encore le mot dans III, v, 123. Très nets sont aussi II, xvii, 443 A et II, vi, 67 C (« se hanter et pratiquer »).

(4) Application de l'esprit, effort.

(5) Riche, vigoureux, abondant.

(6) Occupation.

(7) « Pour elles, vivre c'est penser. » (Cic., Tusc., V, xxxviii).

(8) Famille et serviteurs.

(9) Dans son essai sur l'amitié, Francis Bacon, blâmant d'ailleurs toute solitude, écrira de même : « Les gens aperçoivent bien peu ce qu'est la solitude et comme elle s'étend loin. Car foule n'est pas compagnie; et les visages ne sont qu'une galerie de tableaux... L'adage latin va assez dans ce sens : *Magna Civitas, magna solitudo* (b) » (Essays, éd. Wert., Cambridge, 1897, p. 76).

(a) « Ils ont appris à parler avec les autres, non pas avec eux-mêmes ».

(b) « Grande cité, grande solitude ».

Ce retournement de l'amitié, ce repliement sur soi-même, n'est donc ni simple jeu de mots ni instable contorsion. En tout cas Aristote avait déjà pensé voir dans l'amitié avec soi l'affection primordiale dont la plus belle amitié même est issue (1). Il ne s'agissait pas d'un amour de soi irréfléchi, mais d'une attitude où jugement et volonté avaient un rôle; sorte d'égoïsme noble des gens de bien (2). Chez Montaigne, qui dans son chapitre sur l'amitié y compare aussi « l'amitié qu'il se porte » (3), il ne s'agit pas davantage d'un instinct de conservation et d'accaparement excluant tous les autres : son opinion est

« qu'il se faut prester à autrui et ne se donner qu'à soy mesme » (III, x, 295, § 2 B),

mais aussi que

« Qui ne vit aucunement à (4) autrui, ne vit guere à (4) soy. » (*Ib.*, 299 C.)

« Qui oublieroit de bien et saintement vivre, et penseroit estre quite de son devoir en y acheminant et dressant les autres, ce seroit un sot; tout de mesme, qui abandonne en son propre le sainement et gayement vivre pour en servir autrui prend à mon gré un mauvais et desnaturé parti. » (*Ib.*, 300 B.)

« *L'amitié que chacun se doit* », ce n'est pas, dit Montaigne, cette

C. « *amitié faulce*, qui nous faict embrasser la gloire, la science, la richesse et telles choses d'une affection principale et immodérée, comme membres de nostre estre, ny une *amitié*

B. « molle et indiscrete (5), en laquelle il advient ce qui se voit au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accole; mais une amitié salutaire et reiglée, également utile et plaisante.

(1) « L'attitude par laquelle on définit l'amitié envers autrui semble découler de celle qu'on a envers soi. Les hommes regardent en effet comme ami celui qui leur veut et leur fait du bien — ou ce qui paraît tel — pour eux-mêmes; celui qui leur souhaite existence et vie purement pour eux-mêmes. » (*Ethique à Nic.*, IX, iv). D'ailleurs l'amour de soi, comme l'amitié, renferme l'εὖνοια (bienveillance), l'ὁμόνοια (accord de la pensée), le συζῆν (vie commune) : à celui qui s'aime, « les souvenirs des actions passées sont pleins de douceur aussi bien que ses espérances pour ses actions futures. » (*Ib.*).

(2) Pour Aristote, les méchants n'éprouvent pour eux-mêmes aucun sentiment d'amitié, mais une illusion d'amitié, l'égoïsme grossier (o. c., IX, viii).

(3) I, xxviii, 245 A.

(4) Pour.

(5) Sans discernement.

Qui en sçait les devoirs et les exerce, il est vraiment du cabinet des muses; il a atteint le sommet de la sagesse humaine et de nostre bonheur. » (*Ib.*, 299 C.)

Ces devoirs du sage consistent dans deux démarches opposées par lesquelles il s'élance et se recule, reconnaît ses limites et sait voir au delà. L'amitié avec soi consistera à débarrasser, pour ainsi dire, le moi de tout ce qui le tient de trop près à lui-même et au reste; il s'agira de créer une région de libre circulation entre ses différents pôles, une liaison souple et aisée, plutôt que de l'enchaîner à une définition ou à une conception, ou même de le lier au moindre projet (1):

« La vraye liberté c'est pouvoir toutes choses sur soy. » (III, XII, 353, § 1 B.)

« Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode (2), il n'est aucune si bonne façon où je voulesse estre fiché pour ne m'en sçavoir desprendre. La vie est un mouvement inegal, irregulier et multiforme. *Ce n'est pas estre amy de soy*, et moins encore maistre, c'est en estre esclave, de se suivre incessamment, et estre si pris à ses inclinations qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre... » (3). (III, III, 46, § 3 B.)

« Nous devons bien prester un peu à la simple autorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle. » (II, VIII, 76-77 A.)

« Je n'ay pas corrigé, comme Socrates, par force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ay aucunement troublé par art mon inclination. » (III, XII, 371, § 3 B.)

« Il faut reserver d'embesoignement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire apres soy l'autre extremité d'une lasche oysiveté et assopie. » (I, XXXIX, 316-317 A.)

« ...A toutes occasions où ma volonté se prend avec trop d'appetit : je me panche à l'opposite de son inclination, comme je la voy se plonger et enyvrer de son vin; je fuy à nourrir son plaisir si avant que je ne l'en puisse plus ravoir sans perte sanglante. » (4) (III, X, 309-310 B.)

« Avec bien peu d'effort j'arreste ce premier branle de mes esmotions, et abandonne le subject qui me commence à poiser (5), et avant qu'il m'emporte... Je sens à temps les petits

(1) Cf. III, IX, 245 C, § 1 fin,

(2) Former, composer, à mon gré.

(3) Cf. II, XXVIII, 501, § 4 C : « C'est en fin tout le soulagement que je trouve en ma vieillesse, qu'elle amortist en moy plusieurs desirs et soins de quoy la vie est inquietée. Le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. »

(4) Cf. III, X, 295 B, § 1.

(5) Peser.

vents qui me viennent taster et bruire au dedans, avantcoureurs de la tempeste. » (*Ib.*, 313 B.)

Comment délivrer le moi des passions qui l'enchaînent ? Non pas en les refoulant totalement, car

« l'ame esbranlée et esmeuë (1) se perd en soy-mesme », semble-t-il, « si on ne luy donne prinse » (I, iv, 24, § 2 A),

et ne recule pas devant l'extravagance pour

« descharger ses passions sur des objects faux quand les vrais luy defaillent » (I, xxiv),

mais au contraire (pense déjà Montaigne) en donnant à ces passions, sans attendre, un cours modéré :

« On incorpore la cholere en la cachant, comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel, de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans : Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres. Je conseille qu'on donne plustost une buffe à la joue de son valet, un peu hors de saison, que de geiner (2) sa fantasia (3) pour représenter cette sage contenance; et aymerois mieux produire (4) mes passions que de les couvrir à mes despens; elles s'alanguissent en s'esvantant et en s'exprimant : il vaut mieux que leur poincte agisse au dehors que de la plier contre nous. » (II, xxxi, 521, § 4 B.)

De même, Montaigne laisse aller leur chemin à ses prétentions spontanées, et leur refuse seulement le sérieux qui les rendrait tranchantes et douloureuses :

« Je dy librement mon advis de toutes choses, voire et (5) de celles qui surpassent à l'adventure (6) ma suffisance (7) et que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction. Ce que j'en opine c'est aussi pour declarer la mesure de ma veuë, non la mesure des choses. » (II, x, 108, § 3A.)

Dans tous les cas, Montaigne cherche à assurer une satisfaction à chacun des éléments, et à empêcher la domination d'aucun par la coexistence de tous, à éliminer enfin de celle-ci toute âpreté de lutte.

(1) Mise en mouvement.

(2) Mettre à la gêne.

(3) Humeur.

(4) Manifester.

(5) Et même.

(6) Peut-être.

(7) Capacité.

Nous voyons donc deux principaux effets de cette amitié nouvelle : en premier lieu, libération, rejet de tout ce qui sort l'être de lui-même; en second lieu, acceptation de l'être tel qu'il est donné, et avec ces « sorties » même, jusqu'à un certain point.

Il faut d'abord, pour que l'amitié soit parfaite, qu'elle soit plus forte que les autres liens : de même que Montaigne, nous le savons, pense que

« l'unique et principale (1) amitié descourt tout autres obligations » (I, xxviii, 246 C);

de même

« Despetrons-nous », dit-il, « de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs, et esloignent de nous. Il faut *desnouer ces obligations* si fortes et meshuy (2) aymer ce-cy et cela, mais n'espouser rien que soy. » (3) (I, xxxix, 311 A.)

Et de même que l'amitié et les autres sentiments avaient pu chez Montaigne

« entrer en connoissance l'un de l'autre; mais en comparaison jamais » (I, xxviii, 239, § 2 A),

de même, il nous avertit que

« l'ame peut voir et sentir toutes choses, mais elle ne se doit paistre que de soy et doit estre instruite de ce qui la touche proprement et qui proprement est de son avoir et de sa substance. » (III, x, 302, § 4 B.)

On le voit, dans ces deux cas, la démarche est la même; et dans les deux cas, Montaigne l'a accomplie, lui qui, suivant la parole de G. Guizot,

« n'a appartenu à rien ni à personne, si ce n'est à La Boétie et à Montaigne. » (4).

Quelles sont ces « violentes prises » dont il faut se dégager et dont il s'est dégagé ?

Ce sont toutes celles qui accorderaient à une partie de lui-même d'en étouffer d'autres, tout ce qui tendrait à se poser en lui absolument et sans réserve. D'abord,

(1) L'amitié proprement dite, l'amitié véritable.

(2) Désormais.

(3) Cf. *supra*, p. 157, ll. 7-8; et I, xxxix, 309, § 3 A.

(4) *M., études et fragments*, publ. par M. Aug. Salles, P., 1899, p. 21.

comme nous venons de le voir, toutes les inclinations marquées : en se manifestant, elles manifestent aussi une dualité d'états dans l'être, menacent la direction calme et aisée (1), et l'équilibre relatif auxquels elles viennent s'ajouter. Mais la dualité intérieure qui empêche, mais aussi requiert et permet le riche accord dont Montaigne veut jouir, a diverses formes, qui ne se recouvrent pas l'une l'autre :

C. « Cette variation et contradiction qui se void en nous, si souple, a faict qu'aucuns nous songent deux ames, d'autres deux puissances qui nous accompagnent et agitent, chacune à sa mode vers le bien l'une, l'autre vers le mal, une si brusque (2) diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple.

B. « ...mon ame... Toutes les contrariétés (3) s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux (4), insolent;

C. « Chaste, luxurieux;

B. « bavard, taciturne; laborieux (5), delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonaire; menteur, veritable;

C. « sçavant, ignorant, et liberal et avare, et prodigue,

B. « tout cela, je le vois en moy aucunement (6), selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentivement trouve en soy, voire et (7) en son jugement mesme, cette volubilité (8) et discordance. » (9) (II, I, 8-9 BC.)

Il y a la dualité de l'être spontané, avec sa nature telle qu'elle se présente avant ce que méditation et observation y apportent, et de l'être raisonnant et imaginant qui semble dépasser instincts et habitudes (10).

Il y a aussi la dualité du moi et du monde, qui se contiennent réciproquement, et en particulier celle du moi et des autres hommes, qui, dans le moi lui-même, jouent un si grand rôle (11).

Pour être ami de soi, il ne faut pas plus dépendre de l'opinion que de la personne d'autrui : double servitude

(1) « Celui qui se porte plus moderelement envers le gain et la perte, il est tousjours chez soy; moins il se pique et passionne au jeu, il le conduit d'autant plus avantageusement et seurement. » (III, x, 302 B).

(2) Etrange.

(3) Contradictions.

(4) Timide.

(5) Qui ne craint pas la peine.

(6) A quelque degré.

(7) Et jusqu'.

(8) Mobilité.

(9) Cf. *supra*, p. 164.

(10) Cf. *infra*, p. 243.

(11) Cf. *infra*, p. 213.

à laquelle l'homme se laisse trop facilement aller, pense Montaigne :

B. « J'essaye à n'avoir expres besoin de nul.

C. « *In me omnis spes est mihi* (1)...

B. « Il fait bien piteux (2) et hazardeux despendre d'un autre. Nous mesmes, qui est la plus juste adresse et la plus seure (3), ne nous sommes pas assez assuréz. Je n'ay rien mien que moy et si (4) en est la possession en partie manque (5) et empruntée. Je me cultive

C. « et encourage, qui est le plus fort (6), et encores en fortune (7)

B. « pour y (8) trouver de quoy me satisfaire quand ailleurs tout m'abandonneroit. » (III, ix, 247 BC.)

« Je fuis à me submettre à toute sorte d'obligation, mais sur tout à celle qui m'attache par devoir d'honneur. Je ne trouve rien si cher que ce qui m'est donné et ce pourquoy ma volonté demeure hypothéquée par titre de gratitude, et reçois plus volontiers les offices qui sont à vendre. Je croy bien : pour ceux-cy je ne donne que de l'argent; pour les autres je me donne moy-mesme. » (*Ib.*, 244-245 B.)

« ...L'engageure d'une obligation... se paye à l'adventure (9) quelquefois, mais elle ne se dissout jamais. Cruel garrotage à qui ayme affranchir les coudées de sa liberté en tous sens... » (*Ib.*, 249 C.)

« J'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à autre ny par autre que moy. » (*Ib.*)

Amitié aussi virile que l'autre : Montaigne ajoute :

« J'employe bien vivement tout ce que je puis à me passer, avant que j'emploie la beneficence d'un autre en quelque ou legere ou poissante (10) occasion que ce soit. » (*Ib.*)

« ...Je cogneuz que le plus seur estoit de me fier à moy mesme de moy et ma necessité (11)... » (III, xii, 352 B.)

« En toutes choses les hommes se jettent aux appuis estrangers pour espargner les propres (12), seuls certains et seuls

(1) « C'est en moi que sont toutes mes espérances » (Imité de TÉRENCE, *Adelphes*, III, v, 9).

(2) C'est un sort digne de pitié.

(3) C'est-à-dire celui à qui nous pouvons nous adresser avec le plus de raison et de sûreté.

(4) Pourtant.

(5) Imparfaite.

(6) Ce qui est le point principal.

(7) Même quand je suis favorisé du sort.

(8) En moi.

(9) Peut-être.

(10) Importante.

(11) Détresse.

(12) Les leurs propres.

puissans, qui sçait (1) s'en armer. Chacun court ailleurs et à l'advenir, d'autant que (2) nul n'est arrivé à soy. » (*Ib.*, C.)

« J'ay volontiers evité de n'avoir (3) mes affaires confus (4), et n'ay cherché que mes biens fussent contigus à mes proches et ceux à qui j'ay à me joindre d'une estroite amitié : d'où naissent ordinairement matiere d'alienation (5) et dissention. » (*III*, x, 310 C.) (6).

Autant qu'à renforcer ou qu'à multiplier les liens qui l'attachent à autrui, Montaigne se refuse à augmenter par l'imagination sa surface vulnérable (7) :

« Un soing extreme tient l'homme d'alonger (8) son estre; il y a pourveu par toutes ses pieces (9). Et pour la conservation du corps sont les sepultures, pour la conservation du nom, la gloire... L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondemens en des circonstances estrangeres où elle s'attache et se plante. » (*II*, xii, 301 C.)

Quant à lui, il nous dit au sujet du premier point :

« Je lairrai (10) purement la coustume ordonner de cette cerimonie; et m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberai en charge. » (*I*, iii, 21-22 B.)

Et sur le second :

A. « Il semble que l'estre conneu, ce soit aucunement (11) avoir sa vie et sa durée en la garde d'autrui. Moy, je tiens que je ne suis que chez moy; et, de cette autre mienne vie qui loge en la connoissance de mes amis,

C. « à la considerer nue et simplement en soy,

A. « je sçay bien que je n'en sens fruct ny jouyssance que par la vanité d'une opinion fantastique. » (*II*, xvi, 401 A.)

Mais notons la forme de la phrase : Montaigne ne renie pas les plaisirs de la vanité; il veut simplement ne s'y engager qu'à demi. Il ne résistera pas à celui de publier

(1) Pour qui sait.

(2) Parce que.

(3) D'avoir.

(4) Confondues avec celles des autres.

(5) D'inimitié.

(6) Cf. encore *III*, ix, 248 BC; *III*, x, 295 B.

(7) Cf. *III*, ix, 288, § 2.

(8) De prolonger.

(9) Parties.

(10) Laisserai.

(11) En quelque mesure.

sa lettre de bourgeoisie romaine; mais il marquera qu'il sait combien cette faveur est « venteuse » (1), et qu'il n'a pas de raison, étant lui-même tout vent — selon la condition humaine (2) — d'en déposséder cette « niaise humeur qui s'en paist chez luy » (1) :

« Je veus mal à cette raison trouble feste... je m'emploie à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie si elle m'apporte du plaisir... » (III, ix, 285, § 2 B.)

Et voici l'une de ses consolations de malade :

« La crainte et pitié que le peuple a de ce mal [la gravelle] te sert de matiere de gloire; qualité (3), de laquelle si tu as le jugement purgé et en as guery ton discours (4), tes amys pourtant en recognoissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouyr dire de soy : Voylà bien de la force, voylà bien de la patience... », etc. (III, xiii, 415 B fin.)

Car Montaigne sait et sent que les raisonnements de divers philosophes sur la gloire

« sont infiniment vrais, à mon advis », dit-il, « et raisonnables. Mais nous sommes; je ne sçay comment, doubles en nous mesmes, qui (5) faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons deffaire de ce que nous condamnons. » (II, xvi, 392, § 3 A.)

Et, de manière analogue :

« Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que je ne me trompe pas à les connoistre. » (II, xxvii, 438, § 1 A.)

« Si les autres me pippent (6), au moins ne me pippé-je pas moy mesmes à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre (7). » (II, viii, 88 C.)

Mais ce n'est ni par haine ni par mépris des hommes et de leur jugement, que Montaigne cherche à se libérer de leurs liens. Ce n'est pas par disposition première et naturelle qu'il est solitaire :

« Je suis sociable jusques à excez. Si (8) me semble il raison-

(1) III, ix, 289 B.

(2) III, xiii, 437 C fin.

(3) Chose.

(4) Ta raison.

(5) Ce qui.

(6) Trompent.

(7) Rendre capable.

(8) Pourtant.

nable que meshuy (1) je soustraye de la veue du monde mon importunité et la couve à moy seul, que je m'appile (2) et me recueille en ma coque, comme les tortues.» (III, ix, 265-266 C.) (3).

L'amitié de Montaigne pour lui-même serait bien précaire si elle avait à craindre l'abord des hommes, si elle n'était pas au delà de leur présence ou de leur absence :

B. « La solitude que j'ayme et que je presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections (4) et mes pensées, restreindre et resserrer non mes pas, ains (5) mes desirs et mon soucy, resignant la sollicitude estrangere (6) et fuyant mortellement la servitude et l'obligation,

C. « et non tant la foule des hommes que la foule des affaires.

B. « La solitude locale, à dire verité, m'estand plustost et m'eslargit au dehors : je me jette aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand je suis seul. Au Louvre et en la foule, je me resserre et contraincts en ma peau; la foule me repousse à moy, et ne m'entretiens jamais si folement, si licentieusement (7) et particulièrement (8) qu'aux lieux de respect et de prudence ceremonieuse. » (III, iii, 52 BC.)

« Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guiere moins de tourment au gouvernement d'une famille (9) que d'un estat entier : où que l'ame soit empeschée (10), elle y est toute... » (I, xxxix, 307, § 2 A.)

A. « Ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires (11) qui sont en nous : il se faut sequestrer et r'avoir de soy.

B. « ...Nous emportons nos fers quand et (12) nous : ce n'est pas une entiere liberté, nous tournons encore la veuë vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie (13) plaine.

A. « ...Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut échaper à elle mesme... Ainsin il la faut ramener et retirer en soy : c'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des Roys; mais elle se jouyt plus commodément à part... » (Ib., 308-309 AB.)

(1) Désormais.

(2) Me resserre.

(3) Cf. *supra*, pp. 34 sqq. et 131.

(4) Sentiments.

(5) Mais.

(6) Renonçant à me préoccuper de ce qui m'est étranger.

(7) Avec autant de liberté.

(8) A part. Cf. *supra*, p. 204, n. 9.

(9) Famille et serviteurs.

(10) Occupée.

(11) Manières d'être, en rapport avec la foule.

(12) En même temps que.

(13) L'imagination.

Mais même lorsque nous avons réussi à concilier avec la solitude ce lien social que toujours nous y « emportons » avec nous, nous trouvons une dualité d'actions et de penchants facilement rivaux, qui s'exprime commodément par la distinction de l'âme et du corps. Montaigne est si préoccupé de l'harmonie intérieure, qu'il n'accepte de voir cette distinction que pour lui nier tout caractère tranché, tantôt en fait et tantôt en droit :

« Pouvons nous pas dire qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, purement ny corporel ny spirituel, et que injurieusement (1) nous dessirons (2) un homme tout vif...? » (III, v, 144 B, § 2.)

« A quoy faire (3) desmembrons-nous en divorce un bastiment tissu d'une si joincte et fraternelle correspondance ? Au rebours, renouons le par mutuels offices. Que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arreste la legereté de l'esprit et la fixe. » (III, xiii, 448 B.)

« Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse : c'est un homme; il n'en faut pas faire à deus (4). Et comme dicti Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à mesme timon (5). » (I, xxvi, 212 A, § 2.)

Mais le souci même que Montaigne a de ne rien faire contre la « colligeance » (6) de l'esprit et du corps l'amène à insister sur l'importance trop souvent négligée de celui-ci, et à protester contre le mépris où l'on veut le tenir :

« C'est bien raison comme ils (7) disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit; mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps ? » (III, v, 145 C, § 1.)

« Le corps a une grand'part à nostre estre, il y tient un grand rang; ainsin sa structure et composition sont de bien juste consideration (8). Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces (9) principales et les sequestrer (10) l'une de l'autre, ils ont tort. Au rebours, il les faut r'accoupler et rejoindre. Il faut

(1) Injustement.

(2) Déchirons.

(3) Pourquoi.

(4) Les séparer.

(5) Même image chez M. pour l'amitié, *supra*, p. 156.

(6) Liaison intime : III, v, 80, § 2 B et 144, § 2 B.

(7) Les philosophes.

(8) Ainsi il est juste d'avoir égard à sa structure.

(9) Parties.

(10) Séparer.

ordonner à l'ame non de se tirer à quartier (1), de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le scauroit elle faire que par quelque singerie contrefaict), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contre-roller (2), le conseiller, le redresser et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme et luy servir de mary; à ce que (3) leurs effets ne paraissent pas divers et contraires, ains (4) accordans et uniformes. » (II, xvii, 419, § 2 A.)

Et autant il trouve bon qu'on apprenne

« à son ame de se contenter d'elle et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne » (III, ix, 248, § 1 C),

autant Montaigne revendique l'attention sympathique de l'âme pour toutes les satisfactions du corps, de la nourriture à la défécation (5):

« Est ce pas erreur d'estimer aucunes (6) actions moins dignes de ce qu'elles sont necessaires ? » (III, xiii, 448 B.)

C. « Chercheront ils pas la quadrature du cercle, juchez sur leurs femmes !

B. « Je hay qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue ny qu'il s'y veautre, mais je veux qu'il s'y applique,

C. « qu'il s'y sée (7), non qu'il s'y couche... » (*Ib.*, 438, § 2.)

« Quand je dance, je dance; quand je dors, je dors; voyre et (8) quand je me promeine solitairement en un beau vergier, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps, quelque autre partie je les rameine à la promenade, au vergier, à la douceur de cette solitude et à moy. » (*Ib.*, 439, § 2 B.)

« A cette fin que le dormir mesme ne m'eschatat stupidement, j'ay autresfois trouvé bon qu'on me le troublat pour que je l'entrevisse. Je consulte d'un (9) contentement avec moy, je ne l'escume pas; je le sonde et plie ma raison à le recueillir, devenue chagreigne (10) et desgoutée. Me trouve-je en quelque assiette (11) tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille?

(1) A part.

(2) Contrôler.

(3) Pour que.

(4) Mais.

(5) III, xiii, 447-449; cf. III, v, 144.

(6) Certaines.

(7) Asseye.

(8) Et même.

(9) Je médite sur un.

(10) Chagrine.

(11) Etat.

je ne la laisse pas friponer aux sens, j'y associe mon ame, non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer, non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver; et l'employe de sa part (1) à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser (2) et estimer le bon heur et amplifier. » (*Ib.*, 445, § 2 B.)

Il y a pourtant un cas où Montaigne ne tient pas à ce que l'âme « s'applique » trop étroitement au corps : c'est lorsque les souffrances de celui-ci — auxquelles Montaigne est infiniment plus sensible qu'à celles de l'âme (3) — tendent précisément à attirer et même à accaparer l'esprit :

« Qui veut escarter son ame le face hardiment, s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion; ailleurs au contraire, qu'elle l'assiste et favorise et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs et de s'y complaire conjugalement, y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que par son indiscretion (4) ils ne se confondent avec le desplaisir. » (*Ib.*, 443 B.)

« J'ay un dictionnaire tout à part moy : je *pass*e le temps, quand il est mauvais et incommode, quand il est bon, je ne le veux pas *pass*er, je le retaste, je m'y tiens. (III, XIII, 444 B.)

« Puisque c'est le privilege de l'esprit de se r'avoir de la vieillesse, je luy conseille, autant que je puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant (5), s'il peut, comme le guy sur un arbre mort. Je crains que c'est un traistre : il s'est si estroittement affreré au corps qu'il m'abandonne à tous coups pour le suyvre en sa necessité (6). Je le flatte à part, je le pratique (7) pour neant (8). J'ay beau essayer de le destourner de cette colligeance (9), et luy presenter et Seneque et Catulle, et

(1) De son côté.

(2) Peser.

(3) « Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des autres hommes : partie par jugement (car le nombre (a) estime plusieurs choses horribles, ou evitables (b) au pris de la vie, qui me sont à peu pres indifferentes); partie par une complexion stupide et insensible que j'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droit fil, laquelle complexion j'estime l'une des meilleures pieces (c) de ma naturelle condition. Mais les souffrances vrayement *essentielles et corporelles*, je les goust (d) bien vivement... » (II, XXXVII, 575 A, § 4). Cf.

(4) Manque de mesure.

(5) En attendant.

(6) En sa précaire situation.

(7) J'ai des rapports amicaux avec lui.

(8) Pour rien.

(9) Liaison intime.

(a) la plupart des gens; (b) à éviter; (c) qualités; (d) éprouve.

les dames et les dances royales; si son compagnon a la colique (1), il semble qu'il l'ait aussi. Les operations mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors souslever (2) : elles sentent evidemment au morfondu (3)... », etc. (III, v, 80 B, § 2.)

Effectivement, quand Montaigne ressent les douleurs de la maladie, il exerce sa pensée, avec un art remarquable, à l'en consoler sinon à l'en soulager par les réflexions les plus ingénieuses, en même temps qu'à en esquiver autant que possible le contre-coup sur l'imagination. Celle-ci, suivant Montaigne, n'est-elle pas le principal siège de tous nos maux (4) ? En particulier ne vient-elle pas ici les redoubler par les craintes et les règles d'une suspecte prudence (5) ? Et il arrive, nous dit-il, à s'accommoder des souffrances de sa gravelle :

« J'entre des-jà en composition de ce vivre coliqueux; j'y trouve dequoy me consoler et dequoy esperer. Tant les hommes sont acoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! » (II, xxxvii, 574 A, § 2.)

(1) Crise de gravelle.

(2) Exciter.

(3) Catarrheux.

(4) « Combien est ce de contenter la fantasie (a) ! A mon opinion cette piece (b) là importe de tout (c), au moins au delà de toute autre. Les plus griefs (d) et ordinaires maux sont ceux que la fantasie (a) nous charge (e). » (III, xiii, 410, § 1 B). Cf. *ib.*, 414, et surtout I, xviii, 93 C. Cette question est d'autant plus importante pour M. que, dit-il, il est « de ceux qui sentent tres-grand effort (f) de l'imagination. » (I, xxi, 121 A). C. « Son impression me perse. Et mon art est de luy eschapper, non pas de luy resister. Je vivroye de la seule assistance (g) de personnes saines et gaies... Je saisis le mal que j'estudie et le couche en moy. » (*ib.*, C et 122 C). C'est beaucoup pour cela qu'il hait la « trogne magistrale » des médecins de son temps. (III, xiii, 414 B).

(5) « Je n'ayme point à guarir le mal par le mal; je hay les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subject à la cholique (h) et subject à m'abstenir du plaisir de manger des huitres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pinse d'un costé, la regle de l'autre. Puisque on est au hazard de se mesconter (i) hazardons nous plustost à la suite du plaisir. Le monde fait au rebours, et ne pense rien utile qui ne soit penible : la facilité luy est suspecte. Mon appetit en plusieurs choses s'est assez heureusement accommodé par soy-mesme et rangé à la santé de mon estomac... » (III, xiii, 408 B, § 3). Il faut avouer que dans cette « amitié » comme dans l'autre, la part de la Fortune est grande : « Quoy que je reçoive desagrement me nuit, et rien ne me nuit que je face avec faim et allegresse; je n'ay jamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante. » (*ib.*, 409, § 1 B).

(a) l'imagination; (b) partie, faculté; (c) tout à fait; (d) pénibles, douloureux; (e) communique; (f) effet; (g) présence.

(h) douleurs de la gravelle; (i) tromper.

« Cette douleur excessive... Je maintien toutesfois jusques à cette heure mon esprit en telle assiette (1) que, pourveu que j'y puisse apporter de la constance, je me treuve en assez meilleure condition de vie que mille autres, qui n'ont ny fièvre ny mal que celui qu'ils se donnent eux mesmes par la faute de leur discours (2). » (*Ib.*, 579, § 3 A.)

C. « Je suis de l'advis de Crantor, qu'il ne faut ny obstinée-ment s'opposer aux maux, et à l'estourdi, ny leur succomber de mollesse, mais qu'il leur faut ceder naturellement, selon leur condition et la nostre.

B. « On doit donner passage aux maladies ; et je trouve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire ; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art... — Mais un tel en mourut. — Si fairés vous (3), sinon de ce mal là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul ? » (III, XIII, 412, § 1 B C.)

« Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Nostre vie est composée, comme l'armonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, douz et aspres (4), aigus et plats (5), mols et graves (6). Le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit il dire ? Il faut qu'il s'en sçache servir en commun et les mesler. Et nous aussi les biens et les maux, qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut (7) sans ce meslange, et y est l'une bande non moins necessaire que l'autre. » (*Ib.*, 413, § 3 B) (8).

Mais plus importante encore que la lutte dont est trop souvent cause notre imagination, il y a dans la partie la plus ferme de notre esprit, et d'autant plus nettement qu'il est plus vif et plus subtil, une autre lutte, une autre dualité, que devra réduire et régler l'amitié intérieure.

Montaigne ne donnera pas assez de crédit à ses opinions pour avoir jamais à se tourmenter ni de celles d'autrui

(1) Etat.

(2) Raison.

(3) Vous mourrez aussi.

(4) Agréables et rudes.

(5) Aigus et bas.

(6) Doux et forts.

(7) Ne peut subsister.

(8) Cette harmonie que M. veut respecter ou réaliser, ne concerne pas seulement le mélange des biens et des maux : « Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs : ils se choquent et empechent l'un l'autre. Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, à ce qu' (a) elle ne troublast la douceur des devis... », etc. (III, XIII, 436, § 3 B).

(a) afin qu'.

ni des siennes. Il saura jouir de la richesse de son esprit comme de la richesse du monde et des inclinations, sans se contraindre à les comprendre. Son « doute » est moins l'effet d'une attitude une qui se pose et s'oppose à tout le reste, que d'un balancement (1) d'attitudes différentes les unes des autres, mais ayant chacune sur lui quelque prise, lesquelles il adopte avec une complaisance égale sur tous les sujets. Il sait sympathiser avec l'interlocuteur qu'il trouve en lui-même, et, comme dans l'amitié, établir une concorde en respectant une diversité.

Ainsi que le remarque M. H. Forestier :

« On est toujours assuré, en se promenant à travers Montaigne, de sentir cette tendance plus ou moins exprimée, plus ou moins latente, à mettre en évidence deux aspects opposés d'un sujet, d'une pensée, un pour et un contre, s'équilibrant le plus possible » (2),

et quand on trouve chez lui quelque ferme et net jugement, on n'a pas à chercher bien loin pour découvrir un jugement contraire, non moins ferme et non moins net.

Mais si la raison

« est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche et à droite » (II, XII, 341, § 1 B),

si « nostre entendement est double et divers, et les matieres doubles et diverses... » (III, XI, § 3 B)

il n'y a pas là pour Montaigne le sujet d'une perplexité, d'un trouble perpétuels dans ses actions; au contraire il trouve, dans le sentiment qu'il a de l'à peu près égale valeur des raisons et des partis qui s'opposent ou peuvent s'opposer, la facilité de choisir par peu de raisons et de se laisser aller sans embarras et sans préoccupation au train des événements et du sort :

« Par ce que és choses humaines, à quelque bande (3) qu'on panche, il se presente force apparences qui nous y con-

(1) Rappelons-nous d'ailleurs la balance que M. a fait graver sur sa médaille (cf. II, XII, 267 B); voir aussi III, VIII, 185 B, § 3; et II, XVII, 440 A, où l'image est reprise, et les « *Judicio alternante* » (a), « *Ἀρεπῶς* »; (b) « *Οὐδὲν μάλλον* » (c), etc., inscrits dans sa tour.

(2) « *M. et la loi de l'opposition de la réaction à l'action* » dans la revue « *Humanisme et Renaissance* », P., 1937, t. IV, fasc. III, p. 287.

(3) Vers quelque côté.

(a) « D'un jugement alternant »; (b) « Sans pencher d'aucun côté »; (c) « Rien davantage ».

firmement..., de quelque costé (1) que je me tourne, je me fournis toujours assez de cause et de vray-semblance pour m'y maintenir. Ainsi, j'arreste (2) chez moi le doute et la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse. Et lors, à confesser la verité, je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune : une bien legere inclination et circonstance m'emporte. » (II, xvii, 438-439 A.)

« Le deliberer, voire (3) és choses plus (4) legieres, m'imfortune; et sens mon esprit plus empesché (5) à souffrir le branle et les secousses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rasseoir (6) et resoudre à quelque party que ce soit, apres que la chance est livrée (7).

« ...Aux evenemens je me porte virilement; en la conduite (8) puerillement. L'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avaritieux a plus mauvais conte (9) de sa passion que n'a le pauvre, et le jaloux que le cocu. Et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider... » (*Id.*, 426 B, §§ 1 et 2.)

« Je fay coustumierement entier ce que je fay, et marche tout d'une piece; je n'ay guere de mouvement qui se cache et desrobe à ma raison, et qui ne se conduise à peu pres par le consentement de toutes mes parties sans division, sans sedition intestine... » (III, ii, 37, § 2 B.)

Lorsque Montaigne se déclare le plus expressément sceptique, c'est toujours d'un scepticisme qui facilite sa vie plutôt qu'il ne l'embarrasse, et qui vient, pour ainsi dire, plutôt en lubrifier et en assouplir les ressorts que les immobiliser (10).

C'est ce que l'on voit par exemple dans son attitude religieuse, morale et politique. Ce n'est pas par une rébellion de fait contre de puissantes « prises » qui ont la conscience même pour elles et qui manifestent des habitudes fondamentales et des principes prestigieux envers qui la désobéissance serait douloureuse, mais par une attaque rationnelle contre eux, que Montaigne pense assurer la libération qu'il cherche.

(1) Vers quelque opinion.

(2) Je tiens en suspens.

(3) Même.

(4) Dans les choses les plus.

(5) Embarrassé, gêné.

(6) Se fixer.

(7) Après que le sort en est jeté.

(8) Manière de diriger les événements.

(9) A plus à souffrir.

(10) Cf. II, xii, 237 A.

Écoutons-le dans son ondoyante et souple pensée :

A. « Tenez vous dans la route commune, il ne fait mie bon estre si subtil et si fin...

« Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire (1) : il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure. Et, de mon temps, ceux qui ont quelque rare excellence au dessus des autres et quelque vivacité (2) extraordinaire, nous les voyons quasi tous desbordez en licence d'opinions et de meurs. C'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable (3). On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes (4) qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter et regler ses marches (5), il luy faut tailler par art les limites de sa chasse.

Add. 1582 : « On le bride et garrote de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encore voit-on que, par sa volubilité et dissolution (6), il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain (7), qui n'a par où estre saisi et assené (8); un corps divers et difforme, auquel on ne peut assoir neud ny prise.

B. « Certes il est peu d'âmes si reiglées, si forte et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduite, et qui puissent, avec moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugements au delà des opinions communes (9). Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un outrageux (10) glaive que l'esprit,

C. « à son possesseur mesme,

A. « pour qui ne sçait s'en armer ordonnéement et discrettement (11).

C. « Et n'y a point de beste à qui plus justement il faille donner des ornières (12) pour tenir sa veuë subjecte et contrainte (13) devant ses pas, et la garder d'extravaguer (14) ny çà ny là, hors les ornières que l'usage et les loix luy tracent.

A. « Parquoy il vous siera mieux de vous resserrer dans le

(1) Inconsidéré, allant au hasard.

(2) Vivacité d'esprit.

(3) Sans agitation et propre à la vie sociale.

(4) Resserrées, étroites.

(5) Démarches, actions.

(6) Mobilité et fluidité excessives.

(7) Creux, vide.

(8) Dirigé.

(9) Cf. ce que M. nous dit de lui-même, *infra*, p. 247 A.

(10) Redoutable.

(11) Avec ordre et jugement.

(12) Œillères.

(13) Obéissante et resserrée, restreinte.

(14) Sortir de la route.

train accoustumé, quel qu'il soit, que de jeter vostre col (1) à cette licence effrénée... » (II, XII, 309-310.)

Nous n'ignorons pas qu'on a polémique en divers sens sur l'attitude religieuse de Montaigne; et que certains auteurs voient en lui non seulement un catholique passable mais un chrétien convaincu.

Quant à nous, nous serions d'avis que l'Eglise, en mettant les *Essais* à l'*Index* en 1676, a été plus perspicace que ses inquisiteurs de 1581 (2); rien de plus affreusement ou de plus délicieusement païen — peut-on soutenir — que Montaigne.

Sans doute ne faut-il pas s'attendre à trouver, dans un livre de la fin du xvi^e siècle, la négation directe des dogmes chrétiens (3); on y trouvera au contraire, surtout quand l'auteur est un homme aussi prudent que Montaigne, des protestations de soumission religieuse, aux-

(1) Tendre votre cou.

(2) Cf. le *Journal de Voyage* de M., éd. cit. pp. 185 et 199.

(3) M. nous avertit, de façon générale, que peut-être « il a quelque obligation particulière à ne dire qu'à demy, à dire confusément, à dire discordamment. » (III, IX, 285 C, § 1).

« Il n'est rien à quoy communément les hommes soyent plus tendus qu'à donner voye à leurs opinions; où (a) le moyen ordinaire nous faut (b), nous y adjoustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là que la meilleure touche (c) de la verité ce soit la multitude des croians, en une presse (d) où les fols surpassent de tant les sages en nombre. » (III, XI, 328-329 B). Cf. *supra*, p. 37, § 5, fin.

« Je suivray le bon party jusques au feu, mais exclusivement si je puis. » (III, I, 10 B, § 2).

« Apres tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut pris que d'en faire cuire un homme tout vif », dira-t-il à propos des sorciers. (III, XI, 335 B).

Cela avait d'ailleurs été le sort d'un maître de La B., le célèbre Anne Du Bourg (cf. P. BONNEFON, *Œuvres* de La B., Intr., p. xlv sqq.) et, semble-t-il bien, de plusieurs membres de la famille maternelle de M. (cf. CECIL ROTH, *L'ascendance juive de Michel de M.*, « Revue des Cours et Conférences », P., 30 déc. 1937, pp. 176 et 187 sqq.).

Ailleurs, M., après avoir parlé de la liberté de la pensée antique, nous dit, par le truchement d'une citation latine, que les hommes sont aujourd'hui enchaînés et voués à certaines opinions fixes, au point d'être réduits à défendre les choses mêmes qu'ils désapprouvent. (II, XII, 311 C).

L'ouvrage de M. H. BUSSON, *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance*, P., 1922, montre que ni les idées religieuses de M., ni ses protestations d'orthodoxie, ni sa tactique, ne sont au reste chose exceptionnelle en son siècle, et qu'on peut les rapprocher du grand mouvement rationaliste padouan, qui abrite des catholiques et des libres-penseurs se rattachant à l'habile Pomponace, et dans lequel ont été engagés nombre d'amis des Montaigne; en particulier ce

(a) lorsque; (b) fait défaut; (c) pierre de touche; (d) foule.

quelles il laisse souvent, il est vrai, quelque air équivoque (1).

Sur quoi se fonde-t-on pour affirmer le catholicisme de Montaigne ? D'abord sur l'*Apologie de Raimond Sebond*.

La thèse apparente de l'*Apologie* (qui forme le XII^e chapitre du Livre II des *Essais*) est en effet que la raison n'a aucune valeur contre la religion catholique — dont le fondement véritable est la foi, don extraordinaire de Dieu — et peut seulement faciliter le chemin de la grâce divine, à l'aide par exemple de l'ouvrage de Sebond. Voyons comment Montaigne développe cette orthodoxe thèse.

Notons d'abord, avec P. Villey, que

« tandis que Sebond place l'homme en haut de l'échelle des êtres, l'isole là très au-dessus de tous les autres, et fait de lui la fin de la création, la raison d'être de toutes les existences incomplètes qui se pressent au-dessous de lui, dès le début, Montaigne le replace au sein de la nature et le ravale au niveau des animaux. »

« Sous prétexte de défendre les idées de Sebond, Montaigne, dans l'*Apologie*, expose en fait une pensée très personnelle... » (2).

Le corps de tout le chapitre, l'énorme masse centrale (3), c'est la réponse à une objection que, dit-il, on adressait à la *Théologie naturelle* de Sebond :

« ses argumens sont foibles et ineptes à verifïer (4) ce qu'il veut. » (II, XII, 159, § 4 A.)

Or ce que Montaigne répond c'est en substance que

« si les arguments de Sebond sont insuffisants, ses adversaires n'ont rien de mieux à lui opposer car la raison humaine est incapable de rien fonder. » (5).

Pierre Bunel, d'un catholicisme suspect, qui, selon les *Essais*, remet le livre de Sebond à Pierre Eyquem (cf. o. c., pp. 52, 434, etc.).

Cf. IMBART DE LA TOUR : « Dolet s'en remet, dit-il, aux pouvoirs traditionnels du soin de fixer le dogme et son incroyance prend ses sûretés en restant officiellement dans l'Eglise. » (*Revue des Deux-Mondes*, P., 1914, t. II, p. 314). Voyez de même M., I, LVI, 410, § 2. Mais M., lui, ne remplace pas l'autorité chrétienne par celle d'Aristote, le « prince des dogmatistes » et le maître du Pomponace.

(1) Cf. TAVERA, *Le Problème humain*, P., 1932, chap. VII. Et v. I, LVI, 407; II, XVI, 406, § 1 C; et cf. *infra*, p. 224, nn. 3 et 5 et 225, n. 2.

(2) *Essais* de M., éd. Villey, P., 1922-1923, t. II, p. 143.

(3) II, XII, pp. 159-367.

(4) Inaptes à démontrer.

(5) P. VILLEY, *Plan de l'Apologie*, o. c., p. 145.

La prétendue apologie ressemble donc beaucoup à une désertion (1). Montaigne lui-même appelle cela « un dernier tour d'escrime » :

« C'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à vostre adversaire les siennes, et un tour secret, duquel il se faut servir rarement et réservément. C'est grande temerité (2) de vous perdre vous mesmes pour perdre un autre. » (II, XII, 308, § 3 A.)

Après cela, Montaigne conclut ostensiblement qu'il reste la foi. Les moyens humains n'amèneront pas l'homme aux vérités éternelles, pas même à leurs préambules.

A. « Il s'eslevera si (3) Dieu lui preste extraordinairement la main... »

B. « ...divine et miraculeuse metamorphose. » (II, XII, 371.)

Mais que disait le rusé Montaigne, quelques lignes plus haut, en parlant du souhait d'un « payen » :

« O la vile chose et abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité ! » (*Ib.*, 370-371 A.)

Il dit de ce souhait :

C. « Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde. Car

A. « de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estandue de nos jambes, cela est impossible et monstreux (4). » (*Ib.*, 371.)

C'est donc clair : le miracle que Dieu réaliserait par sa grâce, consiste pour Montaigne, en élevant l'*homme* au-dessus de l'*humanité*, au-dessus de sa condition d'homme, à faire la « brassée » plus grande que le bras, la « poignée » plus grande que le poing, en un mot une absurdité, et non pas seulement une exception ! (5).

(1) Cf. l'opinion de SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, III, III (8^e éd., Hachette, t. II, pp. 425 sqq.).

(2) Légèreté, irréflexion.

(3) Tour conditionnel qu'on retrouve ailleurs, p. ex. II, XII, 252, II. 8-9 C et 316, § 2 B.

(4) Contre nature.

(5) C'est le cas de rappeler cet avertissement de M. : « Tant y a qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que j'ay tout dict, ou tout designé. Ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt. » (III, IX, 267 B).

Au reste, Montaigne, qui se déclare peu sensible à

« l'autorité du nombre et ancienneté des temoignages » et « ne juge pas les opinions par les ans » (III, xi, 329 C),

ne pense pas non plus que la révélation biblique et évangélique, d'ailleurs si absente de son œuvre (1), ait un sens bien déterminé (2).

Nous voyons donc déjà que, malgré son fidéisme apparent (3), Montaigne ne fait pas une plus belle part à la foi qu'à la raison; nous allons voir qu'elle est de beaucoup moindre encore. Car la raison a du moins pour elle une certaine universalité (4); mais cette foi que l'homme

(1) S'il cite parfois l'Écclésiaste, saint Paul et saint Augustin, c'est avec le plaisir de trouver des répondants, du moins littéraires, pour ses opinions les plus suspectes.

(2) « Il n'est aucun sens ny visage (a), ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaite qui puisse estre, combien de fauceté et de mensonge a lon fait naistre? quelle heresien'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages, pour entreprendre (b) et pour se maintenir? », etc. (II, xii, 346 A, § 3) et M. d'insister longuement sur tout ce qu'on peut faire dire en divers sens tant à la Bible qu'à Homère et à Platon. Ailleurs, il s'écrie: « Ceux-là se moquent, qui pensent appetisser (c) nos debats et les arrester en nous r'appelant à l'expresse parole de la Bible. D'autant que nostre esprit ne trouve pas le champ moins spatieux à contreroller (d) le sens d'autrui qu'à représenter (e) le sien... » (III, xiii, 380, § 2 B).

Et « les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, auquel le monde s'embesongne (f), duquel l'interpretation face tarir la difficulté. » (*Ib.*, 383, § 3). Aussi, très orthodoxement, M. ne tient-il guère à ce qu'on traduise en diverses langues ni à ce qu'on rende « maniable au peuple » « le Saint livre des sacrez mysteres de nostre creance », ni qu'on permette qu'« un garçon de boutique » fasse trop grand usage des « saintes et divines chansons que le Saint Esprit a dicté en David. »

« L'ignorance pure et remise toute en (g) autrui estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité. » (I, lvi, 407 C). Et quant à lui, il ne veut pas qu'on vienne mêler la « doctrine divine » aux « discours humains », mais qu'on lui laisse « tenir son rang à part, comme Royne et dominatrice »; d'ailleurs, « il se voit plus souvent cette faute que les Theologiens escrivent trop humainement, que cett'autre que les humanistes escrivent trop peu theologalement... » (*Ib.*, 410, § 1 B). Sur les « discours humains », cf. I, xxxii, 278, II, 4-5.

(3) Cf. H.J.J. JANSSEN, *M. fidéiste*, dissert. acad. Nijmegen-Utrecht, 1930, in-8.

(4) « Diray-je cecy en passant : que je voy tenir en plus de prix qu'elle ne vaut, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de preud'homie scholastique (h), serve des preceptes, contraincte (i) sous l'esperance et la crainte? Je l'aime telle que les loix et religions non facent, mais parfacent et autorisent (j), qui se sente de quoy se soustenir sans

(a) aspect; (b) agit; (c) réduire; (d) examiner; (e) présenter, manifester; (f) dont on s'occupe; (g) qui s'en remet entièrement à; (h) honnêteté d'école, livresque; (i) resserrée, assujettie; (j) complètent et constatent.

reçoit de l'intervention divine, est si rare, si rare, qu'il n'y en a quasiment pas ! C'est ce que Montaigne, sous couleur d'exhortation et de reproche, développe gravement au commencement de l'*Apologie*, pour établir ce que nous venons de le voir démolir : que le chrétien doit appuyer sa créance par des raisons humaines :

A. « Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour (1) se rendre à une si foible batterie (2); l'amour de la nouveleté, la contraincte des Princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire (3) et fortuite de nos opinions n'auroient pas la force de secouër et alterer nostre croyance... »

« Si ce rayon de divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout... Tout ce qui partiroit de nous on le verroit illuminé de cette noble clarté... », etc.

B. « Voulez vous voir cela ? comparez nos mœurs à un Mahometan, à un Payen; vous demeurerez tousjours au dessous : là où (4), au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devoit on dire : Sont ils si justes, si charitables, si bons ? ils sont donq Chrestiens.

C. « *Toutes autres apparences sont communes à toutes religions : esperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitences, martyres. La marque peculiere* (5) *de nostre verité devoit estre nostre vertu*, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et que c'est la plus digne production (6) de la verité.

B. « Pourtant (7) eust raison notre bon S. Loys, quand ce Roy Tartare qui s'estoit faict Chrestien, desseignoit (8) de venir à Lyon baiser les pieds au Pape et y reconnoistre la sanction (9) qu'il esperoit trouver en nos meurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordée façon de vivre ne le desgoustat d'une si sainte creance... », etc. (II, XII, 150-151 ABC).

aide, née en nous de ses propres racines par la semence de la raison universelle empreinte en tout homme non desnaturé... », etc. (III, XII, 371 C, § 4).

(1) De.

(2) Assaut.

(3) Inconsidéré.

(4) Quand; tandis que.

(5) Particulière.

(6) Manifestation.

(7) Aussi.

(8) Avait le dessein.

(9) Sainteté.

Et même :

« Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne. Nostre zeile faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction (1), la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la tempe-
rance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied ny d'aile.

« Nostre religion est faite pour extirper les vices; elle les couvre, les nourrit, les incite. » (*Ib.*, 153-154 C.)

En bref,

« nous sommes Chrestiens à mesme titre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans » (*Ib.*, 155 B, § 4),

sauf quand Dieu nous donne cette foi rarissime dont,

A. « si nous avions une seule goutte, nous remuerions les montagnes de leur place, dict la sainte parole : nos actions, qui seroient guidées et accompagnées de la divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance...

C. « Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire. » (*Ib.*, 151-152 AC.)

En parlant ainsi, Montaigne relève un peu le masque; c'est à peine s'il joue encore la comédie — une comédie à laquelle il n'est pas sûr qu'il répugnât si fort (2).

Nous négligeons de produire d'autres textes significatifs, comme ceux où il nie l'existence des sorciers et des sorcières (3), que l'Eglise affirme, et qui s'affirmait alors si quotidiennement, non seulement en de savantes *Démonomanies*, mais par les tortures et par le bûcher; les pages humoristiques que Montaigne consacre à la question des prières (4); l'apologie de Julien l'Apostat (5); la critique des miracles (6); la justification du suicide (7); les nombreuses formules incompatibles avec l'immortalité de

(1) Le dénigrement.

(2) V. *infra*, p. 250, n. 3, mais aussi pp. 251 sqq.

(3) III, xi; cf. I, xxi, 126.

(4) I, xvi.

(5) Qui reste vraiment « l'apostat » pour M., puisque celui-ci n'admet pas sa conversion finale : II, xix.

(6) III, xi, 327-330; I, xxiii, 141, § 4 C, etc.; quoique M. dise : « quant aux miracles, je n'y touche jamais. » (II, xxxvii, 606 A, II. 3-4).

(7) II, iii; cf. II, xii, 155 en haut; II, xi, 127, etc.

l'âme, avec le Paradis et l'Enfer, ou les niant (1); et divers traits épars (2).

Montaigne n'est pas athée; mais il ne paraît pas être allé au delà d'un déisme agnostique (3):

« C'est, à l'avis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement jugé du ciel, que de n'en juger point. » (*Ib.*, 278, § 2 C.)

« C'est une loi municipale que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'universelle. » (*Ib.*, 262, § 2 A.)

« De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vray semblance et plus d'excuse, qui reconnoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient sous quelque visage (4), sous quelque nom et en quelque maniere que ce fut... » (*Ib.*, 247-248 A.)

Ailleurs, Montaigne nous refuse même toute connaissance des attributs de Dieu : « justice », « puissance », « vérité », « intelligence », etc., ne signifient plus rien si on les applique à lui, et

« c'est à Dieu seul de se cognoistre et d'interpreter ses ouvrages. » (*Ib.*, 229 § 2 A.) (5).

« *Pythagoras adombra (6) la verité de plus pres, jugeant que la connoissance de cette cause premiere et estre des estres devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit autre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée selon sa capacité.* Mais si Numa entreprit de conformer à ce projet la

(1) II, XII, 265, § 2 B; *ib.*, 256 sqq.; II, XI, 56 C; III, XII, 360 C, etc; et diverses citations de Lucrèce (I, III, 18 B; XX, 117 A et 118 B; II, VI, 55 A; II, XII, 155 B; 255 B; 256 AB; 297 AB; 299 A); de Virgile imitant Lucrèce, (III, x, 317 B); et d'Horace (I, xxxix, 317 B); v. aussi II, XII, 301-302, sur la faiblesse de tous les arguments pour l'immortalité. Il est vrai que M. ajoute:

« Confessions ingenuement que Dieu seul nous l'a dict et la foy car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison. Et qui retentera (a) son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace (b), ny faculté qui sente autre chose que la mort et la terre... » (*Ib.*, 302-303 C.)

(2) P. ex., sans doute, II, XII, 273, § 2 C; 218 C fin; 296, § 3 A; II, xxxvii, 589; III, vii, 179, l. 10 B; III, xiii, 432 B, § 1; peut-être I, xxv, 180 A; I, xxvi, 202, etc.

(3) Cf. M. P. Michel-Côte : « Ce Dieu n'éclaire nullement le reste de la métaphysique de M.; il y touche à peine, il en est non le fondement, mais la limite. » (*Mercure de France*, P., année 1934, I, vi, p. 237.)

(4) Aspect.

(5) Cf. I, xxxii (p. ex., p. 278); et la citation d'Eunius, II, XII, 251 C.

(6) Représenta, délinéa.

(a) sondera de nouveau à plusieurs reprises; (b) efficacité, valeur.

devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans objet prefix (1) et sans mélange materiel, il entreprit quelque chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir en cet infini de pensées informes; il les luy faut compiler (2) en certaine image, à son modèle. La majesté divine s'est ainsi pour nous aucunement (3) laissé circonscrire aux limites corporelles : ses sacremens supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme, qui croid et qui prie. Je laisse à part les autres argumens qui s'employent à ce subject. Mais à peine (4) me feroit on accroire, que la veuë de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice (5), que les ornemens et mouvemens ceremonieux de nos eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensée, et cette emotion des sens n'eschauffe l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de tres-utile effect. » (*Ib.*, 248-249 C.)

Ce dernier texte nous amène à parler de la vie catholique de Montaigne, dont on a souvent tiré argument.

Diverses raisons rendent fort peu convaincants son serment de fidélité au catholicisme de 1562 (6), sa tra-

(1) Détermine.

(2) Arranger.

(3) En quelque mesure.

(4) Avec peine.

(5) Ce supplice digne de compassion (celui de Jésus).

(6) Le 6 juin 1562, le Parlement de Paris, hostile à l'*Edit de Janvier*, remet en vigueur une ordonnance obligeant ses membres à prêter serment de fidélité à la religion catholique. Le 12 juin, M., qui se trouve à Paris, demande à la Cour « pour avoir voix deliberative à l'audience d'icelle, estre receu à faire profession de foi...; ce qu'il a fait és mains de M. le Premier Président et a signé au rang des Conseillers dans ladite Cour. » (*Arch. Nat.*, X, 1602, f° 384, apud P. BONNEFON, *M. et ses amis*, Paris, 1898, t. 1, p. 69; et apud PLATTARD, *M. et son temps*, P., 1933, p. 84).

« Peut-être n'y avait-il là pour M. qu'une formalité sans conséquence... Dans une dédicace à Michel de L'Hospital, datée de 1570, il se montre partisan de la politique de l'ancien chancelier. » (P. VILLEY, *Les Sources et l'Evolution des Essais de M.*, P., 1908, t. 1, p. 45), v. d'ailleurs le texte que nous citons *infra*, p. 243. Notons qu'en vertu des circonstances le serment signifiait surtout que M. n'avait pas l'intention de passer au protestantisme; et qu'en cette matière, aussi politique que religieuse, le jeune M. partageait sans doute les idées assez conservatrices de La B. (cf. *supra*, p. 197 et n. 1). « En homme d'Etat (non pas en partisan ou en croyant), La B. estimait que la coexistence tolérée par les lois, des deux corps d'Eglise qui se condamnaient l'un l'autre comme une erreur diabolique, serait moins propre à engendrer la paix qu'à aggraver le désordre, la haine des Français entre eux, et enfin la perte de la discipline nationale. Il fallait donc, à son gré, vivre dans l'unité, c'est-à-dire ou maintenir l'ancienne doctrine, ou introduire totalement la nouvelle. » (F. STROWSKI, *M., sa vie publique et privée*, P., 1938, p. 80.) « Au lieu d'un colloque, La B. demandait un arbitrage, mais un arbitrage exercé et imposé par un arbitre supérieur à chacun des deux partis, un arbitre auquel la nation aurait depuis longtemps l'habitude et le devoir de se soumettre, même en ces matières : le Parlement.

« L'intervention du Parlement, émanation du pouvoir royal, de l'Etat et de la Nation, montrerait bien que dans cet arbitrage il ne s'agirait jamais

duction de la *Théologie Naturelle* de Raimond Sebond (1),

des croyances infiniment respectables ni du fond inviolable de la conscience. Par définition, la conscience n'est pas en jeu, ni la Théologie non plus, ni les principes de la foi chrétienne. Il ne s'agit que de corriger les abus ! L'arbitrage du Parlement n'obligerait pas les Réformés à subir les commandements de Rome; c'est le Roi même qui y dirait sa volonté : non pas en particulier, attaché à une confession ou à une autre, mais purement selon l'ordre national et royal... » (O. c., p. 81.)

On comprend que M., surtout avec les yeux de La B., ait pu voir avec sympathie l'ordonnance du Parlement de Paris. Lui-même écrira au reste : « Cette si vulgaire considération m'a fermé en mon siège, et tenu ma jeunesse mesme, plus temeraire, en bride : de ne charger mes espauls d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cettcey ce qu'en sain jugement je ne pourroy oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, et ausquelles la temerité (a) de juger est de nul prejudice : me semblant tres inique de vouloir sousmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantasie (la raison privée n'a qu'une jurisdiction privée)... » (I, xxiii, 154 C.) Cf. *infra*, p. 243 fin. Le serment de 1562 marque donc probablement, tout au plus, la volontaire inertie politique de M.

(1) Cf. *supra*, pp. 82 sqq. Plusieurs paroles de M. empêchent de faire de sa traduction un argument décisif en faveur de son catholicisme, et surtout en ce qui concerne la période où il compose les *Essais*. C'est à son père que M. rapporte et l'idée et la volonté de traduire la *Théologie Naturelle*; et M. emploie des expressions qui tendent assez à montrer qu'il a eu égard plus au désir de son père qu'à la valeur du livre :

« Quelques jours avant sa mort, mon pere, ayant de fortune (b) rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François... C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy; mais, estant de fortune (b) pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques (c), j'en vins à bout comme je peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fit imprimer; ce qui fut executé apres sa mort. » (II, xii, 148, § 2 A.) Et les éd. publiées du vivant de M. ajoutent : « avec la nonchalance qu'on void par l'infiny nombre des fautes que l'imprimeur y laisse, qui en eust la conduite lui seul ». (Ib., n.) Suit pourtant un éloge du livre de Sebond, éloge où d'ailleurs, à tort ou à raison, on pourrait déceler quelque air ambigu et moqueur; en tout cas, la fin de cet éloge contient une étonnante assertion : « Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un auteur duquel le nom soit si peu connu... je m'enquis autrefois à Adrien Tournebu, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre; il me respondit qu'il pensoit que ce fut quelque quinte essence tirée de S. Thomas d'Aquin... » (Ib., 148-149 A.) Or il est bien connu que Turnèbe — d'ailleurs fort suspect de protestantisme — est mort en juin 1565, c'est-à-dire juste trois ans avant Pierre Eyquem de M. !

Encore plus étonnant est le fait que M. prétende avoir traduit en quelques jours cet ouvrage ardu et long de près de mille amples pages. Même lorsque, dans la dédicace, datée de la mort de son père, M. déclare que celui-ci lui demanda cette traduction « l'an passé », c'est encore fort peu de temps que quelques mois pour ces 330 chapitres. Quelque étudiant polygraphe, tel que ce François d'Amboise, dont la première éd. (d) de l'ouvrage porte en tête un sonnet (comme M. s'en plaindra, II, xii, 158 A, n. 2) a-t-il prêté son concours à cette traduction ? Dans la dédicace, M. dit avoir « taillé et dressé » l'ouvrage de sa main ». En tout cas il en a très probablement traduit une partie au moins : c'est ce qu'on voit par les rapprochements de style faits avec soin par M. J. Coppin (*M. traducteur de Raymond Sebon*, Lille, 1925), qui note d'ailleurs qu'il y a une grande inégalité dans la traduction des divers chapitres (O. c., p. 96).

M. dit que P. Bunel (qui est mort en 1546, d'après P. VILLEY, *Essais* de M.,

(a) légèreté.

(b) par hasard; (c) jamais; (d) il y eut en 1581 une 2^e éd., sans le sonnet.

son acte de dévotion à Lorette (1), le récit qu'on a fait de sa mort (2). Mais il a

« en reverence et continuel usage », « mesmement au bailler » (I, LVI, 405, § 4 BC)

éd. munic., t. IV, Bordeaux, 1920, p. 214; cf. *supra*, p. 222, n. 2, § 7) avait offert le livre latin à Pierre Eyquem, bien que celui-ci n'eût « aucune connoissance des lettres » (II, XII, 147, § 1 A), parce que, pratiquant l'italien et l'espagnol, « il pourroit faire son profit » « avec un bien peu d'aide... de ce livre... basti d'un Espagnol barragoiné en terminaisons Latines ». Mais, outre que ce dernier jugement est sévère au point d'être singulier, surtout de la part de quelqu'un qui a traduit l'ouvrage, nous savons que le père de M., pour être moins bon latiniste que son fils, l'était cependant assez pour l'entendre et même pour l'écrire. (Le Dr Payen a retrouvé quelques distiques de lui. Et dans ses éphémérides, c'est très probablement lui que nous voyons noter en latin la naissance de Michel de M.)

Pour E. Courbet, l'essentiel de l'*Apologie* daterait de l'époque de la traduction (cf. *supra*, p. 83, n. 5); et « la sujétion de la fidélité fut adoucie par la liberté de l'examen ». (*Essais* de M., éd. E. Courbet et Ch. Royer, P., t. V, 1900, « Notice », p. v).

Mais en bref, pour nous, il y a trop d'obscurités, volontaires ou involontaires, dans toute cette question (a), pour qu'on puisse remonter de la *Théologie naturelle* à la pensée de M.

(1) Lors de son voyage en Italie, M. place au sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette, lieu de dévotion célèbre qui attirait tous les voyageurs (a) un tableau en argent auquel il fait attacher des images, qui le représentent, avec sa femme et sa fille, aux pieds de la Madone.

Mais Lautrey et le Dr Armaingaud, dans leurs éd. du *Journal de Voyage* sont d'avis qu'il ne s'agissait pas là d'une démarche propre de M. :

« Pour voyager en Italie, il avait un excellent prétexte : un vœu fait par lui et sa femme à Notre-Dame-de-Lorette. La grâce qu'ils lui avaient demandée, c'était, je pense, la vie et la santé de leur fille Léonor. Des cinq petites filles qu'ils avaient eues, quatre étaient mortes deux mois, sept semaines, trois mois et un mois après leur naissance. Leur cinquième fille née le 16 mai 1570 était morte âgée d'un mois. Une sixième et dernière, nommée aussi Léonor, vint au monde le 21 février 1583, après le retour de M. et vécut seulement quelques jours. Léonor, la deuxième, née le 9 septembre 1571, était délicate, « d'une complexion tardive, mince et molle » (III, v, 97 B), (*Journal de Voyage* de M., éd. L. Lautrey, P., 1909, p. 24).

« Il y a des raisons particulières pour qu'il fit des dévotions à Lorette : c'est que très probablement, pour faire accepter à sa femme cette séparation de dix-huit mois, il lui avait promis de faire un vœu au sanctuaire, particulièrement réputé en France, de Lorette, pour la santé fragile de leur fille. » (*Œuvres* de M., éd. Armaingaud, VII, I, P., 1925, p. LIX.)

Ce ne sont que suppositions. En tout cas, le chapitre ix du Livre III des *Essais*, où M. parle de son goût pour les voyages, laisse entendre que M^{me} de M. ne les voyait pas d'un trop bon œil; d'autre part, les lettres que nous avons d'elle nous la montrent extrêmement dévote, et elle réclamera à un prêtre, auquel elle sera fort attachée « des reliques de la vraie croix » (*Inventaire de la Collection Payen et Bastide sur Michel de M.* par G. Richou, P., 1878, p. 372). Et par contre la théorie des prières chez M. nous le présente peu disposé à demander des faveurs spéciales; et encore moins ce qu'il nous rapporte des « vœux et tableaux » (I, XI, 51, § 2 C). Les *Essais* ne font, je crois, que la brève allusion suivante à Notre Dame de Lorette :

A. « La difficulté donne prix aux choses.

(a) sans parler de la mystérieuse destinataire, réelle ou non, de l'*Apologie* (voir II, XII, 308, § 3 A sqq.; cf. F. STROWSKI, M., *sa vie publique et privée*, P., 1938, p. 157); (b) Cf. Prof. Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI Giornale del Viaggio di Michele de M. in Italia*, Città di Castello, 1889, p. 385, n. 3.

le signe de croix; et il raffole du « Pater » :

« c'est l'unique priere de quoy je me sers par tout et la repete au lieu d'en changer » (I, LVI, 404, § 1 C),

B. « Ceux de la marque (a) d'Ancone font plus volontiers leurs vœux à Saint Jaques (b), et ceux de Galice à Nostre Dame de Lorete; on fait au Liege grande feste des bains de Luques, et en la Toscane de ceux d'Aspa (c). » (II, xv, 383 AB fin.)

(2) Etienne Pasquier, dans une lettre à M. de Pelgé, publiée en 1619, dit que M. est mort chrétiennement : « Il mourut en sa maison de M., où lui tomba une esquincie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers plein d'entendement sans pouvoir parler. Au moyen (d) de quoy, il estoit contraint d'avoir recours à sa plume, pour faire entendre ses volontez. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria par un petit bulletin sa femme de semondre (e) quelques gentishommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivez qu'ils furent, il fit dire la Messe en sa chambre; et comme le Prestre estoit sur l'eslevation du Corpus Domini, ce pauvre Gentihomme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les mains jointes : Et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu. Qui (f) fut un beau miroir de l'intérieur de son Ame ». (*Lettres...*, P., 1619, t. II, p. 384.)

Mais le récit n'est pas celui d'un témoin oculaire; et peut-être, s'il est exact, a-t-il seulement, comme dit Miss M. E. Lowndes « la valeur ordinaire des récits de derniers moments, qui donnent si aisément un sens à des actions souvent involontaires et automatiques ». (*Michel de M.*, Cambridge, 1896, p. 211.) M. lui-même nous avertit à propos des agonisants : « ...Les voix (g) et responses courtes et descousues qu'on leur arrache à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere... », etc. (II, vi, 61, § 3 A).

De Pierre de Brach, beaucoup plus intime que Pasquier avec M., et beaucoup plus proche dans l'espace, nous possédons deux lettres émues relatives à la mort de M., où l'on ne trouve aucun des détails donnés plus tard par Pasquier. Il dit seulement : « ...J'y ay perdu le meilleur de mes amis; la France, le plus entier (h) et le plus vif esprit qu'elle eust oncques (i), tout le monde le vray patron et miroir de la naïfve premiere et pure philosophie, qu'il a tesmouignee aux escrits de sa vie; et à ce que j'ay entendu ce grand effect (k) dernier n'a pu en luy faire demantir ces hautes parolles... De la Motte-Montussau pres Bordeaux ce 10 octobre 1592 » (*Lettre à Antony Bacon*, publiée par M. Auguste Salles dans le « Bulletin des Amis de M. », nouv. série, n° 1, P., 1^{er} juin 1937, p. 11) (l). M. était mort le 13 septembre.

Dans sa préface à l'édition des *Essais* en 1595, M^{lle} de Gournay écrit : « Il est mort à 59 ans, l'an 1592, d'une fin si fameuse en tous les points de sa perfection, qu'il n'est pas besoin que je le publie davantage. Bien en publieray-je, si l'entendement me dure, les circonstances particulieres, alors que je les sçauray fort exactement, par la bouche de ceux mesmes qui les ont recueillies (car plusieurs autres tesmoins n'ont sceu confirmer ma creance)... » (p. xvii). Mais M^{lle} de G. n'a jamais publié, que nous sachions, le compte rendu qu'elle promettait.

Et si, comme M. le demande, nous interprétons « la mort par la vie » (II, xi, 128, § 3 C; cf. I, vii, 35 C), il n'est pas très exagéré de dire avec Pascal : « On ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement; or,

(a) marche; (b) Saint-Jacques de Compostelle, dans le royaume de Galice; (c) Spa, près de Liège; (d) à cause; (e) inviter, convier; (f) ce qui; (g) paroles; (h) complet, accompli; (i) jamais; (k) acte, fait, manifestation; (l) on trouvera le texte d'une lettre de Brach à Juste-Lipse dans plusieurs ouvrages, et p. ex. dans P. VILLEY, *M. devant la postérité*, P., 1935, pp. 350-351.

et il voudrait bien que ce fût l'unique prière de l'Eglise (1). Notons que le « Pater » ne contient rien de plus que l'expression d'un déisme assez vague, d'une résignation aux événements, d'une indulgence envers les hommes, et

il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre ». (*Pensées et Opuscules*, 16^e éd. Brunschvicg, P. (Hachette), 1929, p. 344). Et en effet des passages tels que les suivants ne sont pas rares dans les *Essais* :

B. « Nous troubons la vie par le soing de la mort, et la mort par le soing de la vie. »

C. « Un quart d'heure de passion (a) sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers... » (III, XI, 360, § 2 BC).

« La mort... Je croy à la verité que ce sont ces mines et appareils effroyables, de quoy nous l'entourons (b), qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre, les cris des meres, des femmes et des enfans, la visitation de personnes estonnées (c) et transies, l'assistance (d) d'un nombre de valéts pasles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumez, nostre chevet assiegé (e) de medecins et de prescheurs... Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel équipage. » (I, XX, 120 A, § 2.)

Et à propos d'un évanouissement : « C'eust été sans mentir une mort bien heureuse; car la foiblesse de mon discours (f) me gardoit d'en bien juger, et celle du corps d'en rien sentir ». (II, VI, 63 A.)

« La mort ne vous concerne ny mort ny vif : vif, parce que vous estes; mort, parce que vous n'estes plus. » (I, XV, 118, § 3 C) (cf. *supra*, p. 228, n. 1.)

Par contre M. écrit ailleurs, en plaidant pour son goût des voyages : « La plus part des choses necessaires, je les porte quand et (g) moy Et puis, nous ne scaurions eviter la fortune (h) si elle entreprend de nous courre sus (i). Il ne me faut rien d'extraordinaire quand je suis malade : ce que nature ne peut en moy, je ne veux pas qu'un bolus (k) le face. Tout au commencement de mes fièvres et des maladies qui m'atterrent, entier encore et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices Chrestiens, et m'en trouve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en faut moins que de medecins. Ce que je n'auray establi de mes affaires tout sain, qu'on ne s'attende point que je le face malade. Ce que je veux faire pour le service de la mort est tousjours fait; je n'oserois le deslaier (l) d'un seul jour. Et s'il n'y a rien de fait, c'est à dire (m) : ou que le doute m'en aura retardé le choix, car par fois c'est bien choisir que ne choisir pas, ou que tout à fait je n'auray rien voulu faire » (III, IX, 266 B, § 2).

Quoique la fin de ce texte en diminue la portée, il offre un argument en faveur du récit de Pasquier (n). M., accoutumé à suivre tous les usages de la religion catholique, et encore que sceptique, ne se refusant même pas toujours à la superstition (v. *infra*, p. 246 et n. 1), enfin plein du souvenir de la mort catholique — bien que peut-être encore plus païenne et antique que chrétienne — de son ami La B. (o) a pu fort bien mourir dans les formes d'usage. Mais, en définitive, ce point, ni incontestablement faux, ni nettement vérifié, reste douteux.

(1) I, LVI, 403 AC, § 2.

(a) d'endurance passive; (b) entourons; (c) comme foudroyées; (d) la présence; (e) ce n'est pas une simple figure. L'abbé Dreano écrit : « Pour vaincre les appréhensions des chrétiens [à qui les derniers sacrements annonçaient leur mort prochaine], les médecins et les prêtres avaient reçu l'ordre de faire le siège autour des malades. Le concile de Bordeaux avait rappelé cette obligation et les peines encourues par les négligents. » (M. Dreano donne la référence de cette décision) (*La Pensée religieuse de M., P.*, 1936,

surtout ce « *Ne nos inducas in tentationem* » (1) qui, en les excusant d'avance quelque peu, plaisait si fort à Montaigne (2).

Et nous verrons que les pratiques dévotes dont les *Essais* et le *Journal de Voyage* nous témoignent en plusieurs endroits, se concilieraient aussi bien, même s'il fallait les prendre pour argent comptant (3), avec sa pensée libre mais conservatrice, qu'elles se concilient peu avec la laïcité générale des *Essais* sur tous les points de la vie et de la mort chrétiennes. On a parlé quelquefois d'une cloison étanche permettant en Montaigne la cohabitation d'une âme catholique et d'une humeur païenne, ou, si l'on veut, « le divorce persistant de sa foi et de sa raison » (4). Il n'est pas impossible de le soutenir. Mais malgré le « lopinisme » (5) de notre auteur il est bien plus plausible de dire, avec Marc Citoleux :

« Imagine-t-on qu'un Montaigne, convaincu de la présence de Jésus-Christ dans l'hostie, après avoir communiqué, puisse, l'instant d'après, sans la moindre protestation de l'esprit ou de la conscience, ou par le miracle de cloisons étanches, penser avec l'orgueil stoïcien ou l'incertitude pyrrhonienne, et vivre en pourceau d'Epicure ? » (6),

(1) « Ne nous induis pas en tentation. »

(2) III, x, 312 B.

(3) L'abbé Dréano écrit : « Sous peine d'excommunication, les fidèles dans la province de Bordeaux sont tenus d'assister à la messe de leur paroisse au moins un dimanche sur trois. Le Concile de 1583 renouvelle la prescription et la peine, qui fut portée, dit-il, « par un vieux décret ». Depuis plusieurs années, le Parlement avait donné à la mesure force de loi, et M., on le verra, n'avait pas l'habitude de résister à des obligations de cet ordre si nettement formulées » (*La Pensée religieuse de M.*, P., 1936, p. 101). Si même il l'avait voulu — heurtant ses habitudes, ses traditions familiales, ses sentiments — M. aurait-il osé interrompre le service traditionnel dans la chapelle de son château, et la sonnerie régulière de sa cloche ? de même en voyage avec sa suite, se dispenser d'assister aux offices en pays chrétien ? Cf. *supra*, p. 222, n. 3.

(4) P. ex. P. VILLEY, *Les Sources et l'Evolution des Essais de M.*, P., 1908, t. II, p. 571.

(5) Cf. *supra*, pp. 3 et 164.

(6) *Le vrai M., théologien et soldat*, P., 1937, p. 109. M. Citoleux, il est vrai, tire de là argument pour ne voir « dans le développement des *Essais* ni

p. 366. Ouvrage très documenté); (f) esprit, raisonnement; (g) avec; (h) le destin, le sort; (i) courir sus; (k) cachet de terre d'Orient, employé comme médicament; (l) différer; (m) cela veut dire; (n) malgré les termes fort exagérés, semble-t-il (cf. *supra*, pp. 104 sqq.) dans lesquels il parle des rapports de M. avec M^{lle} de Gournay : « Il laissa deux filles, l'une naquit de son mariage..., héritière de tous ses biens, l'autre sa fille par alliance... », etc. (*Lettres*, P., 1619, t. II, p. 384.); (o) cf. P. VILLEY, *Les Sources et l'Evolution des Essais de M.*, P., 1908, t. I, pp. 24 et 43, et surtout F. STROWSKI, *M.*, 2^e éd., P., 1931, pp. 67-70.

question d'autant plus pertinente que Montaigne nous déclare lui-même ne pas suivre

« la secte (1) de Pythagoras, que les hommes prennent une ame nouvelle quand ils approchent les simulacres (2) des Dieux pour recueillir leurs oracles. » (III, II, 37 C.)

Et si l'on examine l'idée que Montaigne a de la vertu, on verra qu'elle ressemble à tout ce qu'on voudra, sauf à la vertu chrétienne, dont lui-même faisait le signe, sinon l'essence du christianisme. Son livre ne laisse pas à la charité une place éminente, et encore moins à la chasteté, et encore moins au repentir. Et comme Vinet le remarque,

« Montaigne parle assez souvent de Dieu, mais nulle part comme du terme où doit aboutir notre obéissance à la loi morale. » (3).

Allons plus loin (4), Montaigne ébranle la morale théorique et le droit, et par un procédé qui ressemble à celui par lequel il ébranle la religion. De même que, dans *l'Apoplogie*, il constate que

« nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans; ou suivons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoins, pareilles promesses et menaces nous pourroyent imprimer par mesme voye une croyance contraire » (II, XII, 155 A, § 3 A),

paganisme, ni incrédulité, mais un sermon » (*ib.*, p. 146), et, p. ex. dans les gaillardises du chapitre V du livre III l'effort suprême de la sincère et humble confession chrétienne.

(1) Doctrine.

(2) Les images.

(3) *Essais de philosophie morale et religieuse*, P., 1837, p. 50.

(4) Auparavant, notons que M. avait au moins autant à être prudent sur la question morale que sur la religieuse, et qu'il prend souvent le même ton dans les deux cas. Lorsque, contre l'opinion catholique, il nie la sorcellerie, il prend soin d'ajouter : B. « Ce que je dis, comme celui qui n'est ny juge ny conseiller des Roys ny s'en estime de bien loing digne, a'ns (a) homme du commun, nay et voué à l'obéissance de la raison publique et en ses faicts et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte au préjudice de

(a) mais.

de même, dans le chapitre *De la Coustume*, où il rassemble tant d'étranges règles morales de divers pays, il déclare que

« les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume : chacun ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvées et receuës autour de luy, ne s'en peut desprendre sans remors ny s'y appliquer sans applaudissement. » (I, xxiii, 146, § 6 C.)

A. « Nous... nos meurs... Ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeir aux loix de son pays.

B. « comme est l'advis de Socrates inspiré, dict-il, d'un conseil divin.

A. « Et par là que veut elle dire, sinon que nostre devoir n'a autre regle que fortuite ? La verité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'atacheroit pas à la condition des coustumes de cette contrée ou de celle là... », etc. (II, xii, 337 § 2 AB) (1).

« Puisque les loix ethiques, qui regardent le devoir particulier de chacun en soy, sont si difficiles à dresser comme nous voyons qu'elles sont, ce n'est pas merveille (2) si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont davantage. » (III, xiii, 387 B.)

la plus chetive loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy.

C. « Car en ce que je dy, je ne pleuvis (a) autre certitude, sinon que c'est ce que lors j'en avoy en ma pensée, pensée tumultuaire (b) et vacillante. C'est par manière de devis (c) que je parle de tout, et de rien par maniere d'advis...

B. « Je ne serois pas si hardy à parler s'il m'appartenoit d'en estre creue... », etc. (III, xi, 335 BC) (cf. II, iii, 26 A, § 1).

Tout à fait de même en morale :

B. « Excusons icy ce que je dy souvent, que je me repens rarement

C. « et que ma conscience se contente de soy : non comme de la conscience d'un ange ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme;

B. « adjoustant tousjours ce refrain, non un refrain de ceremonie, mais de naïfve et essentielle submission : que je parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution (d), purement et simplement, aux creances communes et legitimes. Je n'enseigne point, je raconte. » (III, ii, 29, § 2 BC).

C'est de même aussi dans les deux cas qu'il met comiquement le doigt sur les lèvres :

« Voylà ce qu'il dict (e), et qu'un Chrestien devoit éviter de passer par sa bouche. » (II, xii, 267 A, § 3).

B. « Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux teus que publiez

C. « aux faibles esprits. » (*Ib.*, 342 BC, § 3).

(1) Par contre, II, xxxvii, 584, § 2 C.

(2) Etablir.

(a) garantis; (b) désordonnée et hasardeuse; (c) causerie; (d) décision; (e) il s'agit d'un « moqueur ancien », qui déclare que Dieu ne peut pas tout : changer le passé, ressusciter les morts, se tuer, etc.

A. « Quelle bonté (1) est-ce que je voyais hyer en credit et demain plus,

C. « et que le traict d'une riviere faict crime ?

« Quelle verité que ces montaignes bornent, qui est men-songe au monde qui se tient au delà ? (2).

A. « Mais ils sont plaisans quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes (3) fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence. Et, de celles-là, qui (4) en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis-je autrement nommer cela que deffortune, que d'un nombre de loix si infiny il ne s'en rencontre au moins une que la fortune

C. « et temerité (5) du sort

A. « ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations ?) ils sont, dis-je, si miserables que de ces trois ou quatre loix choisies il n'y en a une seule qui ne soit contredite et desadvoëe, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne (6) vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles (7), que l'université (8) de l'approbation. Car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuivriens sans doubte (9) d'un commun consentement. Et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le voudroit pousser au contraire de cette loy. *Qu'ils m'en montrent, pour voir*, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient autre essence à la justice des loix que l'autorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez et demeuroient des noms vains de choses indifferentes. Thrasimachus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur.

« Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coutumes et loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs comme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitale-ment (10) defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur,

(1) Bien.

(2) On reconnaît ici un des nombreux passages qui frappèrent Pascal, par leur idée et par leur forme.

(3) Certaines, plusieurs.

(4) Tel.

(5) Hasard.

(6) Signe, preuve.

(7) Démontrer que certaines lois sont naturelles.

(8) Universalité.

(9) Sans aucun doute.

(10) Au prix de la tête.

*gentes esse feruntur
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore* (1)

« Le meurtre des enfans, meurtre des peres (2), communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se trouve receu par l'usage de quelque nation. » etc. (II, XII, 338-339 AC.) (3).

Citons encore ces textes péremptoires :

« Les loix prennent leur autorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance... » (*Ib.*, 343 A.)

B. « Les loix se maintiennent en credit, non par ce qu'elles sont justes, mais par ce qu'elles sont loix.

« C'est le fondement mystique de leur autorité; elles n'en ont point d'autre.

C. « Qui bien leur sert (4). Elles sont souvent faictes par des sots, plus souvent par des gens qui, en haine d'égalité, ont faute d'équité, mais tousjours par des hommes, autheurs vains et irresolus (5). » etc. (III, XIII, 389 fin-390 BC.) (6).

Plus mesuré peut-être que certains sociologues, Montaigne, tout en faisant une grande part à la « coustume », à l'empreinte de la société sur l'individu, n'oublie pas d'en faire une aussi grande à la nature individuelle même (7), à l'âge (8), aux circonstances de la vie (9).

(1) « On dit qu'il y a des nations où le fils s'unit à la mère, et le père à la fille, où l'affection familiale se double par l'amour. » (Ovide, *Métam.*, X, 331).

(2) Parents.

(3) V. aussi II, VIII, 76 A, § 2.

(4) Ce qui leur est très profitable.

(5) Sans fermeté.

(6) Nombreux sont les passages où M. s'attaque aux lois, et en particulier à celles de la France, p. ex. I, XXIII, 149 sqq.; III, XIII, 387 sqq. Il est vrai qu'il les critique surtout comme contradictoires, mal faites et iniques, plutôt qu'en tant que lois.

(7) B. « Ainsi que les fruicts naissent divers et les animaux, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperans et dociles : icy subjects au vin, ailleurs au larcin ou à la paillardise; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance;

C. « icy à la liberté, icy à la servitude;

B. « capables d'une science ou d'un art, grossiers ou ingenieux, obeissans ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte (a) l'inclination du lieu où ils sont assis (b), et prennent nouvelle complexion (c) si on les change de place, comme les arbres... » (II, XII, 333 BC).

(8) Cf. III, II, 41 sqq.

(9) Cf. I, XXIII, 139.

(a) comporte; (b) place; (c) manière d'être, nature.

Montaigne voit avant tout dans l'homme ce qu'il y a en lui de donné. On est ceci ou cela, par nature : aucune idéologie, aucun refoulement n'y changera rien. C'est avec ce sentiment que Montaigne se décrit à nous : ainsi, parlant de la pudeur :

« Moy, qui ay la bouche si effrontée, suis pourtant *par complexion* touché de cette honte. » (I, III, 20 B.)

De même, à propos du vol :

« Je suis Gascon, et si (1) n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus *par complexion* que je ne l'accuse par discours (2)... » (II, VIII, 78 B.)

De l'ivrognerie :

« Mon goust et *ma complexion* est plus ennemie de ce vice que mon discours (3). » (II, II, 17 A, § 3.)

Du mensonge :

« Mon ame, *de sa complexion*, refuit la menterie et hait mesmes à la penser » (II, XVIII, 430 C, § 4),

et d'une manière générale :

« Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay *d'une complexion* plus dereglée, je crains qu'il fut allé piteusement de mon faict... Je ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul granmercy dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices... je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. » (II, XI, 131 A.) (4).

Et il parle de son hérédité, de son éducation, du hasard. Ce n'est pas autrement qu'il constate qu'il est assez paresseux, quelque peu colérique, guère chaste, qu'il a mauvaise mémoire, qu'il n'est pas enclin à la tristesse, ou qu'il a de fortes moustaches.

Montaigne « se repent rarement » et « sa conscience se contente de soi » (5) :

« Quant à moy, je puis desirer en general estre autre; je puis

(1) Pourtant il.

(2) Condamne par raison.

(3) Ma raison.

(4) Cf. aussi II, XI, 134.

(5) *Supra*, p. 236, n., § 5 C.

condamner et me desplaire de ma fortune universelle (1), et supplier Dieu pour mon entière reformation et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle. Mais cela, je ne le dois nommer repentir, ce me semble, non plus que le desplaisir de n'estre ny Ange, ny Caton. Mes actions sont réglées et conformes à ce que je suis et à ma condition. Je ne puis faire mieux. » (III, II, 38 B, § 2.)

« Si j'avois à revivre », écrit-il encore, « je revivrois comme j'ay vescu; ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'advenir. » (*Ib.*, 42 C.)

B. « Je ne suis plus en termes (2) d'un grand changement, et de me jeter à un nouveau trein et inusité. Non pas mesme vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir autre...

C. « je me plaindroy... de quelque acquest (3) interne. Il vaut quasi mieux jamais que si tard devenir honneste (4) homme... » (III, x, 304 BC.)

« Nostre vie est partie en folie, partie en prudence (5). Qui n'en escrit que reveremment et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Je ne m'excuse pas envers moy; et si je le faisois, ce seroit plustost de mes excuses que je m'excuseroy que de nulle autre partie. Je m'excuse à certaines humeurs (6), que je tiens plus fortes en nombre que celles qui sont de mon costé... » (III, v, 138-139 C.)

« C'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir (7); c'est une maladie particuliere, et qui ne se voit en aucune autre creature, de se haïr et desdesigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre autre chose que ce que nous sommes. » (II, III, 31 A, § 2.) (8).

Il dirait volontiers de lui comme il dit de son livre :

« Je corrigerois bien une erreur accidentale... mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. » (III, v, 121 B, § 3.)

Bien qu'il « se contente de vivre une vie seulement

(1) Ma nature d'ensemble.

(2) En condition.

(3) Progrès.

(4) Convenable.

(5) Sagesse.

(6) Pour des personnes qui ont certaines manières de voir.

(7) Négligeons notre être, ne tenons pas compte de nous-mêmes.

(8) Il ne croit du reste pas aux transformations radicales : « Les inclinations naturelles s'aident et fortifient par institution (a); mais elles ne se changent guiere et (b) surmontent... On n'extirpe pas ces qualitez (c) originelles, on les couvre, on les cache... » (III, II, 34-35); et plus loin : « A la vérité, nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis. » (*Ib.*, 43 B).

(a) éducation; (b) ni ne se; (c) manières d'être.

excusable » (1), il est vrai qu'on trouve souvent chez Montaigne des paroles empreintes d'un indiscutable enthousiasme pour la vertu (2). Mais cet enthousiasme n'est jamais aussi grand que quand il s'agit d'une

« vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse paillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes »,

et vers laquelle on puisse arriver

« par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment et d'une pante facile et polie, comme est celle des voutes celestes » (I, xxvi, 207-208 C) (3),

une vertu qui

« moderant les plaisirs humains »

les tienne

« en haleine et en goust » ; « retranchant ceux qu'elle refuse,... nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse ; et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satiété, maternellement, sinon jusques à la lasseté... »,

une vertu qui

« aime la vie,... aime la beauté et la gloire et la santé »,

et dont

« l'office propre et particulier c'est sçavoir user de ces biens là reglement, et les sçavoir perdre constamment (4)... » (*Ib.*, 208-209 C *passim*.)

En définitive, il semble bien qu'il attribue à l'idéal moral un rôle secondaire, et que, si son égoïsme n'exige rien d'autrui, l'on puisse dire avec G. Guizot :

« Montaigne a de la moralité, mais point de morale. » (5).

(1) III, ix, 226 B, § 1.

(2) Si l'homme se coupe aussi facilement en lopins que le pense parfois M. (cf. *supra*, pp. 3 AB et 164), il est commode de voir deux M. dans la morale de M. : tantôt l'ami de La B. (cf. Gr. NORTON, *Early writings of M.*, New-York, 1904, p. 84) et tantôt l'ami de lui-même.

(3) Opinion contraire : II, xi, 123-125 ; mais M. revient ensuite à la première : *ib.*, 126 sqq.

(4) Avec constance.

(5) M., *études et fragments*, publiés par A. Salles, P., 1899, p. 123.

Ainsi, le moi de Montaigne est délivré de tout ce qui n'était pas lui-même; il lui est possible de s'aimer véritablement, hors du simple reflet de dogmes extérieurs, pense-t-il, à sa simple conscience :

« La plus part des reigles et preceptes du monde prennent ce train de nous pousser hors de nous et chasser en la place (1), à l'usage de la société publique. Ils ont pensé faire un bel effect (2) de nous destourner et distraire de nous, presupposans que nous n'y tinsions que trop et d'une attache trop naturelle; et n'ont espargné rien à dire pour cette fin. Car il n'est pas nouveau aux sages de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont... Quand ils nous ordonnent d'aymer avant nous trois, quatre et cinquante degrez (3) de choses, ils representent l'art des archiers qui, pour arriver au point (4), vont prenant leur visée grande espace au dessus de la bute (5)...

« J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes autres religions, il y avoit des mysteres apparents pour estre montrez au peuple, et d'autres mysteres plus secrets et plus hauts, pour estre montrés seulement à ceux qui en estoient profez (6). Il est vray-semblable que *en ceux icy se trouve le vray point de l'amitié que chacun se doit*... une amitié salulaire et reiglée, également utile et plaisante (7). Qui en sçait les devoirs et les exerce... sçachant exactement ce qu'il se doit, trouve dans son rôle qu'il doit appliquer à soy l'usage des autres hommes et du monde, et, pour ce faire, contribuer à la société publique les devoirs et offices qui le touchent...

« Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les parolles, et la sueur et le sang au besoing :

*non ipse pro charis amicis
Aut patria timidus perire.* (8)

« Mais c'est par emprunt et accidentalement, l'esprit se tenant toujours en repos, et en santé, non pas sans action, mais sans vexation (9), sans passion... On faict pareilles choses avec divers efforts et differente contention (10) de volonté... » etc. (III, x, 298-300 B.)

Ce texte, en nous montrant que la raison de Montaigne

(1) Sur la place publique.

(2) Arriver à un beau résultat.

(3) Echelons à gravir.

(4) Au bon endroit, avec précision.

(5) But.

(6) Initiés.

(7) V. *supra*, p. 205 fin.

(8) « Tout prêt moi-même à mourir pour mes chers amis ou pour ma patrie. » (HORACE, *Odes*, IV, ix, 51).

(9) Agitation.

(10) Effort, tension.

joue chez lui un rôle libérateur, non pas destructif ou constructif, nous amène au second effet principal de son amitié intérieure. Autant il s'applique à dénoncer coutume et habitude dans toutes les règles par lesquelles son esprit pourrait, intellectuellement ou moralement, le tyranniser, autant Montaigne s'applique à les justifier doucement, par la même coutume et la même habitude, quand l'esprit pourrait tyranniser contre elles en menaçant et l'équilibre intime et les plaisirs de société qu'elles conditionnent (1). D'où conformité, mais une conformité extérieure, avec son entourage :

« Ces considerations », dit-il au chapitre *De la Coustume*, après avoir montré la relativité et l'incohérence des lois et des mœurs, « ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le stille commun; ains (2), au rebours, il me semble... que le sage doit au dedans retirer son ame de la presse (3), et la tenir en liberté et puissancé de juger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons et formes receues. » (I, xxiii, 150-151 A.)

C'est ce qui explique qu'en même temps qu'il refuse l'essence du dogme, il puisse rester sincèrement attaché à la lettre; et c'est aussi ce qui explique son attitude politique, alors si inséparable de la confession religieuse (4), son conservatisme tolérant.

« Les loix m'ont osté de grand peine; elles m'ont choisy party et donné un maistre : toute autre superiorité et obligation doibt estre relative à celle là et retrenchée (5). » (III, I, 13 B)

« Ce que j'adore aux Roys, c'est la foule de leurs adorateurs. Toute inclination et soumission leur est deuë, sauf celle de l'entendement. Ma raison n'est pas duite (6) à se courber et flechir, ce sont mes genoux. » (III, viii, 201, § 3 B.)

A. « Je ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse aysément emporter à la foule : je ne me fie pas assez en mes forces pour

(1) « Toute estrangeté et particularité en nos meurs est evitable (a) comme ennemie de communication et de société » (I, xxvi, 214 A) « et comme monstrueuse (b) » (*ib.*, C).

(2) Mais.

(3) Foule.

(4) Cf. l'expression dont use M. pour désigner le parti des catholiques, auquel il reste attaché : « ceux qui marchent dans le vieux train, soubz l'ancienne police (c) des loix. » (II, xxxiv, 552 A, § 2).

(5) Restreinte à elle.

(6) Formée, instruite.

(a) à éviter; (b) contre nature; (c) gouvernement, régime, autorité.

entreprendre de commander ny guider; je suis bien aise de trouver mes pas trassez par les autres. S'il faut courre (1) le hazard d'un choi incertain, j'ayme mieux que ce soit sous tel, qui s'assure plus de (2) ses opinions et les espouse plus que je ne fay les miennes (3),

B. « ausquelles je trouve le fondement et le plant (4) glissant. Et si (5) ne suis pas trop facile au change, d'autant que j'apperois aux opinions contraires une pareille foiblesse... (6).

A. « Notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle (7) et à la contestation...

« En ces discours (8) politiques : à quelque rolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vostre compagnon, pourveu que vous ne venez à choquer les principes trop grossiers (9) et apparens (10). Et pourtant, selon mon humeur, és affaires publiques, il n'est aucun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieux que le changement et le remuement... » etc. (II, XVII, 439-440 AB) (11).

(1) Courir.

(2) A plus d'assurance dans.

(3) Cf. I, XLII, 336 A, § 3 fin; opinion semblable.

(4) Le sol sur lequel elles reposent.

(5) Aussi, ainsi.

(6) Cf. l'*Entretien avec M. de Sici sur Epictète et M.* : « M., considerant bien combien il y a que l'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres : et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets de peur d'y enfoncer en appuyant; et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que quelque peu qu'on serre la main ils s'échappent entre les doigts et la laissent vide. » etc. (in BLAISE PASCAL, *Pensées et Opuscules*, 16^e éd. Brunschvicg, P. Hach., 1929, p. 157). Cf. III, x, 297, § 2 B et II, XII, 238 C, § 1 fin, sur la religion.

(7) Mouvement, hésitation.

(8) Raisonnements.

(9) Simples.

(10) De sens commun.

(11) Cf. la suite; et *supra*, p. 196, n. 2; M. écrit encore : « Il y a grand doute, s'il se peut trouver si evident profit au changement d'une loy receue, telle (a) qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police (b), c'est comme un bastiment de diverses pieces jointes ensemble, d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente. » (I, XXIII, 151 A, § 2). De même en religion : « Ou il faut se submittre du tout (c) à l'autorité de nostre police (b) ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeissance. Et d'avantage (g), je le puis dire pour l'avoir essayé (d), ayant autrefois usé de cette liberté de mon choi et triage particulier, mettant à nonchaloir (e) certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage (f) ou plus vain ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans, j'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tres-solide et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste. » (I, XXVII, 234 A). Si ce passage est sincère, il fournit un argument à la thèse selon laquelle M. est bon catholique. Mais nous ne croyons pas qu'il suffise à contrebalancer les arguments de la thèse opposée. D'ailleurs cf. III, v, 92, l. 4.

(a) quelle; (b) Etat, gouvernement, législation; (c) tout à fait; (d) expérimenté; (e) négligeant; (f) aspect; (g) en outre.

« Aus presens brouillis (1) de cet estat..., hors le neud du debat, je me suis maintenu en equanimité (2) et pure indifference...

« Je veux que l'avantage soit pour nous, mais je ne forcene (3) point s'il ne l'est... » etc. (III, x, 307 B, §§ 1 et 2.)

« La plus part de mes actions se conduisent par exemple non par choïs. » (III, v, 91 B, § 2.)

Montaigne admire les Indiens disant aux Espagnols

« qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estans si utilement servis si long temps » (III, vi, 169 B)

et il

« trouve... qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage [chez les Cannibales de la côte orientale du Brésil]... sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage; comme de vray il semble que nous n'avons autre mire (4) de la verité et de la raison que l'exemple et idée (5) des opinions et usances du pais où nous sommes. Là est tousjours la parfaicte religion, la parfaicte police (6), perfect et accomply usage de toutes choses... » etc. (I, xxxi, 265 A, § 3.)

De même que deux amis s'aimeront d'autant plus vraiment qu'ils pourront davantage s'accepter l'un l'autre tels qu'ils sont; de même, le chef-d'œuvre de l'amitié intérieure, c'est d'arriver à s'accommoder de soi tel que l'on est, une fois reconnues certaines limites raisonnables de transformation possible; et Montaigne pense avoir eu le privilège de connaître ces deux amitiés sous leur forme la plus véritable. Et la seconde comme la première (7), il la déclare divine :

« C'est une absolue perfection, et comme *divine*, de sçavoyr jouyr loialement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions (8), pour n'entendre (9) l'usage des nostres, et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y fait » (III, xiii, 450 B, § 3),

nous dit la dernière page des *Essais*.

(1) Troubles.

(2) Egalité d'humeur.

(3) Je ne perds pas la raison.

(4) Point de mire.

(5) Type, modèle.

(6) Régime politique.

(7) V. *supra*, p. 161.

(8) Manières d'être.

(9) Parce que nous n'entendons pas.

Montaigne s'accepte donc tout entier, ne renie rien de son être, pas plus ses habitudes dévotées et morales que les sensuelles, pas même celles qui marqueraient supersaturation chez un autre (1). Il cherche le bonheur plutôt que la vérité (2); et son expérience lui apprend qu'il est sujet sur certains points à la douleur du remords et au contentement du bien faire (3): il agira donc en conséquence, de même que, sur les autres, il ne tiendra pas à se réformer.

« Moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la réalité, encores bien massive, et qui, si je l'osois confesser, ne trouverois l'avarice guere moins excusable que l'ambition, ny

(1) « Nous autres, qui privons nostre jugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses, et, si nous n'y prestons le jugement, nous y prestons aisément l'oreille. Où (a) l'un plat (b) est vuide du tout (c) en la balance, je laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille. Et me semble estre excusable si j'accepte plustost le nombre impair; le jeudy au pris (d) du vendredy; si je m'aime mieux douziesme (e) ou quatorziesme que treziesme à table; si je vois plus volontiers un lièvre costoyant que traversant mon chemin quand je voyage, et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries (f), qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute. Pour moy, elles emportent seulement l'inanité (g), mais elles l'emportent. Encores sont en poids les opinions vulgaires et casuelles (h) autre chose que rien en nature. Et, qui ne s'y laisse aller jusques là, tombe à l'avanture (i) au vice de l'opiniastreté pour éviter celui de la superstition. » (III, VIII, 185-186 B). Par contre III, v, 92.

(2) Cf. *supra*, p. 17 et 149; et *infra*, p. 254 sqq.

(3) « Le vice laisse comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousjours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme (k). Car la raison efface les autres tristesses et douleurs; mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus griefve (l), d'autant qu'elle naist au dedans... Il n'est pareillement bonté qui ne resjouysse une nature bien née. Il y a certes je ne sçay quelle congratulation de bien faire qui nous resjouit en nous mesmes, et une flerté genereuse (m) qui accompagne la bonne conscience. Une ame courageusement vitiueuse se peut à l'aventure (i) garnir de securité, mais de cette complaisance et satisfaction elle ne s'en peut fournir... Ces témoignages de la conscience plaisent; et nous est grand benefice que cette esjouissance naturelle, et le seul payement qui jamais ne nous manque. » (III, II, 29-30 B).

« Quiconque attend la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritée, l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy... » (II, v, 49 A, § 3).

A. « La conscience... Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'assurance et de confiance. »

B. « Et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards (n) d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secreete science (o) que j'avois de ma volonté et innocence de mes desseins. » (*Ib.*, 50 AB, § 3).

(a) lorsque; (b) un des plateaux; (c) entièrement; (d) en comparaison; (e) qu'on soit douze...; (f) rêvasseries, sottises; (g) elles sont plus lourdes que rien dans la balance; (h) fortuites; (i) peut-être; (k) notons pourtant avec M. F. Strowski que cette phrase appartient presque textuellement à Amyot (*M.*, 2^e éd., P., 1931, p. 97); (l) pénible; (m) noble; (n) périls; (o) certitude.

la douleur moins evitable (1) que la honte, ny la santé moins desirable que la doctrine (2), ou la richesse que la noblesse. » (III, ix, 239 B, § 3.)

Il est malaisé de ne pas haïr les vices, nous dit-il (3), quoiqu'il compense quelquefois le déplaisir du vice par le plaisir du vice (4), et qu'il les juge nécessaires à notre être, partie intégrante de notre structure (5) — mais « il tient pour vices » même ceux

« que l'opinion des hommes a forgé, voire fauce et erronée, si les loix et l'usage l'auctorise (6). » (III, ii, 29 B, § 3 fin.)

Ne dira-t-il pas :

B. « Appelons encore nature l'usage et condition de chacun de nous... L'accoustumance est une seconde nature, et non moins puissante.

C. « Ce qui manque à ma coustume je tiens qu'il me manque... » (III, x, 303-304 BC)

A. « ...tant y a que la plupart des vices, je les ay de moy mesmes en horreur... d'une opinion si naturelle et si mienne que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans que aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas (7) mes discours propres (8) qui pour s'estre débandez en aucunes (9) choses de la route commune, me licentieroient (10) aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr.

B. « Je diray un monstre (11), mais je le diray pourtant : je trouve par là, en plusieurs choses, plus d'arrest et de reigle en mes meurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins desbauchée que ma raison (12).

C. « ...Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats (13), se porta (14) en sa vie tresdevotieusement et laboureusement (15). Il escrit à un sien amy qu'il ne vit que de pain bis et d'eau, qu'il luy envoie un peu de fromage pour quand

(1) A éviter.

(2) Science.

(3) III, ii, 29 B, § 3.

(4) III, ii, 36 B, § 1.

(5) III, i, 7 B, §§ 3 et 4.

(6) Leur donnent de l'autorité.

(7) Pas même.

(8) Mes propres raisonnements.

(9) Certaines.

(10) Me donneraient permission de, m'autoriseraient.

(11) Une chose monstrueuse.

(12) Opinion contraire : même page, fin A, sqq.

(13) Mous, relâchés.

(14) Comporta.

(15) En homme dur à la peine.

il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon à faict (1), il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle (2) propriété, sans loy, sans raison, sans exemple (3) ? » (II, xi, 132 ABC.)

« Je suy quelques vices, mais j'en fuy d'autres autant qu'un saint scauroit faire. » (*Ib.*, 133 C, § 3.)

Son horreur de certains vices reste l'horreur de certains vices, comme son amour de certaines vertus reste tel et s'exerce comme tel, sans intervention intempestive d'une raison dont la liberté est en retour respectée aussi.

« Je suy le langage commun, qui faict difference entre les choses utiles et les honnestes; si (4) que d'aucunes (5) actions naturelles, non seulement utiles mais necessaires, il les nomme deshonestes et sales. » (III, i, 15 B, § 2.)

Pourquoi et pour qui Montaigne modifierait-il ses habitudes ?

« La société publique n'a que faire de nos pensées » (I, xxiii, 151 A),

surtout quand elles dissolvent les erreurs qui la soutiennent, selon lui.

A son ami, Montaigne se serait montré tel qu'il est; pour lui, il serait peut-être allé jusqu'au bout des idéaux qu'il conserve (6); mais il n'est plus.

« Vous et un compagnon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous mesmes. » (I, xxxix, 318 A.)

Mais cela change !

Qu'on ne s'étonne donc pas trop de le voir admirer si fort Caton, Scipion, Socrate, Epaminondas (7), et d'insérer au milieu de son éloquent éloge de ce dernier cette petite note personnelle :

(1) Tout à fait.

(2) Générale, qui tient à la nature d'ensemble.

(3) Modèle.

(4) De façon.

(5) Certaines, plusieurs.

(6) Cf. Son « Pour qui ? » (III, ix, 261 B § 2).

(7) Il semble que M. pense moins à nous dire ce que nous devons faire qu'à noter les limites des possibilités humaines. « Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde, d'autres assés s'en meslent, mais ce que j'y fay. » (I, xxviii, 247-248 C). « Je desire singulierement qu'on nous juge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. » (I, xxxvii, 295 C, § 2).

« Pour un homme non saint, mais galant homme qu'ils nomment (1), de meurs civiles et communes, d'une hauteur modérée, la plus riche vie que je sçache à estre vescu entre les vivans, comme on dict, et estoiffée de plus de riches parties (2) et desirables, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiades à mon gré. » (II, xxxvi, 571-572 C.)

C'était certes un modèle assez piquant que ce bel et riche ambitieux, cultivé et aimable, mais ivrogne et débauché — et de quelle débauche ! — qui n'avait reculé ni devant la trahison, ni peut-être devant le sacrilège (3) !

S'il y a une vertu que Montaigne ait louée par-dessus toutes les autres, c'est la franchise et la sincérité, et nombreux sont les passages des *Essais* où il stigmatise le mensonge.

« Le mentir... Si nous en connoissons l'horreur et le poids (4), nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes... » (I, ix, 41 C.)

« Dire verité.. C'est la premiere et fondamentale partie de la vertu. Il la faut aymer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, par ce qu'il y est d'ailleurs obligé et par ce qu'il sert (5), et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, n'est pas veritable suffisamment...

« La menterie... J'ay un'interne vergongne (6) et un remors piquant (7), si par fois elle m'eschappe, comme par fois elle m'eschappé, les occasions me surprenant et agitant impremeditément. » (II, xvii, 430, §§ 4 et 5 C.)

Et, de même que La Boétie

« estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant. » (I, xxviii, 250 A, § 2.)

(1) Comme on dit.

(2) Qualités.

(3) La B. avait jadis comparé M. à Alcibiade, dans sa grande satire latine, trouvant l'un et l'autre aussi vaillamment disposés pour le bien comme pour le mal. (*Œuvres*, p. 226, vv. 37-52). Quant à lui, M. admire chez « ce folastre d'Alcibiades » (II, xxxvi, 566 A, fin) sa « merveilleuse » faculté de transformation : « autant reformé en Sparte comme voluptueux en Ionie. » (I, xxvi, 215 A, § 1; sa science des plaisirs (*supra*, p. 218, n. 8); il signale en Alcibiade « certaine affeterie consente (a) de sa beauté » (II, xvii, 410 A, § 3); cite l'anecdote du chien (III, iv, 69 B, § 3); excuse en lui seul le vice de l'ambition (III, x, 320 C, § 2); comme lui se plaint à regarder autant à la forme qu'au fond, à l'avocat qu'à la cause (III, viii, 192 B, § 1), mais, comme lui, ne veut pas d'une justice où il doit dépendre de son avocat plus que de son innocence (III, xiii, 388 B, § 3).

(4) L'importance.

(5) Parce que cela profite.

(6) Honte.

(7) Aigu.

(a) Consciente.

« Il n'est passetemps si léger », dit Montaigne, « où je n'apporte du dedans, d'une propension naturelle et sans estude (1), une extreme contradiction (2) à tromper. » (I, xxiii, 140 C, § 1.) (3).

Mais voyons de plus près de quelle manière Montaigne cède à ce grand élan de sincérité qu'il trouve en lui.

« Etre vrai en tout et toujours », dit Ruel, tel est l'objet que s'est proposé Montaigne... Certes, il n'ignore pas que la morale non seulement approuve, mais commande ce respect de la vérité, et il est loin d'être indifférent à son approbation et à ses préceptes; mais quand on voit sa sincérité devenir si passionnée, si exigeante, qu'elle dépasse et parfois contrarie les exigences de la morale, sans qu'il s'inquiète toujours d'accorder ces contrariétés qui, le plus souvent, ne sont qu'apparentes, on est forcé de reconnaître qu'elle ne lui est pas inspirée seulement par sa conscience. Elle a surtout un besoin de se manifester au dehors qui ne pourrait guère s'expliquer par des raisons d'ordre purement moral... » (4).

Et, en effet, il peut nous souvenir que l'amour du vrai est chez Montaigne en rapport étroit avec son amour de l'amitié. (5)

« La parole... c'est le seul util par le moien duquel se communiquent nos volonteiz et nos pensées, c'est le truchement de nostre ame : s'il nous faut (6), nous ne nous tenons plus, nous ne nous entreconnoissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce... » (II, xviii, 455 A, § 1.)

(1) Effort.

(2) Répugnance.

(3) M. se dit encore « ennemy juré de toute falsification » (I, xl, 324 C fin), déclare que malgré des exagérations il « fait singuliere conscience de mentir » (III, xi, 328 B, § 2); qu'il « aimerait bien plus cher (a) rompre la prison d'une muraille et des loix que de sa parole... » etc. (III, ix, 245 B); il reproche aux Français leur penchant au mensonge (II, xviii, 454 A). Surtout, il y a un endroit où M. se décrit comme « religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny souple, ny accommodant sa foy à la volonté d'autrui et aux occasions. Plustost lairrais je (b) rompre le col aux affaires (c) que de tordre ma foy pour leur service. Car quant à cette nouvelle vertu de faintise et de dissimulation qui est à cet heure si fort en credit, je la hay capitallément (d); et, de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur. C'est un'humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est... Un cœur genereux (e) ne doit point desmentir ses pensées; il se veut faire voir jusques au dedans. » (II, xvii, 429-430 A).

(4) *Du sentiment artistique dans la morale de M.*, P., 1901, p. 124.

(5) Cf. *supra*, pp. 150 sqq.

(6) Fait défaut.

(a) bien mieux.

(b) laisserais-je; (c) les affaires se « casser le cou »; (d) à mort; (e) noble.

« En verité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne tenons les uns aux autres que par la parole... » (I, ix, 41 C.)

« Un ancien pere dit que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu. « *Ut externus alieno non sit hominis vice* » (1). Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence. » (*Ib.*, 42 C, § 4.)

De même que l'amour de la vérité objective était une des règles du jeu de l'amitié entre deux êtres, de même la sincérité est une règle du jeu de cette curieuse amitié intérieure qu'instaure Montaigne : en l'acceptant, il ne donne pas à cette règle une valeur absolue, mais restitue simplement la démarche naturelle de la conscience qui s'exprime à elle-même pour « se hanter et pratiquer (2) », avec quelque indifférence pour tout ce qui la briderait (3).

S'il veut n'être pas infidèle à autrui, c'est avant tout pour rester fidèle à soi-même parfaitement (4). La sincérité a certainement été cultivée par lui, mais moins que la sincérité comme méthode. Non seulement les *Essais* contiennent à peu près indiscutablement des tromperies et des mensonges, et habilement travaillés (5); mais encore ils en confessent; bien plus, ils en recommandent.

(1) « En sorte que pour l'homme un étranger n'est pas un homme. » (PLINE, *Hist. Nat.*, VII, 1).

(2) Avoir commerce avec soi (II, vi, 67, l. 30 C).

(3) Lui qui aime la civilité (I, xiii, 57 C) écrit : « Il faut passer par-dessus ces regles populaires de la civilité en faveur de la verité et de la liberté. J'ose non seulement parler de moy, mais parler seulement de moy. » (III, xiii, 211 B, § 2).

(4) Cf. III, I, 13 B, § 1 et II, xvii, 445, § 2 C. Et Polonius dira à son fils : « Ceci par-dessus tout : à toi-même sois loyal; et alors, aussi sûrement que la nuit suit le jour, tu ne pourras être déloyal envers personne. » (*Hamlet*, I, iii).

(5) Ainsi M. nous apprend d'un ton particulièrement modeste et ingénu et d'une façon apparemment incidente, qu'il est d'une famille de très ancienne noblesse, qui a donné son nom à son château et y est ensevelie, et que « Eyquem » n'est qu'un surnom : des documents ont établi au contraire que sa noblesse ne date que de deux générations, que sa famille occupe depuis lors le Château de Montaigne et s'en ajoute le nom au sien, qui est bien Eyquem. (Voyez III, ix, 250 B, § 3; et II, xvi, 401-402 A). Cf. P. BONNEFON, *M. et ses amis*, P., 1898, t. I, p. 89. M. Paul Ballagny, dans un article très fouillé sur « la sincérité de M. », a relevé d'une manière souvent convaincante divers autres mensonges, et même diverses attitudes mensongères de M.; il lui reconnaît d'ailleurs « le don suprême de tous les grands dupeurs, l'air de la franchise et même de l'innocence, le ton de la plus parfaite et de la plus exquise bonhomie. » (« *Mercure de France* », P., 1933, p. 571; cf. pp. 547 sqq.). Et, comme le remarque M. P. Porteau, « Pour exprimer ses opinions personnelles, M. s'est toujours donné licence

« Par fois m'advient il aussi de représenter (1) le courroussé, pour le reiglement (2) de ma maison, sans aucune vraye emotion. » (II, xxxi, 523 B.)

« Ay-je besoin de cholere et d'inflammation ? Je l'emprunte et m'en masque. » (III, x, 319 B, § 3.)

« Moy qui ose tant dire de moy, ne parloy de mon argent qu'en mensonge, comme font les autres, qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de jamais tesmoigner sincerement de ce qu'ils ont : Ridicule et honteuse prudence. » (I, xiv, 78 B, § 3.)

Il « encherit souvent sur ce qu'il pense » des qualités d'autrui, et « se permet de mentir jusques-là. » (II, xvii, 445 A, § 1.)

B. « Moy-mesme, qui faicts singuliere conscience de mentir et qui ne me soucie guiere de donner creance et autorité à ce que je dis, m'apperceoy toutesfois, aux propos que j'ay en main, qu'estant eschauffé

C. « ou par la resistance d'un autre ou par la propre (3) chaleur de la narration,

B. « je grossis et enfle mon subject par vois, mouvements, vigueur et force de parolles, et encore par extention et amplification, non sans interest de (4) la verité nayfve. Mais je le fais en condition pourtant, qu'au premier qui me rameine et qui me demande la verité nue et cruë, je quitte soudain mon effort et la luy donne, sans exaggeration, sans emphase et remplissage.

C. « La parole vive et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. » (III, xi, 328 BC, § 2.)

Il nous apprend d'ailleurs qu'il lui arrive de « dire à feinte » dans son livre (5), et que c'est une faute non d'inadvertance, mais d'habitude; et qu'il y hasarde souvent des pensées dont il se défie et qu'il « laisse courir à l'aventure » (6).

de plagier et de pasticher autrui. » (*M. et la vie pédagogique de son temps*, P., 1935, p. 301). Certes, « c'est icy un livre de bonne foy, lecteur » nous dit la première phrase de *Essais* : mais déjà les toutes suivantes le sont elles entièrement ? « Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens et amis : à ce que (a) m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns (b) traits de mes conditions (c) et humeurs... » Il ajoute : « Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré... » (I, 3 A). Mais ne dira-t-il pas ailleurs : « Encore se faut il testonner (d), encore se faut il ordonner et ranger pour sortir en place (e). Or je me pare sans cesse, car je me descriis sans cesse. » (II, vi, 65 C, § 1).

(1) Faire.

(2) La bonne tenue.

(3) Personnelle.

(4) Dommage pour.

(5) III, v, 121 B.

(6) III, viii, 212-213 B.

(a) pour que; (b) quelques; (c) manières d'être; (d) peigner; (e) sur la place publique.

Ailleurs, il nous dit aussi, plus nettement :

« ...Honteux, insolent,... *menteur*, veritable,... tout cela je le vois en moi aucunement (1) selon que je me vire... » (II, I, 9 B.)

« A la verité, et ne crains point de l'avouer, je porterois facilement au besoing une chandelle à S. Michel, l'autre à son serpent... » (III, I, 10 B, § 2.)

Il conseille aux femmes les feintes en amour (2). De même, il approuve cette parole de Quintilien :

« *Imperiti judicant, et qui frequenter in hoc ipsum fallendi sunt, ne errent.* » (3) (III, x, 299 C, § 1.)

D'une façon générale, dans le chapitre où Montaigne parle le plus longuement de la droiture et de la simplicité, il pense pouvoir reconnaître l'utilité privée et politique des vices.

B. « Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente;

C. « et qu'on massacre;

B. « resignons cette commission à gens plus obeissans et plus souples. » (III, I, 8 BC.)

Il s'attache à montrer que c'est finalement la franchise qui, parmi tant de hasards, est la meilleure prudence : on se fie davantage à ceux qui ont un parler ouvert, même ennemi; tandis que maîtres et amis mêmes doutent de celui qui trompe et trahit pour eux; et on n'a jamais assez de mémoire pour toujours bien mentir. Montaigne en manque particulièrement, nous dit-il (4). Il note d'ailleurs que cette franchise, qui est le fin de la politique, ne vaut quelque chose que quand elle n'est pas calculée, mais vraiment naturelle et constante. Mais il ajoute :

« Ceux qui disent communément contre ma profession (5) que ce que j'appelle franchise, simpleesse et nayfveté en mes mœurs, c'est art et finesse, et plustost prudence (6) que bonté, industrie (7) que nature, bon sens que bon heur, *me font plus*

(1) En quelque mesure.

(2) III, v, 133-134 et *passim*.

(3) « Ce sont des ignorants qui jugent, et il faut souvent les tromper pour les empêcher précisément de tomber dans l'erreur. » (*Inst. Orat.*, II, xvii).

(4) I, ix, 38 AB sqq.; II, x, 106 C; II, xvii, 432 A; III, ix, 238 B; III, x, 298 B, l. 7; et *supra* p. 62, n., § 2.

(5) Contre ce que je viens de déclarer.

(6) Sagesse ou prudence.

(7) Habileté.

d'honneur qu'ils ne m'en ostent. Mais certes ils font ma finesse trop fine...

« Je ne veux pas priver la tromperie de son rang, ce seroit mal entendre le monde; je sçay qu'elle a servi souvant profitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations (1) des hommes. Il y a des vices légitimes, comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illégitimes. » (III, I, 14-15 B.)

Et ailleurs :

« Puis que les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la fauce. Ce moyen a esté practiqué par tous les Legislateurs, et n'est police (2) où il n'y ait quelque meslange ou de vanité ceremonieuse ou d'opinion mensongere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencemens fabuleux et enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes et les a faites favoriser aux gens d'entendement; et pour cela que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure créance (3), les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche luy apportoit de la part des dieux tous les conseils (4) qu'il prenoit. » etc. (II, xvi, 405 A, § 3.)

Montaigne est d'avis qu'au fond tous les philosophes sont sceptiques, et

A. Il « ne se persuade pas aysement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs Atomes, leurs Idées et leurs Nombres. Ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debatable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere, et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence :

C. « Pourveu que, toute fausse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires...

A. « Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes (5) choses, ils les ont escrites pour le besoin de la société publique, comme leurs religions »,

(1) Occupations, professions.

(2) Etat, régime, législation.

(3) De plus grande fidélité.

(4) Résolutions.

(5) Plusieurs.

et les éditions parues du vivant de Montaigne ajoutent :

« car il n'est pas deffendu de faire nostre profit de la men-
songe mesme, s'il est besoing. »

Et Montaigne, qui trouve

« raisonnable, pour cette consideration, que les communes
opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif aux fins de
n'engendrer du trouble en l'obeissance des loix et coustumes
de leur pays. »,

nous donne l'exemple de Platon qui

C « où (1) il escrit selon soy, il ne prescrit rien à certes (2).
Quand il faict le legistateur, il emprunte un style regentant et
asseverant (3), et si (4) y mesle hardiment les plus fantastiques
de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune (5)
que ridicules à persuader à soy-mesme... »

et qui

« dict tout destroussement (6) en sa republique que, pour le
profit des hommes, il est souvent besoin de les piper. » etc.
(II, xii, 245-247 AC.)

Montaigne lui-même nous dit encore, pour son propre
compte :

B. « La plus part de nos vacations (7) sont farcesques.
« *Mundus universus exercet histrionam* (8) ». Il faut jouer deue-
ment nostre rolle, mais comme rolle d'un personnage emprunté.
Du *masque* et de l'apparence il n'en faut pas faire une essence
récelle (9), ny de l'estranger le propre (10). Nous ne sçavons
pas distinguer la peau de la chemise.

C. « C'est assés de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la
poitrine (11).

B. « ...Le Maire et Montaigne ont tousjours esté deux, d'une
separation bien claire. Pour estre (12) advocat ou financier, il
n'en faut pas mesconnoitre la fourbe qu'il y a en telles vaca-

(1) Là où.

(2) Avec certitude.

(3) Affirmatif.

(4) De plus, aussi.

(5) A la foule.

(6) Ouvertement, simplement.

(7) Occupations.

(8) « Le monde entier joue la comédie. » (Pétrone *apud* Juste-Lipse, *De Constantia*, I, viii). Cf. I, xxxviii, 302, § 2 A.

(9) Un être véritable.

(10) Ni de ce qui est étranger ce qui est personnel.

(11) La poitrine représente ici le cœur, les sentiments (P. V.).

(12) Parce qu'on est.

tions. Un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doit pourtant (1) en refuser l'exercice : c'est l'usage de son pays, et il y a du proffict. » (III, x, 306 BC.)

Nous voyons donc que la franchise de Montaigne ne vient pas toujours servir à l'éloge de la franchise. Il tient à se connaître plus qu'à se manifester; et quand il tient à se manifester, c'est surtout pour ne pas risquer de se méconnaître sous ses masques. Le mouvement de la sincérité clairvoyante ne peut être complet, dans le témoignage qu'on se donne à soi-même, — et qui est le plus assuré de tous les témoignages qu'on ait sur soi (2) — si ce mouvement s'arrête et se déguise devant autrui même. Montaigne remarque quelque part : cacher ses vices à autrui, c'est les cacher à soi (3).

Mais hâtons-nous d'ajouter que si Montaigne veut se connaître, s'il s'« espie de prez »; s'il a « les yeux incessamment tendus sur soy » (4), s'il « s'estudie plus qu'autre sujet », si c'est « sa métaphysique, sa physique » (5), ce n'est pas qu'il ait l'intention de brasser une psychologie ou d'embrasser la psychologie. Quoiqu'il nous parle un jour de

« l'homme en general, de qui » il « cherche la cognoissance » avec « la diversité et verité de ses conditions (6) internes en gros et en detail, la varieté des moyens de son assemblage et des accidents qui le menacent » (7) (II, x, 116, § 2 C),

pas plus de l'homme en général que du monde en détail, Montaigne, libéré de toute curiosité systématique, ne désire la science pour elle-même; ni celle du fond des

(1) Par conséquent.

(2) « N'est aucun si asseuré (a) tesmoing comme chacun à soy-mesme. » (II, xvi, 400 A). Cf. III, ii, 31 B, § 1; et *supra*, p. 165.

(3) III, v, 82 C.

(4) II, xii, 319 A, § 2.

(5) III, xiii, 390 B, § 3. Il dit encore : « Il y a plusieurs années que je n'ay que moy pour visée à mes pensées, que je ne contrerolle (b) et estudie que moy; et, si j'estudie autre chose, c'est pour soudain (c) le coucher sur moy, ou en moy pour mieux dire. » (II, vi, 65 C, § 1).

(6) Manière d'être.

(7) M. dit cela pour expliquer son goût de l'Histoire, et en préciser le sens pour lui. Dans les éditions publiées du vivant de M., la phrase citée

(a) sûr; (b) examine; (c) aussitôt.

choses. (Son sentiment est peut-être qu'une telle connaissance écraserait l'homme et l'empêcherait de se borner à *soi*, qui est d'ailleurs le centre et la mesure de toute connaissance (1).) Il met le savoir après le plaisir (2). S'il étudie les autres, c'est pour se connaître lui-même, soit par similitude (3), soit par contraste (4), toujours par comparaison (5), et sa façon de se connaître lui-même ne risque pas, pense-t-il, de se transformer en généralisation dogmatique (6). L'amour de la vérité objective en elle-même est si peu fort chez lui, qu'il cultive volontiers son penchant à ne pas trop sonder les affaires, à ignorer les tromperies, les vols et les pertes dont il peut être victime, à souhaiter même qu'on le trompe agréablement, et qu'on le « paye de bonnes apparences » (7).

La connaissance chez Montaigne est avant tout au service de l'amitié qu'il veut avec soi, et qui demande autant de soin que de laisser-aller (8). Voyez comme il creuse l'oracle de Delphes :

est remplacée par : « la considération des natures et conditions de divers hommes, les coutumes des nations différentes, c'est le *vray* sujet de la science morale. » Cf. n. 5, *supra*.

(1) Et qui ne s'entend en soy, en quoy se peut il entendre ? *quasi vero mensuram ullius rei possit agere qui sui nesciat*. (a) (II, XII, 307 C, § 3).

(2) « Qui sera en recherche de science, si (b) la pesche où elle se trouve : il n'est rien de quoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies (c)... » (II, x, 105 A). Et : « Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand pris qu'elle soit. » (*Ib.*, 107 A, § 2.) « En cette université (d), je me laisse ignamment et négligemment manier à la loy generale du monde. Je la sçauray assez quand je la sentiray. Ma science ne luy sçauroit faire changer de route; elle ne se diversifiera (e) pas pour moy », etc. (III, XIII, 391 C).

(3) Cf. III, VIII, 194.

(4) Cf. III, XIII, 403, § 1 fin (« Je suis bien au contraire... »).

(5) « Quand j'oy reciter (f) l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse (g) pas à luy; je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en suis (h). Tout ce qui le touche me regarde. Son accident (i) m'advertit et m'esveille de ce costé là. Tous les jours et à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration (k). » (II, VIII, 88 C, § 3).

(6) « Je n'ay point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis », etc. (I, XXXVII, 295 A.)

(7) Cf. *supra*, p. 118; II, XVII, 425, §§ 2 et 3 AB; III, IX, 222 B, § 2 et 222-223 B; II, VIII, 88 C.

(8) « A quoy faire (l) ces poinctes (m) eslevées de la philosophie sur les-

(a) « Comme si on pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose, quand on ignore sa propre mesure. » (PLINE, *Hist. Nat.*, II 1.); (b) que donc; (c) imaginations, idées que me viennent; (d) universalité; (e) modifiera; (f) j'entends raconter; (g) attarde; (h) comment je suis à ce sujet; (i) ce qui lui arrive; (k) examen; (l) à quoi bon; (m) subtilités.

« Ce grand precepte est souvent allegué (1) en Platon : Fay ton faict et te cognoy. Chascun de ces deux membres (2) enveloppe generalmente tout nostre devoir, et semblablement enveloppe son *compagnon*. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est et ce qui luy est propre. Et qui se cognoist, ne prend plus l'estranger faict pour le sien : s'ayme et se cultive avant toute autre chose : refuse les occupations superflues et les pensées et propositions inutiles. » (I, III, 16 C, § 2.)

Il dit encore :

« Nous empeschons (3) noz pensées du general et des causes et conduittes universelles, qui se conduisent tres bien sans nous, et laissons en arriere nostre faict et Michel, qui nous touche encore de plus pres que l'homme. » etc. (III, IX, 225 C, § 2.)

« Si nous sçavions restraindre les appartenances (4) de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage, est hors de nostre usage; et en celles-mesmes qui le sont, qu'il y a des

quelles aucun estre humain ne se peut rassoir (a), et ces regles qui excèdent nostre usage et nostre force ? » (III, IX, 275 B, § 3). M. n'aime pas avoir « des opinions qui lui sont incommodes ».

B. « Je ne me soucie pas tant », ajoute-t-il, « de les avoir vigoreuses et doctes, comme je me soucie de les avoir aisées et commodes à la vie :

C. « Elles sont assez vrayes et saines si elles sont utiles et agreables. » (III, IX, 224 BC.)

Et n'est-ce pas un caractère général des raisonnements de ce fervent de l'amitié de tenir compte, et souvent en première ligne, de ceux à qui ils s'adressent ? « M. passe de la vérité abstraite à la vérité vivante et laisse les doctrines pour étudier les âmes. Dans toute discussion, ses arguments sont *ad hominem*. » (RUEL, *Du sentiment artistique dans la morale de M.*, P., 1901, p. 392) (Cependant, *supra*, p. 191, n. 4, fin.)

Par là, mais non par là seulement, la recherche intérieure chez M. ressemble, en moins inquiet, à celle de Frédéric Rauh :

« Il s'agit de savoir non *ce que je dois*, mais *ce que je veux* en définitive plus que tout au monde. » (b)

« Le contenu et la forme de la pensée morale ne sont pas déterminables *à priori* mais seulement par l'expérience morale. »

« Sont disqualifiés, comme maîtres de la vie, tous les deductifs, tous les fabricateurs de systèmes, tous ceux qui cherchent la croyance hors d'elle-même. »

« Les devoirs qui nous lient à un ami sont uniques comme cette amitié. »

« C'est une erreur psychologique de penser que d'en savoir les limites affaiblisse nécessairement une croyance. L'état normal de l'homme est d'aimer, comme s'ils étaient éternels, des êtres périssables... » (*L'Expérience morale*, P., 1903, pp. 31, 79, 65, 83.)

(1) Cité.

(2) Parties, propositions.

(3) Embarrassons.

(4) Possessions, dépendances.

a) fixer, reposer; (b) cette citation, ainsi isolée, déforme le sens littéral du texte de Rauh, mais traduit celui de son livre.

estendues et enfonceures tres inutiles, que nous ferions mieux de laisser là... » (I, xxvi, 205 C, § 2.)

En lui apportant le sentiment de ses « limites », l'examen de Montaigne par lui-même — examen aussi impartial qu'il le peut et qui s'aveugle aussi peu de passion que son amitié pour La Boétie (1) — limitera aussi ses désirs, lui donnera possession de ses « appartenances » véritables, sera un facteur d'équilibre (2).

Mais la connaissance de soi n'est pour Montaigne ni immédiate ni facile; elle s'applique non à une surface qu'un coup d'œil suffise à embrasser, mais à une profondeur où il faut savoir et vouloir s'engager.

« C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde que celle de nostre esprit; de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes; de choisir et arrester (3) tant de menus airs de ses agitations. » (II, vi, 65 C.)

En cette science « de se cognoistre soy mesme, ce que chacun se voit si resolu (4) et satisfait, ce que chacun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout... Moy qui ne faicts autre profession, y trouve une profondeur et variété si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. » (III, xiii, 393 B fin.)

(1) « Je ne m'ayme pas si indiscrettement (a) et ne suis pas si attaché et meslé à moy que je ne me puisse distinguer et considerer à quartier (b) : comme un voisin, comme un arbre. » (III, vii, 211 C.)

« Ceux qui se mescognoissent, se peuvent paistre de fauces approbations; non pas moy, qui me voy et qui me recherche jusques aux entrailles, qui sçay bien ce qui m'appartient. Il me plaist d'estre moins loué, pourveu que je soy mieux conneu » (III, v, 85 B, § 1). Le mot « entrailles » nous rappelle ce que M. disait de la connaissance que La B. et lui avaient l'un de l'autre (cf. *supra*, p. 165); voici un autre passage où en même temps que la clairvoyance l'amitié intérieure apparaît plus explicitement :

« Le jugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appetis (c) aller leur trein, et la haine et l'amitié, voire et (d) celle que je me porte à moy-mesme, sans s'en altérer et corrompre. S'il ne peut reformer les autres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à (e) elles : il faict son jeu à part. » (III, xiii, 393 B, § 2.)

(2) P. ex. : « Nulle particuliere qualité (f) n'enorgeuillira celui qui mettra quand et quand (g) en compte tant de imparfaites et foibles qualitez autres qui sont en luy, et, au bout (h) la nihilité (i) de l'humaine condition. » (II, vi, 68 C.)

(3) Fixer.

(4) Ferme, décidé.

(a) avec si peu de discernement et de mesure; (b) à part; (c) sentiments, passions; (d) et jusqu'à; (e) altérer par; (f) également; (g) manière(s) d'être; (h) au bout du compte; (i) le néant.

Il y a pourtant un « autre fruit ». Cette même richesse d'imaginings et de souvenirs, cette même « fantaisie » à propos de laquelle Montaigne s'observe, lui fournit les mille sujets de conversation avec soi qui animent sa solitude (1). Et l'on ne peut vraiment mieux comparer la manière dont ces conversations intérieures deviennent de plus en plus intimes et sûres, qu'à la manière dont une amitié s'oriente peu à peu vers les confidences et l'abandon. M. André Gide note avec bonheur

« certaine hésitation première de son trait, cet abri qu'il cherche dans les halliers touffus de l'histoire, ces exemples, ces tâtonnements infinis. Il s'intéresse à lui confusément d'abord, sans trop savoir ce qui importe et si peut-être le plus négligeable en apparence et le plus méprisé n'est pas précisément ce qui mérite le plus d'attention... » (2).

Et Pierre Villey écrivait :

« Sans jamais... contrarier sa fantaisie, poussé par une force intérieure, Montaigne serre de plus en plus près le centre, constamment le même, de ses préoccupations, l'âme humaine »

(surtout celle de Michel de Montaigne).

« A considérer les groupes successifs des *Essais*, on dirait une série de circonférences concentriques, qui s'inscrivent les unes dans les autres et dont le rayon diminue progressivement. » (3).

Montaigne gagne de l'assurance; aidé dans son progrès par une attitude qui lui permet d'abonder, au gré de ses humeurs, dans les opinions les plus diverses, les plus reçues ou les plus paradoxales, sans s'inquiéter de leurs contradictions, et sans se soumettre à leur autorité qu'il ne les ait d'abord soumises à son expérience intime, c'est

(1) M. F. STROWSKI : « Teodor de Wyzewa, qui connaissait bien la vie, a écrit cette maxime qu'il a mise, je crois, sous le couvert de Nietzsche : « Avant de te marier, assure-toi cinq cents sujets de conversation... » (*M., sa vie publique et privée*, P., 1938, p. 126.)

(2) *Essai sur M.*, P., 1929, p. 15.

(3) *Les Sources et l'Évolution des Essais de M.*, P., 1908, t. II, p. 73. P. Villey dit encore : M. a « le goût des questions morales, le besoin d'organiser la pratique de la vie... Le besoin de se raconter, de parler de soi-même, fera plus encore pour arracher son œuvre à la grise monotonie des premiers essais. Chez M. il est lié à une vive sensibilité qui cherche à s'épancher, et à une habitude de réflexion, qui, l'une et l'autre, l'empêchent de tomber dans le bavardage. » (*Ib.*)

enfin celle-ci même que, de plus en plus, il sait faire directement parler.

Préoccupé de toutes les conditions du bonheur, il sait de plus en plus que

« non de qui on le croit, mais qui le croit de soi est heureux. Et en cela seule la créance se donne essence et vérité. » (I, xiv, 81 C.)

La voilà, sa véritable foi.

*
* *

Ainsi, cette amitié de Montaigne avec soi-même est, sans doute comme toutes les amitiés, et — pour certains — comme toutes choses, faite d'un élément de lutte et d'un élément d'accord, qui s'orientent vers elle et qu'elle exige.

Mais plus qu'aucun rythme dialectique, le mouvement de l'amitié prétend, dans les deux cas, au concret pur *en même temps* qu'au concret saisi; l'amitié n'est ici véritablement elle-même qu'en étant *sentie et réfléchie simultanément*, et cette double condition fait son essence, qu'il s'agisse de « moi » et de « moi » ou de « moi » et d'un autre « moi ».

Pour Montaigne, l'intériorité pure, où le moi est l'individu tout entier, doublé ou redoublé pour se fondre avec soi, apparaît comme une extension, comme une victoire; si l'homme arrive à se déployer en soi, c'est qu'il y atteint la plénitude des valeurs spirituelles (1).

(1) Voici la pensée, fort soutenable, de M. Léon Brunschvicg :

« Chez M., l'intériorité pure, où le moi n'est rien de plus que l'individu, apparaissait comme une restriction, comme une défaite; si l'homme se replie sur soi, c'est faute d'atteindre l'universalité des valeurs spirituelles. » (*Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, P., 1927, t. 1, p. 284.)

M. F. Tavera considère lui aussi la pensée de M. comme une défaite, parce qu'il ne réalise pas son idéal, qui serait l'« humain », *en général*. Mais, peut-être est-ce ébranler cette hypothèse même ? (Cf. *Le problème humain. L'idée d'Humanité dans M.*, P., 1932, pp. 320, 322, et chap. xx, xxi, *passim*).

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS MODERNES CITÉS

- ALAIN. *Les Idées et les Ages*, P., 2^e éd., 1927.
- ANCONA (A. D'). *L'Italia alla fine del secolo XVI, giornale del viaggio di Michele de M. in Italia*. Citta del Castello, 1889.
- ARMAINGAUD (D^r A.). *L'Enigme du Contre Un*, P., 1910.
- in « Bull. Soc. Amis de M. », 2^e fasc., P., 1913, et 4^e fasc., P., 1921.
- Introd. in *Œuvres compl.* de Mich. de M., P., 1924, t. I.
- in *Journal de voyage* in *Œuvres compl.* de Mich. de M., P., 1925, t. VII.
- BABBIT (I.). ap. G. Norton, *supra*, p. 199, n. 3, fin.
- BACON (Fr.). *Essays*, éd. Wert, Cambridge, 1897.
- BALLAGNY (P.), in « *Mercure de France* », P., 1933.
- BARBIER-JUSSY (Mme L.). *La Vie de l'Amitié*, P., 2^e éd., 1913.
- BARRÈRE (J.). in « *Revue d'Histoire littéraire de la France* », P., 1914, pp. 375 sqq.
- *L'Humanisme et la politique dans le Discours de la Servitude volontaire*, P., 1923.
- BÈZE (Th. de). *L'Histoire ecclésiastique...*, Anvers, 1580, vol. 1.
- BILLESKOV-JANSEN (F.-J.), voir JANSEN.
- BIOT (J.-F.). *M.*, P. 1812.
- BLONDEL (M.). *L'Action*, P., 1^{re} éd., 1893.
- BOASE (A.). *The Fortunes of M.*, London, 1935.
- BONNARD (A.). *L'Amitié*, P., 1928.
- BONNEFON (P.). Introd. in *Œuvres de La Boétie*, Bordeaux et P., 1892, in-4°.
- *M. et ses amis*, P., 1898, 2 vol.
- in « *Revue d'Histoire littéraire de la France* », P., 1917.
- BRACH (P. de). *Lettre à Antony Bacon*, publ. par M. Aug. Salles, in « Bull. des Amis de M. », nouv. série, n° 1, P., 1^{er} juin 1937.
- *Lettre à Juste Lipse*, ap. P. Villey. v. *supra*, p. 232, n. 1.
- BRUNETIÈRE (F.). *Histoire de la Littérature française classique*, P., 1905, t. I.
- in « *Revue des Deux-Mondes* », P., 1906, t. V.
- BRUNSCHVICG (L.). *Le Progrès de la conscience dans la Philosophie occidentale*, P., 1927.
- BUSSON (H.). *Les Sources et le Développement du Rationalisme dans la Littérature française de la Renaissance*, P., 1922.
- CAMUS (évêque J.-P.). *Diversitez*, P., 1613, ap. P. Villey. V. *supra* p. 6, n. 5.

- CASTIGLIONE (B.). *Il Cortegiano*, éd. V. Cian, Firenze, 1894.
- CHAMPION (E.). *Introduction aux Essais de M.*, P., 1900.
- CHARRON (P.). *De la Sagesse*, P., 3^e éd., 1618.
- Testament in *Arch. Hist. du départ. de la Gironde*, Bordeaux, 1884-1885.
- CITOLEUX (M.). *Le vrai M., théologien et soldat*, P., 1937.
- COLERIDGE (G.) in « *Fortnightly Review* », vol XC, London, 1911, pp. 1140 sqq.
- COPPIN (J.). *M. traducteur de Raymond Sebond*, Lille, 1925.
- COSTE (P.). Préface à son éd. des *Essais*, Londres, nouv. éd., 1725.
- COURBET (E.). « Notice » in *Essais*, éd. Courbet et Royer, t. V, P., 1900.
- DESCARTES (R.). *Les Passions de l'âme*.
- DESGRANGES (Ch.-M.). *Histoire illustrée de la littérature française*, P., 7^e éd., 1922.
- DEZEIMERIS (R.). *De la Renaissance des Lettres à Bordeaux au XVI^e s.*, Bordeaux, 1864.
- *Remarques et corrections d'Estienne de La Boétie sur le traité de Plutarque intitulé Ἐρωτικός*, P. et Bordeaux, 1867.
- in « *Revue d'Histoire littéraire de la France* », P., 1909 et 1917.
- DIDEROT (D.). *Œuvres*, éd. 1875, P. Garnier.
- DRÉANO (abbé M.). *La Pensée religieuse de M.*, P., 1936.
- DROZ (J.). *Eloge de M.*, P., 1812.
- DUGAS (L.). *L'Amitié antique*, P., 1^{re} éd., 1894.
- DUTENS (J.). *Eloge de Michel de M.*, P., 1818.
- EMERSON (R.-W.). *Complete Prose Works*, 3d ed., London, 1890.
- *Journals*, t. X, London, 1914.
- ERASME (D.). *Laus stultitiæ*.
- FAGUET (E.). *De l'Amitié*, P., 15^e éd., s. d.
- *Seizième siècle, études littéraires*, P., 1894.
- Préface à Guizot (G.), q. v.
- FEUGÈRE (L.). *Etienne de La B.*, P., 1845.
- in *Œuvres compl. de La B.*, P., 1846.
- FORESTIER (H.) in revue « *Humanisme et Renaissance* », P., 1937, t. IV, fasc. III.
- FROMENTIN (E.). *Dominique*, P., 1863.
- GAILLARD DE CHAMPRIS (H.) in « *Revue des Cours et Conférences* », P., 1937.
- GAUTHIEZ (P.). *Etudes sur le XVI^e siècle*, P., 1893.
- GIDE (A.). *Essai sur M.*, P., 1929, in-4^o.
- GOURNAY (Mlle M. DE). *Le Proumenoir de M. de Montaigne, par sa fille d'alliance*, P., 1594.
- Préface aux *Essais* de M., P., 1595.
- Préface aux *Essais* de M., P., 1635, in-fol.
- « *Les avis ou les Presens de la Demoiselle de Gournay* », P., 3^e éd., 1642.

- GOURNAY (Mlle M. DE). *Lettre à Juste Lipse* in « Bulletin des Bibliophiles », P., 1862.
- GUIZOT (G.). *M., études et fragments*, publiés par A. Salles, P., 1899.
- HABASQUE (F.). *Un Magistrat au XVI^e siècle*, Agen, 1876.
- HALLAM (H.). *Introduction to the Literature of Europe*, London, 1899, vol. II.
- HÉMON (L.) in éd. *M. De l'amitié*, P., 1890.
- *Cours de Littérature*, III, P., 1899.
- HOTMAN (F.). *Francogallia* (1573).
- IMBART DE LA TOUR in « Revue des Deux Mondes », P., 1914, t. II.
- JANSEN (F.-J. Billeskov). *Sources vives de la pensée de M.*, Copenhague et P., 1935.
- JANSSEN (H.-J.). *M. fidéiste*, Acad. proëfschrift, Nijmegen-Utrecht, 1930.
- JAY (A.). *Eloge de M.*, P., 1812 (et in *The Works of M.*, éd. Hazlitt, London, 1842).
- JEANROY (A.) in *Principaux chapitres et extraits des Essais*, P., (Hachette), 1897.
- KANT (I.) *Metaphysische Anfangsgründe der Tugendlehre*, 2^{te} Aufl., Königsberg, 1803.
- LABLÉNIE (E.) in « Revue du XVI^e siècle », P., 1930, pp. 203-227.
- LA BOÉTIE (Et. DE). *Œuvres*, éd. P. Bonnefon, Bordeaux et Paris, 1892, in-4°.
- *Mémoire sur l'Edit de janvier*, éd. P. Bonnefon, in « Revue d'Histoire littéraire de la France », P., 1917.
- LABORDE-MILAA in « Revue des Etudes historiques », P., 1902.
- LA HARPE (F.-C. DE). *Lycée ou Cours de Littérature*, P., an VII, t. IV.
- LAMANDÉ (A.) in « Le Correspondant », P., 10 mars 1933.
- LAMARTINE (A. DE). *Correspondance*, P., 2^e éd., 1881.
- LAMENNAIS (F. DE). Préface à La B., *De la Serv. vol.*, P., 2^e éd., 1835.
- LANSON (G.). *Les Essais de M.*, P., 1930.
- LANUSSE (M.). *M.*, P., 1895.
- LAUMONIER (P.) in « Mélanges Abel Lefranc », P., 1936, gr. in-8.
- LAUTREY (L.) in *Journal de voyage de M.*, P., 1909.
- LA ROCHEMAILLET (DE). *Eloge véritable...* in P. CHARRON, *De la Sagesse*, P., 3^e éd., 1618.
- LE CLERC (J.-V.). *Eloge de Messire Michel seigneur de M.*, P., 1812.
- LELONG (J.). *Bibliothèque historique de la France*, nouv. éd., par Fevret de Fontette, P., 1768., in-fol., t. 1.
- LOWNDES (Miss M. E.). *Michel de M.*, Cambridge, 1896.
- LUGLI (V.). *Une amitié illustre: M. et La B.*, Firenze, 1935 (63 p.).
- MALVEZIN (Th.). *Michel de M., son origine, sa famille*, Bordeaux, 1875.
- MAZURE (F.-A.-J.). *Eloge de M.*, Angers et P., 1814.

- MEISTER (J.-H.). *Correspondance litt., phil. et crit.* (1774) ap. Gr. Norton, cf. p. 179, n. 3.
- MESNARD (P.). *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, P., 1936.
- MICHEL-CÔTE (P.) in « *Mercur de France* », P., 1934.
- MICHELET (J.). *Histoire de France*, nouv. éd., P., 1879, t. XII.
- *Mon Journal*, nouv. éd., P., 1888.
- MONTAIGNE (M. DE). Traduction de la *Théologie naturelle* de R. Sebond in *Œuvres compl.* de M., éd. Armaingaud, t. IX, P., 1932.
- *Lettres* in *Essais* de M., éd. E. Courbet et Ch. Royer, 5 vol., P., 1872-1900, t. IV.
- Inscriptions in « *Bulletin du Bibliophile* », P., 1862 (et ap. P. Bonnefon, *M. et ses amis*, P., 1898).
- Annotations à N. Gilles, in « *Revue d'Histoire littéraire de la France* », P., 1909 et 1913.
- *Essais*, P., 1595.
- — P., 1635, in-fol.
- — éd. P. Villey, P., 1922-1923 (Alcan), 3 vol.
- — reproduction typographique de l'exemplaire de Bordeaux, P. (Impr. Nat.), in-fol., 1927.
- *Essais*, reproduction phototypique de l'exemplaire de Bordeaux, sous la direction de F. Strowski..., P., 1912.
- *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, éd. Pilon, P., 1932.
- MONTIER (Ed.). *Des amis pour le cœur et pour l'esprit*, P., 1937.
- MORELLET (Abbé A.). *Mélanges de littérature et de philosophie...*, t. IV, P., 1818.
- MOTHEAU (H.) in *Essais* de M., éd. Motheau et Jouaust, P., 1886, t. I.
- NIETZSCHE (Fr.). *Vermischten Meinungen und Sprüchen*, in *Werke*, München, 1922-1929.
- *Menschliches, Allzumenschliches*, 4^{te} Aufl. Leipzig, 1895.
- *Lettre à sa sœur*, Mme Forster-Nietzsche, ap. H. Lichtemberger, *La Philosophie de Nietzsche*, 9^e éd., P., 1905, pp. 9-10.
- NORTON (Miss Gr.). *The early writings of M. and other papers*, New York, 1904.
- *The Influence of M.*, Boston and New York, 1908.
- PASCAL (Bl.). *Pensées et Opuscules*, 16^e éd. Brunschvicg, P., Hachette, 1929.
- PASQUIER (E.). *Lettres*, P., 1619.
- PATER (W.). *Works*, London, 1925-1928, t. VIII : *Gaston de Latour*.
- PAULHAN (Fr.) in « *Revue Philosophique* », P., 1906.
- PAYEN (Dr J.-F.). *Notice biographique sur M.*, P., 1837.
- *Notice bio-bibliographique sur La B.*, P., 1853.
- *Recherches sur M. Documents inédits*, n^o 4, P., 1856.
- PLATTARD (J.). *M. et son temps*, P., 1933.

- PLATTARD (J.). *Etat présent des études sur M.*, P., 1935.
- PORTEAU (P.). *M. et la vie pédagogique de son temps*, P., 1935.
- PRÉVOST (J.). *Vie de M.*, P., 1926.
- PRÉVOST-PARADOL (L.-A.). *Etudes sur les Moralistes français*, P., 1865.
- RAUH (Fr.). *L'expérience morale*, P., 1903.
- RAYNAL (P.). *Le Maître de son cœur*, P., 1927.
- RENAN (E.). *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, éd. 1913, P.
- RENOUVIER (Ch.) et PRAT (L.). *Nouvelle Monadologie*, P., 1899.
- RIBOT (Th.). *Essai sur les Passions*, P., 5^e éd., 1923.
- RICHOU (G.). *Inventaire de la collection des ouvrages et documents réunis par J.-F. Payen et J.-B. Bastide sur Michel de M.*, P., 1878.
- ROTH (E.) in « *Revue des Cours et Conférences* », P., déc. 1937.
- RUEL (E.). *Du sentiment artistique dans la morale de M.*, P., 1901.
- SACY (M. DE). *Traité de l'amitié*, nouv. éd., P., 1774.
- SAINTE-BEUVE (C.-A.). *Port-Royal*, P. (Hachette), 8^e éd.
- in *Les Grands Ecrivains français (XVI^e siècle. Prosateurs)*, P., 1926.
- SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. *Gallorum Doctrina illustrium...* Poitiers, 1602.
- SCHOPENHAUER (A.). *Aphorismen... zur Lebensweisheit*.
- SCUDÉRY (Mlle M. DE). *Nouvelles Conversations* ap. Gr. Norton, cf. *supra*, pp. 6, n. 5 fin.
- SEGOND (J.). *Intuition et Amitié*, P., 1919.
- SHAKESPEARE (W.). *Hamlet*.
- SHEFFIELD. *Essays* ap. P. Villey. V. *supra* p. 12, n. 4.
- SIMPSON (W.). *M. Essais, du Pédantisme, de l'Amitié*. I, xxv, xxviii (rédaction de cours), P., 1934, dactyl., in-4° (Centre Doc. Univ.).
- STAPFER (P.). *M.*, P., 1895.
- *La famille et les amis de M.*, P., 1896.
- STROWSKI (F.) in *Essais de M.*, reprod. phototypique de l'exemplaire de Bordeaux, P., 1912.
- *La Sagesse française*, P., 1925.
- *M.* (« *Les Grands Philosophes* »), 2^e éd., P., 1931.
- *M., sa vie publique et privée*, P., 1938.
- TARDE (G.). *L'opinion et la foule*, P., 1901.
- TAVÉRA (Fr.). *Le problème humain. L'idée d'humanité dans M.*, P., 1932.
- THIBAUDET (A.) in « *Revue de Paris* », P., 1933.
- THOREAU (A.-D.). *Walden or life in the woods*, London, new ed., 1885.
- THOU (J.-A. DE). *Historiarum sui temporis...*, nouv. éd., Londres, 1733.
- VALÉRY (P.) in revue « *Commerce* », XVII, P., 1928.

- VERMOREL (A.). Avertissement in éd. La B. *Le Discours sur la Servitude volontaire*, P., nouv. éd., 1873.
- VILLEMMAIN (A.-F.). *Eloge de M.* (1812) in *Essais de M., P.* (Froment), 1825.
- VILLEY (P.). *Les Sources et l'Evolution des Essais*, P., 1908, 2 v.
— in *Essais de M.*, éd. munic. de Bordeaux, 1906-1920, in-4°, t. IV.
— in *Essais de M.*, éd. P. Villey, P., 1922-1923, 3 vol. (Alcan).
— in *Essais de M.*, éd. P. Villey, P., 1930-1931, 3 vol. (Alcan).
— *Les Essais de Michel de M.*, P., 1932.
— *M. devant la postérité*, P., 1935.
- VINET (A.). *Essais de Philosophie morale et religieuse*, P., 1837.
— *Les Moralistes français*, P., 1859.
- VOLTAIRE. *Discours à l'Académie Française*, ap. Gr. Norton, cf. *supra*, p. 181, n. 2.
— *Œuvres complètes*, nouv. éd., P., 1880 (Garnier) : Corr., IV.
- WEYGAND (W.). *M.*, München und Leipzig, 1910.
- WHIBLEY (Ch.). *Literary Portraits*, London, 1904.
- ZELLER (E.). *Die Philosophie der Griechen*, 5^{te} Aufl., Leipzig, 1923.

D'autres ouvrages, etc...

Vu le 12 janvier 1939 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*

J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.



